

CONTES DES
F E E S.



F

LES
CONTES
DES
FÈES

Par Madame D***.

Auteur des Memoires & Voyage
d'Espagne.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Aux dépens d'ESTIENNE ROGER
Marchand Libraire, chez qui l'on trou-
ve un assortiment général de toute
sorte de Musique.

M D C C I I.

175
CONTES

DES

Par Madame D.***

Amsterdam chez la Citoyenne Lesclapart
Maison de la Citoyenne Lesclapart

Amsterdam

Amsterdam chez la Citoyenne Lesclapart
Maison de la Citoyenne Lesclapart

A

SON ALTESSE

ROYALE

MADAME.



MADAME,

*Voici des Reines & des
Fées, qui après avoir fait le
bonheur de ce qu'il y avoit de
plus charmant & de plus recom-
mandable dans leur tems, vien-
nent chercher à la Cour de
VOTRE ALTESSE
ROYALE ce qu'il y a de*

A 2

plus

E P I T R E

plus illustre & de plus aimable dans le nôtre. Elles sçavent que la France possède une grande Princesse, dont toutes les Actions doivent servir d'exemple, & qui joint à la noblesse du plus auguste Sang, une Bonté & une Generosité merveilleuses : Elles sçavent, **MADAME**, que toutes les Vertus ont également concouru à former le Cœur, l'Esprit & la Personne de **VOTRE ALTESSE ROYALE**. Ce sont sans doute de grandes Princeses comme Vous, **MADAME**, qui ont donné lieu d'imaginer le Royaume de Féeerie : on

s'est

F P I T R E.

s'est persuadé qu'il falloit qu'il y eust des Genies particuliers qui eussent pris soin de ces Personnes incomparables, en qui tout est merveilleux. Si cela est, comme il n'en faut point douter, vous voyez, MADAME, par combien de raisons je me suis vûë engagée à dédier ce qu'on raconte des Fées à VOTRE ALTESSE ROYALE. Je viens avec elles vous rendre de tres-humbles actions de graces pour la permission que Vous m'en avez accordée : & si j'avois à present quelque chose à desirer : ce ne seroit ni le Chapeau, ni les Roses du Prince

Lu-

E P I T R E.

Lutin; ni la Jeunesse de Florine, ni la Beauté de Gracieuse; ce seroit, MADAME, assez d'Esprit pour amuser agréablement VOTRE ALTESSE ROYALE. Cet honneur rempliroit mes desirs, satisferoit ma vanité, & me rendroit plus heureuse que si toutes les Fées de l'Univers m'avoient fait part de leurs plus précieux dons. Je suis avec toute la reconnoissance & la respectueuse soumission que je dois,

MADAME,
De VÔTRE ALTESSE ROYALE,
La tres-humble, tres-
obéïssante & tres-obli-
gée Servante.



Gracieuse et Percinet.

GRACIEUSE

ET

PERCINET.

CONTÉ.



Ly avoit une fois un Roi & une Reine qui n'avoient qu'une Fille: sa beauté, sa douceur & son esprit qui étoient incomparables, la firent nommer Gra-

cieuse. Elle faisoit toute la joye de sa Mere : il n'y avoit point de matin qu'on ne lui apportât une belle robe, de brocart dor, de velours, ou de satin. Elle étoit parée à merveille, sans en être ni plus fière, ni plus glorieuse. Elle passoit la matinée avec des Personnes sçavantes, qui luy aprenoient toutes sortes de sciences; & l'après-dîné, elle travailloit auprès de la Reine. Quand il étoit tems de faire collation, on lui servoit des bassins pleins de dragées, & plus de vingt pots de confitures: aussi disoit-on par tout qu'elle étoit la plus heureuse Princeffe de l'Univers.

Il y avoit dans cette même Cour une vieille Fille fort riche appelée la Duchesse Grognon, qui étoit affreuse de tout point: ses cheveux étoient d'un roux couleur de feu; elle avoit le visage épouvantablement gros, & couvert de boutons; de deux yeux qu'elle avoit eus autrefois, il ne lui en restoit qu'un chassieux: sa bouche étoit si grande, qu'on eût dit qu'elle vouloit manger tout le Monde; mais comme elle n'avoit point de dents on ne la craignoit pas. Elle étoit bossuë devant & derriere, & boiteuse des
deux

deux côtez. Ces fortes de Monstres portent envie à toutes les belles Personnes : elle haïffoit mortellement Gracieuse, & se retira de la Cour, pour n'en enrendre plus dire du bien. Elle fut dans un Chateau à elle appartenant, qui n'étoit pas éloigné. Quand quelqu'un l'alloit voir, & qu'on lui racontoit des merveilles de la Princesse, elle s'écrioit en colere : Vous mentez, vous mentez, elle n'est point aimable ; j'ai plus de charmes dans mon petit doigt, qu'elle n'en a dans toute sa personne.

Cependant la Reine tomba malade & mourut. La Princesse Gracieuse pensa mourir, de douleur d'avoir perdu une si bonne Mere, le Roi regrettoit aussi beaucoup une si bonne Femme. Il demeura près d'un an enfermé dans son Palais : enfin les Médecins craignant qu'il ne tombât malade, lui ordonnerent de se promener & de se divertir. Il fut à la Chasse ; & comme la chaleur étoit grande, en passant par un gros Chateau qu'il trouva sur son chemin, il y entra pour se reposer.

Aussi-tôt la Duchesse Grognon avertie de l'arrivée du Roi (car c'é-

toit son Château) vint le recevoir, & lui dit que l'endroit le plus frais de la Maison, c'étoit une grande Cave bien voûtée, fort propre, où elle le prioit de descendre. Le Roi y fut avec elle; & voyant deux cens tonneaux rangez les uns sur les autres, il lui demanda si c'étoit pour elle seule qu'elle faisoit une si grosse provision: Oüi, Sire, dit-elle, c'est pour moi seule; je serai bien-aise de vous en faire goûter: voila du Canarie, du Saint-Laurent, du Champagne, de l'Hermitage, du Rivesalte, du Rosolis, Persicot, Fenouillet; duquel voulez-vous? Franchement, dit le Roi, je tiens que le vin de Champagne vaut mieux que tous les autres. Aussi-tôt Grognon prit un petit marteau, & frapa, toc, toc: Il sort du tonneau un millier de pistoles. Qu'est-ce que cela signifie, dit-elle en souriant? Elle cogne l'autre tonneau, toc, toc; il en sort un boisseau de doubles Louis-d'or: Je n'entends rien à cela, dit-elle encore en souriant plus fort. Elle passe à un troisième tonneau & cogne, toc, toc; il en sort tant de perles & de diamans, que la terre en étoit toute

cou-

couverte. Ah ! s'écria t-elle , je n'y comprends rien , Sire ; il faut qu'on m'ait volé mon bon vin & qu'on ait mis à la place ces bagatelles. Bagatelles ! dit le Roi qui étoit bien étonné ; vertuchou , Madame Grognon , appelez-vous cela des bagatelles ? il y en a pour acheter dix Royàumes grands comme Paris. He bien , dit-elle , sçachez que tous ces tonneaux sont pleins d'or & de pierres : Je vous en ferai le maître , à condition que vous m'épouserez. Ha ! repliqua le Roi (car il aimoit uniquement l'argent) je ne demande pas mieux , dès demain si vous voulez : mais dit-elle , il y a encore une condition , c'est que je veux être maîtresse de vôtre Fille , comme l'étoit sa Mere ; qu'elle dépende entièrement de moi , & que vous m'en laissiez la disposition. Vous en ferez la maîtresse , dit le Roi ; touchez là : Grognon mit sa main dans la sienne puis ils sortirent ensemble de la riche Cave dont elle lui donna la clef.

Aussi-tôt il revint à son Palais : Gracieuse entendant le Roi son Pere , courut au-devant de lui ; elle l'embrassa , & lui demanda s'il avoit fait

une bonne chaffe J'ai pris, dit-il, une Colombe toute en vie. Ha, Sire, dit la Princeſſe, donnez la moi, je la nourrirai. Cela ne ſe peut, continua-t-il; car pour m'expliquer plus intelligiblement, il faut vous dire que j'ai rencontré la Duchefſe Grognon, & que je l'ai priſe pour ma Femme. O Ciel! ſ'écria Gracieuſe dans ſon premir mouvement; peut-on l'appeller une Colombe? c'eſt bien plutôt une Choüette. Taiſez-vous, dit le Roi en ſe fâchant; je prétens que vous l'aimiez & la reſpectiez autant que ſi elle étoit vôtre Mere: Allez promptement vous parler, car je veux retourner dès aujourd'hui au devant d'elle.

La Princeſſe étoit fort obéiſſante; elle entra dans ſa Chambre afin de ſ'habiller. Sa Nourriſſe connut bien ſa douleur à ſes yeux: Qu'avez-vous, ma chere Petite? lui dit-elle; vous pleurez. Helas! ma pauvre Nourriſſe, repliqua Gracieuſe, qui ne pleureroit? Le Roi me va donner une Marâtre; & pour comble de diſgrace, c'eſt ma plus cruelle ennemie; c'eſt en un mot l'affreufe Grognon: Quel moyen de la voir dans

ces beaux lits que la Reine ma bonne Mere avoit si délicatement brodez de ses mains? Quel moyen de caresser une Magote qui voudroit m'avoir donné la mort? Ma chere Enfant, repliqua la Nourrisse, il faut que vôtre esprit vous éleve autant que vôtre naissance; les Princeffes comme vous doivent de plus grands Exemples que les autres: & quel plus bel Exemple y a-t-il que d'obéir à son Pere, & de se faire violence pour lui plaire? Promettez-moi donc que vous ne témoignerez point à Grognon la peine que vous avez. La Princeffe ne pouvoit s'y refoudre: mais la sage Nourrisse lui dit tant de raisons, qu'enfin elles s'engagea de faire bon visage à sa Belle mere & d'en bien user avec elle.

Gracieuse s'habilla aussi-tôt d'une robe verte à fond d'or: elle laissa tomber ses blonds cheveux sur ses épaules, flotans au gré du vent, comme c'étoit la mode en ce tems-là & mit sur sa tête une legere couronne de roses & de jasmins, dont toutes les feuilles étoient d'émeraudes. En cet état Venus mere des Amours auroit été moins belle; cependant la tristesse qu'elle ne pouvoit sur-

mon.

monter paroïffoit fur son viſage.

Mais pour revenir à Grognon ; cette laide Créature étoit bien occupée à ſe parer : Elle ſe fit faire un ſoulier plus haut de demi-coudée que l'autre, pour paroître un peu moins boiteuſe ; elle ſe fit faire un corps rembourré ſur une épaule, pour cacher ſa boſſe, elle mit un œil d'émail le mieux fait qu'elle put trouver ; elle ſe farda pour ſe blanchir, elle teignit ſes cheveux tous en noir, puis elle mit une robe de ſatin amarante doublée de bleu, avec une jupe jaune & des rubans violets. Elle voulut faire ſon entrée à cheval, parce qu'elle avoit oui dire que les Reines d'Eſpagne faiſoient ainſi la leur.

Pendant que le Roi donnoit ſes ordres & que Gracieuſe attendoit le moment de partir pour aller au devant de Grognon, elle décendit toute ſeule dans le jardin & paſſa dans un petit bois fort ſombre, où elle ſ'afſit ſur l'herbe : Enfin, dit-elle, me voici en liberté ; je puis pleurer tant que je voudrai ſans qu'on ſ'y oppoſe : auſſi-tôt elle ſe prit à ſoupirer & pleurer tant & tant que ſes yeux paroïſſoient deux fontaines d'eau vive.

En cet état elle ne songeoit plus à retourner au Palais, quand elle vit venir un Page vêtu de satin vert, qui avoit des plumes blanches & la plus belle tête du monde ; il mit un genouil en terre & lui dit : Princeffe le Roi vous attend. Elle demeura surprise de tous les agrémens qu'elle remarquoit en ce jeune Page, & comme elle ne le connoissoit point elle crut qu'il devoit être du train de Grognon : Depuis quand, lui dit-elle, le Roi vous a-t-il reçu au nombre de ses Pages ? Je ne suis pas au Roi, Madame, lui dit-il ; je suis à vous & je ne veux être qu'à vous. Vous êtes à moi, repliqua-t-elle toute étonnée, & je ne vous connois point ! Ah ! Princeffe, lui dit-il, je n'ai encore osé me faire connoître : Mais les malheurs dont vous êtes menacée par le mariage du Roi, m'obligent à vous parler plutôt que je n'aurois fait : J'avois résolu de laisser au tems & à mes services le soin de vous declarer ma passion & Quoi un Page, s'écria la Princeffe ; un Page a l'audace de me dire qu'il m'aime ! Voici le comble de mes disgraces ! Ne vous effrayez point, belle Gracieuse,

lui

lui dit-il d'un air tendre & respectueux ; je suis Percinet Prince assez connu par mes richesses & mon sçavoir, pour que vous ne trouviez point d'inégalité entre nous. Il n'y a que vôtre mérite & vôtre beauté qui puisse y en mettre : je vous aime depuis long tems ; je suis souvent dans les lieux où vous êtes, sans que vous me voyiez. Le don de Féerie que j'ai reçu en naissant m'a été d'un grand secours, pour me procurer le plaisir de vous voir : je vous accompagnerai aujourd'hui par tout sous cét habit, & j'espere ne vous être pas tout-à-fait inutile. A mesure qu'il parloit la Princesse le regardoit dans un étonnement dont elle ne pouvoit revenir : C'est vous, beau Percinet, lui dit elle ; c'est vous que j'avois tant d'envie de voir, & dont on raconte des choses si surprenantes ! Que j'ai de joye que vous vouliez être de mes Amis ! Je ne crains plus la méchante Grognon, puisque vous entrez dans mes intérêts. Ils se dirent encore quelques paroles, & puis Gracieuse fut au Palais, où elle trouva un cheval tout harnaché & caparaçonné que Percinet avoit fait entrer dans l'écurie,

rie, & que l'on crut qui étoit pour elle : Elle monta dessus ; comme c'étoit un grand sauteur, le Page le prit par la bride & le conduisoit, se tournant à tous momens vers la Princesse, pour avoir le plaisir de la regarder.

Quand le cheval qu'on menoit à Grognon parut auprès de celui de Gracieuse, il avoit l'air d'une franche roffe ; & la housse du beau cheval étoit si éclatante de pierreries, que celle de l'autre ne pouvoit entrer en comparaison. Le Roi qui étoit occupé de mille choses, n'y prit pas garde ; mais tous les Seigneurs n'avoient des yeux que pour la Princesse, dont ils admiroient la beauté, & pour son Page vert, qui étoit lui seul plus joli que tous ceux de la Cour.

On trouva Grognon en chemin, dans une caleche découverte, plus laide & plus mal bâtie qu'une Païsanne. Le Roi & la Princesse l'embrasserent : On lui presenta son cheval pour monter dessus ; mais voiant celui de Gracieuse : Comment, dit-elle, cette Créature aura un plus beau cheval que moi ! J'aimerois mieux n'être jamais Reine & retourner à mon riche

che Château, que d'être traitée d'une telle manière. Le Roi aussi-tôt commanda à la Princesse de mettre pied à terre, & de prier Grognon de lui faire l'honneur de monter sur son cheval. La Princesse obéit sans répliquer : Grognon ne la regarda ni ne la remercia ; elle se fit guinder sur le beau cheval : elle ressembloit à un paquet de linge sale. Il y avoit huit Gentilshommes qui la tenoient, de peur qu'elle ne tombât. Elle n'étoit pas encore contente ; elle gromeloit des menaces entre ses dents. On lui demanda ce qu'elle avoit : J'ai, dit-elle, qu'étant la Maîtresse, je veux que le Page vert tienne la bride de mon cheval, comme il faisoit quand Gracieuse le montoit. Le Roi ordonna au Page vert de conduire le cheval de la Reine. Percinet jetta les yeux sur sa Princesse, & elle sur lui, sans dire un pauvre mot : Il obéit, & toute la Cour se mit en marche ; les trompettes faisoient un bruit désespéré. Grognon étoit ravie : avec son nez plat & sa bouche de travers, elle ne se seroit pas changée pour Gracieuse.

Mais dans le tems que l'on y pensoit

soit le moins, voilà le beau cheval qui se met à sauter, à ruer & à courir si vite, que personne ne pouvant l'arrêter, il emporta Grognon : Elle se tenoit à la selle & aux crins; elle crioit de toute sa force : enfin elle tomba le pied pris dans l'étrier ; il la traîna bien loin sur des pierres, sur des épines & dans la bouë, où elle demeura presque ensevelie. Comme chacun la suivoit, on l'eut bien-tôt jointe : Elle étoit toute écorchée, sa tête cassée en quatre ou cinq endroits, un bras rompu; il n'a jamais été une Mariée en plus mauvais état.

Le Roi paroïssoit au desespoir. On la ramassa commē un verre brisé en pièces; son bonnet étoit d'un côté, ses fouliers de l'autre: on la porta dans la Ville, on la coucha, & l'on fit venir les meilleurs Chirurgiens. Toute malade qu'elle étoit, elle ne laissoit pas de tempêter : Voilà un tour de Gracieuse, disoit-elle: je suis certaine qu'elle n'a pris ce beau & méchant cheval, que pour m'en faire envie & qu'il me tuât : si le Roi ne m'en fait pas raison, je retournerai dans mon riche Château, & je ne le verrai de mes jours. L'on fut dire au Roi la cole-

colere de Grognon: comme sa passion dominante étoit l'interêt, la seule idée de perdre les mille tonneaux d'or & de diamans le fit frémir & l'auroit porté à tout: il acourut auprès de la crasseuse Malade; il se mit à ses pieds, & lui jura qu'elle n'avoit qu'à prescrire une punition proportionnée à la faute de Gracieuse, & qu'il l'abandonnoit à son ressentiment: elle lui dit que cela suffisoit, qu'elle l'alloit envoyer querir.

En effet, on vint dire à la Princesse que Grognon la demandoit: Elle devint pâle & tremblante, se doutant bien que ce n'étoit pas pour la caresser: Elle regarda de tous côtez si Percinet ne paroïssoit point; elle ne le vit pas, & elle s'achemina bien triste vers l'appartement de Grognon. A peine y fut-elle entrée qu'on ferma les portes, puis quatre Femmes qui ressembloient à quarte Furies se jetterent sur elle par l'ordre de leur Maîtresse, lui arracherent ses beaux habits & déchirerent sa chemise. Quand ses épaules furent découvertes, ces cruelles mégères ne pouvoient soutenir l'éclat de leur blancheur: elles fermoient les yeux comme si elles eussent

eussent regardé long-tems de la nege: Allons, allons, courage, crioit l'impitoyable Grognon du fond de son lit, qu'on me l'écorche, & qu'il ne lui reste pas un petit morceau de cette peau blanche qu'elle croit si belle.

En toute autre détresse Gracieuse auroit souhaité le beau Percinet: mais se voyant presque nuë elle étoit trop modeste pour vouloir que ce Prince en fût témoin; & elle se préparoit à tout souffrir comme un pauvre mouton. Les quatre Furies tenoient chacune une poignée de verge épouvantable: elles avoient encore de gros balais pour en prendre de nouvelles; de sorte qu'elles l'affommoient sans quartier: & à chaque coup la Grognon disoit, plus fort, plus fort, vous l'épargnez.

Il n'y a personne qui ne croye après cela que la Princeesse étoit écorchée depuis la tête jusqu'aux pieds: l'on se trompe quelquefois; car le Galant Percinet avoit faciné les yeux de ces Femmes: elles pensoient avoir des verges à la main, c'étoit des plumes de mille couleurs; & dès qu'elles commencerent, Gracieuse
les

les vit & cessa d'avoir peur, disant tout bas : Ha, Percinet, vous m'êtes venu secourir bien généreusement ! qu'aurois-je fait sans vous ? Les fouëteuses se laisserent tant qu'elles ne pouvoient plus remuer les bras : elles la taponnerent dans ses habits, & la mirent dehors avec mille injures.

Elle revint dans sa chambre, feignant d'être bien malade : elle se mit au lit, & commanda qu'il ne restât auprès d'elle que sa Nourrisse à qui elle conta toute son aventure ; à force de conter elle s'endormit : la Nourrisse s'en alla, & en se réveillant elle vit dans un petit coin le Page vert qui n'osoit par respect s'approcher : Elle lui dit qu'elle n'oublieroit de sa vie les obligations qu'elle lui avoit ; qu'elle le conjuroit de ne la pas abandonner à la fureur de son ennemie, & de vouloir se retirer, parce qu'on lui avoit toujours dit qu'il ne falloit pas demeurer seule avec les Garçons. Il repliqua qu'elle pouvoit remarquer avec quel respect il en usoit ; qu'il étoit bien juste, puisqu'elle étoit sa Maitresse, qu'il lui obéit en toutes choses, même aux dépens de sa propre

pre fatisfaction. Là-deffus il la quitta, après lui avoir confeillé de feindre d'être malade du mauvais traitement qu'elle avoit reçu.

Grognon fut fi aife de fçavoir Gracieufe en cét état, qu'elle en guerit la moitié plutôt qu'elle n'auroit fait; & les Nôces s'acheverent avec une grande magnificence. Mais comme le Roi fçavoit que par-deffus toutes chofes Grognon aimoit à être vantée pour belle, il fit faire fon Portrait, & ordonna un Tournois, où fix des plus adroits Chevaliers de la Cour devoient foûtenir envers & contre tous, que la Reine Grognon étoit la plus belle Princeffe de l'Univers. Il vint beaucoup de Chevaliers & d'Etrangers pour foûtenir le contraire: Cette Magote étoit prefente à tout, placée fur un grand Balcon tout couvert de brocard d'or; & elle avoit le plaifir de voir que l'adrefle de fes Chevaliers lui faisoit gagner fa méchante caufe. Gracieufe étoit derriere elle, qui s'attiroit mille regards: Grognon folle & vaine crovoit qu'on n'avoit des yeux que pour elle.

Il n'y avoit prefque plus perfonne

qui osât disputer sur la beauté de Grognon, lors qu'on vit arriver un jeune Chevalier qui tenoit un Portrait dans une boëte de diamans : Il dit qu'il souûtenoit que Grognon étoit la plus laide de toutes les femmes ; & que celle qui étoit peinte dans sa boëte étoit la plus belle de toutes les Filles. En même tems il court contre les six Chevaliers, qu'il jette par terre : il s'en presente six autres, & jusqu'à vingt-quatre qu'il abatit tous ; puis il ouvrit sa boëte, & leur dit que pour les consoler il alloit leur montrer ce beau Portrait. Chacun le reconnut pour être celui de la Princesse Gracieuse : il lui fit une profonde révérence, & se retira sans avoir voulu dire son nom ; mais elle ne douta point que ce ne fût Percinet.

La colere pensa suffoquer Grognon : la gorge lui enfla ; elle ne pouvoit prononcer une parole : Elle faisoit signe que c'étoit à Gracieuse qu'elle en vouloit ; & quand elle put s'en expliquer, elle se mit à faire une vie desesperée. Comment, disoit-elle, oser me disputer le prix de la beauté ! faire recevoir un tel affront à mes Chevaliers ! Non je ne puis le
souf-

fouffrir ; il faut que je me vange ou que je meure. Madame , lui dit la Princeffe , je vous proteſte que je n'ai aucune part à ce qui vient d'arriver : Je ſignerai de mon ſang (ſi vous le voulez) que vous êtes la plus belle Perſonne du Monde , & que je ſuis un Monſtre de laideur. Ha ! vous plaiſantez , ma petite Mignonne, repliqua Grognon ; mais j'aurai mon tour avant peu. L'on alla dire au Roi les fureurs de ſa Femme , & que la Princeffe mouroit de peur ; qu'elle le ſupplioit d'avoir pitié d'elle , parce que ſ'il l'abandonnoit à la Reine elle lui feroit mille maux. Il ne ſ'en émût pas davantage , & répondit ſeulement ; je l'ai donnée à ſa Belle-mere , elle en fera comme il lui plaira.

La méchante Grognon attendoit la nuit impatiemment ; dès qu'elle fut venuë elle fit mettre les chevaux à ſa chaiſe roulante : L'on obligea Gracieuſe d'y monter ; & ſous une groſſe eſcorte on la conduiſit à cent lieuës de là , dans une grande Forêt où perſonne n'oſoit paſſer , parce qu'elle étoit pleine de Lions, d'Ours, de Tigres & de Loups. Quand ils eu-

rent percé jusqu'au milieu de cette horrible Forêt, ils la firent descendre & l'abandonnerent, quelque priere qu'elle pût leur faire d'avoir pitié d'elle. Je ne vous demande pas la vie, leur disoit-elle; je ne vous demande qu'une prompte mort: tuez-moi pour m'épargner tous les maux qui vont m'arriver. C'étoit parler à des sourds: ils ne daignerent pas lui répondre; & s'éloignant d'elle d'une grande vitesse, ils laisserent cette belle & malheureuse Fille toute seule. Elle marcha quelque tems sans sçavoir où elle alloit, tantôt se heurtant contre un arbre, tantôt tombant, tantôt embarrassée dans les buissons: Enfin, accablée de douleur, elle se jeta par terre sans avoir la force de se relever: Percinet, s'écrioit-elle quelquefois, Percinet où êtes-vous? Est-il possible que vous m'aiez abandonnée? Comme elle disoit ces mots, elle vit tout d'un coup la plus belle & la plus surprenante chose du monde: c'étoit une illumination si magnifique, qu'il n'y avoit pas un arbre dans la Forêt où il n'y eût plusieurs lustres remplis de bougies; & dans le fond d'une allée elle apperçut un Palais
tout

tout de cristal, qui brilloit autant que le Soleil. Elle commença de croire qu'il entroit du Percinet dans ce nouvel enchantement: elle sentit une joie mêlée de crainte. Je suis seule, disoit-elle : ce Prince est jeune, aimable, amoureux ; je lui dois la vie. Ha, c'en est trop ! éloignons nous de lui : il vaut mieux mourir que de l'aimer. En disant ces mots elle se leva, malgré sa lassitude & sa foiblesse ; & sans tourner les yeux vers le beau Château, elle marcha d'un autre côté, si troublée, & si confuse, dans les différentes pensées qui l'agitoient, qu'elle ne sçavoit pas ce qu'elle faisoit.

Dans ce moment elle entendit du bruit derrière elle : la peur la saisit ; elle crut que c'étoit quelque bête féroce qui l'alloit dévorer. Elle regarda en tremblant, & elle vit le Prince Percinet aussi beau que l'on dépeint l'Amour : Vous me fuïez, lui dit-il, ma Princesse ; vous me craignez quand je vous adore. Est-il possible que vous soyez si peu instruite de mon respect, que de me croire capable d'en manquer pour vous ? Venez, venez sans alarme dans le Palais de Féerie, je n'y entrerai

pas si vous me le défendez ; vous y trouverez la Reine ma Mere, & mes Sœurs, qui vous aiment déjà tendrement, sur ce que je leur ai dit de vous. Gracieuse charmée de la maniere soumise & engageante dont lui parloit son jeune Amant, ne put refuser d'entrer avec lui dans un petit Traîneau peint & doré, que deux Cerfs tiroient d'une vîteffe prodigieuse ; de sorte qu'en très-peu de tems il la conduisit en mille endroits de cette Forêt, qui lui semblerent admirables. On voyoit clair par tout : Il y avoit des Bergers & des Bergeres vêtus galamment, qui dansoient au son des flûtes & des musettes. Elle voyoit en d'autres lieux sur le bord des fontaines, des Villageois avec leurs Maîtresses, qui mangeoient & qui chantoient gayement. Je croyois, lui dit-elle, cette Forêt inhabitée ; mais tout m'y paroît peuplé & dans la joye. Depuis que vous y êtes, ma Princesse, repliqua Percinet, il n'y a plus dans cette sombre solitude que des plaisirs & d'agréables amusemens : Les Amours vous acompagnent ; les fleurs naissent sous vos pas. Gracieuse n'osa répondre : elle ne

YOU-

vouloit point s'embarquer dans ces fortes de conversations, & elle pria le Prince de la mener auprès de la Reine sa Mere.

Aussi-tôt il dit à ses Cerfs d'aller au Palais de Féerie. Elle entendit en arrivant une Musique admirable ; & la Reine avec deux de ses Filles, qui étoient toutes charmantes, vinrent au devant d'elle, l'embrassèrent, & la menerent dans une grande sale dont les murs étoient de cristal de roche, elle y remarqua avec beaucoup d'étonnement que son Histoire jusqu'à ce jour y étoit gravée, & même la promenade qu'elle venoit de faire avec le Prince dans le Traîneau : mais cela étoit d'un travail si fini, que les Phidias & tout ce que l'Ancienne Grece nous vante, n'en auroient pû approcher. Vous avez des Ouvriers bien diligens, dit Gracieuse à Percinet, à mesure que je fais une action & un geste, je le voi gravé. C'est que je ne veux rien perdre de tout ce qui a quelque rapport à vous, ma Princesse, repliqua-t-il : Helas ! en aucuns endroits je ne suis ni heureux, ni content. Elle ne lui répondit rien, & remer-

cia la Reine de la maniere dont elle la recevoit. On servit un grand repas, où Gracieuse mangea de bon apetit : Car elle étoit ravie d'avoir trouvé Percinet, au lieu des Ours & des Lions qu'elle craignoit dans la Forêt. Quoi qu'elle fût bien lassée, il l'engagea de passer dans un salon tout brillant d'or & de peintures, où l'on representa un Opera. C'étoit les Amours de Pſyché & de Cupidon, mêlez de danses & de petites chansons. Un jeune Berger vint chanter ces paroles :

*L'on vous aime, Gracieuse, & le
Dieu d'Amour même*

*Ne ſçauroit pas aimer au point que
l'on vous aime :*

*Imitez pour le moins les Tigres &
les Ours,*

*Qui se laissent dompter aux plus pe-
tits Amours.*

*Des plus fiers animaux le naturel
sauvage*

*S'adoucit aux plaisirs où l'Amour
les engage :*

Tous

Tous parlent de l'Amour & s'en
 laissent charmer ;
 Vous seule êtes farouche & refusez
 d'aimer ,

Elle rougit de s'être ainsi entendüe
 nommer devant la Reine & les Prin-
 cesses : Elle dit à Percinet qu'elle
 avoit quelque peine que tout le mon-
 de entrât dans leurs secrets. Je me
 souviens là-dessus d'une Maxime ,
 continua-t-elle , qui m'agréa fort.

*Ne faites point de confiance,
 Et soyez sûr que le silence
 A pour moi des charmes puis-
 sans :*

*Le Monde a d'étranges Maxi-
 mes ;*

*Les plaisirs les plus innocents
 Passent quelquefois pour des cri-
 mes.*

Il lui demanda pardon d'avoir fait
 une chose qui lui avoit déplû. L'O-
 pera finit, & la Reine l'envoya con-
 duire dans son appartement, par les

deux Princeſſes. Il n'a jamais été rien de plus magnifique que les meubles, ni de ſi galant que le lit, & la chambre où elle devoit coucher. Elle fut ſervie par vingt-quatre Filles vêtues en Nymphes; la plus vieille avoit dixhuit ans, & chacune paroiffoit un miracle de beauté. Quand on l'eut miſe au lit, l'on commença une muſique raviffante pour l'endormir; mais elle étoit ſi ſurpriſe qu'elle ne pouvoit fermer les yeux: Tout ce que j'ai vû, diſoit-elle, ſont des enchantemens: Qu'un Prince ſi aimable & ſi habile eſt à redouter! Je ne ſçaurois m'éloigner trop tôt de ces lieux. Cet éloignement lui faiſoit pourtant beaucoup de peine: Quitter un Palais ſi magnifique pour ſe mettre entre les mains de la barbare Grognon, la différence étoit grande: on héſiteroit à moins: D'ailleurs elle trouvoit Percinet ſi engageant, qu'elle ne vouloit pas demeurer dans un Palais dont il étoit le maître.

Lors qu'elle fut levée on lui préſenta des robes de toutes les couleurs, des garnitures de pierreries de toutes les manières, des dentelles, des rubans, des gans & des bas de ſoye; tout cela d'un goût merveilleux;

leux; rien n'y manquoit: on lui mit une toilette d'or ciselé; elle n'avoit jamais été si bien parée, & n'avoit jamais paru si belle. Percinet entra dans sa chambre, vêtu d'un drap d'or & vert (car le vert étoit sa couleur, parce que Gracieuse l'aimoit.) Tout ce qu'on nous vante de mieux fait & de plus aimable, n'approchoit pas de ce jeune Prince. Gracieuse lui dit qu'elle n'avoit pû dormir; que le souvenir de ses malheurs la tourmentoit, & qu'elle ne sçavoit s'empêcher d'en apprehender les suites. Qu'est-ce qui peut vous alarmer, Madame, lui dit-il? Vous êtes Souveraine ici; vous y êtes adorée: Voudriez-vous m'abandonner pour vôtre plus cruelle ennemie? Si j'étois la maîtresse de ma destinée, lui dit-elle, le parti que vous me proposez seroit celui que j'accepterois: Mais je suis comptable de mes actions au Roi; non Pere; il vaut mieux souffrir que demanquer à mon devoir. Percinet lui dit tout ce qu'il pût au monde pour la persuder de l'épouser: elle n'y voulut point consentir; & ce fut presque malgré elle qu'il la retint

huit jours, pendant lesquels il imagine mille nouveaux plaisirs pour la divertir.

Elle disoit souvent au Prince: Je voudrois bien sçavoir ce qui se passe à la Cour de Grognon, & comment elle s'est expliquée de la pièce qu'elle m'a faite. Percinet lui dit qu'il y envoyeroit son Ecuyer, qui étoit homme d'esprit. Elle repliqua qu'elle étoit persuadée qu'il n'avoit besoin de personne pour être informé de ce qui se passoit, & qu'ainsi il pouvoit le lui dire. Venez donc avec moi, lui dit-il, dans la grande Tour, & vous la verrez vous-même. Là dessus il la mena au haut d'une Tour prodigieusement haute, qui étoit toute de cristal de roche comme le reste du Château: il lui dit de mettre son pied sur le sien, & son petit doigt dans sa bouche, puis de regarder du côté de la Ville: Elle apperçut aussitôt que la vilaine Grognon étoit avec le Roi, & qu'elle lui disoit: Cette miserable Princeesse s'est penduë dans la cave; je viens de la voir, elle fait horreur; il faut vîtement l'enterrer, & vous consoler d'une si petite perte. Le Roi se mit à pleurer la mort de sa
fille;

fille ; Grognon lui tournant le dos, se retira dans sa chambre, & fit prendre une bûche que l'on ajusta de cornettes, & bien envelopée on la mit dans le cercueil, puis par l'ordre du Roi ou lui fit un grand enterrement, où tout le monde assista en pleurant, & maudissant la marâtre qu'ils accusoient de cette mort. Chacun prit le grand deuil : elle entendoit les regrets qu'on faisoit de sa perte ; qu'on disoit tout bas : Quel dommage que cette belle & jeune Princesse soit perie par les cruautéz d'une si mauvaise créature ! il faudroit la hacher & en faire un pâté. Le Roi ne pouvoit ni boire ni manger, il pleuroit de tout son cœur.

Gracieuse voyant son Pere si affligé ; Ha ! Percinet, dit-elle, je ne puis souffrir que mon Pere me croye plus long-tems morte ; si vous m'aimez remenez-moi. Quelque chose qu'il pût lui dire, il falut obéir, quoi qu'avec une répugnance extrême : Ma Princesse, lui disoit-il, vous regreterez plus d'une fois le Palais de Féerie ; car pour moi, je n'ose croire que vous me regretiez, vous m'êtes plus inhumaine que Grognon

ne

ne vous l'est. Quoi qu'il scût lui dire, elle s'entêta de partir; elle prit congé de la Mere & des Sœurs du Prince. Ils monterent ensemble Percinet & elle dans le Traîneau; les Cerfs se mirent à courir; sortant du Palais, elle entendit un grandbruit: elle regarda derriere elle, c'étoit tout l'édifice qui tomboit en mille morceaux. Que voi-je? s'écria-t-elle; il n'y a plus ici de Palais! Non, lui repliqua Percinet, mon Palais sera parmi les morts; vous n'y entrerez qu'après vôtre enterrement. Vous êtes en colere, lui dit Gracieuse, essayant de le radoucir: mais au fond ne suis-je pas plus à plaindre que vous?

Quand ils arriverent, Percinet fit que la Princeffe, lui & le Traîneau devinrent invisibles: elle monta dans la Chambre du Roy, & fut se jetter à ses pieds. Lors qu'il la vit, il eut peur & voulut fuir, la prenant pour un fantôme: elle le retint, & lui dit qu'elle n'étoit point morte; que Grognon l'avoit fait conduire dans la Forêt sauvage, qu'elle étoit montée au haut d'un arbre où elle avoit vécu de fruits; qu'elle avoit
fait

fait enterrer une bûche à sa place, & qu'elle lui demandoit en grace de l'envoyer dans quelque'un de ses Châteaux, où elle ne fût plus exposée aux fureurs de sa marâtre.

Le Roi incertain si elle lui disoit vrai, envoya déterrer la bûche, & demeura bien étonné de la malice de Grognon. Tout autre que lui l'auroit fait mettre à la place; mais c'étoit un pauvre homme foible, qui n'avoit pas le courage de se fâcher tout de bon; il careffa beaucoup sa fille & la fit souper avec lui. Quand les creatures de Grognon allerent lui dire le retour de la Princesse, & qu'elle soupoit avec le Roi, elle commença de faire la forcenée: & courant chez lui, elle lui dit, qu'il n'y avoit point à balancer; qu'il falloit lui abandonner cette friponne, ou la voir partir dans le même moment pour ne revenir de sa vie; que c'étoit une suposition de croire qu'elle fût la Princesse Gracieuse; qu'à la verité elle lui ressembloit un peu, mais que Gracieuse s'étoit pendue; qu'elle l'avoit vû de ses yeux; & que si l'on ajoûtoit foi aux impostures de celle-ci, c'étoit manquer de considération & de confiance

pour

pour elle. Le Roi sans dire un mot, lui abandonna l'infortunée Princeſſe, croïant ou feignant de croire que ce n'étoit pas ſa fille.

Grognon transportée de joie, la traîna, avec le ſecours de ſes Femmes, dans un cachot où elle la fit deſhabiller : on lui ôta ſes riches habits, & on la couvrit d'un pauvre guenillon de groſſe toile, avec des ſabots dans ſes pieds, & un capuchon de bure ſur ſa tête : à peine lui donna-t-on un peu de paille pour ſe coucher, & du pain bis.

Dans cette détrefſe elle ſe prit à pleurer amèrement, & à regretter le Château de Féerie ; mais elle n'oſoit apeler Percinet à ſon ſecours, trouvant qu'elle en avoit trop mal-uſé pour lui. Et ne pouvant ſe promettre qu'il l'aimât aſſez pour lui aider encore ; cependant la mauvaiſe Grognon avoit envoïé querir une Fée qui n'étoit guere moins malicieuſe qu'elle : Je tiens, lui dit-elle, ici une petite coquine dont j'ai ſujet de me plaindre ; je veux la faire ſouffrir, & lui donner touſjours des ouvrages difficiles dont elle ne puiſſe venir à bout, afin de la pouvoir roïer de coups, ſans qu'el-

qu'elle ait lieu de s'en plaindre : aidez-moi à lui trouver chaque jour de nouvelles peines. La Fée repliqua qu'elle y rêveroit, & qu'elle reviendroit le lendemain. Elle n'y manqua pas ; elle apporta un écheveau de fil gros comme quatre personnes, si délié que le fil se caffoit à souffler dessus, & si mêlé qu'il étoit en un tapon, sans commencement ni fin. Grognon ravie, envoïa querir sa belle Prisonnière, & lui dit : ça, ma bonne com-mere, aprêtez vos grosses pates pour dévider ce fil ; & soïez sûre que si vous en rompez un seul brin, vous êtes perduë, car je vous écorcherai moi-même : commencez quand il vous plaira, mais je veux l'avoir dévidé avant que le Soleil se couche, puis elle l'enferma sous trois clefs dans une chambre.

La Princeffe n'y fut pas plûtôt, que regardant ce gros écheveau, le tournant & retournant, cassant mille fils pour un, elle demeura si interdite, qu'elle ne voulut pas seulement tenter d'en rien dévider ; & le jet-tant au milieu de la place : Va, dit-elle, fil fatal, tu seras cause de ma mort ! Ah Percinet, Percinet ! si
mes

mes rigueurs ne vous ont point trop rebuté, je ne demande pas que vous me veniez secourir; mais tout au moins, venez recevoir mon dernier adieu. Là-dessus elle se mit à pleurer si amèrement, que quelque chose moins sensible qu'un Amant en auroit été touché, Percinet ouvrit la porte avec la même facilité que s'il en eût gardé la clef dans sa poche: Me voici, ma Princesse, lui dit-il, toujours prêt à vous servir; je ne suis point capable de vous abandonner, quoi que vous reconnoissiez mal ma passion; il frapa trois coups de sa baguette sur l'écheveau, les fils aussitôt se rejoignirent les uns aux autres; & en deux autres coups tout fut dévidé d'une propreté surprenante: il lui demanda si elle souhaitoit encore quelque chose de lui, & si elle ne l'appelleroit jamais que dans ses détresses. Ne me faites point de reproches, beau Percinet, dit-elle, je suis déjà assez malheureuse. Mais, ma Princesse, il ne tient qu'à vous de vous affranchir de la tyrannie dont vous êtes la victime; venez avec moi, faisons notre commune félicité; que craignez-vous? Que vous ne m'aimiez pas assez,

sez, repliqua-t-elle : je veux que le tems me confirme vos sentimens. Percinet outré de ses soupçons, prit congé d'elle, & la quitta.

Le Soleil étoit sur le point de se coucher, Grognon en attendoit l'heure avec mille impatiences ; enfin elle la devança, & vint avec ses quatre Furies qui l'accompagnoient par tout ; elle mit les trois clefs dans les trois ferrures, & disoit en ouvrant la porte : je gage que cette belle paresseuse n'aura fait œuvre de ses dix doigts ; elle aura bien mieux aimé dormir pour avoir le teint frais.

Quand elle fut entrée, Gracieuse lui presenta le peloton de fil, où rien ne manquoit ; elle n'eut autre chose à dire, sinon qu'elle l'avoit sali qu'elle étoit une mal-propre, & pour cela elle lui donna deux soufflets, dont ses jouës blanches & incarnates devinrent bleuës & jaunes. L'infortunée Gracieuse souffrit patiemment une insulte qu'elle n'étoit pas en état de repousser ; on la remena dans son cachot, où elle fut bien enfermée.

Grognon chagrine de n'avoir pas réüffi avec l'écheveau de fil, envoya querir la Fée & la chargea de reproches :

ches : Trouvez, lui dit dit-elle, quelque chose plus mal aisé pour qu'elle n'en puisse venir à bout. La Fée s'en alla, & le lendemain elle fit apporter une grande tonne pleine de plumes : il y en avoit de toutes sortes d'oiseaux, de Rossignols, de Serins, de Tarins; de Chardonnerets, Linottes, Fauvettes, Perroquets, Hibous, Moineaux, Colombes, Autruches, Outardes, Paons, Aloüettes, Perdrix; je n'anrois jamais fait si je voulois tout nommer. Ces plumes étoient mêlées les unes parmi les autres; les oiseaux même n'auroient pû les reconoître : Voici, dit la Fée, en parlant à Grognon, de quoi éprouver l'adresse & la patience de vôtre Prisonniere; commandez-lui de tirer ces plumes; de mettre celles des Paons à part, des Rossignols à part, & ainsi que de chacunes elle fasse un monceau; une Fée y seroit assez nouvelle. Grognon pâna de joie, en se figurant l'embaras de la malheureuse Princeffe; elle l'envoya querir, lui fit ses menaces ordinaires, & l'enferma avec la tonne dans la chambre des trois serrures, lui ordonnant que tout l'ouvrage fût fini au coucher du Soleil.

Graciuse prit quelques plumes; mais il lui étoit impossible de connoître la différence des unes aux autres, elle les rejetta dans la tonne. Elle les prit encore, elle effaia plusieurs fois; & voïant qu'elle tentoit une chose impossible: Mourons, dit-elle d'un ton & d'un air defespéré; c'est ma mort que l'on fouhaite, c'est elle qui finira mes malheurs: il ne faut plus apeler Percinet à mon secours, s'il m'aimoit il seroit déjà ici. J'y suis, ma Princeffe, s'écria Percinet en sortant du fonds de la tonne où il étoit caché; j'y suis pour vous tirer de l'embaras où vous êtes: Doutez, après tant de preuves de mon attention, que je vous aime plus que ma vie. Aussi-tôt il frapa trois coups de sa baguette, & les plumes sortant à milliers de la tonne, se rangeoient d'elles-mêmes par petits monceaux tout autour de la chambre. Que ne vous dois-je point, Seigneur, lui dit Graciuse? sans vous j'allois succomber; soyez certain de toute ma reconnaissance. Le Prince n'oublia rien pour lui persuader de prendre une ferme résolution en sa faveur: elle luy demanda du tems; & quelque violence

ce qu'il se fist, il lui accorda ce qu'elle vouloit.

Grognon vint ; elle demeura si surprise de ce qu'elle voioit , qu'elle ne sçavoit plus qu'imaginer pour desoler Gracieuse : elle ne laissa pas de la battre , disant que les plumes étoient mal arrangées. Elle envoya querir la Fée, & semit dans une colere horrible contre elle ; La Fée ne sçavoit que luy répondre , elle demeuroit confondué. Enfin , elle lui dit qu'elle alloit emploier toute son industrie à faire une boëte qui embarasseroit bien sa Prisonniere si elle s'avisoit de l'ouvrir ; & quelques jours après , elle lui apporta une boëte assez grande : Tenez , dit-elle à Grognon , envoïez porter cela quelque part par vôtre Esclave ; défendez-lui bien , de l'ouvrir, elle ne pourra s'en empêcher & vous serez contente. Grognon ne manqua à rien : Portez cette boëte , dit-elle , à mon riche Château , & la mettez sur la table du cabinet ; mais je vous défends , sur peine de mourir de regarder ce qu'il y a dedans.

Gracieuse partit , avec ses sabots , son habit de toile & son capuchon de laine ; ceux qui la rencontroient disoient :

soient : voilà quelque Déesse déguisée : car elle ne laissoit pas d'être d'une beauté merveilleuse : Elle ne marcha gueres sans se lasser beaucoup : en passant dans un petit bois qui étoit bordé d'une prairie agréable, elle s'affit pour respirer un peu ; elle tenoit la boëte sur ses genoux, & tout d'un coup l'envie la prit de l'ouvrir. Qu'est-ce qui m'en peut arriver, disoit-elle ? Je ne prendrai rien, mais tout au moins je verrai ce qu'il y a dedans : elle ne réfléchit pas davantage aux conséquences, elle l'ouvrit, & aussi-tôt il en sort tant de petits hommes & de petites femmes, de violons, d'instrumens, de petites tables, petits cuifiniers, petits plats ; enfin le geant de la troupe étoit haut comme le doigt : ils sautent dans le pré, ils se separent en plusieurs bandes, & commencent le plus joli bal que l'on ait jamais vû ; les uns dansoient, les autres faisoient la cuisine, & les autres mangioient : les petits violons jouoient à merveille. Gracieuse prit d'abord quelque plaisir à voir une chose si extraordinaire ; mais quand elle fut un peu délassée, & qu'elle voulut les obliger de rentrer dans la boëte, pas un seul ne le voulut :

les petits Messieurs & les petites Dames s'enfuïoient, les violons de même, & les cuifiniers avec leurs marmittes sur leurs têtes & les broches sur l'épaule, gagnoient le bois quand elle entroit dans le pré, & passoient dans le pré quand elle venoit dans le bois: Curiosité trop indiscrete, disoit Gracieuse en pleurant, tu vas être bien favorable à mon ennemie! le seul malheur dont je pouvois me garantir, m'arrive par ma faute! non, je ne puis assez me le reprocher! Percinet, s'écria-t-elle, Percinet, s'il est possible que vous aimiez encore une Princesse si imprudente venez m'aider dans la rencontre la plus fâcheuse de ma vie. Percinet ne se fit pas apeler jusqu'à trois fois; elle l'aperçut avec son riche habit vert: Sans la méchante Grognon, lui-dit-il, belle Princesse, vous ne penseriez jamais à moi. Ah! jugez mieux de mes sentimens, repliqua-t-elle; je ne suis ni insensible au mérite, ni ingrate aux bien faits; il est vrai que j'éprouve vôtre constance, mais c'est pour la couronner quand j'en serai convaincuë. Percinet plus content qu'il eût encore été, donna trois coups de baguette sur la boëte:

auf

aussi-tôt petits hommes, petites femmes, violons, cuifiniers & rôti, tout s'y plaça comme s'il ne s'en fût pas déplacé. Percinet avoit laissé dans le bois son chariot, il pria la Princeffe de s'en servir pour aller au riche Château; elle le avoit bien besoin de cette voiture en l'état où elle étoit: de sorte que la rendant invisible il la mena lui-même, & il eut le plaisir de lui tenir compagnie; plaisir auquel ma Chronique dit qu'elle n'étoit pas indifferente dans le fonds de son cœur, mais elle cachoit ses sentimens avec soin.

Elle arriva au riche Château; & quand elle demanda de la part de Grognon qu'on lui ouvrît son cabinet, le Gouverneur s'éclata de rire: Quoi lui dit-il, tu crois en quittant tes Moutons entrer dans un si beau lieu? va, retourne où tu voudras, jamais fabots n'ont été sur un tel plancher. Gracieuse le pria de lui écrire un mot, comme quoi il la refusoit: Il le voulut bien; & sortant du riche Château, elle trouva l'aimable Percinet qui l'atendoit, & qui la ramena au Palais. Il seroit difficile d'écrire tout ce qu'il lui dit pendant le chemin, de tendre & de respectueux, pour la per-

suader de finir ses malheurs: Elle lui repliqua que si Grognon lui faisoit encore un mauvais tour elle y consentiroit.

Lors que cette marâtre la vit revenir, elle se jetta sur la Féc qu'elle avoit retenuë: elle l'égratigna, & l'auroit étranglée si une Fée étoit étranglable. Gracieuse lui presenta le Billet du Gouverneur, & la boëte: elle jetta l'un & l'autre au feu, sans daigner les ouvrir; & si elle s'en étoit cruë elle y auroit bien jetté la Princesse; mais elle ne differoit pas son supplice pour long-tems.

Elle fit faire un grand trou dans le jardin aussi profond qu'un puits; l'on posa dessus un grosse pierre; elle s'alla promener, & dit à Gracieuse, & à tous ceux qui l'accompagnoient: Voici une pierre sous laquelle je suis avertie qu'il ya un tresor; allons, qu'on la leve promptement: chacun y mit la main, & Gracieuse comme les autres. C'étoit ce qu'on vouloit: dès qu'elle fut au bord, Grognon la poussa rudement dans le puits, & l'on laissa retomber la pierre qui le fermoit.

Pour ce coup là il n'y avoit plus rien

rien à esperer. Où Percinet l'auroit-il pû trouver, au fond de la terre? Elle en comprit bien les difficultez, & se repentit d'avoir attendu si tard à l'épouser: Que ma destinée est terrible, s'écrioit-elle! Je suis enterrée toute vivante! ce genre de mort est plus affreux qu'aucun autre! Vous êtes vengé de mes tetardemens, Percinet: mais je craignois que vous ne fussiez de l'humeur légère des autres Hommes qui changent quand ils sont certains d'être aimez: Je voulois enfin être sûre de votre cœur; mes injustes défiances sont causes de l'état où je me trouve: Encore, continuoit-elle, si je pouvois esperer que vous donnassiez des regrets à ma perte, il me semble qu'elle me feroit moins sensible! Elle parloit ainsi pour soulager sa douleur, quand elle sentit ouvrir une petite porte, qu'elle n'avoit pû remarquer dans l'obscurité: en même-tems elle apperçut le jour, & un jardin rempli de fleurs, de fruits, de fontaines, de grottes, de statuës, de bocages & de cabinets; elle n'hésita point à y entrer: ella s'avança dans une grande allée, rêvant dans son esprit quelle fin auroit ce commence-

ment d'Avanture: En même-tems elle découvrit le Château de Féerie; elle n'eut pas de peine à le reconnoître, sans compter que l'on n'en trouve guère tout de cristal de roche, & qu'elle y voïoit ses nouvelles aventures gravées. Percinet parut avec la Reine sa Mere & ses Sœurs: Ne vous en défendez plus, belle Princeffe, dit la Reine à Gracieuse, il est tems de rendre mon fils heureux, & de vous tirer de l'état déplorable où vous vivez sous la tyrannie de Grognon. La Princeffe reconnoissante se jetta à ses genoux, & lui dit qu'elle pouvoit ordonner de sa destinée, & qu'elle lui obéiroit en tout; qu'elle n'avoit pas oublié la Prophétie de Percinet, lorsqu'elle partit du Palais de Féerie, quand il lui dit que ce même Palais seroit parmi les morts, & qu'elle n'y entreroit qu'après avoir été enterrée; qu'elle voïoit avec admiration son sçavoir, & qu'elle n'en avoit pas moins pour son mérite; qu'ainsi elle l'acceptoit pour époux. Le Prince se jetta à son tour à ses pieds: En même-tems le Palais retentit de voix & d'instrumens, & les Nôces se firent avec la dernière magnificence. Toutes les Fées de mil-

le

le lieuës à la ronde y vinrent avec des équipages somptueux : les unes arrivoient dans des Chars tirez par des Cignes, d'autres par des Dragons, d'autres sur des Nuës, d'autres dans des Globes de feu; entre celles-là parut la Fée qui avoit aidé Grognon à tourmenter Gracieuse: Quand elle la reconnut, l'on n'a jamais été plus surpris; elle la conjura d'oublier ce qui s'étoit passé, & qu'elle chercheroit les moïens de reparer les maux qu'elle lui avoit fait souffrir: Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle ne voulut pas demeurer au festin, & que remontant dans son Char, atelé de deux terribles Serpens, elle vola au Palais du Roi; en ce lieu elle chercha Grognon & lui tordit le cou, sans que ses Gardes, ni ses Femmes l'en pussent empêcher.

*C'est toi, triste & funeste Envie,
 Qui causes les maux des Humains;
 Et qui de la plus belle vie
 Troubles les jours les plus séreins:
 C'est toi, qui contre Gracieuse
 De l'indigne Grognon animas le cour-
 roux.*

C'est toi qui conduisis les coups
 Qui la rendirent malheureuse.
 Hélas ! quel eust été son sort,
 Si de son Percinet la constance amou-
 reuse

Ne l'avoit tant de fois dérobée à la
 mort ?

Il méritoit la récompense

Que reçut enfin son ardeur.

Lors que l'on aime avec coustan-
 ce,

Tôt ou tard on se voit dans un par-
 fait bonheur.

F I N.



La belle aux cheveux d'or.

LA BELLE

AUX

CHEVEUX D'OR.

CONTÉ.



Ly avoit une fois la Fille
d'un Roi, qui étoit si bel-
le qu'il n'y avoit rien de si
beau dans le monde, & à
cause qu'elle étoit si belle
on la nommoit la Belle aux Cheveux

C 4

d'or;

d'or; car ses cheveux étoient plus fins que de l'or, & blonds par merveille, tout frisez, qui lui tomboient jusques sur les pieds: Elle alloit toujourns couverte de ses cheveux bouclez, avec une couronne de fleurs sur la tête, & des habits brodez de diamans & de perles; tant-y-a qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer.

Il y avoit un jeune Roi de ses voisins qui n'étoit point marié, & qui étoit bien fait & bien riche: quand il eut appris tout ce qu'on disoit de la Belle aux cheveux d'or, bien qu'il ne eût point encore vûë, il se prit à l'aimer si fort qu'il en perdoit le boire & le manger, ce qui le fit résoudre à lui envoyer un Ambassadeur pour la demander en mariage: Il fit faire un carrosse magnifique à son Ambassadeur; il lui donna plus de cent chevaux, avec autant de Laquais, & lui recommanda bien de lui amener la Princeffe.

Quand il eut pris congé du Roi & qu'il fut parti, toute la Cour ne parloit d'autre chose; & le Roi qui ne doutoit pas que la Belle aux Cheveux d'or ne consentist à ce qu'il souhai-
toit, lui faisoit déjà faire de belles robes, & des meubles admirables. L'endant que les Ouvriers étoient o-

cupez à travailler, l'Ambassadeur arrivé chez la Belle aux Cheveux d'or, lui fit son petit message : Mais soit qu'elle ne fût pas ce jour-là de bonne humeur, ou que le compliment ne lui semblât pas à son gré, elle répondit à l'Ambassadeur, qu'elle remercioit le Roi, & qu'elle n'avoit point envie de se marier.

L'Ambassadeur partit de la Cour de cette Princeesse, bien triste de ne la pas amener avec lui : il rapporta tous les presens qu'il lui avoit portez de la part du Roi ; car elle étoit fort sage, & sçavoit bien qu'il ne faut pas que les filles reçoivent rien des garçons ; aussi elle ne voulut jamais accepter les beaux diamans & le reste : & pour ne pas mécontenter le Roi, elle prit seulement un quarteron d'épingles d'Angleterre.

Quand l'Ambassadeur arriva à la grande Ville du Roi, où il étoit attendu si impatiemment, chacun s'affligea de ce qu'il ne ramenoit pas la Belle aux Cheveux d'or, & le Roi se prit à pleurer comme un enfant ; on le consoloit sans en pouvoir venir à bout.

Il y avoit un jeune garçon à la Cour qui étoit beau comme le Soleil, & le

mieux fait de tout le Royaume ; à cause de sa bonne grace & de son esprit, on le nommoit Avenant : tout le monde l'aimoit, hors ses envieux qui étoient fâchez que le Roi lui fît du bien, & qu'il lui confiât tous les jours ses affaires.

Avenant se trouva avec des personnes qui parloient du retour de l'Ambassadeur, & qui disoient qu'il n'avoit rien fait qui vaille ; il leur dit sans y prendre trop garde, Si le Roi m'avoit envoyé vers la Belle aux Cheveux d'or, je suis certain qu'elle seroit revenue avec moi. Tout aussitôt ces méchantes gens vont dire au Roi : Sire, vous ne sçavez pas ce que dit Avenant ; que si vous l'aviez envoyé chez la Belle aux Cheveux d'or, il l'auroit ramenée : considérez bien sa malice ; il prétend être plus beau que vous, & qu'elle l'auroit tant aimé qu'elle l'auroit suivi par tout. Voilà le Roi qui se met en colere, en colere tant & tant qu'il étoit hors de lui. Ha, ha, dit-il, ce joli mignon se moque de mon malheur, & il se prise plus que moi ; allons, qu'on le mette dans ma grosse Tour, & qu'il y meure de faim.

Les Gardes du Roi furent chez Avenant, qui ne pensoit plus à ce qu'il avoit dit ; ils le traînerent en prison, & lui firent mille maux. Ce pauvre garçon n'avoit qu'un peu de paille pour se coucher ; & il seroit mort sans qu'il couloit une petite Fontaine dans le pied de la Tour, dont il beuvoit un peu pour se rafraîchir, car la faim lui avoit bien séché la bouche.

Un jour qu'il n'en pouvoit plus, il disoit en soupirant : De quoi se plaint le Roi ? Il n'a point de Sujet qui lui soit plus fidèle que moi ; je ne l'ai jamais offensé. Le Roi par hazard passoit proche de la Tour ; & quand il entendit la voix de celui qu'il avoit tant aimé, il s'arrêta pour l'écouter, malgré ceux qui étoient avec lui qui haïssent Avenant, & qui disoient au Roi : A quoi vous amusez-vous, Sire ? ne sçavez-vous pas que c'est un fripon ? Le Roi répondit : laissez-moy là, je veux l'écouter. Ayant ouï ses plaintes, les larmes lui en vinrent aux yeux ; il ouvrit la porte de la Tour & l'appella. Avenant vint tout triste se mettre à genoux devant lui ; & baisant ses pieds : Que vous ai-je fait, Sire, lui dit-il, pour me

traiter si rudement ? Tu t'es moqué de moi & de mon Ambassadeur, dit le Roi; tu as dit que si je t'avois envoyé chez la Belle aux Cheveux d'or, tu l'aurois bien ramenée. Il est vrai, Sire, répondit Avenant, que je lui aurois si bien fait connoître vos grandes qualitez, que je suis persuadé qu'elle n'auroit pû s'en défendre, & en cela je n'ai rien dit qui ne vous dût être agréable. Le Roi trouva qu'effectivement il n'avoit point de tort; il regarda de travers ceux qui lui avoient dit du mal de son Favori, & il l'emmena avec lui, se repentant bien de la peine qu'il lui avoit faite.

Après l'avoir fait souper à merveille, il l'appela dans son cabinet, & lui dit: Avenant, j'aime toujours la Belle aux Cheveux d'or, ses refus ne m'ont point rebuté; mais je ne sçai comment m'y prendre, pour qu'elle veuille m'épouser; J'ai envie de t'y envoyer, pour voir si tu pourras réussir. Avenant repliqua, qu'il étoit disposé de lui obéir en toutes choses, & qu'il partiroit dès le lendemain. Ho, dit le Roi, je veux te donner un grand équipage. Cela n'est point nécessaire, répondit-il, il ne me faut qu'un

AUX CHEV. D'OR.

qu'un bon cheval, avec des Lettres de votre part. Le Roi l'embrassa, car il étoit ravi de le voir si-tôt prêt.

Ce fut un Lundi matin qu'il prit congé du Roi & de ses Amis, pour aller à son Ambassade tout seul sans pompe & sans bruit: il ne faisoit que rêver aux moïens d'engager la Belle aux Cheveux d'or d'épouser le Roi: Il avoit une écritoire dans sa poche; & quand il lui venoit quelque belle pensée à mettre dans sa Harangue, il descendoit de cheval, & s'asseïoit sous des arbres pour écrire, afin de ne rien oublier.

Un matin qu'il étoit parti à la petite pointe du jour, en passant dans une grande prairie, il lui vint une pensée fort jolie; il mit pied à terre, & se plaça contre des saules & des peupliers qui étoient plantez le long d'une petite riviere qui couloit au bord du pré. Après qu'il eut écrit, il regarda de tous côtez, charmé de se trouver en un si bel endroit: il aperçut sur l'herbe une grosse carpe dorée qui bâailloit & qui n'en pouvoit plus; car aïant voulu atraper de petits mouchers, elle avoit sauté si haut hors de l'eau, qu'elle s'étoit élancée sur
l'her-

l'herbe où elle étoit prête à mourir. Avenant en eut pitié; & quoi qu'il fût jour maigre, & qu'il eût pû l'emporter pour son dîner, il fut la prendre & la remit doucement dans la riviere. Dès que ma commere la carpe sentit la fraîcheur de l'eau, elle commence à se réjouir, & se laisse couler jusqu'au fonds; puis revenant toute gailarde au bord de la riviere: Avenant, dit-elle, je vous remercie du plaisir que vous venez de me faire; sans vous je serois morte, & vous m'avez sauvée: je vous le revaudrai. Après ce petit compliment elle s'enfonça dans l'eau, & Avenant demeura bien surpris de l'esprit & de la grande civilité de la Carpe.

Un autre jour qu'il continuoit son voyage, il vit un Corbeau bien embarrassé; ce pauvre oiseau étoit poursuivi par un gros Aigle (grand mangeur de Corbeaux:) il étoit prêt de l'atraper, & il l'auroit avalé comme une lentille, si Avenant n'eût eu compassion du malheur de cet oiseau. Voilà, dit-il, comme les plus forts oppriment les plus foibles: Quelle raison a l'Aigle de manger le Corbeau? Il prend son Arc qu'il portoit toujours,

&

& une flèche, puis mirant bien l'Aigle, croc, il lui décoche la flèche dans le corps, & le perce de part en part; il tombe mort, & le Corbeau ravi vint se percher sur un arbre: Avenant, lui dit-il, vous êtes bien généreux de m'avoir secouru, moi qui ne suis qu'un misérable Corbeau; mais je n'en demeurerai point ingrat, je vous le revaudrai.

Avenant admira le bon esprit du Corbeau, & continua son chemin en entrant dans un grand bois, si matin qu'il ne voyoit qu'à peine à se conduire; il entendit un Hibou qui crioit en Hibou desespéré: Oüais, dit-il, voilà un Hibou bien affligé, il pourroit s'être laissé prendre dans quelques filets; il chercha de tous côtez, enfin il trouva de grands filets que des Oifeleurs avoient tendus la nuit pour attraper les Oifillons. Quelle pitié, dit-il! les hommes ne sont faits que pour s'entretourmenter, ou pour persécuter de pauvres animaux qui ne leur font ni tort ni dommage; il tira son couteau, & coupa les cordelletes; le Hibou prit l'effor, mais revenant à tire d'ailes; Avenant, dit-il, il n'est pas nécessaire que je vous

vous fasse une longue harangue, pour vous faire comprendre l'obligation que je vous ai, elle parle assez d'elle-même: les Chasseurs alloient venir, j'étois pris, j'étois mort sans vôtre secours; j'ai le cœur reconnoissant, je vous le revaudrai.

Voilà les trois plus considérables aventures qui arriverent à Avenant dans son voyage: il étoit si pressé d'arriver, qu'il ne tarda pas à se rendre au Palais de la Belle aux Cheveux d'or: tout y étoit admirable; l'on y voyoit les diamans entassés comme des pierres, les beaux habits, le bon-bon, l'argent, c'étoit des choses merveilleuses; & il pensoit en lui-même que si elle quittoit tout cela pour venir chez le Roi son Maître, il faudroit qu'il jouât bien de bonheur: il prit un habit de brocard, des plumes incarnates & blanches; il se peigna, se poudra, se lava le visage; il mit une riche Echarpe toute brodée à son cou, avec un petit Panier, & dedans un beau petit Chien qu'il avoit acheté en passant à Boulogne: Avenant étoit si bien-fait, si aimable; il faisoit toutes choses avec tant de grace, que, lors qu'il se presenta à la porte du
Palais.

Palais, tous les Gardes luy firent une grande révérence : & l'on courut dire à la Belle aux Cheveux d'or, qu'Avenant Ambassadeur du Roi son plus proche voisin, demandoit à la voir.

Sur ce nom d'Avenant, la Princesse dit: cela me porte bonne signification; je gagerois qu'il est joli, & qu'il plaît à tout le monde. Vraiment oui, Madame, lui dirent toutes ses Filles d'Honneur; nous l'avons vû du grenier où nous acommodions vôtre filasse; & tant qu'il a demeuré sous les fenêtres nous n'avons pû rien faire. Voila qui est beau, repliqua la Belle aux Cheveux d'or, de vous amuser à regarder les garçons; ç'a, que l'on me donne ma grande robe de latin bleu brodée, & que l'on éparpille bien mes blonds cheveux; que l'on me fasse des guirlandes de fleurs nouvelles; que l'on me donne mes souliers hauts & mon éventail; que l'on balaie ma chambre & mon Trône, car je veux qu'il dise par tout, que je suis vraiment la Belle aux Cheveux d'or.

Voila routes ses Femmes qui s'empressoient de la parer comme une Reine; elles étoient si hâtées qu'elles

les s'entrecognoient & n'avancoient gueres. Enfin, la Princeſſe paſſa dans ſa Gallerie aux grands Miroirs, pour voir ſi rien ne lui manquoit; puis elle monte ſur ſon Trône d'or, d'yvoire & d'ébène, qui ſentoit comme baume, & commanda à ſes Filles de prendre des inſtrumens, & de chanter tout doucement pour n'étourdir perſonne.

L'on conduiſit Avenant dans la Sale d'Audience: il demeura ſi transporté d'admiration, qu'il a dit depuis bien des fois, qu'il ne pouvoit preſque parler; néanmoins il prit courage, & fit ſa harangue à merveille: il pria la Princeſſe qu'il n'eût pas le déplaiſir de ſ'en retourner ſans elle. Gentil Avenant, lui dit-elle, toutes les raiſons que vous venez de me conter ſont fort bonnes, & je vous aſſûre que je ſerois bien aïſe de vous favoriſer plus qu'un autre; mais il faut que vous ſachiez qu'il y a un mois que je fus me promener ſur la riviere avec toutes mes Dames: & comme l'on me ſervit la collation, en ôtant mon gand, je tiray de mon doigt une bague qui tomba par malheur dans la riviere; je la cheriſſois plus que mon Royaume,

je

je vous laisse à juger de quelle affliction cette perte fut suivie : j'ai fait serment de n'écouter jamais aucunes propositions de mariage que l'Ambassadeur qui me proposera un Epoux ne me rapporte ma bague : Voyez à present ce que vous avez à faire là-dessus ; car quand vous me parleriez quinze jours & quinze nuits, vous ne me persuaderiez pas de changer de sentiment.

Avenant demeura bien étonné de cette réponse ; il lui fit une profonde révérence, & la pria de recevoir le petit Chien, le Panier & l'Echarpe : mais elle lui repliqua qu'elle ne vouloit point de presens, & qu'il songeât à ce qu'elle venoit de lui dire.

Quand il fut retourné chez lui, il se coucha sans souper ; & son petit Chien qui s'appelloit Cabriolle, ne voulut pas souper non plus, il vint se mettre auprès de lui. Tant que la nuit fut longue, Avenant ne cessa point de soupirer : Où puis-je prendre une bague tombée depuis un mois dans une grande riviere, disoit-il ? c'est toute folie de l'entreprendre ! la Princesse ne m'a dit cela, que pour me mettre dans l'impossibilité de lui obeir

obeir ! Il soupiroit & s'affligoit très-fort. Cabriolle qui l'écoutoit lui dit : Mon cher Maître, je vous prie ne désespérez point de vôtre bonne fortune ; vous êtes trop aimable pour n'être pas heureux : allons dès qu'il fera jour au bord de la riviere. Avenant lui donna deux petits coups de la main, & ne répondit rien, mais tout accablé de tristesse il s'endormit.

Cabriolle voyant le jour, cabriolla tant qu'il l'éveilla, & lui dit, Mon Maître, habillez-vous & fortons. Avenant le voulut bien ; il se leve, s'habille, & descend dans le jardin, & du jardin il va insensiblement au bord de la riviere, où il se promenoit son chapeau sur ses yeux & ses bras croisez l'un sur l'autre, ne pensant qu'à son départ, quand tout d'un coup il entendit qu'on l'apeloit, Avenant, Avenant. Il regarde de tous côtez & ne voit personne ; il crut rêver : il continuë sa promenade, on le rapelle, Avenant, Avenant. Qui m'apelle, dit-il ? Cabriolle qui étoit fort petit, & qui regardoit de près dans l'eau, lui répliqua : Ne me croyez jamais si ce n'est une Carpe dorée que j'aperçois. Aussi-tôt la
gros-

grosse Carpe paroît, & lui dit : Vous m'avez sauvé la vie dans le pré des Alifiers, où je serois restée sans vous; je vous promis de vous le revaloir : tenez, cher Avenant, voici la bague de la Belle aux Cheveux d'or; il se baissa & la prit dans la gueule de ma commere la Carpe, qu'il remercia mille fois.

Au lieu de retourner chez lui, il fut droit au Palais avec le petit Cabriolle, qui étoit bien aise d'avoir fait venir son Maître au bord de l'eau; l'on alla dire à la Princesse qu'il demandoit à la voir : Helas! dit-elle, ce pauvre Garçon, il vient prendre congé de moi; il a considéré que ce que je veux est impossible, & il va le dire à son Maître. L'on fit entrer Avenant, qui lui presenta sa bague, & lui dit : Madame la Princesse, voilà votre commandement fait; vous plait-il recevoir le Roi mon Maître pour Epoux. Quand elle vit sa bague où il ne manquoit rien, elle resta si étonnée, si étonnée, qu'elle croyoit rêver : Vraiment, dit-elle, gracieux Avenant, il faut que vous soyez favorisé de quelque Fée, car naturellement cela n'est pas possible. Madame, dit-il, je n'en connois
au.

aucune, mais j'avois bien envie de vous obéir. Puisque vous avez si bonne volonté, continua-t-elle, il faut que vous me rendiez un autre service, sans lequel je ne me marierai jamais. Il y a un Prince qui n'est pas éloigné d'ici, appelé Galifron, lequel s'étoit mis dans l'esprit de m'épouser : il me fit déclarer son dessein avec des menaces épouvantables, que si je le refusois il desoleroit mon Royaume ; mais jugez si je pouvois l'accepter : c'est un Géant qui est plus haut qu'une haute Tour ; il mange un homme comme un Singe mange un marron : quand il va à la campagne, il porte dans ses poches des petits canons dont il se sert au lieu de pistolets : & lors qu'il parle bien haut, ceux qui sont près de lui deviennent sourds : je lui mandai que je ne voulois point me marier & qu'il m'excusast ; cependant il n'a point laissé de me persécuter : il tue tous mes Sujets ; & avant toutes choses il faut vous battre contre lui & m'apporter sa tête.

Avenant demeura un peu étourdi de cette proposition ; il rêva quelque tems, & puis il-dit : Hé bien, Madame, je combattrai Galifron : je croi
que

que je ferai vaincu, mais je mourrai en brave homme. La Princesse fut bien étonnée; elle lui dit mille choses pour l'empêcher de faire cette entreprise: cela ne servit de rien, il se retira pour aller chercher des armes & tout ce qu'il lui falloit. Quand il eut ce qu'il vouloit il remit le petit Cabriolle dans son Panier, il monta sur son beau Cheval, & fut dans le pais de Galifron; il demandoit de ses nouvelles à ceux qu'il rencontroit, & chacun lui disoit que c'étoit un vrai Démon dont on n'osoit aprocher: plus il entendoit dire cela, plus il avoit peur. Cabriolle le rassuroit, & lui disoit: Mon cher Maître, pendant que vous vous batrez, j'irai lui mordre les jambes; il baïssera la tête pour me chasser, & vous le tuerez. Avenant admiroit l'esprit du petit Chien, mais il scavoit assez que son secours ne suffisoit pas.

Enfin, il arriva proche du Château de Galifron; tous les chemins étoient couverts d'os & de carcasses d'hommes qu'il avoit mangez ou mis en piéces. Il ne l'attendit pas long-tems qu'il le vit venir à travers un bois: la tête passoit les plus grands arbres,

&

& il chantoit d'une voix épouvantable :

*Où sont les petits enfans ?
Que je les croque à belles dents ;
Il m'en faut tant, tant, & tant,
Que le monde n'est suffisant.*

Aussi-tôt Avenant se mit à chanter sur le même air :

*Approche, voici Avenant
Qui t'arrachera les dents ;
Bien qu'il ne soit pas des plus
grands,
Pour te battre il est suffisant.*

Les rimes n'étoient pas bien régulières , mais il fit la Chanson fort vite ; & c'est même un miracle comme il ne fit pas plus mal , car il avoit horriblement peur. Quand Galifron entendit ces paroles , il regarda de tous côtez , & il aperçut Avenant l'épée à la main , qui lui dit deux ou trois injures pour l'irriter. Il n'en fallut pas tant , il se mit dans une colère effroyable ; & prenant une massue toute de fer , il auroit assommé du premier coup le gentil Avenant , sans qu'un Corbeau vint se mettre sur le

haut

haut de sa tête, & avec son bec il lui donna si juste dans les yeux qu'il les creva: le sang couloit sur son visage; il étoit comme un defesperé, frapant de tous côtez. Avenant l'évitoit, & lui portoit de grands coups d'épée qu'il enfonçoit jusqu'à la garde & qui lui faisoient mille blesures, par où il perdit tant de sang, qu'il tomba. Aussi-tôt Avenant lui coupa la tête, bien ravi d'avoir été si heureux, & le Corbeau qui s'étoit perché sur un arbre, lui dit. Je n'ai pas oublié le service que vous me rendîtes en tuant l'Aigle qui me poursuivoit; je vous promis de m'en acquitter, je croi l'avoir fait aujourd'hui. C'est moi qui vous dois tout, Mr. du Corbeau, repliqua Avenant; je demeure vôtre serviteur: il monta aussi-tôt à cheval, chargé de l'épouvantable tête de Galifron.

Quand il arriva dans la Ville, tout le monde le suivoit, & crioit: Voici le brave Avenant, qui vient de tuer le monstre; de sorte que la Princesse qui entendit bien du bruit, & qui trembloit qu'on ne lui vint apprendre la mort d'Avenant, n'osoit demander ce qui lui étoit arrivé. Mais elle

vit entrer Avenant avec la tête du Geant, qui ne laissa pas de lui faire encore peur, bien qu'il n'y eût plus rien à craindre: Madame, lui dit-il, vôtre ennemi est mort, j'espere que vous ne refuserez plus le Roi mon Maître. Ah! si fait, dit la Belle aux Cheveux d'or, je le refuserai, si vous ne trouvez moyen avant mon départ, da m'apporter de l'eau de la grotte tenebreuse.

Il y a proche d'ici une grotte profonde qui a bien six lieues de tour: on trouve à l'entrée deux dragons qui empêchent qu'on n'y entre; ils ont du feu dans la gueule & dans les yeux: puis lors qu'on est dans la grotte, on trouve un grand trou dans lequel il faut descendre; il est plein de crapaux, de couleuvres, & de serpens. Au fonds de ce trou, il y a une petite cave où coule la Fontaine de Beauté & de Santé; c'est de cette eau que je veux absolument: tout ce qu'on en lave devient merveilleux: si l'on est belle on demeure toujours belle; si l'on est laide on devient belle, si l'on est jeune on demeure jeune; si l'on est vieille on devient jeune; vous jugez bien, Avenant, que je ne quitterai pas

pas mon Royaume fans en emporter.

Madame , lui dit-il, vous êtes si belle que cette eau vous est bien inutile ; mais je suis un malheureux Ambassadeur dont vous voulez la mort : je vay vous aller chercher ce que vous desirez, avec la certitude de n'en pouvoir revenir. La Belle aux Cheveux d'or ne changea point de dessein , & Avenant partit avec le petit Chien Cabriolle, pour aller à la grotte ténébreuse chercher l'eau de Beauté : tous ceux qu'il rencontroit sur le chemin disoient : C'est une pitié de voir un Garçon si aimable s'aller perdre de gaieté de cœur ! il va seul à la grotte, & quand il iroit lui & cent autres il n'en pourroit venir à bout : Pourquoi la Princeesse ne veut-elle que des choses impossibles ? Il continuoit de marcher, & ne disoit pas un mot ; mais il étoit bien triste.

Il arriva vers le haut d'une montagne, où il s'affit pour se reposer un peu, & il laissa paître son Cheval & courir Cabriolle après les mouches : Il sçavoit que la Grotte ténébreuse n'étoit pas loin de là, il regardoit s'il ne la verroit point, enfin, il aperçut un vilain rocher noir comme de

l'Encre, d'où sortoit une grosse fumée ; & au bout d'un moment un des Dragons qui jettoit du feu par les yeux & par la gueule ; il avoit le corps jaune & verd, des griffes & une longue queue qui faisoit plus de cent tours : Cabriolle vit tout cela, il ne sçavoit où se cacher tant il avoit de peur.

Avenant tout résolu de mourir, tira son épée & décendit avec une fiole que la Belle aux Cheveux d'or lui avoit donnée pour la remplir de l'eau de Beauté : il dit à son petit Chien Cabriolle ; c'est fait de moi ! je ne pourrai jamais avoir de cette eau qui est gardée par les Dragons : Quand je serai mort, rempli la fiole de mon sang, & la porte à la Princesse, pour qu'elle voye ce qu'elle me coûte ; & puis va trouver le Roi mon Maître, & lui conte mon malheur. Comme il parloit ainsi, il entendit qu'on l'appelloit Avenant, Avenant. Il dit : Qui m'apelle ? Et il vit un Hibou dans le trou d'un vieux arbre, qui lui dit : Vous m'avez retiré du filet des Chasseurs où j'étois pris, & vous me sauvâtes la vie ; je vous promis que je vous le revaudrois, en voici le

tems,

tems : donnez-moi vôtre fiole , je ſçai tous le chemins de la Grotte ténébreuſe , je vais vous querir l'eau de Beauté. Dame , qui fut bien aiſé ? je vous le laiſſe à penſer. Avenant lui donna vîte ſa fiole , & le Hibou entra ſans nul empêchement dans la Grotte ; en moins d'un quart d'heure , il revint raportant la bouteille bien bouchée. Avenant fut ravi , il le remercia de tout ſon cœur ; & remontant la montagne il prit le chemin de la Ville , bien joyeux.

Il alla droit au Palais , il preſenta la fiole à la Belle aux Cheveux d'or , qui n'eut plus rien à dire : elle remercia Avenant , & donna ordre à tout ce qu'il lui falloit pour partir : puis elle ſe mit en voyage avec lui. Elle le trouvoit bien aimable , & elle lui diſoit quelquefois : Si vous aviez voulu je vous aurois fait Roi , nous ne ſerions point partis de mon Royaume. Mais il repondoit : Je ne voudrois pas faire un ſi grand déplaiſir à mon Maître , pour tous les Royaumes de la Terre , quoi que je vous trouve plus belle que le Soleil.

Enfin , ils arriverent à la grande Ville du Roi , qui ſçachant que la

Belle aux Cheveux d'or venoit, alla au devant d'elle, & lui fit les plus beaux presens du monde; il l'épousa avec tant de réjouissances, que l'on ne parloit d'autre chose: Mais la Belle aux Cheveux d'or qui aimoit Avenant dans le fonds de son cœur, n'étoit bien aise que quand elle le voyoit, & elle le louoit toujours: Je ne serois point venuë sans Avenant, disoit-elle au Roi; il a fallu qu'il ait fait des choses impossibles pour mon service: vous lui devez être obligé, il m'a donné de l'eau de Beauté, je ne vieillirai jamais, je serai toujours belle.

Les Envieux qui écoutoient la Reine, dirent au Roi: Vous n'êtes point jaloux, & vous avez sujet de l'être: la Reine aime si fort Avenant, qu'elle en perd le boire & le manger; elle ne fait que parler de lui, & des obligations que vous lui avez, comme si tel autre que vous auriez envoyé n'en eût pas fait autant. Le Roi dit, vraiment je m'en avise: qu'on aille le mettre dans la Tour avec les fers aux pieds & aux mains. L'on prit Avenant; & pour sa récompense d'avoir si bien servi le Roi, on l'enferma dans la

Tour

Tout avec les fers aux pieds & aux mains : il ne voyoit personne que le Geolier, qui lui jettoit un morceau de pain noir par un trou, & de l'eau dans une écuelle de terre ; pourtant son petit Chien Cabriolle ne le quittoit point, il le consoloit, & venoit lui dire toutes les nouvelles.

Quand la Belle aux Cheveux d'or scut sa disgrâce, elle se jetta aux pieds du Roi ; & toute en pleurs elle le pria de faire sortir Avenant de prison. Mais plus elle le prioit, plus il se fâchoit, songeant, c'est qu'elle l'aime, & il n'en voulut rien faire ; elle n'en parla plus, elle étoit bien triste.

Le Roi s'avisa qu'elle ne le trouvoit peut-être pas assez beau ; il eut envie de se frotter le visage avec de l'eau de beauté afin que la Reine l'aimât plus qu'elle ne faisoit. Cette eau étoit dans la fiole sur le bord de la cheminée de la Chambre de la Reine, elle l'avoit mise là pour la regarder plus souvent. Mais une de ses Femmes de Chambre voulant tuer une araignée avec un balai, jetta par malheur la fiole par terre, qui se cassa, & toute l'eau fut perdue : Elle la balaya vîtement ; & ne scachant

que faire, elle se souvint qu'elle avoit vû dans le Cabinet du Roi une fiole toute semblable pleine d'eau claire comme étoit l'eau de Beauté, elle la prit adroitement sans rien dire, & la porta sur la cheminée de la Reine.

L'eau qui étoit dans le Cabinet du Roi, servoit à faire mourir les Princes & les grands Seigneurs quand ils étoient criminels; au lieu de leur couper la tête ou de les pendre, on leur frottoit le visage de cette eau, ils s'endormoient & ne se réveilloient plus. Un soir donc, le Roi prit la fiole & se frotta bien le visage, puis il s'endormit & mourut. Le petit Chien Cabriolle l'aprit des premiers, & ne manqua pas de l'aller dire à Avenant, qui lui dit d'aller trouver la Belle aux Cheveux d'or, & de la faire souvenir du pauvre Prisonnier.

Cabriolle se glissa doucement dans la presse, car il y avoit grand bruit à la Cour pour la mort du Roi, il dit à la Reine: Madame, n'oubliez pas le pauvre Avenant. Elle se souvint aussitôt des peines qu'il avoit souffertes à cause d'elle, & de sa grande fidélité: elle sortit sans parler à personne,

sonne, & fut droit à la Tour, où elle ôta elle même les fers des pieds & des mains d'Avenant ; & lui mettant une Couronne d'or sur la tête, & le Manteau Royal sur les épaules, elle lui dit : Venez, aimable Avenant, je vous fais Roi, & vous prends pour mon Epoux ; il se jeta à ses pieds & la remercia ; chacun fut ravi de l'avoir pour Maître ; il fit la plus belle nôce du monde, & la Belle aux Cheveux d'or vécut long tems avec le bel Avenant, tous deux heureux & satisfaits.

Si par hazard un malheureux

Te demande ton assistance,

*Ne lui refuse point un secours gene-
reux ;*

*Un bien fait tôt ou tard reçoit sa ré-
compense.*

*Quand Avenant avec tant de bon-
té*

*Servoit Carpe & Corbeau, quand jus-
qu'au Hibou même,*

*Sans être rebuté de sa laideur extrê-
me,*

Il conservoit la liberté.

Auroit-on pû jamais le croire,
 Que ces animaux quelque jour
 Le conduiroient au comble de la
 gloire,
 Lors qu'il voudroit du Roi servir le
 tendre amour ?
 Malgré tous les attraits d'une beau-
 té charmante
 Qui commençoit pour lui de sentir
 des desirs,
 Il conserve à son Maître, étouffant
 ses soupirs,
 Une fidelité constante.
 Toutefois sans raison il se voit accu-
 sé :
 Mais quand à son bonheur il paroît
 plus d'obstacle,
 Le Ciel lui devoit un miracle,
 Qu'à la vertu jamais le Ciel n'a re-
 fusé.

F I N.

L'OI



L'Oiseau bleu .

L'OISEAU

B L E U .

C O N T E .



L'étoit une fois un Roi fort riche en Terres & en argent ; sa femme mourut, il en fut inconsolable. Il s'enferma huit jours entiers dans un petit Cabinet, où il se caffoit la tête contre les murs, tant il

étoit affligé : On craignit qu'il ne se tuât, on mit des matelas entre la tapisserie & la muraille ; de sorte qu'il avoit beau se fraper, il ne se faisoit plus de mal. Tous ses Sujets résolurent entre-eux de l'aller voir, & de lui dire ce qu'ils pourroient de plus propre à soulager sa tristesse. Les uns préparoient des discours graves & sérieux, d'autres d'agréables, & même de réjouissans : mais cela ne faisoit aucune impression sur son esprit, à peine entendoit-il ce qu'on lui disoit. Enfin, il se presenta devant lui une femme si couverte de crêpes noirs, de voiles, de mantes, de longs habits de deuil, & qui pleuroit & sanglotoit si fort & si haut qu'il en demeura surpris: elle lui dit qu'elle n'entreprendoit point comme les autres de diminuer sa douleur, qu'elle venoit pour l'augmenter parce que rien n'étoit plus juste que de pleurer une bonne femme ; que pour elle qui avoit eu le meilleur de tous les maris, elle faisoit bien son compte de pleurer tant qu'il lui resteroit des yeux : sa tête ; là-dessus elle redoubla ses cris & le Roi à son exemple se mit à hurler.

Il la reçut mieux que les autres ; il l'entretint des belles qualitez de sa chere défunte, & elle rencherit sur celles de son cher défunt : ils cause-
rent tant & tant qu'ils ne sçavoient plus que dire sur leur douleur. Quand la fine veuve vit la matiere presque épuisée, elle leva un peu ses voiles, & le Roi affligé se récréa la vûë à regarder cette pauvre affligée, qui tournoit & retournoit fort à propos deux grands yeux bleus bordez de longues paupieres noires ; son teint étoit assez fleuri : Le Roi la considéra avec beaucoup d'attention ; peu à peu il parla moins de sa femme, puis il n'en parla plus du tout. La Veuve disoit qu'elle vouloit toujourns pleurer son mari, le Roi la pria de ne point immortaliser son chagrin ; pour conclusion l'on fut tout étonné qu'il l'épousa, & que le noir se changea en verd & en couleur de rose : il suffit très-souvent de connoître le foible des gens pour entrer dans leur cœur, & pour en faire tout ce que l'on veut.

Le Roi n'avoit eu qu'une fille de son premier mariage, qui passoit pour la huitième merveille du monde ; on

la

la nommoit Florine , parce qu'elle étoit fraîche, jeune & belle. On ne lui voyoit guere d'habits magnifiques, elle aimoit des robes de chambre de taffetas volant avec quelques agraffes de pierreries, & force guirlandes de fleurs qui faisoient un effet admirable quand elles étoient placées dans ses beaux cheveux. Elle n'avoit que quinze ans lors que le Roi se maria.

La nouvelle Reine envoya querir sa Fille, qui avoit été nourrie chez sa Marraine la Fée Souffio ; mais elle n'en étoit ni plus gracieuse, ni plus belle : Souffio y avoit voulu travailler & n'avoit rien gagné ; elle ne laissoit pas de l'aimer chèrement : on l'appelloit Truitonne, car son visage avoit autant de taches de rouffeur qu'une Truite : ses cheveux noirs étoient si gras & si crasseux, que l'on n'y pouvoit toucher, & sa peau jaune distilloit de l'huile. La Reine ne laissoit pas de l'aimer à la folie, elle ne parloit que de la charmante Truitonne : & comme Florine avoit toutes sortes d'avantage au dessus d'elle, la Reine s'en desespéroit ; elle cherchoit tous les moyens possibles de la met-

mettre mal auprès du Roi ; il n'y avoit point de jours que la Reine & Truitonne ne fissent quelque pièce à Florine. La Princeſſe qui étoit douce & ſpirituelle, tâchoit de ſe mettre au-deſſus de ces mauvais procédez.

Le Roi dit un jour à la Reine, que Florine & Truitonne étoient aſſez grandes pour être mariées, & que le premier Prince qui viendroit à la Cour, il faloit faire en ſorte de lui en donner une des deux. Je prétends, repliqua la Reine, que ma Fille ſoit la première établie ; elle eſt plus âgée que la vôtre : Et comme elle eſt mille fois plus aimable, il n'y a point à balancer là-deſſus. Le Roi qui n'aimoit point la diſpute, lui dit qu'il le vouloit bien, & qu'il l'en faiſoit la Maîtreſſe.

A quelque tems de là, l'on apprit que le Roi Charmant devoit arriver : jamais Prince n'a porté plus loin la galanterie & la magnificence ; ſon eſprit & ſa perſonne n'avoient rien qui ne répondit à ſon nom. Quand la Reine ſçut ces nouvelles, elle employa tous les Brodeurs, tous les Tailleurs, tous les Ouvriers à faire des ajuſtemens à Truitonne ; elle
pria

pria le Roi que Florine n'eût rien de neuf : & ayant gagné ses Femmes, elle lui fit voler tous ses habits, toutes ses coëffures & toutes ses pierreries le jour même que Charmant arriva ; de sorte que, lors qu'elle se voulut parer, elle ne trouva pas un ruban. Elle vit bien d'où lui venoit ce bon office ; elle envoya chez les Marchands pour avoir des étofes ; ils répondirent que la Reine avoit défendu qu'on lui en donnât ; elle demeura donc avec une petite robe fort crasseuse ; & sa honte étoit si grande, qu'elle se mit dans le coin de la Sale lors que le Roi Charmant arriva.

La Reine le reçût avec de grandes Cérémonies ; elle lui presenta sa Fille plus brillante que le Soleil, & plus laide par toutes ses parures qu'elle ne l'étoit ordinairement. Le Roi en détourna les yeux ; la Reine vouloit se persuader qu'elle lui plaisoit trop, & qu'il craignoit de s'engager, de sorte qu'elle le faisoit toujours mettre devant lui. Il demanda s'il n'y avoit pas encore une autre Princesse appelée Florine ? Oui, dit Truittonne, en la montrant avec le doigt ; la voila qui se cache, parce qu'elle
n'est

n'est pas brave. Florine rougit, & devint si belle, si belle, que le Roi Charmant demeura comme un homme ébloüi. Il se leva promptement, & fit une profonde révérence à la Princesse: Madame lui dit-il, vôtre incomparable beauté vous pare trop pour que vous ayez besoin d'aucuns secours étrangers. Seigneur, repliqua-t-elle, je vous avouë que je suis peu accouûtumée à porter un habit aussi mal-propre que l'est celui-ci; & vous m'auriez fait plaisir de ne vous pas appercevoir de moi. Il seroit impossible, s'écria Charmant, qu'une si merveilleuse Princesse pût être en quelque lieu, & que l'on eût des yeux pour d'autres que pour elle. Ah! dit la Reine irritée, je passe bien mon tems à vous entendre: croyez moi, Seigneur, Florine est déjà assez coquette; elle n'a pas besoin qu'on lui dise tant de galanterie. Le Roi Charmant démêla bien-tôt les motifs qui faisoient ainsi parler la Reine: mais comme il n'étoit pas de condition à se contraindre, il laissa paroître toute son admiration pour Florine, & l'entretint trois heures de suite.

La Reine au defespoir, & Truittonne inconfolable de n'avoir pas la préférence sur la Princeſſe, firent de grandes plaintes au Roi, & l'obligèrent de conſentir que pendant le ſejour du Roi Charmant, l'on enfermeroit Florine dans une Tour où ils ne ſe verroient point. En effet, auffi-tôt qu'elle fut retournée dans ſa chambre, quatre hommes masquez la porterent au haut de la Tour, & l'y laiſerent dans la dernière deſolation: car elle vit bien que l'on n'en uſoit ainſi que pour l'empêcher de plaire au Roi, qui lui plaiſoit déjà fort, & qu'elle auroit bien voulu pour Epoux.

Comme il ne ſçavoit pas les violences que l'on venoit de faire à la Princeſſe, il attendoit l'heure de la revoir avec mille impatiences; il voulut parler d'elle à ceux que le Roi avoit mis auprès de lui pour lui faire plus d'honneur: mais par l'ordre de la Reine ils lui en dirent tout le mal qu'ils purent; qu'elle étoit coquette, inégale, de méchante humeur; qu'elle tourmentoit ſes amis & ſes domeſtiques; qu'on ne pouvoit être plus mal-propre; & qu'elle pouſſoit ſi loin l'avarice, qu'elle aimoit mieux être ha-

billée comme une petite Bergere, que d'acheter de riches étofes de l'argent que lui donnoit le Roi son Pere. A tout ce détail, Charmant souffroit & se sentoit des mouvemens de colere qu'il avoit bien de la peine à modérer: Non, disoit-il en lui-même, il est impossible que le Ciel ait mis une ame si mal-faite dans le chef d'œuvre de la nature; je conviens qu'elle n'étoit pas proprement mise quand je l'ai vuë; mais la honte qu'elle en avoit, prouve assez qu'elle n'est point accoutumée à se voir ainsi: Quoi! elle seroit mauvaise avec cet air de modestie & de douceur qui enchante! ce n'est pas une chose qui me tombe sous le sens; il m'est bien plus aisé de croire que c'est la Reine qui la décrie ainsi; l'on n'est pas belle-mere pour rien; & la Princesse Tritonne est une si laide bête qu'il ne seroit point extraordinaire qu'elle portât envie à la plus parfaite de toutes les creatures.

Pendant qu'il raisonnoit là-dessus, les Courtisans qui l'environnoient devinoient bien à son air qu'ils ne lui avoient pas fait plaisir de parler mal de Florine: il y en eut un plus adroit que les autres, qui changeant de ton
&

& de langage, pour connoître les sentimens du Prince, se mit à dire des merveilles de la Princeſſe. A ces mots il se réveilla comme d'un profond sommeil, il entra dans la conversation, la joye se répandit sur son visage : Amour, amour, que l'on te cache difficilement ! tu parois par tout, sur les levres d'un Amant, dans ses yeux, au son de sa voix ; lorsque l'on aime, le silence, la conversation, la joye ou la tristesse, tout parle de ce qu'on ressent.

La Reine impatiente de ſçavoir si le Roi Charmant étoit bien touché, envoya querir ceux qu'elle avoit mis dans sa confiance, & passa le reste de la nuit à les questionner : tout ce qu'ils lui disoient ne servoit qu'à confirmer l'opinion où elle étoit que le Roi aimoit Florine. Mais que vous dirai-je de la melancolie de cette pauvre Princeſſe ? Elle étoit couchée par terre dans le Donjon de cette terrible tour, où les hommes masquez l'avoient emportée. Je serois moins à plaindre, disoit-elle, si l'on m'avoit mise ici avant que j'eusse vû cet aimable Roi ; l'idée que j'en conserve ne peut servir qu'à augmenter mes
pei-

Reines: Je ne dois pas douter que c'est pour m'empêcher de le voir davantage que la Reine me traite si cruellement; hélas que le peu de beauté dont le Ciel m'a pourvûë, couvrera cher à mon repos! Elle pleuroit ensuite si amèrement, si amèrement, que sa propre ennemie en auroit eu pitié, si elle avoit été témoin de ses douleurs.

C'est ainsi que cette nuit se passa: la Reine qui vouloit engager le Roi Charmant par tous les témoignages qu'elle pourroit lui donner de son attention, lui envoya des habits d'une richesse & d'une magnificence sans pareille faits à la mode du Pais; & l'Ordre des Chevaliers d'Amour qu'elle avoit obligé le Roi d'instituer le jour de leurs Nôces: C'étoit un Cœur d'or émaillé couleur de feu, entouré de plusieurs flèches, & percé d'une, avec ces mots: *Une seule me blesse.* La Reine avoit fait tailler pour Charmant un Cœur d'un rubis gros comme un œuf d'Autruche; chaque flèche étoit d'un seul diamant long comme le doigt; & la chaîne où ce Cœur tenoit, étoit faite de perles dont la plus petite pesoit une livre;

livre ; enfin depuis que le monde est monde il n'avoit rien paru de tel.

Le Roi à cette vûe demeura si surpris , qu'il fut quelque tems sans parler : on lui presenta en même tems un Livre , dont les feüillets étoient de vélin , avec des mignatures admirables ; la couverture d'or chargée de pierreries , & les Statuts de l'Ordre des Chevaliers d'Amour y étoient écrits d'un stile tendre & galant. L'on dit au Roi que la Princeffe qu'il avoit vûë le prioit d'être son Chevalier , & qu'elle lui envoyoit ce present. A ces mots , il osa se flatter que c'étoit celle qu'il aimoit : Quoi ! la belle Princeffe Florine , s'écria-t-il , pense à moi d'une manière si généreuse & si engageante ! Seigneur , lui dit-on , vous vous méprenez au nom ; nous venons de la part de l'aimable Tritonne. C'est Tritonne qui me veut pour son Chevalier ! dit le Roi d'un air froid & sérieux ; je suis fâché de ne pouvoir accepter cet honneur : Mais un Souverain n'est pas assez maître de lui pour prendre les engagements qu'il voudroit. Je sçai ceux d'un Chevalier , je voudrois les remplir tous ; & j'ai

ne mieux ne pas recevoir la grace qu'elle m'offre, que de m'en rendre indigne. Il remit aussi-tôt le Cœur, la Chaine & le Livre dans la même Corbeille, puis il renvoya tout chez la Reine, qui pensa étouffer de rage avec sa Fille, de la maniere méprisante dont le Roi étranger avoir reçu une faveur si particuliere.

Lors qu'il put aller chez le Roi & la Reine, il se rendit dans leur Appartement; il esperoit que Florine y seroit, il regardoit de tous côtez pour la voir: Dès qu'il entendoit entrer quelqu'un dans la Chambre, il tournoit la tête brusquement vers la porte, il paroissoit inquiet & chagrin. La malicieuse Reine devinoit assez ce qui se passoit dans son âme, mais elle n'en faisoit pas semblant; elle ne lui parloit que de parties de plaisirs, il lui répondoit tout de travers: Enfin, elle demanda où étoit la Princeffe Florine. Seigneur, lui dit fierement la Reine, le Roi son Pere a défendu qu'elle sorte de chez elle jusqu'à ce que ma Fille soit mariée. Et quelle raison, repliqua le Roi, peut-on avoir de tenir cette belle Personne prisonniere? Je l'ignore, dit la Reine;

ne;

ne ; & quand je le ſçauois, je pourrois me dispenser de vous le dire. Le Roi ſe ſentoit dans une colere inconcevable ; il regardoit Traitonne de travers, & ſongeoit en lui-même que c'étoit à cauſe de ce petit monſtre qu'on lui déroboit le plaifir de voir la Princeſſe ; il quitta promptement la Reine, ſa preſence lui cauſoit trop de peine.

Quand il fut revenu dans ſa chambre, il dit à un jeune Prince qui l'auoit accompagné, & qu'il aimoit fort, de donner tout ce qu'on voudroit au monde pour gagner quelque une des Femmes de la Princeſſe, afin qu'il pût lui parler un moment. Ce Prince trouua aiſémene des Dames du Palais qui entrerent dans la confiance ; il y en eut une qui l'affura que le ſoir même Florine ſeroit à une petite fenêtre baſſe qui répondoit ſur le Jardin, & que par là elle pourroit lui parler, pourvû qu'il prit de grandes précautions, afin qu'on ne le ſçût pas ; car, ajouta-t-elle, le Roi & la Reine ſont ſi ſévères qu'ils me feroient mourir, ſ'ils découvroient que j'euffe favorisé la paſſion de Charmant. Le Prince ravi d'auoir amené l'affaire
juſ-

jusque-là, lui promit tout ce qu'elle vouloit; & courut faire sa cour au Roi, en lui annonçant l'heure du rendez-vous. Mais la mauvaise Confidente ne manqua pas d'aller avertir la Reine de ce qui se passoit, & de prendre ses ordres. Aussi-tôt elle pensa qu'il falloit envoyer sa Fille à la petite fenêtré: elle l'instruisit bien, & Truitonne ne manqua à rien, quoi qu'elle fût naturellement une grande bête.

La nuit étoit si noire, qu'il auroit été impossible au Roi de s'appercevoir de la tromperie qu'on lui faisoit, quand bien il n'auroit pas été aussi prévenu qu'il l'étoit; de sorte qu'il s'approcha de la fenêtré avec des transports de joye inexprimables: il dit à Truitonne tout ce qu'il auroit dit à Florine, pour la persuader de sa passion. Truitonne profitant de la conjoncture, lui dit qu'elle se trouvoit la plus malheureuse personne du monde, d'avoir une belle-mere si cruelle; & qu'elle auroit toujours à souffrir jusqu'à ce que sa Fille fût mariée. Le Roi l'assura que si elle le vouloit pour son Epoux, il seroit ravi de partager avec elle la Couronne

& son cœur; là-dessus il tira sa bague de son doigt, & la mettant à celui de Tritonne, il ajouta que c'étoit un gage éternel de sa foi, & qu'elle n'avoit qu'à prendre l'heure pour partir en diligence. Tritonne répondit le mieux qu'elle put à ses empressements: il s'apercevoit bien qu'elle ne disoit rien qui vaille; & cela lui auroit fait de la peine, n'eût été qu'il se persuadoit que la crainte d'être surprise par la Reine lui ôtoit la liberté de son esprit: il ne la quitta qu'à condition de revenir le lendemain à pareille heure; ce qu'elle lui promit de tout son cœur.

La Reine ayant sçû l'heureux succès de cette entrevue, elle s'en promit tout. Et en effet le jour étant concerté, le Roi vint la prendre dans une Chaise volante traînée par des Grenouilles ailées; un Enchanteur de ses amis lui avoit fait ce présent. La nuit étoit fort noire, Tritonne sortit mystérieusement par une petite porte, & le Roi qui l'attendoit la reçut entre ses bras, & lui jura cent fois une fidélité éternelle. Mais comme il n'étoit pas d'humeur à voler long-tems dans sa Chaise volante sans épou-

épouser la Princeſſe qu'il aimoit, il lui demanda où elle vouloit que les Noces ſe fiſſent. Elle lui dit qu'elle avoit pour Marraine une Fée qu'on nommoit Souffio qui étoit fort célèbre; qu'elle étoit d'avis d'aller à ſon Château. Quoi que le Roi ne ſçût pas le chemin, il n'eut qu'à dire à ſes groſſes Grenouilles de l'y conduire; elles connoiſſoient la Carte générale de l'Univers, en peu de tems elles rendirent le Roi & Truitonne chez Souffio.

Le Château étoit ſi bien éclairé, qu'en arrivant le Roi auroit connu ſon erreur, ſi la Princeſſe ne s'étoit ſoigneuſement couverte de ſon voile. Elle demanda ſa Marraine; elle lui parla en particulier, & lui conta comme quoi elle avoit attrapé Charmant, & qu'elle la prioit de l'appaifer. Ha, ma Fille, dit la Fée, la choſe ne ſera pas facile; il aime trop Florine, je ſuis certaine qu'il va nous faire deſeſperer: Cependant le Roi les attendoit dans une Sale dont les murs étoient de diamans, ſi clairs & ſi nets qu'il vit au travers Souffio & Truitonne cauſer enſemble. Il croyoit rêver: Quoi, diſoit-il, ai-je été tra-

hi ? Les Démons ont-ils apporté cette ennemie de nôtre repos ? Vient-elle pour troubler mon mariage ? Ma chere Florine ne paroît point ! son Pere l'a peut-être suivie ! Il pensoit mille choses qui commençoient à le defoler : Mais ce fut bien pis quand elles entrèrent dans la Sale, & que Souffio lui dit d'un ton absolu : Roi Charmant, voici la Princeffe Truittonne, à laquelle vous avez donné vôtre foi ; elle est ma Filleule, & je souhaite que vous l'épousiez tout à l'heure. Moi ! s'écria-t-il, moi, j'épouferois ce petit monstre ! vous me croyez d'un naturel bien docile quand vous me faites de telles propositions : sçachez que je ne lui ai rien promis ; si elle dit autrement, elle en a N'achevez-pas, interrompit Souffio, & ne soyez jamais assez hardi pour me manquer de respect. Je consens, repliqua le Roi, de vous respecter autant qu'une Fée est respectable, pourvû que vous me rendiez ma Princeffe. Est-ce que je ne la suis pas, parjure, dit Truittonne, en lui montrant sa bague ? A qui as-tu donné cet anneau pour gage de ta foi ? A qui as-tu parlé à la petite
fe-

f n tre, si ce n'est à moi? Comment donc, reprit-il, j'ai été d c  & trompé! Non, non, je n'en ferai point la dupe: Allons, allons, mes Grenouilles, mes Grenouilles, je veux partir tout à l'heure.

Ho! ce n'est pas une chose en vôtre pouvoir, si je n'y consens, dit Souffio: elle le toucha, & ses pieds s'attachèrent au Parquet, comme si on les y avoit clo ez. Quand vous me lapideriez, lui dit le Roi, quand vous m' corcheriez, je ne ferai point à une autre qu'à Florine; j'y suis résolu, vous pouvez après cela user de vôtre pouvoir à vôtre gré. Souffio employa la douceur, les menaces, les promesses, les prières: Truittonne pleura, cria, gemit, se fâcha, s'appaissa. Le Roi ne disoit pas un mot; & les regardant toutes deux avec l'air du monde le plus indigné, il ne répondoit rien à tous leurs verbiages.

Il se passa ainsi vingt jours & vingt nuits, sans qu'elles cessassent de parler, sans manger, sans dormir, & sans s'asseoir. Enfin, Sousfio à bout & fatigu e, dit au Roi: He bien, vous êtes un opiniâtre qui ne voulez

pas entendre raison; choisissez ou d'être sept ans en pénitence pour avoir donné votre parole sans la tenir, ou d'épouser ma Filleule. Le Roi qui avoit gardé un profond silence, s'écria tout d'un coup: Faites de moi tout ce que vous voudrez, pourvu que je sois delivré de cette mauffade. Mauffade vous-même, dit Truittonne en colere; je vous trouve un plaisant Roitelet avec votre équipage marécageux, de venir jusqu'en mon País me dire des injures & manquer à votre parole: Si vous aviez pour quatre deniers d'honneur, en useriez-vous ainsi? Voila des reproches touchants, dit le Roi d'un ton railleur: Voyez-vous, qu'on a tort de ne pas prendre une si belle personne pour sa femme! Non, non, elle ne la fera pas, s'écria Souffio en colere, tu n'as qu'à t'en voler par cette fenêtre si tu veux, car tu seras sept ans Oiseau Bleu.

En même tems le Roi change de figure, ses bras se couvrent de plumes & forment des ailes, ses jambes & ses pieds deviennent noirs & menus, il lui croit des ongles crochus, son corps s'apetisse, il est tout garni de

lon-

longues plumes fines & déliées d'un bleu celeste, ses yeux s'arrondissent & brillent comme des Soleils, son nez n'est plus qu'un bec d'yvoire, il s'élève sur sa tête une aigrette blanche qui forme une couronne, il chante à ravir & parle de même: En cet état il jette un cri douloureux de se voir ainsi metamorphosé & s'envole à tire d'aile, pour fuir le funeste Palais de Souffio.

Dans la melancolie qui l'accable, il voltige de branche en branche, & ne choisit que les arbres consacrés à l'amour ou à la tristesse; tantôt sur les mirtes, tantôt sur les ciprés; il chante des airs pitoïables, où il déplore sa méchante fortune & celle de Florine: En quel lieu ces ennemis l'ont-ils cachée, disoit-il? Qu'est devenuë cette belle Victime? La barbarie de la Reine la laisse-t-elle encore respirer? Où la chercherai je? Suis-je condamné à passer sept ans sans elle? Peut-être que pendant ce tems on la mariera, & que je perdrai pour jamais l'esperance qui soutient ma vie. Ces différentes pensées affligeoient l'Oiseau Bleu à tel point qu'il vouloit se laisser mourir.

D'un autre côté la Fée Souffio renvoya Tritonne à la Reine, qui étoit bien inquiète comment les Noces se feroient passées. Mais quand elle vit sa Fille, & qu'elle lui raconta tout ce qui venoit d'arriver, elle se mit dans une colere terrible, dont le contre-coup retomba sur la pauvre Florine; il faut, dit-elle, qu'elle se repente plus d'une fois d'avoir sçû plaire à Charmant. Elle monta dans la Tour avec Tritonne qu'elle avoit parée de ses plus riches habits; elle portoit une couronne de diamans sur sa tête, & trois Filles des plus riches Barons de l'Etat tenoient la queue de son Manteau Royal; elle avoit au pouce l'anneau du Roi Charmant, que Florine remarqua le jour qu'ils parlerent ensemble: elle fut étrangement surprise de voir Tritonne dans un si pompeux appareil. Voilà ma Fille qui vient vous apporter des presents de sa Nôce, dit la Reine; le Roi Charmant l'a épousée; il l'aime à la folie; il n'a jamais été des gens plus satisfaits. Aussi-tôt on étala devant la Princesse des étofes d'or & d'argent, des pierreries, des dentelles, des rubans qui étoient dans de
gran-

grandes corbeilles de filigrane d'or : en lui presentant toutes ces choses ; Truitonne ne manquoit pas de faire briller l'anneau du Roi ; de sorte que la Princeffe Florine ne pouvant plus douter de son malheur, elle s'écria d'un air desesperé, qu'on ôtât de ses yeux tous ces presens si funestes ; qu'elle ne vouloit porter que du noir, ou plutôt qu'elle vouloit presentement mourir. Elle s'évanouït ; & la cruelle Reine ravie d'avoir si bien réüffi, ne permit pas qu'on la secourût : elle la laissa seule dans le plus déplorable état du monde, & fut conter malicieusement au Roi, que sa Fille étoit si transportée de tendresse, que rien n'égaloit les extravagances qu'elle faisoit ; qu'il falloit bien se donner de garde de la laisser sortir de la Tour. Le Roi lui dit qu'elle pouvoit gouverner cette affaire à sa fantaisie, & qu'il en seroit toujours satisfait.

Lors que la Princeffe revint de son évanouïssement, & qu'elle réfléchit sur la conduite qu'on tenoit avec elle, aux mauvais traitemens qu'elle recevoit de son indigne marâtre, & à l'esperance qu'elle perdoit pour jamais

d'épouser le Roi Charmant, sa douleur devint si vive qu'elle pleura toute la nuit ; en cet état elle se mit à la fenêtre, où elle fit des regrets fort tendres & fort touchans : quand le jour approcha elle la ferma, & continua de pleurer.

La nuit suivante elle ouvrit la fenêtre, elle poussa de profonds soupirs & des sanglots, elle versa un torrent de larmes ; le jour vint, elle se cacha dans sa Chambre. Cependant le Roi Charmant, ou pour mieux dire le bel Oiseau Bleu, ne cessoit de voltiger autour du Palais ; il jugeoit que sa chere Princesse y étoit renfermée ; & si elle faisoit de tristes plaintes, les siennes ne l'étoient pas moins ; il s'approchoit des fenêtres le plus qu'il pouvoit, pour regarder dans les chambres ; mais la crainte que Tritonne ne l'aperçût & ne se doutât que c'étoit lui, l'empêchoit de faire ce qu'il auroit voulu : Il y va de ma vie, disoit-il en lui même ! si ces mauvaises Princeses découvroient où je suis, elles voudroient se venger ; il faudroit que je m'éloignasse, ou que je fusse exposé aux derniers dangers. Ces raisons l'oblige-

rent à garder de grandes mesures, & d'ordinaire il ne chantoit que la nuit. On avoit planté vis à vis de la fenêtre où Florine se mettoit, un ciprés d'une hauteur prodigieuse, l'Oiseau Bleu vint s'y percher; il y fut à peine, qu'il entendit une personne qui se plaignoit: Souffrirai-je encore long-tems, disoit-elle? la mort ne viendra-t-elle point à mon secours? Ceux qui la craignent ne la voyent que trop tôt; je la desire, & la cruelle me fuit: Ah, barbare Reine! que t'ai-je fait pour me retenir dans une captivité si affreuse? N'as-tu pas assez d'autres endroits pour me desoler? Tu n'as qu'à me rendre témoin du bonheur que ton indigne Fille goûte avec le Roi Charmant! L'Oiseau Bleu n'avoit pas perdu un mot de cette plainte: Il en demeura si surpris qu'il attendoit le jour avec la dernière impatience pour voir la Dame affligée; mais avant qu'il vint elle avoit fermé sa fenêtre, & s'étoit retirée.

L'Oiseau curieux ne manqua pas de revenir la nuit suivante; il faisoit clair de Lune, il vit une Fille à la fenêtre de la Tour qui commençoit ses regrets: Fortune, disoit-elle, toi

qui me flatois de regner, toi qui m'avois rendu l'amour de mon Pere ; Que t'ai-je fait pour me plonger tout d'un coup dans les plus amères douleurs ? Est-ce dans un âge aussi tendre que le mien qu'on doit commencer à ressentir ton inconstance ? Reviens, barbare, reviens s'il est possible ; je te demande pour toutes faveurs de terminer ma fatale destinée. L'Oiseau Bleu écoutoit ; & plus il écoutoit, plus il se persuadoit que c'étoit son aimable Princeffe qui se plaignoit ; il lui dit : Adorable Florine, merveille de nos jours ! pourquoi voulez-vous finir si promptement les vôtres ? Vos maux ne sont point sans remede. He ! qui me parle, s'écria-t-elle d'une maniere si consolante ? Un Roi malheureux, reprit l'Oiseau, qui vous aime, & n'aimera jamais que vous. Un Roi qui m'aime, ajouta-t-elle ! Est-ce ici un piege que me tend mon ennemie ? Mais au fonds, qu'y gagnera-t-elle ? Si elle cherche à découvrir mes sentimens, je suis prête de lui en faire l'aveu. Non, ma Princeffe, répondit-il, l'Amant qui vous parle n'est point capable de vous trahir : En achevant ces

mots,

mots, il vola sur la fenêtre. Florine eut d'abord grand' peur d'un Oiseau si extraordinaire, qui parloit avec autant d'esprit que s'il avoit été homme, quoi qu'il conservât le petit son de voix d'un Rossignol; mais la beauté de son plumage & ce qu'il lui dit la rassûra: M'est-il permis de vous revoir, ma Princesse, s'écria-t-il? Puis-je goûter un bonheur si parfait sans mourir de joie? Mais hélas! que cette joie est troublée par vôtre captivité, & l'état où la méchante Souffio m'a réduit pour sept ans! Et qui êtes-vous, charmant Oiseau, dit la Princesse en le caressant? Vous avez dit mon nom, ajouta le Roi & vous feignez de ne me pas connoître. Quoi! le plus grand Roi du Monde! Quoi! le Roi Charmant, dit la Princesse, seroit le petit Oiseau que je tiens! Hélas, belle Florine, il n'est que trop vrai, reprit-il! & si quelque chose m'en peut consoler, c'est que j'ai préféré cette peine à celle de renoncer à la passion que j'ai pour vous. Pour moi, dit Florine! Ah, ne cherchez point à me tromper! je sçai, je sçai que vous avez épousé Truitonne; j'ai recon-

nu

nu vôtre anneau à son doigt, je l'ai vûë toute brillante des diamans que vous lui avez donnez : elle est venuë m'insulter dans ma triste prison, chargée d'une riche Couronne & d'un Manteau Royal qu'elle tenoit de vôtre main, pendant que j'étois chargée de chaînes & de fers.

Vous avez vû Truitonne en cét équipage, interrompit le Roi ! sa Mere & elle ont osé vous dire que ces joyaux venoient de moi ! O Ciel ! est-il possible que j'entende des mensonges si affreux, & que je ne puisse m'en venger aussi-tôt que je le souhaite ? Scachez qu'elles ont voulu me decevoir ; qu'abusant de vôtre nom, elles m'ont engagé d'enlever cette laide Truitonne : Mais aussi-tôt que je connus mon erreur je voulus l'abandonner, & je choisiss enfin d'être Oiseau Bleu sept ans de suite, plutôt que de manquer à la fidélité que je vous ai vouëe.

Florine avoit un plaisir si sensible d'entendre parler son aimable Amant, qu'elle ne se souvenoit plus des malheurs de sa prison. Que ne lui dit-elle pas pour le consoler de sa triste aventure, & pour le persuader qu'elle

qu'elle ne feroit pas moins pour lui qu'il avoit fait pour elle? Le jour paroïssoit, la plûpart des Officiers étoient déjà levez, que l'Oiseau Bleu & la Princeffe parloient encore ensemble; ils se séparèrent avec mille peines, après s'être promis que toutes les nuits ils s'entretiendroient ainsi.

La joie de s'être trouvez étoit si extrême, qu'il n'est point de termes capables de l'exprimer; chacun de son côté remercioit l'Amour & la Fortune: Cependant Florine s'inquietoit pour l'Oiseau Bleu: Qui le garantira des Chasseurs, disoit-elle, ou de la ferre aiguë de quelque Aigle, ou de quelque Vautour affamé, qui le mangera avec autant d'appetit que si ce n'étoit pas un grand Roi? O Ciel! que deviendrois-je si ses plumes légères & fines poussées par le vent venoient jusques dans ma prison m'annoncer le desastre que je crains? Cette pensée empêcha la pauvre Princeffe de fermer les yeux; car lors que l'on aime, les illusions paroissent des vérités; & ce que l'on croiroit impossible dans un autre tems, semble aisé en celui-là: de sorte qu'elle passa le jour à pleurer, jusqu'à ce que l'heure

re fût venuë de se mettre à sa fenêtré.

Le Charmant Oiseau caché dans le creux d'un arbre, avoit été tout le jour occupé à penser à sa belle Princesse: Que je suis content, disoit-il, de l'avoir retrouvée! qu'elle est engageante! que je sens vivement les bontez qu'elle me témoigne! Cetendre Amant comptoit jusqu'aux moindres momens de la pénitence qui l'empêchoit de l'épouser, & jamais l'on n'en a desiré la fin avec plus de passion. Comme il vouloit faire à Florine toutes les galanteries dont il étoit capable, il vola jusqu'à la Ville Capitale de son Royaume; il fut à son Palais, il entra dans son Cabinet par une vitre qui étoit cassée; il prit des pendants d'oreilles de diamans, si parfaits & si beaux, qu'il n'y en avoit point au monde qui en approchassent; il les apporta le soir à Florine, & la pria de s'en parer: J'y consentirois, lui dit-elle, si vous me voyiez le jour; mais puisque je ne vous parle que la nuit je ne les mettrai pas. L'Oiseau lui promit de prendre si bien son tems, qu'il viendroit à la Tour à l'heure qu'elle voudroit: Aussi-tôt elle mit les pendants d'oreil-

reilles, & la nuit se passa à causer comme s'étoit passée l'autre.

Le lendemain l'Oiseau Bleu retourna dans son Royaume, il fut à son Palais, il entra dans son Cabinet par la vitre rompuë, il en apporta les plus riches bracelets que l'on eût encore vûs: ils étoient d'une seule émeraude taillée en facettes, creusée par le milieu, pour y passer la main & le bras. Pensez-vous, lui dit la Princesse, que mes sentimens pour vous ayent besoin d'être cultivez par des presens? Ah, que vous les connoîtriez mal! Non, Madame, repliqua-t-il, je ne croi pas que les bagatelles que je vous offre soient nécessaires pour me conserver vôtre tendresse: mais la mienne seroit blessée si je négligeois aucune occasion de vous marquer mon attention, & quand vous ne me voyez point, ces petits bijoux me rapellent à vôtre souvenir. Florine lui dit là-dessus mille choses obligeantes, auxquelles il répondit par mille autres qui ne l'étoient pas moins.

La nuit suivante l'Oiseau amoureux ne manqua pas d'apporter à sa Belle, une montre d'une grandeur raisonnable, qui étoit dans une per-

le : l'excellence du travail surpassoit celle de la matiere. Il est inutile de me régaler d'une montre, dit-elle galamment; quand vous êtes éloigné de moi, les heures me paroissent sans fin; quand vous êtes avec moi, elles passent comme un songe: ainsi je ne puis leur donner une juste mesure. Helas, ma Princesse, s'écria l'Oiseau Bleu! j'en ai la même opinion que vous; & je suis persuadé que je rencheris encore sur la délicatesse. Après ce que vous souffrez pour me conserver vôtre cœur, repliqua-t-elle, je suis en état de croire que vous avez porté l'amitié & l'estime aussi loin qu'elles peuvent aller.

Dés que le jour paroissoit, l'Oiseau voloit dans le fond de son arbre, où des fruits lui servoient de nourriture; quelquefois encore il chantoit de beaux airs; sa voix ravissoit les passans; ils l'entendoient & ne voyoient personne: aussi-tôt il étoit conclu que c'étoit des esprits. Cette opinion devint si commune que l'on n'osoit entrer dans le bois; on raportoit mille aventures fabuleuses qui s'y étoient passées, & la terreur générale fit la sûreté particulière de l'Oiseau Bleu.

Il ne se passoit aucun jour qu'il ne

fît un present à Florine ; tantôt d'un colier de perles, ou de bagues des plus brillantes & des mieux mises en œuvre, d'attaches de diamans, de poinçons, de bouquets de pierreries qui imitoient la couleur des fleurs ; de livres agréables, de médailles ; enfin, elle avoit un amas de richesses merveilleuses : elle ne s'en paroît jamais que la nuit pour plaire au Roi ; & le jour n'ayant point d'endroit à les mettre, elle les cachoit soigneusement dans sa paillasse.

Deux années s'écoulerent ainsi sans que Florine se plaignît une seule fois de sa captivité. Et comment s'en feroit-elle plainte ? Elle avoit la satisfaction de parler toute la nuit à ce qu'elle amoit ; il ne s'est jamais tant dit de jolies choses. Bien qu'il ne vît personne, & que l'Oiseau passât le jour dans le creux d'un arbre, ils avoient mille nouveautez à se raconter ; la matiere étoit inépuisable, leur cœur & leur esprit fournissoit abondamment des sujets de conversation.

Cependant la malicieuse Reine qui la retenoit si cruellement en prison, faisoit d'inutiles efforts pour marier Truitonne ; elle envoyoit des

Ambassadeurs la proposer à tous les Princes dont elle connoissoit le nom: dès qu'ils arrivoient on les congédioit brusquement. S'il s'agissoit de la Princeesse Florine, vous seriez reçus avec joye, leur disoit-on; mais pour Tritonne elle peut demeurer vestale, sans que personne s'y oppose. A ces nouvelles, sa Mere & elle s'emportoient de colere contre l'innocente Princeesse qu'elles persécutoient: Quoi! malgré sa captivité cette arrogante nous traversera, disoient elles! Quel moyen de lui pardonner les mauvais tours qu'elle nous fait? Il faut qu'elle ayt des correspondances secretes dans les Pais étrangers; c'est tout au moins une criminelle d'Etat, traitons-la sur ce pied, & cherchons tous les moyens possibles de la convaincre.

Elles finirent leur Conseil si tard, qu'il étoit plus de minuit lors qu'elles resolurent de monter dans la Tour pour l'interroger. Elle étoit avec l'Oiseau Bleu à la fenêtre, parée de ses pierreries, coëffée de ses beaux cheveux, avec un soin qui n'est pas naturel aux personnes affligées: sa chambre & son lit étoient jonchez de fleurs,

fleurs, & quelques pastilles d'Espagne qu'elle venoit de brûler, répandoient une odeur excellente. La Reine écouta à la porte ; elle crut entendre chanter un air à deux parties, car Florine avoit une voix presque céleste ; en voici les paroles qui lui parurent tendres.

*Que nôtre sort est déplorable,
Et que nous souffrons de tourment
Pour nous aimer trop constamment !
Mais c'est en vain qu'on nous accable,
Malgré nos cruëls ennemis
Nos cœurs seront toujourns unis.*

Quelques soupirs finirent leur petit concert.

Ah, ma Truitonne, nous sommes trahies, s'écria la Reine en ouvrant brusquement la porte & se jetant dans la chambre ! Que devient Florine à cette vûë ? Elle poussa promptement sa petite fenêtré, pour donner le tems à l'Oiseau Royal de s'envoler : Elle étoit bien plus occupée de sa conservation que de la sienne propre ; mais il ne se sentit pas la
for

force de s'éloigner : ses yeux perçans lui avoient découvert le peril où sa Princeſſe étoit expoſée ; il avoit vû la Reine & Truitonne ; quelle affliction de n'être pas en état de défendre ſa Maîtreſſe ! Elles s'approcherent d'elle comme des furies qui vouloient la devorer : L'on ſçait vos intrigues contre l'Etat ; ſ'écria la Reine ; ne penſez pas que vôtre rang vous ſauve des châtimens que vous méritez. Et avec qui, Madame, repliqua la Princeſſe ? N'êtes-vous pas ma Geoliere depuis deux ans ? Ai-je vû d'autres perſonnes que celles que vous m'avez envoyées ? Pendant qu'elle parloit, la Reine & ſa Fille l'examinoint avec une ſurpriſe ſans pareille ; ſon admirable beauté & ſon extraordinaire parure les ébloüiſſoit. Et d'où vous vient, Madame, dit la Reine, ces pierres qui brillent plus que le Soleil ? Nous ferez-vous accroire qu'il y en a des mines dans cette Tour ? Je les ai trouvées, repliqua Florine ; c'eſt tout ce que j'en ſçai. La Reine la regardoit attentivement pour pénétrer juſques au fond de ſon cœur ce qui ſ'y paſſoit. Nous ne ſommes pas vos dupes, dit-elle

vous pensez nous en faire accroire : Mais , Princesse , nous sçavons ce que vous faites depuis le matin jusques au soir : on vous a donné tous ces bijoux dans la seule vûë de vous obliger à vendre le Royaume de vôtre Pere. Je serois fort en état de le jurer , répondit-elle , avec un sourire dédaigneux : une Princesse infortunée qui languit dans les fers depuis si long tems , peut beaucoup dans un complot de cette nature ! Et pour qui donc , reprit la Reine , êtes-vous coëffée comme une petite coquette ; vôtre chambre est pleine d'odeurs , & vôtre personne si magnifique , qu'au milieu de la Cour vous seriez moins parée ? J'ai assez de loisir , dit la Princesse , il n'est pas extraordinaire que j'en donne quelques momens à m'habiller ; j'en passe tant d'autres à pleurer mes malheurs , que ceux-la ne sont pas à me reprocher. Ca , ça , voyons , dit la Reine , si cette innocente personne n'a point quelque Traité fait avec les ennemis. Madame , songez , dit la Princesse , que les esprits qui volent en l'air me sont favorables. Je croi , dit la Reine outrée de colere , que les Demons s'interessent pour vous ; mais malgré eux vô-

tre Pere sçaura se faire justice : Plût au Ciel, s'écria Florine, n'avoir à craindre que la fureur de mon Pere ! Mais la vôtre, Madame, est plus terrible.

La Reine la quitta, troublée de tout ce qu'elle venoit de voir & d'entendre ; elle tint conseil sur ce qu'elle devoit faire contre la Princesse ; on lui dit, que si quelque Fée ou quelque Enchanteur la prenoit sous sa protection, le vrai secret pour les irriter seroit de lui faire de nouvelles peines, & qu'il seroit mieux d'essayer de découvrir son intrigue. La Reine approuva cette pensée ; elle envoya coucher dans sa chambre une jeune Fille qui contrefaisoit l'innocente : elle eut ordre de lui dire qu'on la mettoit auprès d'elle pour la servir. Mais quelle apparence de donner dans un panneau si grossier ? La Princesse la regarda comme son Espionne. L'on n'en peut ressentir une douleur plus violente : Quoi ! je ne parlerai plus à cet Oiseau qui m'est si cher, disoit-elle ! Il m'aïdoit à supporter mes malheurs, je soulageois les siens, nôtre tendresse nous suffisoit : Qu'va-t-il faire ? Que ferai-je moi-même ? En pensant à toutes ces choses

ses, elle verfoit des ruisseaux de larmes.

Elle n'osoit plus se mettre à la petite fenêtré, quoi-qu'elle l'entendist voltiger autour: elle mouroit d'envie de lui ouvrir; mais elle craignoit d'exposer la vie de ce cher Amant: elle passa un mois entier sans paroître, l'Oiseau Bleu se desespéroit: quelles plaintes ne faisoit-il pas? Comment vivre sans voir sa Princesse? Il n'avoit jamais mieux ressenti les maux de l'absence, & ceux de sa metamorphose; il cherchoit inutilement des remedes à l'un & à l'autre: après s'être creusé la tête il ne trouvoit rien qui le soulageât.

L'Espionne de la Princesse qui veilloit jour & nuit depuis un mois, se sentit si accablée de sommeil qu'enfin elle s'endormit profondément; Florine s'en apperçut, elle ouvrit sa petite fenêtré, & dit:

*Oiseau Bleu couleur du tems,
Vole à moi promptement.*

Ce sont-là ses propres termes, auxquels l'on n'a voulu rien changer. L'Oiseau les entendit si bien, qu'il

vint promptement sur la fenêtre: Quelle joie de se revoir! Qu'ils avoient de choses à se dire! Les amitez & les protestations de fidélité se renouvelerent mille & mille fois: La Princesse n'ayant pû s'empêcher de répandre des larmes, son Amant s'attendrit beaucoup, & la consola de son mieux. Enfin l'heure de se quitter étant venuë, sans que la Geoliere se fût réveillée, ils se dirent l'adieu du monde le plus touchant. Le lendemain encore l'Espionne s'endormit, la Princesse se mit diligemment à la fenêtre, puis elle dit comme la premiere fois:

*Oiseau Bleu couleur du tems,
Vole à moi promptement.*

Aussi-tôt l'Oiseau vint, & la nuit se passa comme l'autre, sans bruit & sans éclat, dont nos Amans étoient ravis: ils se flattoient que la surveillante prendroit tant de plaisir à dormir, qu'elle en feroit autant toutes les nuits: effectivement la troisième se passa encore très-heureusement: mais pour celle qui suivit, la dormeuse ayant entendu quelque bruit, elle

écou

écouta sans faire semblant de rien, puis elle regarda de son mieux, & vit au clair de la Lune le plus bel Oiseau de l'Univers, qui parloit à la Princesse, qui la careffoit avec sa patte, qui la bequetoit doucement: enfin elle entendit plusieurs choses de leur conversation, & demeura très-étonnée; car l'Oiseau parloit comme un Amant, & la belle Florine lui répondoit avec tendresse.

Le jour parut, ils se dirent adieu; & comme s'ils eussent eu un pressentiment de leur prochaine disgrâce, ils se quitterent avec une peine extrême: la Princesse se jeta sur son lit toute baignée de ses larmes, & le Roi retourna dans le creux de son arbre. Sa Geoliere courut chez la Reine, elle lui apprit tout ce qu'elle avoit vû & entendu: La Reine envoya querir Truitonne & ses Confidentes: elles raisonnerent long-tems ensemble, & conclurent que l'Oiseau Bleu étoit le Roi Charmant. Quel affront, s'écria la Reine! Quel affront, ma Truitonne! Cette insolente Princesse que je croyois si affligée, jouïssoit en repos des agréables conversations de nôtre ingrat! Ah!

je me vengerai d'une maniere si sanglante, qu'il en fera parlé. Tritonne la pria de n'y perdre pas un moment. Et comme elle se croyoit plus intéressée dans l'affaire que la Reine, elle mouroit de joye lors qu'elle pensoit à tout ce qu'on feroit pour desoler l'Amant & la Maîtresse.

La Reine renvoya l'Espionne dans la Tour, elle lui ordonna de ne témoigner ni soupçon, ni curiosité, & de paroître plus endormie qu'à l'ordinaire: Elle se coucha de bonne heure; elle ronfla de son mieux; & la pauvre Princeffe déçue ouvrant la petite fenêtre s'écria,

*Oiseau Bleu couleur du tems,
Vole à moi promptement.*

Mais elle l'apella toute la nuit inutilement, il ne parut point; car la méchante Reine avoit fait atacher au Cyprés des épées, des cousteaux, des rasoirs, des poignards: & lors qu'il vint à tire d'ailes s'abattre dessus, ces armes meurtrières lui couperent les pieds, il tomba sur d'autres qui lui couperent les ailes; & en fin tout percé, se sauva avec mille pe-

nes jusqu'à son arbre, laissant une longue trace de sang.

Que n'étiez-vous-là, belle Princesse, pour soulager cet Oiseau Royal? Mais elle seroit morte, si elle l'avoit vû dans un état si déplorable! Il ne vouloit prendre aucun soin de sa vie, persuadé que c'étoit Florine qui lui avoit fait jouer ce mauvais tour. Ah, barbare, disoit-il douloureusement! est-ce ainsi que tu paies la passion la plus pure & la plus tendre qui sera jamais? Si tu voulois ma mort, que ne me la demandois-tu toi-même? elle m'auroit été chere de ta main! Je venois te trouver avec tant d'amour & de confiance, je souffrois pour toi, & je souffrois sans me plaindre! Quoi! tu m'as sacrifié à la plus crûelle des Femmes! Elle étoit nôtre ennemie commune; tu viens de faire ta paix à mes dépens: c'est toi, Florine, c'est toi qui me poignardes! tu as emprunté la main de Truittonné, & tu l'as conduite jusques dans mon sein! Ces funestes idées l'accablèrent à tel point qu'il résolut de mourir.

Mais son ami l'Enchanteur, qui avoit vû revenir chez lui les Gre-

noüilles volantes avec le Chariot, fans que le Roi parût, se mit fi en peine de cè qui pouvoit lui être arrivé, qu'il parcourut huit fois toute la Terre pour le chercher, fans qu'il lui fût possible de le trouver. Il faisoit son neuvième tour, lors qu'il passa dans le Bois où il étoit : & selon les regles qu'il s'étoit prescrites, il sonna du Cor assez long-tems, & puis il cria cinq fois de toute sa force : Roi Charmant, Roi Charmant, où êtes vous ? Le Roi reconnut la voix de son meilleur ami : Aprochez, lui dit-il, de cet arbre, & voyez le malheureux Roi que vous cherissez noïé dans son sang. L'Enchanteur tout surpris regardoit de tous côtez sans rien voir : Je suis Oiseau Bleu, dit le Roi, d'une voix foible & languissante. A ces mots l'Enchanteur le trouva sans peine dans son petit nid. Un autre que lui auroit été étonné plus qu'il ne le fut, mais il n'ignoroit aucun tour de l'art Nécromancien : il ne lui coûta que quelques paroles pour arrêter le sang qui couloit encore ; & avec des herbes qu'il trouva dans le Bois, & sur lesquelles il dit deux mots de Grimoire, il guérit le
Roi,

Roi, auffi parfaitement que s'il n'avoit pas été bleffé.

Il le pria enfuite de lui apprendre par quelle aventure il étoit devenu Oifeau, & qui l'avoit bleffé fi cruellement. Le Roi contenta fa curiosité: il lui dit que c'étoit Florine qui avoit décélé le myftère amoureux des vifites fecretes qu'il lui rendoit, & que pour faire fa paix avec la Reine, elle avoit consenti à laisser garnir le Cyprés de poignards & de rasoirs par lesquels il avoit été presque haché: il se recria mille fois sur l'infidélité de cette Princeffe, & dit qu'il s'estimeroit heureux d'être mort avant que d'avoir connu son méchant cœur. Le Magicien se déchaîna contre-elle & contre toutes les femmes; il conseilla au Roi de l'oublier: Quel malheur seroit le vôtre, lui dit-il, si vous étiez capable d'aimer plus long-tems cette ingrante! après ce qu'elle vient de vous faire l'on en doit tout craindre. L'Oifeau Bleu n'en put demeurer d'accord, il aimoit encore trop chèrement Florine; & l'Enchanteur qui connut ses sentimens, malgré le soin qu'il prenoit de les cacher, lui dit d'une maniere agreable:

*Acablé d'un cruel malheur,
En vain l'on parle & l'on raisonne,
On n'écoute que sa douleur,
Et point les conseils qu'on nous donne.*

*Il faut laisser faire le tems,
Chaque chose a son point de vûë;
Et quand l'heure n'est pas venue,
On se tourmente vainement.*

Le Royal Oiseau en convint, & pria son ami de le porter chez lui, & de le mettre dans une cage où il fût à couvert de la patte du chat, & de toute arme meurtrière: Mais, lui dit l'Enchanteur, demeurerez-vous encore cinq ans dans un état si déplorable & si peu convenable à vos affaires & à votre dignité? car enfin, vous avez des ennemis qui soutiennent que vous êtes mort; ils veulent envahir votre Royaume: je crains bien que vous ne l'ayez perdu avant que d'avoir recouvré votre première forme. Ne pourrai-je pas, repliqua-t-il, aller dans mon Palais, & gouverner tout comme je faisois ordinairement?

O! s'écria son Ami, la chose est différente! tel qui veut obéir à un homme, ne veut pas obéir à un Perroquet; tel vous craint étant Roi, étant environné de grandeur & de faste, qui vous arrachera toutes les plumes vous voyant un petit Oiseau. Ah, foibleffe humaine, brillant extérieur, s'écria le Roi! encore que tu ne signifies rien pour le mérite & pour la vertu, tu ne laisses pas d'avoir des endroits decevants, dont on ne sçauroit presque se défendre! Hé bien, continua-t-il, soyons Philosophes, méprisons ce que nous ne pouvons obtenir, nôtre parti ne fera point le plus mauvais. Je ne me rends pas si-tôt, dit le Magicien, j'espère de trouver quelques bons expédiens.

Florine, la triste Florine, desespérée de ne plus voir le Roi, passoit les jours & les nuits à sa fenêtré, repetant sans cesse:

*Oiseau Bleu couleur du tems,
Vole a moi promptement.*

La presence de son Espionne ne l'en empêchoit point; son desespoir

étoit tel qu'elle ne ménageoit plus rien. Qu'êtes-vous devenu, Roi Charmant, s'écrioit-elle? Nos communs ennemis vous ont-ils fait ressentir les cruels effets de leur rage? Avez-vous été sacrifié à leurs fureurs? Helas! hélas! n'êtes-vous plus? Ne dois-je plus vous voir? Ou fatigué de mes malheurs, m'avez-vous abandonnée à la dureté de mon sort? Que de larmes, que de sanglots suivoient ses tendres plaintes! que les heures étoient devenuës longues par l'absence d'un Amant si aimable & si cher! La Princesse abattuë, malade, maigre & changée, pouvoit à peine se soutenir; elle étoit persuadée que tout ce qu'il y a de plus funeste étoit arrivé au Roi.

La Reine & Tritonne triomphoient; la vengeance leur faisoit plus de plaisir que l'offense ne leur avoit fait de peine. Et au fonds, de quelle offense s'agissoit-il? Le Roi Charmant n'avoit pas voulu épouser un petit monstre qu'il avoit mille sujets de haïr. Cependant le Pere de Florine qui devenoit vieux, tomba malade & mourut; la fortune de la méchante Reine, & de sa Fille chan-
gea

gea de face, elles étoient regardées comme des Favorites, qui avoient abusé de leur faveur: le Peuple mutiné courut au Palais demander la Princeffe Florine, la reconnoissant pour Souveraine. La Reine irritée voulut traiter l'affaire avec hauteur; elle parut sur un Balcon & menaça les mutins: En même tems la sédition devint generale; on enfonce les portes de son appartement, on le pille & on l'assomme à coups de pierres: Tritonne s'enfuit chez sa Marraine la Fée Souffio, elle ne couroit pas moins de danger que sa Mere.

Les Grands du Royaume s'assemblerent promptement, & monterent à la Tour où la Princeffe étoit fort malade: Elle ignoroit la mort de son Pere & le supplice de son ennemie. Quand elle entendit tant de bruit, elle ne douta pas qu'on ne vint la prendre pour la faire mourir; elle n'en fut point effrayée, la vie lui étoit odieuse depuis qu'elle avoit perdu l'Oiseau Bleu. Mais ses sujets s'étant jettez à ses pieds, lui apprirent le changement qui venoit d'arriver à sa fortune; elle n'en fut point émuë, ils la porterent dans son Palais, & la couronnerent.

Les

Les soins infinis que l'on prit de sa fanté, & l'envie qu'elle avoit d'aller chercher l'Oiseau Bleu, contribuèrent beaucoup à la rétablir, & lui donnerent bien-tôt assez de force pour nommer un Conseil, afin d'avoir soin de son Royaume en son absence; puis elle prit pour des mille millions de pierreries, & elle partit une nuit toute seule, sans que personne scût où elle alloit.

L'Enchanteur qui prenoit soin des affaires du Roi Charmant, n'ayant pas assez de pouvoir pour détruire ce que Souffio avoit fait, s'avisa de l'aller trouver, & de lui proposer quelque accommodement, en faveur duquel elle rendroit au Roi sa figure naturelle; il prit les Grenouilles, & vola chez la Fée qui causoit dans ce moment avec Tritonne. D'un Enchanteur à une Fée il n'y a que la main, ils se connoissoient depuis cinq ou six cens ans, & dans cet espace de tems ils avoient été mille fois bien & mal ensemble. Elle le reçût très-agreablement: Que veut mon Compere, lui dit-elle? (c'est ainsi qu'ils se nomment tous:) y a-t-il quelque chose pour son service qui dé-

dépende de moi ? Oüi, ma Com-
 re, dit le Magicien, vous pouvez tout
 pour ma fatisfaction ; il s'agit du
 meilleur de mes amis, d'un Roi que
 vous avez rendu infortuné. Ha, ha, je
 vous entends, Compere, s'écria Souf-
 fio, j'en suis fâchée, mais il n'y a point
 de grace à esperer pour lui, s'il ne veut
 époufer ma Filleule ; la voilà belle &
 jolie, comme vous voyez : Qu'il se
 consulte.

L'Enchanteur pensa demeurer
 muët, tant il la trouva laide ; cepen-
 dant il ne pouvoit se réfoudre à s'en
 aller fans regler quelque chose avec
 elle, parce que le Roi avoit couru
 mille risques depuis qu'il étoit en
 cage : le clou qui l'acrochoit s'étoit
 rompu, la cage étoit tombée, & fa
 Majesté emplumée souffrit beaucoup
 de cette chute ; Minet qui se trouva
 dans la chambre lorsque cét accident
 arriva, lui donna un coup de griffe
 dans l'œil, dont il pensa être bor-
 gne. Une autre fois on avoit oublié
 de lui donner à boire ; il alloit le
 grand chemin d'avoir la pépie, quand
 on l'en garantit par quelque goutte
 d'eau. Un petit coquin de Singe s'é-
 tant échapé, attrapa ses plumes au
 tra.

travers des barreaux de la cage, & il l'épargna aussi peu qu'il auroit fait un Geay ou un Merle. Le pire de tout cela, c'est qu'il étoit sur le point de perdre son Royaume; ses héritiers faisoient tous les jours des fourberies nouvelles pour prouver qu'il étoit mort. Enfin, l'Enchanteur conclut avec sa Commere Souffio, qu'elle meneroit Truitonne dans le Palais du Roi Charmant; qu'elle y demeureroit quelques mois, pendant lesquels il prendroit sa résolution de l'épouser; & qu'elle lui rendroit sa figure, quitte à reprendre celle d'Oiseau s'il ne vouloit pas se marier.

La Fée donna des habits tout d'or & d'argent à Truitonne; puis elle la fit monter en trouffe derrière elle sur un Dragon, & elles se rendirent au Royaume de Charmant, qui venoit d'y arriver avec son fidelle ami l'Enchanteur: en trois coups de Baguette il se vit le même qu'il avoit été, beau, aimable, spirituel & magnifique; mais il achetoit bien cher le tems qu'on diminueoit de sa pénitence! la seule pensée d'épouser Truitonne le faisoit frémir; l'Enchanteur lui disoit les meilleures raisons qu'il pou-

pouvoit, elles ne faisoient qu'une médiocre impression sur son esprit, il étoit moins occupé de la conduite de son Royaume, que des moyens de prolonger le terme que Souffio lui avoit donné pour épouser Truitonne.

Cependant la Reine Florine déguisée sous un habit de Païsanne, avec ses cheveux épars & mêlez qui cachoient son visage, un chapeau de paille sur la tête, un sac de toile sur son épaule, commença son voyage, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt par mer, tantôt par terre; elle faisoit toute la diligence possible. Mais ne sçachant où elle devoit tourner ses pas, elle craignoit toujours d'aller d'un côté pendant que son aimable Roi seroit de l'autre: Un jour qu'elle s'étoit arrêtée au bord d'une Fontaine, dont l'eau argentée bondissoit sur de petits caillous, elle eut envie de se laver les pieds, elle s'assit sur le gazon, elle releva ses blonds cheveux avec un ruban, & mit ses pieds dans le ruisseau; elle ressembloit à Diane qui se baigne au retour d'une Chasse: Il passa dans cet endroit une petite vieille toute voûtée, appuyée sur un gros bâton; elle s'arrêta & lui dit:

dit : Que faites-vous-là, ma belle Fille, vous êtes bien seule ? Ma bonne Mere, dit la Reine, je ne laisse pas d'être en grande compagnie ; car j'ai avec moi les chagrins, les inquiétudes & les déplaisirs. A ces mots ses yeux se couvrirent de larmes : Quoi ! si jeune vous pleurez, dit la bonne Femme ! Ah, ma Fille, ne vous affligez pas ! dites-moi ce que vous avez sincèrement, & j'espere vous soulager. La Reine le voulut bien ; elle lui conta ses ennuis, la conduite que la Fée Souffio avoit tenuë dans cette affaire, & enfin comme elle cherchoit l'Oiseau Bleu.

La petite Vieille se redresse, s'agence, change tout d'un coup de visage, paroît belle, jeune, habillée superbement ; & regardant la Reine avec un souris gracieux : Incomparable Florine, lui dit-elle, le Roi que vous cherchez n'est plus Oiseau, ma Sœur Souffio lui a rendu sa première figure, il est dans son Royaume ; ne vous affligez point, vous y arriverez, & vous viendrez à bout de vôtre dessein ; voilà quatre œufs, vous les casserez dans vos pressants besoins, & vous y trouverez des secours qui vous se-

font utiles. En achevant ces mots, elle disparut.

Florine se sentit fort consolée de ce qu'elle venoit d'entendre; elle mit ses œufs dans son sac, & tourna ses pas vers le Royaume de Charmant.

Après avoir marché huit jours & huit nuits sans s'arrêter, elle arrive au pied d'une montagne prodigieuse par sa hauteur, toute d'yvoire, & si droite que l'on n'y pouvoit mettre les pieds sans tomber: elle fit mille tentatives inutiles, elle glissoit, elle se fatiguoit, & desespérée d'un obstacle si insurmontable, elle se coucha au pied de la montagne, resoluë de s'y laisser mourir. Quand elle se souvint des œufs que la Fée lui avoit donnez, elle en prit un: Voyons, dit-elle, si elle ne s'est point moquée de moi, en me promettant les secours dont j'aurois besoin. Dès qu'elle l'eut cassé, elle y trouva des petits crampons d'or qu'elle mit à ses mains & à ses pieds. Quand elle les eut, elle monta la montagne d'yvoire sans aucune peine, car les crampons entroient dedans & l'empêchoient de glisser. Lors qu'elle fut tout au haut, elle eut de nouvelles
peines

peines pour descendre, toute la vallée étoit d'une seule glace de miroir; il y avoit autour plus de soixante mille Femmes qui s'y miroient avec un plaisir extrême; car ce miroir avoit bien deux lieues de large & six de haut: chacune s'y voyoit selon ce qu'elle vouloit être: La rousse y paroïssoit blonde, la brune avoit les cheveux noirs, la vieille croyoit être jeune, la jeune n'y vieillissoit point; enfin tous les défauts y étoient si bien cachez, que l'on y venoit des quatre coins du monde. Il y avoit de quoi mourir de rire, de voir les grimaces & les minauderies que la plupart de ces coquettes faisoient: Cette circonstance n'y atiroit pas moins d'hommes, le miroir leur plaisoit aussi; il faisoit paroître aux uns de beaux cheveux, aux autres la taille plus haute & mieux prise, l'air martial, & meilleure mine; les femmes dont ils se moquoient, ne se moquoient pas moins d'eux, de sorte que l'on appeloit cette montagne de mille noms differens. Personne n'étoit jamais parvenu jusques au sommet; & quand on y vit Florine, les Dames poufferent de longs cris de desespoir.

Où

Où va cette mal-avisée, disoient-elles? Sans doute qu'elle a assez d'esprit pour marcher sur notre glace; du premier pas elle brisera tout: elles faisoient un bruit épouvantable.

La Reine ne sçavoit comment faire, car elle voyoit un grand peril à descendre par là; elle cassa un autre œuf d'où il sortit deux pigeons & un chariot, qui devint en même tems assez grand pour s'y placer commodément; puis les pigeons descendirent légèrement avec la Reine, sans qu'il lui arrivât rien de fâcheux, elle leur dit: mes petits amis, si vous vouliez me conduire jusques au lieu où le Roi Charmant tient sa Cour, vous n'obligeriez pas une ingrate. Les pigeons civils & obéissans ne s'arrêterent ni jour ni nuit qu'ils ne fussent arrivez aux portes de la Ville. Florine descendit, & leur donna à chacun un doux baiser, plus estimable qu'une Couronne.

O que le cœur lui battoit en entrant! elle se barbouilla le visage pour n'être point connue; elle demanda aux passans où elle pourroit voir le Roi. Quelques-uns se prirent à rire: Voir le Roi, lui dirent-ils! hé que lui

lui veux-tu , Mamie-Souillon ? va, va te dégrasser, tu n'as pas les yeux assez bons pour voir un tel Monarque. La Reine ne répondit rien ; elle s'éloigna doucement, & demanda encore à ceux qu'elle rencontra, où elle se pourroit mettre pour voir le Roi. Il doit venir demain au Temple avec la Princesse Tritonne ; lui dit-on, car enfin il consent à l'épouser.

Ciel, quelles nouvelles ! Tritonne, l'indigne Tritonne sur le point d'épouser le Roi ! Florine pensa mourir, elle n'eut plus de force pour parler ni pour marcher : elle se mit sous une porte, assise sur des pierres, bien cachée de ses cheveux & de son chapeau de paille : Infortunée que je suis, disoit-elle ! je viens ici pour augmenter le triomphe de ma rivale, & me rendre témoin de sa satisfaction ! C'étoit donc à cause d'elle que l'Oiseau Bleu cessa de me venir voir ! c'étoit pour ce petit monstre qu'il faisoit la plus cruelle de toutes les infidélitez, pendant qu'abîmée dans la douleur je m'inquiétois pour la conservation de sa vie ! Le traître avoit changé ; & se souvenant moins de moi que s'il ne m'avoit jamais vûë, il

me laissoit le soin de m'affliger de sa trop longue absence, sans se soucier de la mienne!

Quand on a beaucoup de chagrin, il est rare d'avoir bon appetit : La Reine chercha où se loger, & se coucha sans souper : elle se leva avec le jour, elle courut au Temple, elle n'y entra qu'après avoir essuyé mille rebuffades des Gardes & des Soldats : elle vit le Trône du Roi & celui de Truitonne, qu'on regardoit déjà comme la Reine. Quelle douleur pour une personne aussi tendre, aussi délicate que Florine ! elle s'aprocha du Trône de sa rivale ; elle se tint debout, appuiée contre un pilier de marbre. Le Roi vint le premier, plus beau & plus aimable qu'il eût été de sa vie. Truitonne parut ensuite richement vêtue, & si laide qu'elle en faisoit peur : elle regarda la Reine en fronçant le sourcil : Qui es-tu, dit-elle, pour oser t'aprocher si près de mon excellente figure & de mon Trône d'or ? Je me nomme Mic-Souillon, répondit-elle ; je viens de loin pour vous vendre des raretez : elle fouilla aussi-tôt dans son sac de soie, elle en tira les bracelets d'é-

me-

meraudes que le Roi Charmant lui avoit donnez : Ho, ho, dit Truitonne, voila de jolies verines : en veux-tu une pièce de cinq sols ? Montrez-les, Madame, aux Connoisseurs, dit la Reine, & puis nous ferons nôtre marché. Truitonne qui aimoit le Roi plus tendrement qu'une telle bête n'en étoit capable, étant ravié de trouver des occasions de lui parler ; s'avança jusqu'à son Trône, & lui montra les Bracelets, le priant de lui en dire son sentiment. A la vûë de ces Bracelets, il se souvint de ceux qu'il avoit donnez à Florine ; il pâlit, il soupira, & fut long-tems sans répondre ; enfin, craignant qu'on ne s'aperçût de l'état où ses différentes pensées le reduisoient, il se fit un effort, & lui repliqua : Ces Bracelets valent, je croi, autant que mon Royaume ; je pensois qu'il n'y en avoit qu'une paire au monde, mais en voilà de semblables.

Truitonne revint dans son Trône, où elle avoit moins bonne mine qu'une huître à écaille ; elle demanda à la Reine, combien sans surfaire elle vouloit de ces Bracelets. Vous auriez trop de peine à me les payer,

Ma-

Madame; dit-elle; il vaut mieux
vous proposer un autre marché: Si
vous me voulez procurer de coucher
une nuit dans le Cabinet des Echos
qui est au Palais du Roi, je vous don-
nerai mes émeraudes: Je le veux bien
Mlle-Souillon, dit Truitonne, en
tant comme une perduë, & mon-
trant des dents plus longues que les
défenses d'un Sanglier.

Le Roi ne s'informa point d'où
venoient ces Bracelets, moins par
différence pour celle qui les présen-
toit (bien qu'elle ne fût guere pro-
pre à faire naître la curiosité) que par
un éloignement invincible qu'il sen-
toit pour Truitonne. Or il est à
propos qu'on sçache que pendant
qu'il étoit Oiseau Bleu, il avoit con-
séillé à la Princesse qu'il avoit sous son
partement un Cabinet qu'on ape-
lloit le Cabinet des Echos, qui étoit
ingénieusement fait, que tout ce
qui s'y disoit fort-bas étoit entendu
du Roi lors qu'il étoit couché dans sa
chambre. Et comme Florine vou-
loit lui reprocher son infidélité, elle
n'en avoit point imaginé de meilleur
moyen.

On la mena dans le Cabinet par or-
dre

dre de Tritonne ; elle commença ses plaintes & ses regrets : Le malheur dont je voulois douter n'est que trop certain , cruel Oiseau Bleu , dit-elle ! tu m'as oubliée , tu aimes mon indigne rivale ! les Bracelets que j'ai reçus de ta déloyale main , n'ont pu me rapeler à ton souvenir , tant j'en suis éloignée ! Alors les sanglots interrompirent ses paroles : & quand elle eut assez de force pour parler elle se plaignit encore , & continua jusqu'au jour. Les Valets de Chambre l'avoient entenduë toute la nuit gémir & soupirer ; ils le dirent Tritonne , qui lui demanda , que tintamarre elle avoit fait. La Reine lui dit , qu'elle dormoit si bien , qu'ordinairement elle rêvoit & qu'elle parloit très-souvent tout haut. Pour le Roi , il ne l'avoit pas entenduë , par une fatalité étrange. C'est que depuis qu'il avoit aimé Florine , il ne pouvoit plus dormir : Et lors qu'il mettoit au lit on lui donnoit de l'opium , pour lui faire prendre quelque repos

La Reine passa une partie du jour dans une étrange inquiétude : Si m'a entenduë , disoit-elle , se peut

une indifférence plus crüelle ? S'il ne m'a pas entenduë, que ferai-je pour parvenir à me faire entendre ? Elle ne se trouvoit plus de raretez extraordinaires, car des pierreries sont toujours belles ; mais il falloit quelque chose qui piquât le goût de Truitonne : elle eut recours à ses œufs ; elle en cassa un, aussi-tôt il en sortit un petit carosse d'acier poli garni d'or de rapport ; il étoit atelé de six Souris vertes, conduites par un Raton couleur de rose, & le Postillon ; qui étoit aussi de famille ratonnienne, étoit gris de-lin : Il y avoit dans ce carosse quatre marionnettes plus fringantes & plus spirituelles que toutes celles qui paroissent aux Foires Saint Germain & Saint Laurent : elles faisoient des choses surprenantes, particulièrement deux petites Egyptiennes, qui pour danser la Sarabande & les Passepieds, ne l'auroient pas cédé à Léance.

La Reine demeura ravie de ce nouveau chef-d'œuvre de l'art Néromancien, elle ne dit mot jusqu'au soir, qui étoit l'heure que Truitonne alloit à la Promenade : elle se mit dans une allée, faisant galoper ces

Souris qui traînoient le carosse, les rats & les marionnettes. Cette nouveauté étonna si fort Truitonne, qu'elle s'écria deux ou trois fois, Mie-Souillon, Mie-Souillon, veux-tu cinq sols du carosse & de ton attelage fouriquois? Demandez aux gens de Lettres & aux Docteurs de ce Royaume, dit Florine, ce qu'une telle merveille peut valoir, & je m'en rapporterai à l'estimation du plus sçavant. Truitonne qui étoit absoluë en tout lui repliqua: Sans m'importuner plus long-tems de ta crasseuse presence, dis-m'en le prix. Dormir encore dans le Cabinet des Echos, dit-elle, est tout ce que je demande. Va, pauvre bête, repliqua Truitonne, tu n'en feras pas refusée. Et se tournant vers ses Dames: Voilà une fote créature, dit-elle, de retirer si peu d'avantages de ses raretez!

La nuit vint, Florine dit tout ce qu'elle put imaginer de plus tendre, & elle le dit aussi inutilement qu'elle avoit déjà fait, parce que le Roi ne manquoit jamais de prendre son opium. Les Valets de Chambre disoient entre-eux: Sans doute cette Païsanne est folle; qu'est-ce qu'elle
raison

raisonne toute la nuit ? Avec cela, disoient les autres, il ne laisse pas d'y avoir de l'esprit & de la passion dans ce qu'elle conte. Elle atendoit impatiemment le jour pour voir quel effet ses discours auroient produits. Quoi ! ce barbare est devenu sourd à ma voix, disoit-elle ! il n'entend plus sa chere Florine ! Ah, quelle foiblesse de l'aimer encore ! Que je mérite bien les marques de mépris qu'il me donne ! mais elle y pensoit inutilement, elle ne pouvoit se guerir de sa tendresse. Il n'y avoit plus qu'un œuf dans son sac dont elle dût esperer du secours ; elle le cassa, il en sortit un pâté de six oiseaux qui étoient bardez, cuits & fort-bien apprêtez ; avec cela ils chantoient merveilleusement bien, disoient la bonne-avanture, & sçavoient mieux la Medecine qu'Esculape. La Reine fut charmée d'une chose si admirable ; elle fut avec son pâté parlant, dans l'antichambre de Truitonne.

Comme elle atendoit qu'elle passât, un des Valets de Chambre du Roi s'approcha d'elle, & lui dit : Marie-Souillon, sçavez-vous bien que le Roi ne prenoit pas de l'opium

pour dormir, vous l'étourdiriez assurément, car vous jasez la nuit d'une manière surprenante. Florine ne s'étonna plus de ce qu'il ne l'avoit pas entendue ; elle fouilla dans son sac, & lui dit : Je crains si peu d'interrompre le repos du Roi, que si vous voulez ne lui point donner d'opium ce soir, en cas que je couche dans le même Cabinet, toutes ces perles & tous ces diamans seront pour vous. Le Valet de Chambre y consentit, & lui en donna sa parole.

A quelque moment de là, Truittonne vint ; elle aperçut la Reine avec son pâté, qui feignoit de le vouloir manger. Que fais-tu-là, Mie-Souillon, lui dit-elle ? Madame, repliqua Florine, je mange des Astrologues, des Musiciens & des Medecins. En même tems tous les Oiseaux se mirent à chanter plus mélodieusement que des Sirenes, puis ils s'écrierent : Donnez la pièce blanche, & nous vous dirons votre bonne aventure. Un Canard qui dominoit, dit plus haut que les autres, Can, Can, Can ; je suis Médecin, je gueris tous maux, & toute sorte de folie, hormis celle d'a-

mour.

mour. Tritonne plus surprise de tant de merveilles qu'elle l'eût été de ses jours, jura : Par la vertuchou, voilà un excellent pâté ! je le veux avoir ; ça, ça, Mie-Souillon, que t'en donnerai-je ? Le prix ordinaire, dit-elle ; coucher dans le Cabinet des Echos, & rien davantage. Tiens, dit généreusement Tritonne (car elle étoit de belle humeur par l'acquisition d'un tel pâté) tu en auras une pistole. Florine plus contente qu'elle l'eût encore été, parce qu'elle esperoit que le Roi l'entendrait, se retira en la remerciant.

Dés que la nuit parut, elle se fit conduire dans le Cabinet, souhaitant avec ardeur que le Valet de Chambre lui tint parole ; & qu'au lieu de donner de l'opium au Roi, il lui présentât quelque autre chose qui pût le tenir éveillé. Lors qu'elle crut que chacun s'étoit endormi, elle commença ses plaintes ordinaires. A combien de perils me suis-je exposée, disoit-elle, pour te chercher, pendant que tu me fuis & que tu veux épouser Tritonne ? Que t'ai-je donc fait, cruel, pour oublier tes sermens ? Souviens-toi de ta métamorphose :

de mes bontez , de nos tendres conversations ; elle les répéta presque toutes , avec une mémoire qui prouvoit assez que rien ne lui étoit plus cher que ce souvenir.

Le Roi ne dormoit point ; & il entendoit si distinctement la voix de sa Florine & toutes ses paroles , qu'il ne pouvoit comprendre d'où elles venoient : mais son cœur pénétré de tendresse lui rapela si vivement l'idée de son incomparable Princeffe , qu'il sentit sa séparation avec la même douleur qu'au moment où les coûteaux l'avoient blessé sur le Ciprés ; il se mit à parler de son côté comme la Reine avoit fait du sien : Ah Princeffe , dit-il , trop crüelle pour un Amant qui vous adoroit ! est-il possible que vous m'ayez sacrifié à nos communs ennemis ? Florine entendit ce qu'il disoit , & ne manqua pas de lui répondre , & de lui apprendre que , s'il vouloit entretenir la Mie-Souillon , il seroit éclairci de tous les mystères qu'il n'avoit pû pénétrer jusqu'alors. A ces mots , le Roi impatient apela un de ses Valets de Chambre , & lui demanda s'il ne pouvoit point trouver Mie-Souillon & l'ame-

l'amener. Le Valet de Chambre repliqua, que rien n'étoit plus aisé, parce qu'elle couchoit dans le Cabinet des Echos.

Le Roi ne sçavoit qu'imaginer : Quel moyen de croire qu'une aussi grande Reine que Florine fût déguisée en Souillon ? Et quel moyen de croire que Mie-Souillon eût la voix de la Reine, & sçût des secrets si particuliers, à moins que ce ne fût elle-même ? Dans cette incertitude il se leva ; & s'habillant avec précipitation, il descendit par un degré dérobé dans le Cabinet des Echos, dont la Reine avoit ôté la clef ; mais le Roi en avoit une qui ouvroit toutes les portes du Palais.

Il la trouva avec une légère robe de tafetas blanc qu'elle portoit sous ses vilains habits, ses beaux cheveux couvroient ses épaules ; elle étoit couchée sur un lit de repos, & une lampe un peu éloignée ne rendoit qu'une lumière sombre. Le Roi entra tout d'un coup : & son amour l'emportant sur son ressentiment, dès qu'il la reconnut, il vint se jeter à ses pieds ; il mouilla ses mains de ses larmes, & pensa mourir de joye, de

douleur, & de mille pensées différentes qui lui passèrent en même tems dans l'esprit.

La Reine ne demeura pas moins troublée, son cœur se ferra, elle pouvoit à peine soupirer; elle regardoit fixement le Roi sans lui rien dire: & quand elle eut la force de lui parler, elle n'eut pas celle de lui faire des reproches; le plaisir de le revoir lui fit oublier pour quelque tems les sujets de plaintes qu'elle croyoit avoir. Enfin, ils s'éclaircirent, ils se justifient, leur tendresse se réveilla; & tout ce qui les embarassoit, c'étoit la Fée Souffio.

Mais dans ce moment, l'Enchanteur qui aimoit le Roi, arriva avec une Fée fameuse; c'étoit justement celle qui donna les quatre œufs à Florine. Après les premiers complimens, l'Enchanteur & la Fée déclarèrent que leur pouvoir étant uni en faveur du Roi & de la Reine, Souffio ne pouvoit rien contre eux, & qu'ainsi leur mariage ne recevroit aucun retardement.

Il est aisé de se figurer la joye de ces deux jeunes Amans; dès qu'il fut jour on la publia dans tout le Palais,

& chacun étoit ravi de voir Florine. Ces nouvelles allèrent jusqu'à Truitonne, elle acourut chez le Roi : Quelle surprise d'y trouver sa belle Rivale ! Dès qu'elle voulut ouvrir la bouche pour lui dire des injures, l'Enchanteur & la Fée parurent, qui la metamorphoserent en Truye, afin qu'il lui restât au moins une partie de son nom & de son naturel grondeur; elle s'enfuit toujourns grognant jusques dans la basse court, ou de longs éclats de rire que l'on fit sur elle acheverent de la desespérer.

Le Roi Charmant & la Reine Florine délivrez d'une personne si odieuse, ne penserent plus qu'à la fête de leurs Noces; la galanterie & la magnificence y parurent également: il est aisé de juger de leur felicité, après de longs malheurs.

*Quand Truitonne aspiroit à l'himen
de Charmant,*

*Et que sans avoir scû lui plaire
Elle vouloit former ce triste engage-
ment*

*Que la mort seule peut défaire,
Qu'elle étoit imprudente, hélas!*

Sans doute elle ignoroit qu'un pareil
mariage

Devient un funeste esclavage,
Si l'amour ne le forme pas.

Je trouve que Charmant fut sa-
ge.

A mon sens il vaut beaucoup
mieux

Etre Oiseau Bleu, Corbeau, de-
venir Hibou même,

Que d'éprouver la peine extrême
D'avoir ce que l'on hait toujours de-
vant les yeux.

En ces sortes d'himens nôtre Siecle
est fertile :

Les himens seroient plus heureux
Si l'on trouvoit encor quelque En-
chanteur habile

Qui voulût s'oposer à ces coupables
nœuds,

Et ne jamais souffrir que l'himenée
unisse

Par intérêt ou par caprice,
Deux cœurs infortunez, s'ils ne s'ai-
ment tous deux.



Le Prince Lutin.

LE PRINCE LUTIN.

C O N T E.

LÉtoit une fois un Roi & une Reine qui n'avoient qu'un Fils qu'ils aimoient passionnément, bien qu'il fût tres-mal-fait: Il étoit aussi gros que le plus gros homme, & aussi petit que le plus petit nain. Mais

ce n'étoit rien de la laideur de son visage & de la difformité de son corps, en comparaison de la malice de son esprit. C'étoit une bête opiniâtre qui desoloit tout le monde. Dès sa plus grande enfance le Roi le remarqua bien, mais la Reine en étoit folle; elle contribuoit encore à le gâter par des complaisances outrées qui lui faisoient connoître le pouvoir qu'il avoit sur elle: & pour faire sa cour à cette Princesse, il falloit lui dire que son Fils étoit beau & spirituel. Elle voulut lui donner un nom qui inspirât du respect & de la crainte. Après avoir long-tems cherché, elle l'appella Furibon.

Quand il fut en âge d'avoir un Gouverneur, le Roi choisit un Prince qui avoit d'anciens droits sur la Couronne, qu'il auroit soutenus en homme de courage si ses affaires avoient été en meilleur état. Mais il y avoit long-tems qu'il n'y pensoit plus; toute son application étoit à bien élever son Fils unique.

Il n'a jamais été un plus beau naturel, un esprit plus vif & plus pénétrant, plus docile & plus soumis: tout ce qu'il disoit avoit un tour heureux.

reux & une grace particuliere ; sa personne étoit toute parfaite.

Le Roi aiant choisi ce grand Seigneur pour conduire la jeunesse de Furibon , il lui commanda d'être bien obéissant : Mais c'étoit un indocile que l'on fouëttoit cent fois sans le corriger de rien. Le Fils de son Gouverneur s'appelloit Léandre ; tout le monde l'aimoit : les Dames le voyoient tres-favorablement , mais il ne s'attachoit à pas une : elles l'appeloient le Bel Indifferent ; elles lui faisoient la guerre sans le faire changer de maniere ; il ne quittoit presque point Furibon : Cette compagnie ne servoit qu'à le faire trouver plus hideux. Il ne s'aprochoit des Dames que pour leur dire des duretez ; tantôt elles étoient mal habillées ; une autre fois elles avoient l'air Provincial : il les acusoit devant tout le monde d'être fardées ; il ne vouloit sçavoir leurs intrigues que pour en parler à la Reine qui les grondoit ; & pour les punir elle les faisoit jeûner : tout cela étoit cause que l'on haïssoit mortellement Furibon ; il le voyoit bien, & s'en prenoit presque toujours au jeune Léandre : Vous êtes fort heu-

heureux lui disoit-il en le regardant de travers ; les Dames vous louent & vous applaudissent, elles ne font pas de même pour moi. Seigneur, répliquoit-il modestement, le respect qu'elles ont pour vous les empêchent de se familiariser : Elles font fort bien, disoit-il, car je les battrois comme plâtre pour leur apprendre leur devoir.

Un jour qu'il étoit arrivé des Ambassadeurs de bien loin, le Prince accompagné de Léandre, fut dans une Galerie pour les voir passer. Dès que les Ambassadeurs aperçurent Léandre, ils s'avancèrent & vinrent lui faire de profondes révérences, témoignant par des signes leur admiration ; Puis regardant Furibon, ils crurent que c'étoit son nain, ils le prirent par le bras, le firent tourner & retourner en dépit qu'il en eût.

Léandre étoit au desespoir ; il se tuoit de leur dire que c'étoit le Fils du Roi, ils ne l'entendoient point ; par malheur, l'Interprete étoit allé les attendre chez le Roi. Léandre connoissant qu'ils ne comprenoient rien à ses signes, s'humilioit encore davantage auprès de Furibon ; & les

Ambassadeurs auffi bien que ceux de leur fuite, croyant que c'étoit un jeu, rioient à s'en trouver mal, & vouloient lui donner des croquignoles & des nazardes à la mode de leur Pais. Ce Prince defesperé tira sa petite épée qui n'étoit pas plus longue qu'un éventail; il auroit fait quelque violence sans le Roi qui venoit au devant des Ambassadeurs, & qui demeura bien surpris de cet emportement: il leur en fit excuse, car il sçavoit leur Langue. Ils lui repliquerent que cela ne tiroit point à consequence; qu'ils avoient bien vû que cet affreux petit Nain étoit de mauvaise humeur. Le Roi fut affligé que la méchante mine de son Fils & ses extravagances le fissent méconnoître.

Quand Furibon ne les vit plus, il prit Léandre par les cheveux, il lui en arracha deux ou trois poignées, il l'auroit étranglé s'il avoit pû; il lui défendit de paroître jamais devant lui. Le Pere de Léandre offensé du procédé de Furibon, envoya son Fils dans un Château qu'il avoit à la Campagne: il ne s'y trouva point de sœuvré; il aimoit la Chasse, la Pêche

che & la Promenade; il ſçavoit peindre, liſoit beaucoup, & jouoit de pluſieurs Inſtrumens: Il ſ'eſtima heureux de n'être plus obligé de faire la cour à ſon fantaſque Prince; & malgré la ſolitude il ne ſ'ennuyoit pas un moment.

Un jour qu'il ſ'étoit promené long-tems dans ſes Jardins, comme la chaleur augmentoit, il entra dans un petit Bois dont les arbres étoient fi hauts & fi touſus, qu'il ſe trouva agréablement à l'ombre: il commençoit à jouer de la Flûte pour ſe divertir, lorsqu'il ſentit quelque choſe qui faiſoit pluſieurs tours à ſa jambe, & qui la ſerroit très fort; il regarda ce que ce pouvoit être, & fut bien ſurpris de voir une groſſe Couleuvre: il prit ſon mouchoir, & l'atrapant par la tête, il alloit la tuer; mais elle entortilla encore le reſte de ſon corps autour de ſon bras; & le regardant fixement, elle ſembloit lui demander grace. Un de ſes Jardiniers arriva là-deſſus; il n'eut pas plûtôt aperçu la Couleuvre, qu'il cria à ſon Maître: Seigneur, tenez-la bien, il y a une heure que je la poursuis pour la tuer; c'eſt la plus fine bête qui ſoit

au monde, elle desole nos parterres. Léandre jetta encore les yeux sur la Couleuvre, qui étoit tachetée de mille couleurs extraordinaires, & qui le regardant toujours, ne remuoit point pour se défendre. Puisque tu voulois la tuer, dit-il à son Jardinier, & qu'elle est venuë se refugier auprès de moi, je te défends de lui faire aucun mal, je veux la nourrir; & quand elle aura quitté sa belle peau, je la laisserai aller. Il retourna chez lui, il la mit dans une grande chambre dont il garda la clef; il lui fit apporter du son, du lait, des fleurs, & des herbes pour la nourrir & pour la réjouir; voilà une Couleuvre fort heureuse, il alloit quelquefois la voir. Dès qu'elle l'apercevoit elle venoit au devant de lui, rampant & faisant toutes les petites mines & les airs gracieux dont une Couleuvre est capable: ce Prince en étoit surpris; mais cependant il n'y faisoit pas une grande attention.

Toutes les Dames de la Cour étoient affligées de son absence; on ne parloit que de lui, on desiroit son retour: Hélas, disoient-elles, il n'y a plus de plaisirs à la Cour, depuis

puis que Léandre en est parti ; le méchant Furibon en est cause. Faut-il qu'il lui veuille du mal d'être plus aimable & plus aimé qui lui ? Faut-il que pour lui plaire il se défigure la taille & le visage ? Faut-il que pour lui ressembler il se disloque les os, qu'il se fende la bouche jusqu'aux oreilles, qu'il s'apetisse les yeux, qu'il s'arrache le nez ? Voilà un petit magot bien injuste ! il n'aura jamais de joye en sa vie, car il ne trouvera personne qui ne soit plus beau que lui.

Quelques méchants que soient les Princes, ils ont toujours des flatteurs ; & même les méchans en ont plus que les autres. Furibon avoit les siens, son pouvoir sur l'esprit de la Reine le faisoit craindre ; on lui conta ce que les Dames disoient, il se mit dans une colere qui alloit jusqu'à la fureur : Il entra ainsi dans la chambre de la Reine, & lui dit qu'il alloit se tuer à ses yeux, si elle ne trouvoit le moyen de faire perir Léandre. La Reine qui le haïssoit, parce qu'il étoit plus beau que son finge de Fils, repliqua qu'il y avoit long-tems qu'elle le regardoit comme un traître ; qu'elle donnoit volontiers les mains à sa mort ; qu'il
 falloit

falloit qu'il allât avec ses plus confidens à la Chasse, que Léandre y viendroit, & qu'on lui apprendroit bien à se faire aimer de tout le monde.

Furibon fut donc à la Chasse; quand Léandre entendit des Chiens & des Cors dans ces Bois, il monta à cheval, & vint voir qui c'étoit. Il demeura fort surpris de la rencontre inopinée du Prince, il mit pied à terre & le salua respectueusement; il le reçut mieux qu'il ne l'esperoit, & lui dit de le suivre. Aussi-tôt il se détourna, faisant signe aux assassins de ne pas manquer leur coup. Il s'éloignoit fort vite, lors qu'un Lion d'une grandeur prodigieuse sortit du fonds de sa caverne, & s'élançant sur lui il le jetta par terre. Ceux qui l'accompagnoient prirent la fuite, Léandre resta seul à combattre ce furieux animal; il fut à lui l'épée à la main, il hazarda d'en être dévoré, & par sa valeur & son adresse il sauva son plus cruel ennemi. Furibon s'étoit évanoui de peur, Léandre le secourut avec des soins merveilleux. Lorsqu'il fut un peu revenu, il lui presenta son Cheval pour monter dessus: tout autre qu'un ingrat auroit senti jus-

jusqu'au fonds du cœur des obligations si vives & si recentes, & n'auroit pas manqué à faire & à dire des merveilles ; point du tout, il ne regarda pas seulement Léandre, & il ne se servit de son Cheval que pour aller chercher les Assassins auxquels il ordonna de le tuer. Ils environnerent Léandre, & il auroit été infailliblement tué s'il avoit eu moins de courage. Il gagna un arbre, il s'y appuya pour n'être pas attaqué par derrière : il n'épargna aucun de ses ennemis, & combattit en homme desespéré. Furibon le croyant mort, se hâta de venir pour se donner le plaisir de le voir ; mais il eut un autre spectacle que celui où il s'attendoit, tous ces scelerats rendoient les derniers soupirs. Quand Léandre le vit, il s'avança, & lui dit : Seigneur, si c'est par vôtre ordre que l'on m'assassine, je suis fâché de m'être défendu. Vous êtes un insolent, repliqua le Prince en colere, si jamais vous paroissez devant moi, je vous ferai mourir.

Léandre ne lui repliqua rien, il se retira fort triste chez lui, & passa la nuit à songer à ce qu'il devoit faire ; car

il n'y avoit pas d'apparence de tenir tête au Fils du Roi : Il résolut de voyager par le monde. Mais étant prêt de partir, il se souvint de la Couleuvre ; il prit du lait & des fruits qu'il lui porta. En ouvrant la porte il apperçut une lueur extraordinaire qui brilloit dans un des coins de la chambre ; il y jetta les yeux, & fut surpris de la presence d'une Dame dont l'air noble & majestueux ne laissoit pas douter de la grandeur de sa naissance ; son habit étoit de satin amarante brodé de diamans & de perles ; elle s'avança vers lui d'un air gracieux, & lui dit : Jeune Prince, ne cherchez point ici la Couleuvre que vous y avez apportée, elle n'y est plus, vous me trouvez à sa place pour vous payer ce qu'elle vous doit ; mais il faut vous parler plus intelligiblement : Sçachez que je suis la Fée Gentille, fameuse à cause des tours de gayeté & de souplesse que je sçai faire ; nous vivons cent ans sans vieillir, sans maladies, sans chagrins & sans peines : ce terme expiré nous devenons Coulevres pendant huit ours ; c'est ce tems seul qui nous est fatal, car alors nous ne pouvons plus pré-

mettez ce Chapeau, continua-t-elle, vous serez invisible; quand vous l'ôterez on vous verra.

Léandre ravi, enfonça le petit Chapeau rouge dans sa tête, & souhaita d'aller dans la Forêt cueillir des roses sauvages qu'il y avoit remarquées: en même tems son corps devint aussi leger que sa pensée, il se transporta dans la Forêt passant par la fenêtré, & voltigeant comme un Oiseau; il ne laissa pas de sentir de la crainte lorsqu'il se vit si élevé, & qu'il traversoit la riviere; il apprehendoit de tomber dedans, & que le pouvoir de la Fée n'eût pas celui de le garantir. Mais il se trouva heureusement au pied du rosier; il prit trois roses, & revint sur le champ dans la chambre où la Fée étoit encore; il les lui presenta, étant ravi que son petit coup d'essai eût si bien réüssi. Elle lui dit de garder ces Roses; qu'il y en avoit une qui lui fourniroit tout l'argent dont il auroit besoin; qu'en mettant l'autre sur la gorge de sa Maîtresse, il connoitroit si elle étoit fidele; & que la dernière l'empêcheroit d'être malade. Puis sans attendre ses remerciemens, elle lui souhaita un

un heureux voyage, & disparut.

Il se réjouit infiniment du beau don qu'il venoit d'obtenir. Aurois-je pu penser, disoit-il, que pour avoir sauvé une pauvre Couleuvre des mains de mon Jardinier, qu'il m'en seroit venu des avantages si rares & si grands? O que je vais me réjouir! que je passerai d'agréable moments! que je sçaurai de choses! Me voila inflexible, je serai informé des avantures les plus secretes. Il songea aussi qu'il se feroit un ragoût sensible de prendre quelque vengeance de Furibon; il mit promptement ordre à ses affaires & monta sur le plus beau cheval de son Ecurie, appelé Griselin, suivi de quelques-uns de ses domestiques vêtus de sa livrée, pour que le bruit fût plutôt répandu de son retour.

Il faut sçavoir que Furibon, qui étoit un grand menteur, avoit dit de sans son courage Léandre l'auroit raffiné à la Chasse; qu'il avoit tué tous ses gens; & qu'il vouloit qu'on le fît justice. Le Roi importuné par le Reine, donna ordre qu'on allât l'arrêter; de sorte que lors qu'il vint d'un air si résolu, Furibon en fut

averti : il étoit trop timide pour l'aller chercher lui-même, il courut dans la chambre de sa Mere, & lui dit que Léandre venoit d'arriver, qu'il prioit qu'on l'arrêtât. La Reine diligente pour tout ce que pouvoit desirer son magot de Fils, ne manqua pas d'aller trouver le Roi : Et le Prince impatient de sçavoir ce qui seroit résolu la suivit sans dire mot ; il s'arrêta à la porte, il en approcha l'oreille, & releva ses cheveux pour mieux entendre. Léandre entre dans le grand' Sale du Palais avec le petit Chapeau rouge sur sa tête ; le voilà devenu invisible : Dès qu'il apperçut Furibon qui écoutoit, il prit un ciseau avec un marteau, il y attacha rudement son oreille.

Furibon se desespera, enrage & frappe comme un fou à la porte, poussant de hauts cris. La Reine à ce bruit courut l'ouvrir, elle acheva d'emporter l'oreille de son Fils, saignoit comme si on l'eût égorgé, & faisoit une laide grimace. La Reine inconsolable le mit sur ses genoux & porta la main à son oreille, la baissa & l'accommode. Lutin se faisoit d'une poignée de verges dont il fouoit

foüettoit les petits Chiens du Roi, & commença d'en donner plusieurs coups sur les mains de la Reine & sur le museau de son Fils; elle s'écrie qu'on l'affassine, qu'on l'affomme: le Roi regarde, le monde accourt, l'on n'apperçoit personne; l'on dit tout bas que la Reine est fole, & que cela ne lui vient que de douleur de voir l'oreille de Furibon arrachée. Le Roi est le premier à le croire, il l'évite quand elle veut l'approcher, cette scene étoit fort plaisante. Enfin, le bon Lutin donne encore mille coups à Furibon, puis il sort de la chambre, passe dans le jardin, & se rend visible: il va hardiment cueillir les cerises, les abricots, les fraises, & les fleurs du Parterre de la Reine; c'étoit elle seule qui les arrosoit, il y alloit de la vie d'y toucher. Les Jardiniers bien surpris, vinrent dire à leurs Majestez que le Prince Léandre dépouilloit les arbres de fruits & le jardin de fleurs: Quelle insolence, s'écria la Reine! Mon petit Furibon, mon cher Poupard, oublie pour un moment ton mal d'oreille, & cours vers ce scelerat; prends nos Gardes, nos Mousquetaires, nos Gendarmes,

nos Courtifans , mets-toi à leur tête , attrape-le , & fais-en une capilotade.

Furibon animé par fa Mere , & fuivi de mille hommes bien armez , entre dans le Jardin , & voit Léandre sous un arbre , qui lui jetta une pierre dont il lui cassa le bras , & plus de cent Oranges au reste de fa troupe. On voulut courir vers Léandre ; mais en même-tems on ne le vit plus ; il se gliffa derriere Furibon , qui étoit déjà bien mal ; il lui passa une corde dans les jambes , le voilà tombé sur le nez : on le releve & on le porte dans son lit bien malade.

Léandre satisfait de cette vengeance , retourna où ses gens l'attendoient ; il leur donna de l'argent , & les renvoya dans son Château , ne voulant mener personne avec lui qui pût connoître les secrets du petit Chapeau rouge & des Roses. Il n'avoit point déterminé où il vouloit aller ; il monta sur son beau Cheval appelé Gris-de-lin , & le laiffa marcher à l'avanture : il traversa des Bois , des Plaines , des Côteaux & des Vallées , fans compte & fans nombre ; il se reposoit de tems en tems , mangeoit

geoit & dormoit sans rencontrer rien digne de remarque : Enfin, il arriva dans une Forêt, où il s'arrêta pour se mettre un peu à l'ombre, car il faisoit grand chaud.

Au bout d'un moment il entendit soupirer & sangloter ; il regarda de tous côtez, il apprçut un homme qui couroit, qui s'arrêtoit, qui crioit, qui se taisoit, qui s'arrachoit les cheveux, qui se meurtrissoit de coups ; il ne douta point que ce ne fût quelque malheureux insensé : Il lui parut bien-fait & jeune ; ses habits avoient été magnifiques, mais ils étoient tout déchirez. Le Prince touché de compassion, l'aborda : Je vous vois dans un état, lui dit-il, si pitoyable, que je ne puis m'empêcher de vous en demander le sujet en vous offrant mes services. Ah, Seigneur, répondit ce jeune homme, il n'y a plus de remède à mes maux ! c'est aujourd'hui que ma chere Maîtresse va être sacrifiée à un vieux jaloux qui a beaucoup de bien, mais qui la rendra la plus malheureuse personne du monde ! Elle vous aime donc, dit Léandre ? Je puis m'en flater, répliqua-t-il. Et dans quel lieu est-elle, con-

tinua le Prince ? Dans un Château au bout de cette Forêt , répondit l'Amant. Hé-bien , attendez-moi , dit encore Léandre , je vous en donnerai de bonnes nouvelles avant qu'il soit peu. En même tems il mit le petit Chapeau rouge , & se souhaita dans le Château. Il n'y étoit pas encore qu'il entendit l'agréable bruit de la symphonie. En arrivant tout retentissoit de Violons & d'Instrumens ; il entre dans un grand Salon rempli des parens & des amis du Vieillard & de la jeune Demoiselle : rien n'étoit plus aimable qu'elle ; mais la pâleur de son teint , la mélancolie qui paroissoit sur son visage , & les larmes qui lui couvroient les yeux de tems en tems , marquoient assez sa peine.

Léandre étoit alors Lutin, il demeura dans un coin , pour connoître une partie de ceux qui étoient presens : Il vit le Pere & la Mere de cette jolie Fille , qui la grondoient tout bas de la mauvaise mine qu'elle faisoit ; ensuite ils retournerent à leur place. Lutin se mit derriere la Mere , & s'approchant de son oreille, il lui dit Puisque tu contrains ta Fille de donner sa main à ce vieux Magot , assu

re-toi qu'avant huit jours tu en seras punie par ta mort. Cette femme effrayée d'entendre une voix, & de n'appercevoir personne, & encore plus de la menace qui lui étoit faite, jetta un grand cri, & tomba de son haut. Son mari lui demanda ce qu'elle avoit. Elle s'écria qu'elle étoit morte, si le mariage de sa Fille s'achevoit; qu'elle ne le souffriroit pas pour tous les trefors du monde. Le mari voulut se moquer d'elle, il la traitoit de visionnaire: Mais Lutin s'en approcha, & lui dit: Vieil incrédule, si tu ne crois ta femme, il t'en coûtera la vie; romps l'himen de ta Fille, & la donne promptement à celui qu'elle aime. Ces paroles produisirent un effet admirable; on congédia sur le champ le Fiancé, on lui dit qu'on ne rompoit que par des ordres d'en-haut. Il en vouloit douter & chicaner, car il étoit Normand: Mais Lutin lui fit un si terrible *hou-hou* dans l'oreille, qu'il en pensa devenir sourd; & pour l'achever, il lui marcha si fort sur ses pieds gouteux qu'il les luy écrasa.

Ainsi l'on courut chercher l'Anant du Bois, qui continuoit de se

desesperer. Lutin l'attendoit avec mille impatiences, & il n'y avoit que sa jeune Maîtresse qui pût en avoir davantage. L'Amant & la Maîtresse furent sur le point de mourir de joye ; le festin qui avoit été préparé pour les Nôces du Vieillard, servit à celles de ces heureux Amans ; Et Lutin se délutinant, parut tout d'un coup à la porte de la Sale comme un étranger qui étoit attiré par le bruit de la fête. Dès que le Marié l'aperçut, il courut se jeter à ses pieds, le nommant de tous les noms que sa reconnoissance pouvoit lui fournir. Il passa deux jours dans ce Château, & s'il avoit voulu il les auroit ruinez, car ils lui offrirent tout leur bien : il ne quitta une si bonne compagnie qu'avec regret.

Il continua son voyage, & se rendit dans une grande Ville où étoit une Reine qui se faisoit un plaisir de grossir sa Cour des plus belles personnes de son Royaume. Léandre en arrivant se fit faire le plus grand équipage que l'on eust jamais veu : Mais aussi il n'avoit qu'à secoüer sa Rose, & l'argent ne lui manquoit point. Il est aisé de juger qu'étant, beau, jeune,

spi-

spirituel, & sur tout magnifique, la Reine & toutes les Princeffes le reçurent avec mille témoignages d'estime & de consideration.

Cette Cour étoit des plus galantes; n'y point aimer c'étoit se donner un ridicule: il voulut suivre la coûtume, & pensa qu'il se feroit un jeu de l'amour, & qu'en s'en allant il laisseroit sa passion comme son train: il jeta les yeux sur une des Filles d'Honneur de la Reine, qu'on appelloit la Belle-Blondine; c'étoit une personne fort accomplie, mais si froide & si sérieuse, qu'il ne scavoit pas trop par où s'y prendre pour lui plaire.

Il lui donnoit des fêtes enchantées, le Bal & la Comedie tous les soirs; il lui faisoit venir des raretez des quatre parties du Monde, tout cela ne pouvoit la toucher; & plus elle lui paroïssoit indifferente, plus il s'obstinoit à lui plaire. Ce qui l'engageoit davantage, c'est qu'il croyoit qu'elle n'avoit jamais rien aimé. Pour en être plus certain, il lui prit envie d'éprouver sa Rose; il la mit en badinant sur la gorge de Blondine: en même tems de fraîche & d'épanouie

qu'elle étoit, elle devint sèche & fanée. Il n'en falut pas davantage pour faire connoître à Léandre qu'il avoit un rival aimé; il le ressentit vivement: & pour en être convaincu par ses yeux, il se souhaita le soir dans la chambre de Blondine: il y vit entrer un Musicien de la plus méchante mine qu'il est possible; il lui hurla trois ou quatre couplets qu'il avoit faits pour elle, dont les paroles & la Musique étoient détestables; mais elle s'en récrioit comme de la plus belle chose qu'elle eût entenduë de sa vie: il faisoit des grimaces de possédé qu'elle louoit, tant elle étoit fole de lui; & enfin elle permit à ce crasseux de lui baiser la main pour sa peine. Lutin outré se jetta sur l'impertinent Musicien; le pouffant rudement contre un Balcon, il le jetta dans le Jardin, où il se cassa ce qui lui restoit de dents.

Si la foudre étoit tombée sur Blondine: elle n'auroit pas été plus surprise; elle crut que c'étoit un Esprit. Lutin sortit de la chambre sans se laisser voir, & sur le champ il retourna chez lui, où il écrivit à Blondine tous les reproches qu'elle meritoit.

Sans

Sans attendre sa réponse, il partit, laissant son équipage à ses Ecuyers & à ses Gentilshommes ; il récompensa le reste de ses Gens, il prit le fidele Gris-de-lin & monta dessus, bien résolu de ne plus aimer après un tel tour.

Léandre s'éloigna d'une vitesse extrême : il fut long-tems chagrin ; mais sa raison & l'absence le guerirent. Il se rendit dans une autre Ville, où il aprit en arrivant qu'il y avoit ce jour-là une gra de Cérémonie pour une Fille qu'on alloit mettre parmi les Vestales, quoi qu'elle n'y voulût point entrer ; le Prince en fut touché : il sembloit que son petit Chapeau rouge ne lui devoit servir que pour réparer les torts publics & pour consoler les affligez ; il courut au Temple : la jeune Enfant étoit couronnée de fleurs, vêtué de blanc, couverte de ses cheveux : deux de ses Freres la conduisoient par la main, & sa mere la suivoit avec une grosse troupe d'hommes & de femmes ; la plus ancienne des Vestales attendoit à la porte du Temple. En même tems Lutin cria à tuë-tete : Arrêtez, arrêtez, mauvais Freres, Mere in-

considérée, arrêtez, le Ciel s'oppose à cette injuste cérémonie! Si vous passés outre, vous serez écrasés comme des Grenouilles. On regardoit de tous côtez sans voir d'où venoient ces terribles menaces. Les freres dirent que c'étoit l'Amant de leur Sœur, qui s'étoit caché au fonds de quelque trou pour faire ainsi l'Oracle. Mais Lutin en colere prit un long bâton & leur en donna cent coups: On voyoit hauffer & baisser le bâton sur leurs épaules, comme un marteau dont on auroit frappé l'enclume; il n'y avoit plus moyen de dire que les coups n'étoient pas réels. La frayeur saisit les Vestales, elles s'enfuirent; chacun en fit autant: Lutin resta avec la jeune Victime; il ôta promptement son petit Chapeau, & lui demanda en quoi il pouvoit la servir: Elle lui dit avec plus de hardiesse qu'on n'en auroit attendu d'une Fille de son âge, qu'il y avoit un Cavalier qui ne lui étoit pas indifferant, mais qu'il lui manquoit du bien; il leur secoüa tant la Rose de la Fée Gentille, qu'il leur laissa dix millions: ils se marierent & vécutrent très heureux.

La dernière aventure qu'il eut fut
la

la plus agréable ; en entrant dans une grande Forêt , il entendit les cris plaintifs d'une jeune personne : il ne douta point qu'on ne lui fît quelque violence ; il regarda de tous côtez , enfin il apperçut quatre hommes bien armez qui emmenoient une Fille qui paroïſſoit avoir treize ou quatorze ans. Il s'aprocha au plus vîte , & leur cria : Que vous a fait cette enfant pour la traiter comme une esclave ? Ha , ha , mon petit Seigneur , dit le plus aparent de la troupe ; & de quoi vous mêlez-vous ? Je vous ordonne , ajoûta Léandre , de la laisser tout à l'heure. Oüi , oüi , nous n'y manquerons pas , s'écrierent-ils en riant. Le Prince en colere se jette par terre , & met le petit Chapeau rouge , car il ne trouvoit pas trop nécessaire d'ataquer lui seul quatre hommes qui étoient assez forts pour en battre douze.

Quand il eut son petit Chapeau , bien fin qui l'auroit vû ; les voleurs dirent : il a fui , ce n'est pas la peine de le chercher , atrapons seulement son cheval. Il y en eut un qui resta avec la jeune Fille pour la garder , pendant que les trois autres coururent après

après Gris-de-lin qui leur donnoit bien de l'exercice. La petite Fille continuoit de crier & de se plaindre : Helas , ma belle Princesse , disoit-elle , que j'étois heureuse dans vôtre Palais ! Comment pourrai-je vivre éloignée de vous ? Si vous sçaviez ma triste aventure , vous enverriez vos Amazones après la pauvre Abricotine. Léandre l'écoutoit , & sans tarder il saisit les bras du voleur qui la retenoit , & l'attacha contre un arbre , sans qu'il eût le tems ni la force de se défendre , car il ne voyoit pas même celui qui le lioit. Aux cris qu'il fit , il y eut un de ses Camarades qui vint tout essoufflé , & lui demanda qui l'avoit attaché. Je n'en sçai rien , dit-il , je n'ai vû personne. C'est pour t'excuser , dit l'autre ; mais je sçai depuis long tems que tu n'es qu'un poltron ; je vais te traiter comme tu le mérites : il lui donna une vingtaine de coups d'étrivieres.

Lutin se divertissoit fort à le voir crier ; puis s'approchant du second voleur , il lui prit les bras , & l'attacha vis-à-vis de son Camarade. Il ne manqua pas alors de lui dire : Hé-bien , brave homme , qui vient donc
de

de te garroter ? N'es-tu pas un grand poltron de l'avoir souffert ? L'autre ne disoit mot, & baissoit la tête de honte, ne pouvant imaginer par quel moyen il avoit été ataché sans avoir vû personne.

Cependant Abricotine profita de ce moment, sans sçavoir même où elle alloit. Léandre ne la voyant plus, apela trois fois Gris-de-lin, qui se sentant pressé d'aller trouver son Maître ; se défit en deux coups de pied des deux voleurs qui l'avoient poursuivi ; il cassa la tête de l'un, & trois côtes de l'autre. Il n'étoit plus question que de rejoindre Abricotine, car elle avoit paru fort jolie à Lutin ; il souhaita d'être où étoit cette jeune Fille : En mesme tems il y fut, il la trouva si lasse, si lasse, qu'elle s'appuyoit contre les arbres ne pouvant se soutenir. Lors qu'elle aperçut Gris de-lin qui venoit si gaillement, elle s'écria : Bon, voici un joli Cheval qui rapportera Abricotine au Palais des Plaisirs. Lutin l'entendoit bien, mais elle ne le voyoit pas. Il s'approche, Gris-de-lin s'arrête, elle se jette dessus ; Lutin la serre entre ses bras, & la met
dou-

doucement devant lui. O qu'Abri-
cotine eut de peur de sentir quel-
qu'un, & de ne voir personne! Elle
n'osoit remüer, elle fermoit les yeux
de peur d'apercevoir un Esprit; elle
ne disoit pas un pauvre petit mot. Le
Prince qui portoit touÿours dans ses
poches les meilleures dragées du
monde, lui en voulut mettre dans la
bouche; mais elle ferroit les dents &
les lévres.

Enfin, il ôta son petit Chapeau &
lui dit, Comment, Abricotine, vous
êtes bien timide de me craindre si
fort; c'est moi qui vous ai tirée de la
main des voleurs! Elle ouvrit les
yeux & le reconnut: Ah, Seigneur, dit-
elle, je vous dois tout! il est vrai que j'a-
vois grand' peur d'être avec un invisi-
ble. Je ne suis point invisible, re-
pliqua-t-il, mais apparemment que
vous aviez mal aux yeux, & que cela
vous empêchoit de me voir. Abri-
cotine le crut, quoi que d'ailleurs el-
le eût beaucoup d'esprit. Après avoir
parlé quelque tems de choses indiffe-
rentes, Léandre la pria de lui a-
prendre son âge, son païs, & par
quel hazard elle étoit tombée entre
les mains des voleurs. Je vous ai
trop

trop d'obligation, dit-elle, pour refuser de satisfaire vôtre curiosité ; mais, Seigneur, je vous supplie de songer moins à m'écouter qu'à avancer nôtre voyage.

Une Fée dont le sçavoir n'a rien d'égal, s'entêta si fort d'un certain Prince, qu'encore qu'elle fût la première Fée qui eût eu la foiblesse d'aimer, elle ne laissa pas de l'épouser en dépit de toutes les autres qui lui représentoient sans cesse le tort qu'elle faisoit à l'ordre de Féerie ; elles ne voulurent plus qu'elle demeurât avec elles : & tout ce qu'elle pût faire, ce fut de se bâtir un grand Palais proche de leur Royaume. Mais le Prince qu'elle avoit épousé se lassa d'elle : il étoit au desespoir de ce qu'elle devoit tout ce qu'il faisoit. Dès qu'il avoit le moindre penchant pour une autre elle lui faisoit le sabat, & rendoit laide à faire peur la plus jolie personne du monde.

Ce Prince se trouvant gêné par l'excès d'une tendresse si incommode partit un beau matin sur des Chevaux de poste, & s'en alla bien loin, bien loin se fourrer dans un grand trou au fonds d'une montagne, afin qu'elle
ne.

ne pût le trouver. Cela ne réussit pas, elle le suivit, & lui dit qu'elle étoit grosse; qu'elle le conjuroit de revenir à son Palais, qu'elle lui donneroit de l'argent, des Chevaux, des Chiens, des Armes; qu'elle feroit faire un Manège, un Jeu de paume & un Mail pour le divertir: tout cela ne put le persuader, il étoit naturellement opiniâtre & libertin. Il lui dit cent duretés: il l'apela vieille Fée & Loup-garou. Tu es bien heureux, lui dit-elle, que je sois plus sage que tu n'es fou; car je ferois de toi, si je voulois un Chat criant éternellement sur les goutieres, ou un vilain Crapaud barbotant dans la bouë, ou une Citrouille, ou une Choüette: Mais le plus grand mal que je puisse te faire, c'est de t'abandonner à ton extravagance; demeure dans ton trou, dans ta caverne obscure avec les Ours, apelle les Berges du voisinage; tu connoîtras avec letems la différence qu'il y a entre des Païsanes, ou une Fée comme moi, qui peut se rendre aussi Charmante qu'elle veut.

Elle rentra aussi-tôt dans son Carrosse volant, & s'en alla plus vite qu'un

qu'un Oiseau. Dès qu'elle fut de retour elle transporta son Palais, elle en chassa les Gardes & les Officiers, elle prit des femmes de race d'Amazones; elle les envoya autour de son Isle pour y faire une garde exacte, afin qu'aucun homme n'y pût entrer: elle nomma ce lieu l'Isle des Plaisirs tranquilles; elle disoit toujours qu'on n'en pouvoit avoir de véritables quand on faisoit quelque société avec les hommes; elle éleva sa Fille dans cette opinion; il n'a jamais été une plus belle personne; c'est la Princeesse que je fers: & comme les plaisirs regnent avec elle, on ne vieillit point dans son Palais; telle que vous me voyez j'ai plus de deux cens ans. Quand ma Maîtresse fut grande, sa Mere la Fée lui laissa son Isle; elle lui donna des leçons excellentes pour vivre heureuse; elle retourna dans le Royaume de Féerie: & la Princeesse les plaisirs tranquilles gouverne son Etat d'une maniere admirable.

Il ne me souvient pas depuis que je suis au monde, d'avoir vû d'autres hommes que les voleurs qui m'avoient enlevée, & vous, Seigneur: Ces gens là m'ont dit qu'ils étoient envoyez

yez par un certain laid & mal bâti, appelé Furibon, qui aime ma Maîtresse, & n'a jamais vû que son portrait; ils rodoient autour de l'Isle, sans oser y mettre le pied, nos Amazones sont trop vigilantes pour laisser entrer personne: Mais comme j'ai soin des Oiseaux de la Princesse, je laissai envoyer son beau Perroquet; & dans la crainte d'être grondée, je sortis imprudemment de l'Isle pour l'aller chercher; ils m'attraperent, & m'auroient emmenée avec eux sans vôtre secours.

Si vous êtes sensible à la reconnoissance, dit Léandre, ne puis-je pas esperer, belle Abricotine, que vous me ferez entrer dans l'Isle des plaisirs tranquilles, & que je verrai cette merveilleuse Princesse qui ne vieillit point? Ah, Seigneur, lui dit-elle, nous serions perdus vous & moi si nous faisons une telle entreprise! il vous doit être aisé de vous passer d'un bien que vous ne connoissez point: vous n'avez jamais été dans ce Palais, figurez-vous qu'il n'y en a point. Il n'est pas si facile que vous le pensez, repliqua le Prince, d'ôter de sa mémoire les choses qui s'y placent agréable-

blement ; & je ne conviens pas avec vous que ce soit un moyen bien sûr pour avoir des plaisirs tranquilles d'en bannir absolument nôtre sexe. Seigneur , répondit-elle , il ne m'appartient pas de décider là-dessus ; je vous avouë même que si tous les hommes vous ressembloient , je serois bien d'avis que la Princesse fit d'autres Loix : Mais puisque n'en ayant jamais vû que cinq , j'en ai trouvé quatre si méchans , je couclus que le nombre des mauvais est trop supérieur à celui des bons , & qu'il vaut mieux les bannir tous.

En parlant ainsi , ils arriverent au bord d'une grosse riviere : Abricotine sauta légèrement à terre : Adieu , Seigneur , dit-elle au Prince , en lui faisant une profonde révérence ; je vous souhaite tant de bonheur , que toute la terre soit pour vous. Voici l'Isle des plaisirs ; retirez vous promptement , de crainte que nos Amazones ne vous aperçoivent. Et moi , dit-il , belle Abricotine , je vous souhaite un cœur sensible , afin d'avoir quelquefois part dans vôtre souvenir.

En même tems il s'éloigna , & fut dans le plus épais d'un bois qu'il voyoit

voyoit proche de la riviere; il ôta la selle & la bride à Gris-de-lin, pour qu'il pût se promener & paître l'herbe: il mit le petit Chapeau rouge, & se souhaita dans l'Isle des Plaisirs tranquiles. Son souhait s'acomplit sur le champ; il se trouva dans le lieu du monde le plus beau & le moins commun.

Le Palais étoit d'or pur; il s'élevoit dessus des figures de cristal & de pierreries, qui representoient le Zodiaque & toutes les merveilles de la Nature, les Sciences & les Arts, les Elemens, la Mer & les Poissons, la Terre & les Animaux, les Chasses de Diane avec ses Nimphes, les Nobles exercices des Amazones, les Amusemens de la Vie champêtre, les Troupeaux des Bergeres & leurs Chiens, les soins de la Vie rustique, l'Agriculture, les Moissons, les Jardins, les Fleurs, les Abeilles; & parmi tant de differentes choses, il n'y paroissoit ni hommes, ni garçons pas un pauvre petit Amour; la Fée avoit été trop en colere contre son léger Epoux, pour faire grace à son sexe infidele.

Abricotine ne m'a point trompé,
dit

dit le Prince en lui-même ; l'ona banni de ces lieux jusqu'à l'idée des hommes: voyons donc s'ils y perdent beaucoup. Il entra dans le Palais, & rencontroit à chaque pas des choses si merveilleuses, que, lors qu'il y avoit une fois jetté les yeux, il se faisoit une violence extrême pour les en retirer: l'or & les diamans étoient bien moins rares par leurs qualitez, que par la maniere dont ils étoient employez. Il voyoit de tous côtez de jeunes personnes d'un air doux, innocent, riantes & belles comme le beau jour; il traversa un grand nombre de vastes Apartemens: les uns étoient remplis de ces beaux morceaux de la Chine, dont l'odeur jointe à la bizarrerie des couleurs & des figures, plaisent infiniment: d'autres étoient de Porcelaine si fines, que l'on voyoit le jour au travers des mailles qui en étoient faites: d'autres étoient de cristal de roche gravé: il en avoit d'ambre & de corail, de lapis, d'agate, de cornaline, & celui de la Princeffe étoit tout entier de grandes glaces de miroirs; car on ne pouvoit trop multiplier un objet si charmant.

Son

Son Trône étoit fait d'une seule perle creusée en coquille, où elle s'asseyoit fort commodément : il étoit environné de girandoles garnies de rubis & de diamans ; mais c'étoit moins que rien auprès de l'incomparable beauté de la Princesse. Son air enfantin avoit toutes les graces des plus jeunes personnes, avec toutes les manieres de celles qui sont déjà formées. Rien n'étoit égal à la douceur & à la vivacité de ses yeux : Il étoit impossible de lui trouver un défaut : elle sourioit gracieusement à ses Filles d'Honneur, qui s'étoient ce jour-là vêtues en Nymphes pour la divertir.

Comme elle ne voyoit point Abricotine, elle leur demanda où elle étoit. Les Nymphes répondirent qu'elles l'avoient cherchée inutilement, qu'elle ne paroissoit point. Lutin mourant d'envie de causer prit un petit ton de voix de Perroquet (car il y en avoit plusieurs dans la chambre) & dit : Charmante Princesse, Abricotine reviendra bien tôt ; elle couroit grand risque d'être enlevée, sans un jeune Prince qu'elle a trouvé. La Princesse demeur

sur

surprise de ce que lui disoit Perroquet, car il avoit répondu très juste : Vous êtes bien joli, petit Perroquet ; lui dit-elle, mais vous avez l'air de vous tromper ; & quand Abricotine sera venuë elle vous fouëttera. Je ne serai point fouëté, répondit Lutin, contrefaisant toujourns le Perroquet ; elle vous contera l'envie qu'avoit cét étranger de pouvoir venir dans ce Palais, pour détruire dans vôtre esprit les fausses idées que vous avez prises contre son sexe. En verité, Perroquet, s'écria la Princesse, c'est dommage que vous ne soyez pas tous les jours aussi aimable, je vous aimerois chérement. Ah ! s'il ne faut que causer pour vous plaire, repliqua Lutin, je ne cesse-rais pas un moment de parler. Mais, continua la Princesse, ne jureriez-vous pas que Perroquet est Sorcier ? Il est bien plus amoureux que Sorcier, dit-il. Dans ce moment Abricotine entra, & vint se jeter aux pieds de sa belle Maîtreffe : elle lui aprit son aventure, & lui fit le portrait du Prince avec des couleurs fort vives & fort avantageuses.

J'aurois haï tous les hommes, ajouta-t-elle, si je n'avois pas vû celui-là.

Ah, Madame, qu'il est charmant ! son air & toutes ses manieres ont quelque chose de noble & de spirituel ; & comme tout ce qu'il dit plaît infiniment, je croi que j'ai bien fait de ne le pas amener. La Princesse ne repliqua rien là-dessus, mais elle continua de questionner Abricotine sur le Prince ; si elle ne sçavoit point son nom, son país, sa naissance, d'où il venoit, où il alloit ; & ensuite elle tomba dans une profonde réverie.

Lutin examinoit tout ; & continuant de parler comme il avoit commencé : Abricotine est une ingrate, Madame, dit-il ; ce pauvre Etranger mourra de chagrin s'il ne vous voit pas. Hé-bien, Perroquet, qu'il en meure répondit la Princesse en soupirant ; & puisque tu te mêles de raisonner en personne d'esprit, & non pas en petit Oiseau, je te défends de me parler jamais de cet Inconnu.

Léandre étoit ravi de voir que le recit d'Abricotine & celui du Perroquet avoient fait tant d'impression sur la Princesse ; il la regardoit avec un plaisir qui lui fit oublier ses sermens de n'aimer de sa vie : il n'y avoit

avoit aussi aucune comparaison à faire entre elle & la Coquette Blondine : Est-il possible, disoit-il en lui-même, que ce chef-d'œuvre de la Nature, que ce Miracle de nos jours demeure éternellement dans une Isle, sans qu'aucun mortel ose en approcher ? Mais, continuoit-il, de quoi m'importe que tous les autres en soient bannis, puisque j'ai le bonheur d'y être, que je la vois, que je l'entens, que je l'admire, & que je l'aime déjà éperdûment !

Il étoit tard, la Princesse passa dans un Salon de marbre & de porphyre, où plusieurs Fontaines jaillissantes entretenoient une agréable fraîcheur. Dès qu'elle fut entrée la simphonie commença, & l'on servit un souper somptueux. Il y avoit dans les côtez de la Sale de longues volieres remplies d'Oiseaux rares dont Abricotine prenoit soin.

Léandre avoit appris dans ses voyages la maniere de chanter comme eux, il en contrefit même qui n'y étoient pas. La Princesse écoute, regarde, s'émerveille, sort de table, & s'aproche. Lutin gazouille la moitié plus fort & plus haut ; & pre-

nant la voix d'un Serin de Canarie, il dit ces paroles, où il fit un Air impromptu.

*Les plus beaux jours de la vie
S'écoulent sans agrément,
Si l'amour n'est de la partie
On les passe tristement :
Aimez, aimez tendrement,
Tout ici vous y convie ;
Faites le choix d'un Amant,
L'Amour même vous en prie.*

La Princesse encore plus surprise, fit venir Abricotine, & lui demanda si elle avoit appris à chanter à quelqu'un de ses Serins. Elle lui dit que non ; mais qu'elle croyoit que les Serins pouvoient bien avoir autant d'esprit que les Perroquets. La Princesse sourit, & s'imagina qu'Abricotine avoit donné des leçons à la Gente Volatile ; elle se remit à table pour achever son souper.

Léandre avoit fait assez de chemin pour avoir bon appetit ; il s'approcha de ce grand repas, dont la seule odeur réjouïssoit. La Princesse avoit un Chat bleu fort à la mode qu'elle aimoit

aimoit beaucoup ; une de ses Filles d'Honneur le tenoit entre ses bras, elle lui dit : Madame, je vous avertis que Blüet a faim ; on le mit à table avec une petite assiette d'or, & dessus une serviette à dentelle bien pliée : il avoit un Grelot d'or avec un Colier de perles ; & d'un air de Rominagrobis il commença de manger. Ho, ho, dit Lutin en lui-même, un gros Matou bleu, qui n'a peut-être jamais pris de Souris, & qui n'est pas assurément de meilleure maison que moi, a l'honneur de manger avec ma belle Princesse ! je voudrois bien sçavoir s'il l'aime autant que je le fais, & s'il est juste que je n'avale que la fumée quand il croque de bons morceaux ? Il ôta tout doucement Chat bleu, il s'assit dans le fauteuil & le mit sur lui, personne ne voyoit Lutin : Comment l'auroit-on vû, il avoit le petit Chapeau rouge ? La Princesse mettoit Perdreaux, Cailleteaux, Faisandeaux sur l'assiette d'or de Blüet ; Perdreaux, Cailleteaux, Faisandeaux disparoissoient en un moment ; toute la Cour disoit : Jamais Chat bleu n'a mangé d'un plus grand appetit. Il y avoit des ragoûts

excellens, Lutin prenoit une fourchette, & tenant la patte du Chat il tâtoit des ragoûts : il la tiroit quelquefois un peu trop fort ; Blüet n'entendoit point raillerie, il miauloit & vouloit égratigner comme un Chat defespéré ; la Princeffe disoit : que l'on approche cette tourte ou cette fricassée du pauvre Blüet ; voyez comme il crie pour en avoir ! Léandre rioit tout bas d'une si plaisante aventure, mais il avoit grand' soif, n'étant point acoutumé à faire de si longs repas sans boire ; il atrapa un gros melon avec la patte du Chat, qui le defaltéra un peu : & le souper étant presque fini, il courut au bufet, & prit deux bouteilles d'un nectar délicieux.

La Princeffe entra dans son Cabinet ; elle dit à Abricotine de la suivre, & de fermer la porte : Lutin marchoit sur ses pas, & se trouva en tiers sans être aperçu. La Princeffe dit à sa Confidente : Avouë-moi que tu as exagéré en me faisant le portrait de cet Inconnu ; il n'est pas, ce me semble, possible qu'il soit si aimable. Je vous proteste, Madame, repliqua-t-elle que si j'ai manqué en quelque chose

se c'est à n'en avoir pas dit assez. La Princesse soupira & se tût pour un moment ; puis reprenant la parole : Je te sçai bon gré , dit-elle , de lui avoir refusé de l'amener avec toi. Mais, Madame , répondit Abricotine (qui étoit une franche finette , & qui pénétoit déjà les penées de sa Maîtresse) quand il seroit venu admirer les merveilles de ces beaux lieux, quel mal vous en pouvoit-il arriver ? Voulez-vous être éternellement inconnuë dans un coin du monde , cachée au reste des mortels ? De quoi vous sert tant de grandeur , de pompe , de magnificence si elle n'est vûë de personne ? Tais toi , tais toi , petite causeuse , dit la Princesse , ne trouble point l'heureux repos dont je jouis depuis six cens ans. Penses-tu que si je menois une vie inquiète & turbulente j'eusse vécu un si grand nombre d'années ? Il n'y a que les plaisirs innocens & tranquiles qui puissent produire de tels effets. N'avons-nous pas lû dans les plus belles histoires les révolutions des plus grands Etats , les coups imprévûs d'une fortune inconstante , les desordres inouïs de l'amour , les peines de l'absence ou de

la jalousie ? Qu'est-ce qui produit toutes ces alarmes & toutes ces afflictions ? le seul commerce que les humains ont les uns avec les autres : Je suis, graces aux soins de ma Mere, exemte de toutes ces traverses ; je ne connois ni les amertumes du cœur, ni les desirs inutiles, ni l'envie, ni l'amour, ni la haine ; ah, vivons, vivons touûjours avec la même indifférence !

Abricotine n'osa répondre ; la Princesse atendit quelque tems, puis elle lui demanda si elle n'avoit rien à dire. Elle repliqua qu'elle pensoit qu'il étoit donc bien inutile d'avoir envoyé son portrait dans plusieurs Cours, où il ne serviroit qu'à faire des miserables ; que chacun auroit envie de la voir ; & que n'y pouvant réüffir ils se desespéreroient. Je t'avouë, malgré cela, dit la Princesse, que je voudrois que mon Portrait tombât entre les mains de cet Etranger dont tu ne sçais point le nom. Hé, Madame, repondit-elle, n'a-t-il pas déjà un desir assez violent de vous voir ? voudriez-vous l'augmenter ? Oüi s'écria la Princesse ; un certain mouvement de vanité qui m'avoit été in-

connu

connu jusqu'à present m'en fait naître l'envie. Lutin écoutoit tout sans en perdre un mot ; il y en avoit plusieurs qui lui donnoient de flatueuses espérances, & quelques autres les détruisoient absolument.

Il étoit tard, la Princesse entra dans sa chambre pour se coucher. Lutin auroit bien voulu la suivre à sa toilette ; mais encore qu'il le pût le respect qu'il avoit pour elle l'en empêcha ; il lui sembloit qu'il ne devoit prendre que les libertez qu'elle auroit bien voulu lui acorder : & sa passion étoit si délicate & si ingénieuse, qu'il se tourmentoit sur les plus petites choses.

Il entra dans un cabinet proche de la chambre de sa Princesse, pour avoir au moins le plaisir de l'entendre parler. Elle demandoit dans ce moment à Abricotine, si elle n'avoit rien vû d'extraordinaire dans son petit voyage. Madame, lui dit-elle, j'ai passé par une Forêt où j'ai vû des animaux qui ressembloient à des enfans ; ils sautent & dansent sur les arbres comme des Ecureuils ; ils sont fort laids, mais leur adresse est sans pareille. Ah que j'en voudrois avoir,

I 5

dit

dit la Princeſſe; ſ'ils étoient moins légers, on en pourroit atraper.

Lutin, qui avoit paſſé par cette Forêt, ſe douta bien que c'étoit des Singes: auffi-tôt il ſ'y ſouhaita; il en prit une douzaine de gros, de petits, & de pluſieurs couleurs différentes; il les mit avec bien de la peine dans un grand ſac, puis il ſe ſouhaita à Paris, où il avoit entendu dire que l'on trouvoit tout ce qu'on vouloit pour de l'argent. Il fut acheter chez Dautel, qui eſt un curieux, un petit Caroffe tout d'or, où il fit ateler fix Singes verts, avec de petits harnois de marroquin couleur de feu garnis d'or; il alla enſuite chez Brioché fameux Joueur de Marionnettes, il y trouva deux Singes de mérite: le plus ſpirituel ſ'apeloit Briſcambrille, & l'autre Perceforêt, qui étoient très-galans & bien élevez: il habilla Briſcambrille en Roi, & le mit dans le Caroffe; Perceforêt ſervoit de Cocher; les autres Singes étoient vêtus en Pages; jamais rien n'a été plus gracieux. Il mit le Caroffe & les Singes botez dans le même ſac; & comme la Princeſſe n'étoit pas encore couchée, elle entendit dans ſa Galerie

rie le bruit du petit Carosse, & ses Nymphes vinrent lui conter l'arrivée du Roi des Nains. En même tems le Carosse entra dans sa chambre avec le cortège Singenois ; les Singes de Campagne ne laissoient pas de faire des tours de passe-passe, qui valoient bien ceux de Brisecambrille & de Perceforêt. Pour dire la verité, Lutin conduisoit toute la Machine : il tira le Magot du petit Carosse d'or, lequel tenoit une boëte couverte de diamans, qu'il presenta de fort bonne grace à la Princesse. Elle l'ouvrit promptement, & trouva dedans un Billet où elle lut ces Vers.

Que de beautez, que d'agrémens !

Palais délicieux que vous êtes charmans !

Mais vous ne l'êtes pas encore.

Autant que celle que j'adore.

Bienheureuse tranquillité

Qui regnez dans ce lieu champêtre,

Je perds chez vous ma liberté

Sans oser en parler ni me faire connoître.

Il est aisé de juger de sa surprise : Brisecambrille fit signe à Perceforêt de venir danser avec lui. Tous les Fagotins si renommez n'approchent en rien de l'habileté de ceux-ci. Mais la Princesse inquiète de ne pouvoir deviner d'où venoient ces Vers, congédia les Baladins plutôt qu'elle n'auroit fait, quoiqu'ils la divertissent infiniment, & qu'elle eût fait d'abord des éclats de rire à s'en trouver mal. Enfin, elle s'abandonna toute entière à ses réflexions, sans qu'elle pût démêler un mystère si caché.

Léandre content de l'attention avec laquelle ses Vers avoient été lûs, & du plaisir que la Princesse avoit pris à voir les Singes, ne songea qu'à prendre un peu de repos, car il en avoit grand besoin : Mais il craignoit de choisir un Apartement occupé par quelqu'une des Nymphes de la Princesse ; il demeura quelque tems dans la grande Galerie du Palais ; ensuite il descendit, il trouva une porte ouverte : il entra sans bruit dans un Apartement bas, le plus beau & le plus agréable que l'on ait jamais vû ; il y avoit un lit de gaze dor & vert
rele-

relevé en festons avec des cordons de perles & des glands de rubis & d'émeraudes. Il faisoit déjà assez de jour pour pouvoir admirer l'extraordinaire magnificence de ce meuble. Après avoir bien fermé la porte, il s'endormit : Mais le souvenir de sa belle Princesse le réveilla plusieurs fois, & il ne put s'empêcher de pousser d'amoureux soupirs vers elle.

Il se leva de si bonne heure, qu'il eut le tems de s'impacienter jusqu'au moment qu'il pouvoit la voir. Et regardant de tous côtez, il aperçut une toile préparée & des couleurs : il se souvint en même tems de ce que sa Princesse avoit dit à Abricotine sur son Portrait ; & sans perdre un moment (car il peignoit mieux que les plus excellens Maîtres) il s'affit devant un grand miroir, & fit son Portrait ; il peignit dans un ovalle celui de la Princesse, l'ayant si vivement dans son imagination, qu'il n'avoit pas besoin de la voir pour cette première ébauche : il perfectionna ensuite l'ouvrage sur elle sans qu'elle s'en aperçût. Et comme c'étoit l'envie de lui plaire qui le faisoit travailler, jamais l'ortrait n'a été mieux fini

fini : il s'étoit peint un genou en terre, soutenant le Portrait de la Princesse d'une main, & de l'autre un rouleau où il y avoit écrit :

Elle est mieux dans mon cœur.

Lors qu'elle entra dans son Cabinet, elle fut étonnée d'y voir le Portrait d'un homme ; elle y attachas ses yeux avec une surprise d'autant plus grande qu'elle y reconnut aussi le sien, & que les paroles qui étoient écrites sur le rouleau, lui donnoient une ample matiere de curiosité & de rêverie : elle étoit seule dans ce moment, elle ne scavoit que juger d'une aventure si extraordinaire ; mais elle se persuadoit que c'étoit Abricotine qui lui avoit fait cette galanterie : il ne restoit qu'à scavoir si le Portrait de ce Cavalier étoit l'effet de son imagination, ou s'il avoit un original ; elle se leva brusquement, & courut appeler Abricotine. Lutin étoit déjà avec le petit Chapeau rouge dans le Cabinet, fort curieux d'entendre ce qui s'alloit passer.

La Princesse dit à Abricotine de jetter les yeux sur cette peinture, &
de

de lui en dire son sentiment. Dès qu'elle l'eut regardée, elle s'écria : Je vous proteste, Madame, que c'est le Portrait de ce généreux Etranger auquel je dois la vie. Oui, c'est lui, je n'en puis douter ; voilà ses traits, sa taille, ses cheveux & son air. Tu ne te ferois d'être surprise, dit la Princesse en souriant, mais c'est toi qui l'as mis ici. Moi, Madame, reprit Abricotine ! je vous jure que je n'ai vu de ma vie ce Tableau ; serois-je assez hardie pour vous cacher une chose qui vous intéresse ? Et par quel miracle seroit-il entre mes mains ? Je ne sçai point peindre, il n'a jamais entré d'homme dans ces lieux ; le voilà cependant peint avec vous. Je suis saisie de peur, dit la Princesse, il faut que quelque Démon l'ait apporté. Madame, dit Abricotine, ne seroit-ce point l'Amour ? Si vous le croyez comme moi, j'ose vous donner un conseil ; brûlons-le tout à l'heure. Quel dommage, dit la Princesse en soupirant ! il me semble que mon Cabinet ne peut être mieux orné que par ce Tableau, elle le regardoit, en disant ces mots : Mais Abricotine s'opiniâtra à soutenir qu'elle devoit brû-

208 L E P R I N C E
brûler une chose qui ne pouvoit être
venuë-là que par un pouvoir magi-
que. Et ces paroles :

Elle est mieux dans mon cœur ,

dit la Princesse, les brûlerons-nous-
aussi ? Il ne faut faire grace à rien , ré-
pondit Abricotine, pas même à vôtre
Portrait.

Elle courut sur le champ querir du
feu. La Princesse s'aprocha d'une
fenêtre, ne pouvant plus regarder un
Portrait qui faisoit tant d'impression
sur son cœur; mais Lutin ne voulant
pas souffrir qu'on le brûlât, il profita
de ce moment pour le prendre, &
pour se sauver sans qu'elle s'en aper-
çût. Il étoit à peine sorti de son Ca-
binet, qu'elle se tourna pour voir en-
core ce Portrait enchanteur qui lui
plaisoit si fort. Quelle fut sa surprise
de ne le trouver plus ! Elle cherche
de tous côtez ; Abricotine rentre,
elle lui demande si c'est elle qui vient
de l'ôter ; elle l'assure que non ; &
cette dernière aventure acheve de les
effrayer.

Aussi-tôt il cacha le Portrait & re-
vint sur ses pas ; il avoit un extrême
plaisir

plaisir d'entendre & de voir si souvent sa belle Princeſſe ; il mangeoit tous les jours à ſa table avec Chat bleu, qui n'en faiſoit pas meilleure chere ; cependant il manquoit beaucoup à la ſatisfaction de Lutin, puisqu'il n'oſoit ni parler, ni ſe faire voir ; & il eſt rare qu'un inviſible ſe faiſſe aimer.

La Princeſſe avoit un goût univerſel pour les belles choſes ; dans la ſituation où étoit ſon cœur, elle avoit beſoin d'amuſement. Comme elle étoit un jour avec toutes ſes Nymphes, elle leur dit qu'elle auroit un grand plaisir de ſçavoir comme les Dames étoient vêtues dans les différentes Cours de l'Univers, afin de ſ'habiller de la maniere la plus galante. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Lutin à courir l'Univers ; il enfonce ſon petit Chapeau rouge, & ſe ſouhaita en la Chine ; il achete là les plus belles étoffes, & prend un modele d'habits : il vole à Siam, où il en uſe de même ; il parcourt toutes les quatre parties du monde en trois jours : à meſure qu'il étoit chargé il venoit au Palais des Plaiſirs tranquilles, cacher dans une chambre tout ce qu'il

qu'il aportoit. Quand il eut ainsi rassemblé un nombre de raretez infinies (car l'argent ne lui coûtoit rien, & sa Rose en fournissoit sans cesse) il fut acheter cinq ou six douzaines de Poupées qu'il fit habiller à Paris; c'est l'endroit du monde où les modes ont le plus de cours. Il y en avoit de toutes manieres, & d'une magnificence sans pareille: Lutin les arrangea dans le Cabinet de la Princeesse.

Lors qu'elle y entra, l'on n'a jamais été plus agréablement surpris: chacune tenoit un present, soit montres, bracelets, boutons de diamans coliers; la plus aparente avoit une boîte de Portrait. La Princeesse l'ouvrit, & trouva celui de Léandre; l'idée qu'elle conservoit du premier, lui fit reconnoître le second. Elle fit un grand cri; puis regardant Abricotine, elle lui dit: Je ne sçai que comprendre à tout ce qui se passe depuis quelque tems dans ce Palais: mes Oiseaux y sont pleins d'esprit; il semble que je n'aye qu'à former des souhaits pour être obeïe; je voi deux fois le Portrait de celui qui t'a sauvée de la main des voleurs: voilà des étoffes, des diamans, des broderies,

des

des dentelles, & des raretez infinies. Quelle est donc la Fée, quel est le Démon qui prend soin de me rendre de si agréables services ? Léandre l'entendant parler, écrivit ces mots sur ses tablettes, & les jetta aux pieds de la Princeſſe.

*Non, je ne ſuis Démon ni Fée ;
Je ſuis un Amant malheureux
Qui n'oſe paroître à vos yeux ,
Plaignez du moins ma deſtinée*
LE PRINCE LUTIN.

Les tablettes étoient ſi brillantes d'or & de pierreries, qu'auffi-tôt elle les aperçut ; elle les ouvrit, & lut ce que Lutin avoit écrit, avec le dernier étonnement : Cet Inviſible eſt donc un Monſtre, diſoit-elle, puifqu'il n'oſe ſe montrer. Mais ſ'il étoit vrai qu'il eût quelque atachement pour moi, il n'auroit guere de délicateſſe de me preſenter un Portrait ſi touchant : il faut qu'il ne m'aime point, d'expoſer mon cœur à cette épreuve ; ou qu'il ait bonne opinion de lui-même, de ſe croire encore plus aimable. J'ai entendu dire, Madame,
me,

me, repliqua Abricotine, que les Lutins sont composez d'air & de feu; qu'ils n'ont point de corps, & que c'est seulement leur esprit & leur volonté qui agit. J'en suis tres aise, repliqua la Princeſſe, un tel Amant ne peut guere troubler le repos de ma vie.

Léandre étoit ravi de l'entendre & de la voir ſi occupée de ſon Portrait: il ſe ſouvint qu'il y avoit dans une grotte où elle alloit ſouvent, un piédeſtal ſur lequel on devoit poſer une Diane qui n'étoit pas encore finie; il ſ'y plaça avec un habit extraordinaire, couronné de lauriers, & tenant une lyre à la main, dont il jouoit mieux qu'Apollon. Il atendoit impatiemment que ſa Princeſſe ſ'y rendît, comme elle faiſoit tous les jours. C'étoit le lieu où elle venoit rêver à l'Inconnu; ce que lui en avoit dit Abricotine, joint au plaisir qu'elle avoit à regarder le Portrait de Léandre, ne lui laiſſoit plus guere de repos: elle aimoit la ſolitude; & ſon humeur enjouée avoit ſi fort changé, que ſes Nymphes ne la reconnoiſſoient plus.

Lors qu'elle entra dans la Grotte,
elle

elle fit signe qu'on ne la suivît pas : ses Nymphes s'éloignerent chacune dans des allées séparées ; elle se jeta sur un lit de gazon , elle soupira , elle répandit quelques larmes ; elle parla même , mais c'étoit si bas que Lutin ne put l'entendre : il avoit mis le petit Chapeau rouge pour qu'elle ne le vît pas d'abord ; ensuite il l'ôta , elle l'aperçut avec une surprise extrême ; elle s'imagina que c'étoit une statuë ; car il affectoit de ne point sortir de l'attitude qu'il avoit choisie ; elle le regardoit avec une joye mêlée de crainte : cette vision si peu attenduë l'étonnoit ; mais au fonds le plaisir chassoit la peur , & elle s'accoutumoit à voir une figure si approchante du naturel , lors que le Prince accordant sa lyre à sa voix , chanta ces paroles :

*Que ce séjour est dangereux !
Le plus indifférent y deviendrait sensible !
En vain j'ai prétendu n'être plus amoureux ,*

F'en perds ici l'espoir, la chose est impossible.

*Pourquoi dit-on que ce Palais
Est le lieu des Plaisirs tranquilles ?
F'y perds ma liberté si-tôt que j'y paroiss ,*

Et pour m'en garantir mes soins sont inutiles.

*Je cede à mon ardent amour,
Et voudrois être ici jusqu'à mon dernier
jour.*

Quelque charmante que fût la voix de Léandre, la Princesse ne put résister à la frayeur qui la saisit, elle pâlit tout d'un coup & tomba évanouie. Lutin alarmé, futa du piédestal à terre, & remit son petit Chapeau rouge pour n'être vû de personne. Il prit la Princesse entre ses bras, il la secourut avec un zele & une ardeur sans pareille; elle ouvrit ses beaux yeux, elle regarda de tous côtez comme pour le chercher, elle n'aperçut personne; mais elle sentit quelqu'un auprès d'elle qui lui prenoit les mains, qui les baisoit, qui les mouilloit de larmes; elle fut long-temps sans oser parler; son esprit agité floitoit entre la crainte & l'esperance elle craignoit Lutin, mais elle l'aimoit quand il prenoit la figure de l'Inconnu: Enfin, elle s'écria: Lutin, galant Lutin, que n'êtes-vous celui que je souhaite! A ces mots Lutin alloit se déclarer: mais il n'osa encore le faire. Si j'effraye l'ob
je

et que j'adore, disoit-il ; si elle me raint, elle ne voudra point m'aimer : ces considérations le firent taire, & l'obligerent de se retirer dans un coin de la Grotte.

La Princesse croyant être seule, appela Abricotine, & lui conta les merveilles de la statue animée ; que sa voix étoit céleste, & que dans son vanouissement Lutin l'avoit fort bien secourü. Quel dommage, disoit-elle, que ce Lutin soit difforme & affreux ! Car se peut-il des manières plus gracieuses & plus aimables que les siennes ? Et qui vous a dit, Madame, repliqua Abricotine, qu'il étoit tel que vous vous le figurez ? Pfiné ne croyoit-elle pas que l'Amour étoit un serpent ? Votre aventure a quelque chose de semblable à la sienne, vous n'êtes pas moins belle : Si étoit Cupidon qui vous aimât, ne aimeriez-vous point ? Si Cupidon & l'Inconnu font la même chose, dit la Princesse en rougissant, hélas, je ne puis bien aimer Cupidon ! mais si je suis éloignée d'un pareil bonheur ! Je m'attache à une chimère ; ce Portrait fatal de l'Inconnu, joint à ce que tu m'en as dit, me jet-

tent

tent dans des dispositions si opposées aux préceptes que j'ai reçus de ma Mere, que je ne puis trop craindre d'en être punie. Hé, Madame, dit Abricotine en l'interrompant, n'avez-vous pas déjà assez de peines ? Pourquoi prévoir des malheurs qui n'arriveront jamais ? Il est aisé de s'imaginer tout le plaisir que cette conversation fit à Léandre.

Cependant le petit Furibon toujours amoureux de la Princesse sans l'avoir vûë, atendoit impatiemment le retour de ses quatre hommes qu'il avoit envoyez à l'Isle des Plaisirs tranquiles: il en revint un qui lui rendit compte de tout ; il lui dit qu'elle étoit défenduë par des Amazones ; & qu'à moins que de mener une grosse armée, il n'entreroit jamais dans l'Isle.

Le Roi son Pere venoit de mourir, il se trouva Maître de tout : il affembla plus de quatre cens mille hommes, & partit à leur tête ; c'étoit-là un beau General : Brisecambrille ou Perceforêt auroient mieux fait que lui ; son Cheval de Bataille n'avoit pas une demie aune de haut. Quand les Amazones aperçurent cette grande

armée, elles en vinrent donner avis à la Princeſſe, qui ne manqua pas d'envoyer la fidele Abricotine au Royaume des Fées, pour prier ſa Mere de lui mander ce qu'elle devoit faire pour chaffer le petit Furibon de ſes Etats. Mais Abricotine trouva la Fée fort en colere. Je n'ignore rien de ce que fait ma Fille, lui dit-elle : le Prince Léandre eſt dans ſon Palais; il l'aime, il en eſt aimé : tous mes ſoins n'ont pû la garantir de la tyrannie de l'Amour; la voilà ſous ſon fatal empire. Helas ! le cruel n'eſt pas content des maux qu'il m'a faits, il exerce encore ſon pouvoir ſur ce que j'aimois plus que ma vie : tels ſont les decrets du Deſtin, je ne puis m'y oſer. Retirez-vous, Abricotine, je ne veux plus entendre parler de cette Fille, dont les ſentimens me donnent tant de chagrin.

Abricotine vint apprendre à la Princeſſe ces mauvaiſes nouvelles; il ne ſ'en fallut preſque rien qu'elle ne ſe deſeſpérât. Lutin étoit auprès d'elle ſans qu'elle le vît : il connoiſſoit avec une peine extrême l'excès de ſa douleur. Il n'oſa lui parler dans ce moment; mais il ſe ſouvint que

Furibon étoit fort intéressé, & qu'en lui donnant bien de l'argent, peut-être qu'il se retireroit.

Il s'habilla en Amazone, il se souhaita dans la Forêt pour y prendre son Cheval. Dès qu'il l'eut apelé Gris-de-lin, Gris-de-lin vint à lui sautant & bondissant, car il s'étoit bien ennuyé d'être si long-tems éloigné de son cher Maître. Mais quand il le vit vêtu en femme, il ne le reconnoissoit plus, & craignoit d'être trompé. Léandre arriva au Camp de Furibon. Tout le monde le prit pour une Amazone, tant il étoit beau : on fut dire au Roi qu'une jeune Dame demandoit à lui parler de la part de la Princeffe des Plaisirs tranquilles. Il prit promptement son Manteau Royal, & se mit sur son Trône : l'on eût dit que c'étoit un gros Crapeau qui contrefaisoit le Roi.

Léandre le harangua, & lui dit que la Princeffe préférant une vie douce & paisible aux embarras de la guerre, elle lui envoyoit offrir de l'argent autant qu'il en voudroit, pour qu'il la laissât en paix ; qu'à la vérité s'il refusoit cette proposition, elle ne négligeroit rien pour se dé-

rendre. Furibon repliqua qu'il vou-
 oit bien avoir pitié d'elle ; qu'il lui
 accordoit l'honneur de sa protection,
 & qu'elle n'avoit qu'à lui envoyer
 cent mille mille millions de pis-
 toles, qu'aussi-tôt il retourneroit
 dans son Royaume. Léandre dit que
 l'on seroit trop long-tems à compter
 cent mille mille millions de pis-
 toles ; qu'il n'avoit qu'à dire com-
 bien il en vouloit de chambres plei-
 nes, & que la Princesse étoit assez
 puissante pour n'y pas regarder de si
 près. Furibon demeura bien éton-
 né, qu'au lieu de lui demander à ra-
 tter, on lui proposât d'augmen-
 ter ; il pensa en lui-même qu'il fal-
 loit prendre tout l'argent qu'il pour-
 roit, & puis arrêter l'Amazone &
 la tuer, pour qu'elle ne retournât
 point vers sa Maîtresse.

Il dit à Léandre qu'il vouloit tren-
 te chambres bien grandes toutes rem-
 plies de pièces d'or, & qu'il donnoit
 la Parole Royale qu'il s'en retourne-
 roit. Léandre fut conduit dans les
 chambres qu'il devoit remplir d'or ;
 prit sa rose & la secoüa, la secoüa
 tant & tant qu'il en tomba Pistoles,
 Quadruples, Louis, Ecus d'or, No-

bles à la Rose, Souverains, Guinées, Sequins, cela tomboit comme une grosse pluie; il y a peu de chose dans le monde qui soit plus jolie.

Furibon se ravissoit, s'extasioit; & plus il voyoit d'or, plus il avoit d'envie de prendre l'Amazone & d'atraper la Princeffe. Dès que les trente chambres furent pleines, il cria à ses Gardes: Arrêtez, arrêtez cette friponne, c'est de la fausse monnoye qu'elle m'apporte. Tous les Gardes se voulurent jetter sur l'Amazone; mais en même tems le petit Chapeau rouge fut mis, & Lutin disparut: ils crurent qu'il étoit parti, ils coururent après lui, & laisserent Furibon seul. Dans ce moment Lutin le prit par les cheveux, & lui coupa la tête comme à un poulet, sans que ce petit malheureux Roi vît la main qui l'égorgeoit.

Quand Lutin eut sa tête, il se frotta dans le Palais des Plaisirs: la Princeffe se promenoit, rêvant tristement à ce que sa Mere lui avoit mandé, & aux moyens de repousser Furibon qu'elle imaginoit difficilement étant seule avec un petit nombre d'

mazonnes, qui ne pourroient la défendre contre quatre cens mille hommes; elle vit tout d'un coup une tête en l'air sans que personne la tint. Ce prodige l'étonna si fort qu'elle ne sçavoit que penser. Ce fut bien pis quand on posa cette tête à ses pieds, sans qu'elle vît la main qui la tenoit; aussi-tôt elle entendit une voix qui lui dit :

Ne craignez plus, charmante Princesse, Furibon ne vous fera jamais de mal.

Abricotine reconnut la voix de Léandre, & s'écria: Je vous proteste, Madame, que l'Invisible qui parle, est l'Etranger qui m'a secouru. La Princesse parut étonnée & ravie: Ah, dit-elle, s'il est vrai que Lutin & l'Etranger soient une même chose, j'avouë que j'aurois bien du plaisir de lui témoigner ma reconnoissance! Lutin repartit: Je veux encore travailler à la mériter. En effet, il retourna à l'Armée de Furibon, où le bruit de sa mort venoit de se répandre. Dès qu'il y parut avec ses habits ordinaires, chacun vint à lui: les Capitaines & les Soldats

dats l'environnent , pouffant de grands cris de joie ; ils le reconnurent pour leur Roi, & que la Couronne lui appartenoit. Il leur donna libéralement à partager entre eux les trente-chambres pleines d'or ; de manière que cette Armée fut riche à jamais. Et après quelques cérémonies qui affuroient Léandre de la foi des Soldats, il retourna encore vers sa Princeffe, ordonnant à son Armée de s'en aller à petites journées dans son Royaume. La Princeffe s'étoit couchée ; & le profond respect que ce Prince avoit pour elle l'empêcha d'entrer dans sa chambre ; il se retira dans la sienne, car il avoit toujours couché en bas, il étoit lui-même assez fatigué pour avoir besoin de repos, cela fit qu'il ne pensa point à fermer la porte aussi soigneusement qu'il le faisoit d'ordinaire.

La Princeffe mouroit de chaud & d'inquietude ; elle se leva plus matin que l'Aurore, & décendit en deshabillé dans son Appartement bas. Mais quelle surprise fut la sienne, d'y trouver Léandre endormi sur un lit ! elle eut tout le tems de le

regarder sans être vûë, & de se convaincre que c'étoit la personne dont elle avoit le Portrait dans sa boëte de diamant. Il n'est pas possible, disoit-elle, que ce soit ici Lutin, car les Lutins dorment-ils ? Est-ce-là un corps d'air & de feu, qui ne remplit aucun espace, comme le dit Abricotine ? elle touchoit doucement ses cheveux, elle ne pouvoit s'arracher d'auprès de lui ; tantôt elle étoit ravie de l'avoir trouvé, tantôt elle en étoit alarmée : dans le tems qu'elle étoit la plus attentive à le regarder, sa Mere la Fée entra avec un bruit si épouvantable, que Léandre s'éveilla en sursaut. Quelle surprise & quelle affliction pour lui, de voir sa Princeffe dans le dernier desespoir ! Sa Mere l'entraînoit, la chargeant de mille reproches. O quelle douleur pour ces jeunes Amans ! ils se trouvoient sur le point d'être séparés pour jamais. La Princeffe n'osoit rien dire à la terrible Fée ; elle jettoit les yeux sur Léandre, comme pour lui demander quelque secours.

Il jugea bien qu'il ne pouvoit pas la retenir malgré une personne si puissante ; mais il chercha dans son élo-

quence & dans sa soumission les moyens de toucher cette Mere irritée: il courut après elle, il se jetta à ses pieds, il la conjura d'avoir pitié d'un jeune Roi, qui ne changeroit jamais pour sa Fille, & qui feroit sa souveraine félicité de la rendre heureuse. La Princeffe encouragée par son exemple, embrasse aussi tôt les genoux de sa Mere, & lui dit, que sans le Roi elle ne pouvoit être contente, & qu'elle lui avoit de grandes obligations. Vous ne connoissez pas les disgraces de l'Amour, s'écria la Fée, & les trahisons dont ces aimables trompeurs sont capables; ils ne nous enchantent que pour nous empoisonner, je l'ai éprouvé: voulez-vous avoir une destinée semblable à la mienne? Ah! Madame, repliqua la Princeffe, n'y a-t-il point d'exception? Les assurances que le Roi vous donne, & qui paroissent si sincères, ne semblent-elles pas me mettre à couvert de ce que vous craignez?

L'opiniâtre Fée les laissoit soupirer à ses pieds; c'étoit inutilement qu'ils mouilloient ses mains de leurs larmes, elle y paroissoit insensible; &

sans

ſans doute elle ne leur auroit point pardonné, ſi l'aimable Fée Gentille n'eût paru dans la chambre plus brillante que le Soleil : les Graces l'accompagnoient ; elle étoit ſuivie d'une troupe d'Amours, de Jeux & de Plaiſirs, qui chantoient mille chanſons agréables & nouvelles ; ils folâtroient comme des enfans.

Elle embrassa la vieille Fée : Ma chere Sœur, lui dit-elle, je ſuis perſuadée que vous n'avez pas oublié les bons offices que je vous rendis lorfque vous voulutes revenir dans nôtre Royaume ; ſans moi vous n'y auriez jamais été reçuë ; & depuis ce tems-là je ne vous ai demandé aucun ſervice : mais enfin le tems eſt venu de m'en rendre un eſſentiel. Pardonnez à cette belle Princeſſe ; conſentez que ce jeune Roi l'épouſe, je vous répons qu'il ne changera point pour elle ; leurs jours ſeront ſilez d'or & de ſoye ; cette alliance vous comblera de ſatiſfaction ; & je n'oublierai jamais le plaiſir que vous m'aurez fait. Je conſens à tout ce que vous ſouhaitez, charmante Gentille, s'écria la Fée : Venez, mes enfans, venez entre mes bras, recevoir l'assurance de mon
K 5 amitié.

amitié. A ces mots , elle embrassa la Princeſſe & ſon Amant. La Fée Gentille ravie de joie , & toute la troupe , commencerent les chants d'himénée : & la douceur de cette ſimphonie ayant éveillé toutes les Nymphes du Palais , elles acoururent avec de légères robes de gaze , pour apprendre ce qui ſe paſſoit.

Quelle agréable ſurpriſe pour Abricotine ! elle eut à peine jetté les yeux ſur Léandre qu'elle le reconnut : & lui voyant tenir la main de la Princeſſe , elle ne douta point de leur commun bonheur. C'eſt ce qui lui fut confirmé , lors que la Mere Fée dit qu'elle vouloit transporter l'Iſle des Plaiſirs tranquiles , le Château & toutes les merveilles qu'il renfermoit dans le Royaume de Léandre ; qu'elle y demeureroit avec eux , & qu'elle leur feroit encore de plus grands biens. Quelque choſe que vôtre généroſité vous inspire , Madame , lui dit le Roi , il eſt impoſſible que vous puiffiez me faire un preſent qui égale celui que je reçois aujourd'hui. Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes , & je ſens bien que je ſuis auſſi le plus reconnoiſſant. Ce petit com-

compliment plût fort à la Fée : elle étoit du vieux tems, où l'on complimentoit tout un jour sur le pied d'une mouche.

Comme Gentille pensoit à tout, elle avoit fait transporter par la vertu de brelic-breloc les Généraux & les Capitaines de l'Armée de Furibon au Palais de la Princesse, afin qu'ils fussent témoins de la galante fête qui alloit se passer. Elle en prit soin en effet ; & cinq ou six Volumes ne suffiroient pas pour décrire les Comédies, les Opera, les Courses de Bagues, les Musiques, les Combats de Gladiateurs, les Chasses, & les autres magnificences qu'il y eut à ces charmantes Nôces. Le plus singulier de l'avanture, c'est que chaque Nimphe trouva parmi les Braves que Gentille avoit attirés dans ces beaux lieux, un Epoux aussi passionné que s'ils s'étoient vûs depuis dix ans ; ce n'étoit néanmoins qu'une connoissance au plus de vingt-quatre heures : mais la petite baguette produit des effets encore plus extraordinaires.

*Qu'est devenu cet heureux tems,
Où par le pouvoir d'une Fée*

L'innocence étoit délivrée
 Des périls les plus évidens ?
 Par le secours puissant d'un Chapeau,
 d'une Rose,
 On voioit arriver mainte métamorphose:
 Voyant tout & sans être vu,
 Un mortel parcouroit le Monde,
 Et trouvoit dans les airs un chemin in-
 connu.

Léandre possédoit une Rose féconde,
 Qui versoit dans ses mains au gré de ses
 desirs
 Ce métal précieux d'où naissent les plai-
 sirs ;
 Par le pouvoir d'une seconde,
 D'une santé parfaite il goûtoit la dou-
 ceur ;
 La troisieme à mon sens étoit moins de-
 sirable,
 D'un objet qu'il aimoit il decouvroit le
 cœur,
 Il sçavoit s'il brûloit d'une ardeur veri-
 table,
 Ou si c'étoit un feu trompeur.

Hélas ! sur le fait des Maîtresses,
 Heureux qui peut être ignorant !
 Telle vous comble de caresses
 Qui n'a qu'un amour aparent.

Fin du premier Tome.



LA PRINCESSE
PRINTANIERE.

CONTE.

LÉtoit une fois un Roi & une Reine, qui avoient eü plusieurs enfans, mais ils mouroient tous: & le Roi & la Reine en étoient si fâchez, si fâchez que rien plus; car ils avoient des biens de reste, il ne leur

manquoit que des enfans: il y avoit cinq ans que la Reine n'en avoit eu; tout le monde croyoit qu'elle n'en auroit plus, parce qu'elle s'affligeoit trop quand elle pensoit à tous les petits Princes si jolis qui étoient morts.

Enfin, la Reine devint grosse; elle ne faisoit que songer nuit & jour comment elle feroit pour conserver la vie à la petite créature qu'elle devoit avoir, le nom qu'elle porteroit, aux habits, aux poupées, aux joujou qu'elle lui donneroit.

On avoit sonné à son de Trompe & affiché à tous les Carrefours, que les meilleures Nourrices eussent à se presenter devant la Reine, parce qu'elle en vouloit choisir une pour son enfant: Voici qu'il en vint des quatre coins du Monde; ce n'étoit que Nourrices avec leurs poupards. Un jour donc que la Reine prenoit le frais dans un grand bois, elle s'assit & dit au Roi: Sire, faisons venir toutes nos Nourrices, choisissons en une; car nos vaches n'ont pas assez de lait pour fournir de la bouillie à tant de petits enfans. Très volontiers, Mamie, dit le Roi; Allons, que

que l'on appelle les Nourrices. Les voila toutes qui viennent l'une après l'autre, faisant une belle révérence au Roi & à la Reine; puis elles se mettent en haye chacune contre un arbre. Après qu'elles se furent rangées & que l'on eut admiré leur teint frais, leurs belles dents, & leur sein rempli de bon lait, l'on voit venir dans une broüette poussée par deux vilains petits Nains, une laidron qui avoit les pieds de travers, les genoux sous le menton; une grosse bosse, les yeux louches, & la peau plus noire que de l'ancre; elle tenoit entre ses bras un petit magot de singe à qui elle donnoit à têter, & elle parloit un jargon que l'on n'entendoit pas. Elle vint à son tour pour s'offrir; mais la Reine la repoussant: Allez, grosse laide, lui dit-elle, vous n'êtes qu'une mal-aprise, de venir devant moi faite comme vous voila, si vous y demeurez davantage je vous en ferai bien ôter. Cette mauffade passa grommelant bien fort; & traînée par ses affreux petits Nains, elle fut se ficher dans le creux d'un gros arbre d'où elle pouvoit tout voir.

La Reine, qui ne songeoit plus à
cl-

elle, choisit une belle Nourrice ; mais dès qu'elle l'eut nommée, voila qu'un horrible serpent qui étoit caché sous les herbes, la pique au pied ; elle tombe comme morte. La Reine bien chagrine de cet accident, jette les yeux sur une autre ; aussi-tôt passe un aigle volant qui tenoit une tortuë, il la laisse tomber sur la tête de la pauvre Nourrice, qui fut cassée en pièces comme un verre. La Reine encore plus affligée apela une troisiéme Nourrice, qui voulant s'avancer au plus vite, se laisse choir contre un buisson plein de longues épines & se crève l'œil. Ah ! s'écria la Reine, il y a aujourd'huy bien du malheur dans mon affaire ! il n'est pas possible que je choisisse une Nourrice sans lui porter guignon ! J'en laisserai le soin à mon Medecin. En se levant, pour retourner au Palais, elle entend rire à gorge déployée ; elle regarde & voit derrière elle la méchante Bossuë, qui étoit comme une guenon avec son fagotin de singe dans la broüette ; dame, elle se mocquoit de toute la compagnie, & particulièrement de la Reine. Cette Princesse en eut un si grand dépit,

dépit, qu'elle voulut aler à elle pour la battre, se doutant bien qu'elle étoit cause du mal des Nourrices; mais la Boffuë ayant frapé trois coups de sa baguette, les Nains furent changez en grifons aîlez, la broüette en chariot de feu, & tout s'envola dans l'air, faisant des menaces & de gands cris.

Hélas! Mamie, nous sommes perdus, dit le Roi; c'est ici la Fée Carabosse; la méchante me haïffoit dès le tems que j'étois petit garçon, pour une espiéglerie que je lui fis avec du soufre dans son potage; depuis cela elle a toujous cherché à s'en vanger: La Reine se prit à pleurer; si j'avois pû deviner son nom, dit-elle, j'aurois tâché de m'en faire une amie: je croi que je voudrois être morte. Quand le Roi la vit si affligée, il lui dit; Mamour, allons tenir le conseil sur ce que nous avons à faire: Il l'emmena par deffous les bras, car elle trembloit encore de la peur que lui avoit fait Carabosse.

Quand le Roi & la Reine furent dans la chambre, ils firent apeler leurs Conseillers; l'on ferma bien les portes & les fenêtrés pour n'être pas

pas entendus, & l'on prit la résolution de convier à la naissance de l'Enfant toutes les Fées à mille lieues à la ronde: l'on fit partir en même tems des Couriers, & l'on écrivit aux Fées de belles Lettres fort civiles, pour qu'elles prissent la peine de venir aux couches de la Reine, & de tenir l'affaire secrète; car l'on trembloit de peur que Carabosse n'en fût avertie, & qu'elle ne vint faire du grabuge. Pour récompense de leurs peines, on leur promettoit une hongrelaine de velours bleu, un cottillon de velours amarante, des pantoufles de satin cramoisi tailladé, de petits ciseaux dorez, & un étui plein de fines éguilles.

Dés que les Couriers furent partis, la Reine commença de travailler avec ses Demoiselles & ses Servantes à tout ce qu'elle avoit promis aux Fées; elle en connoissoit plusieurs, mais il n'en vint que cinq: Elles arrivèrent dans le moment que la Reine venoit d'avoir une petite Princesse. Voila qu'elles s'enferment vîtement pour la doüer: La première la doüa d'une beauté parfaite; La seconde, d'avoir infini-

ment

ment de l'esprit; La troisieme, de chanter merueilleusement bien, La quatrieme, de faire des ouvrages en prose & en vers.

Comme la cinquieme ouvroit la bouche pour parler, l'on entendit dans la cheminée un bruit comme d'une grosse pierre qui tomberoit du haut d'un clocher, & Carabosse parut toute barbouillée de fuye, criant à tuë tête: Je doüe cette petite créature

*De guignon guignonnant,
Jusqu'à l'âge de vingt ans.*

A ces mots, la Reine qui étoit dans son lit se prit à pleurer, & à prier Carabosse d'avoir pitié de la petite Princeffe. Toutes les Fées lui disoient: Hélas! ma sœur, déguignonnez-la; que vous a-t-elle fait? Mais cette laide Fée hongnoit & ne répondoit point; de sorte que la cinquieme qui n'avoit pas parlé, tâcha de raccommoier l'affaire, & la doüa d'une longue vie pleine de bonheur, après que le tems de la malédiction seroit passé. Carabosse n'en fit que rire, & elle se mit à chanter vingt chan-

chançons ironiques, en regrimpant par la même cheminée. Toutes les Fées en demeurèrent dans une grande consternation, mais particulièrement la pauvre Reine: elle ne laissa pas de leur donner ce qu'elle avoit promis: elle y ajoûta même des rubans qu'elles aiment beaucoup. On leur fit grand' chère; & la plus vieille dit en partant, qu'elle étoit d'avis qu'on mist la Princesse jusqu'à l'âge de vingt ans en quelque lieu où elle ne vît personne que les femmes qu'on lui donneroit, & qu'elle fût bien enfermée.

Là-dessus le Roi fit bâtir une Tour couverte, où il n'y avoit point de fenêtres; l'on n'y voyoit clair qu'avec de la bougie; on y arrivoit par une voûte qui alloit une lieue sous terre: c'étoit par là que l'on apor-toit aux Nourrices & aux Gouvernantes tout ce qu'il leur falloit; il y avoit de vingt pas en vingt pas de grosses portes qui fermoient bien, & des gardes par tout.

L'on avoit nommé la jeune Princesse, Printaniere, parce qu'elle avoit un teint de lys & de roses, plus frais & plus fleuri que le Printems: Elle
se

se rendoit admirable dans toutes les choses qu'elle disoit ou qu'elle faisoit; elle aprenoit les Sciences les plus difficiles comme les plus aisées, & elle devenoit si grande & si belle, que le Roi & la Reine ne la voyoient jamais sans pleurer de joye: elle les prioit quelquefois de demeurer avec elle, ou de l'emmener avec eux, car elle s'ennuyoit, sans bien sçavoir pourquoi; mais ils differoient toujours.

Sa Nourrice qui ne l'avoit point quittée, & qui ne manquoit pas d'esprit, lui contoit quelquefois comme le monde étoit fait, & elle le comprenoit aussi-tôt, avec autant de facilité que si elle l'eût vû. Le Roi disoit souvent à la Reine: Mamie, Carabosse en sera la dupe; nous sommes plus fins qu'elle; nôtre Printanière sera heureuse en dépit de ses predictions: & la Reine rioit jusqu'aux larmes, de songer au dépit de la méchante Fee. Ils avoient fait peindre Printanière & envoyé ses Portraits par toute la terre; car le tems de la Tour aprochoit: ils vouloient la marier. Il ne restoit plus que quatre jours pour acomplir ses vingt ans; la Cour & la Ville étoient dans

dans une grande joye de la prochaine liberté de la Princeſſe, & elle fut augmentée par la nouvelle que le Roi Merlin vouloit l'avoir pour ſon Fils, & qu'il envoyoit ſon Ambaſſadeur Fanfarinet pour en faire la demande.

La Nourrice qui diſoit tout à la Princeſſe, lui conta ceci, & qu'il n'y auroit rien au monde de ſi beau que l'entrée de Fanfarinet. Ah ! que je ſuis infortunée, ſ'écria-t-elle ; on me retient dans une ſombre Tour, comme ſi j'avois commis quelque grand crime ; je n'ai jamais vû le ciel, le ſoleil & les étoiles dont on dit tant de merveilles ; je n'ai jamais vû un cheval, un ſinge, un lion, ſi ce n'eſt en peinture ; le Roi & la Reine diſent qu'ils me retireront d'ici quand j'aurai vingt ans, mais ils veulent m'amuſer pour me faire prendre patience, & je ſçai fort bien qu'ils m'y veulent laiſſer périr, ſans que je les aye offenſez en rien : Là deſſus elle ſe prit à pleurer à pleurer tant & tant, qu'elle en avoit les yeux gros comme le poing ; & la Nourrice & la ſœur de lait, & la remueuſe & la berceuſe, & la mie qui l'aimoient

toutes passionnément, se mirent aussi à pleurer tant & tant, qu'on n'entendoit que des sanglots & des soupirs ; elles penserent en étouffer ; c'étoit une grande desolation.

Quand la Princeffe les vit en si bon train de s'affliger, elle prit un couteau & dit tout haut : ça, ça, je suis resoluë de me tuer tout-à-l'heure, si vous ne trouvez le moyen de me faire voir la belle entrée de Fanfarinet ; jamais le Roi ni la Reine ne le sçauront : avisez ensemble, si vous aimez mieux que je m'égorge dans cette place, que de me donner cette satisfaction. A ces mots la Nourrice & les autres recommencèrent à pleurer encore plus fort ; & toutes résolurent de lui faire voir Fanfarinet, ou de mourir en la peine. Elles passèrent le reste de la nuit à proposer des expédients sans en trouver : & Printanière qui se desespéroit, disoit sans cesse ; ne me faites plus croire que vous m'aimez ; si vous m'aimez, vous trouveriez bien de bons moyens ; j'ai lû que l'amour & l'ambition viennent à bout de tout.

Enfin, elles conclurent qu'il falloit faire un trou à la Tour, du côté
de

de la Ville par où Fanfarinet devoit venir : Elles dérangèrent le lit de la Princesse, & aussi-tôt elles se mirent toutes à travailler, sans cesser jour & nuit. A force de grater elles ôtoient le plâtre & puis les petites pierres ; elles en ôtèrent tant, qu'elles firent un trou par où l'on pouvoit passer une petite éguille avec bien de la peine.

Ce fut par-là que Printanière aperçut le jour pour la première fois ; elle en demeura éblouie ; & comme elle regardoit sans cesse au petit trou, elle vit paroître Fanfarinet à la tête de toute sa Troupe. Il étoit monté sur un cheval blanc, qui dançoit au son des trompettes & qui fautoit à merveille : six Joüeurs de flûtes alloient devant ; ils jouoient les plus beaux airs de l'Opera, & six hautbois répondoient par échos, puis les trompettes & les timbales faisoient grand bruit. Fanfarinet avoit un habit tout en broderie de perles des bottes d'or, des plumes incarnates, des rubans par tout, & tant de diamants (car le Roi Merlin en avoit des chambres pleines) que le Soleil brilloit moins que lui. Printanière

cette vûë se sentit si hors d'elle, qu'elle n'en pouvoit plus; & après avoir un peu pensé, elle jura qu'elle n'auroit point d'autre mary que le beau Fanfarinet; qu'il n'y avoit aucune aparence que son Maître fust aussi aimable; qu'elle ne connoissoit point l'ambition; que, puisqu'elle avoit bien vécu dans une Tour, elle vivroit bien, s'il le falloit, dans quelque Château à la campagne avec lui; qu'il lui sembloit que du pain & de l'eau valoient mieux avec lui, que des poulets & du bon-bon avec un autre. Enfin, elle en dit tant, que ces femmes étoient bien en peine à elle en avoir appris la quatrième partie; & lorsqu'elles voulurent lui représenter son rang & le tort qu'elle se feroit, elle les fit taire sans daigner les écouter.

Dès que Fanfarinet fut arrivé dans le Palais du Roi, la Reine vint quer sa Fille; toutes les ruës étoient piffées & les Dames aux fenêtrés; les unes tenoient des corbeilles pleines de fleurs, d'autres pleines de perles, & ce qui étoit bien meilleur, d'excellentes dragées, pour jeter sur elle quand elle passeroit.

L'on commençoit à l'habiller, lorsqu'il arriva un Nain à la Tour, monté sur un Eléphant; il venoit de la part des cinq bonnes Fées qui l'avoient doüée le jour de sa naissance: Elles lui envoioient une couronne, un sceptre, une robe de brocard d'or, une juppe d'ailes de papillons d'un travail merveilleux, avec une cassette encore plus merveilleuse, tant elle étoit pleine de pierreries; aussi la disoit-on sans prix, & l'on n'a jamais vû tant de richesses ensemble. A cette vûë la Reine se pâmoit d'admiration; pour la Princesse elle regardoit tout cela assez indifféremment, parce qu'elle ne songeoit qu'à Fanfarinet.

On remercia le Nain; il eut une pistole pour boire, & plus de mille aunes de nompaille de toutes les couleurs, dont il se fit de belles jarretières, un nœud à sa cravate & à son chapeau: Ce Nain étoit si petit que quand il eut tous ces rubans on ne le voyoit plus: La Reine lui dit qu'elle chercheroit quelque belle chose pour renvoyer aux Fées; & la Princesse qui étoit fort généreuse leur fit présent de plusieurs roüet

d'Allemagne, avec des quenouilles de bois de Cédre.

L'on mit à la Princeſſe tout ce que le Nain avoit aporté de plus rare ; elle parut à tout le monde d'une fi grande beauté, que le Soleil s'en cachâ de dépit ; & la Lune qui n'est pas trop honteuse, n'osa paroître tant qu'elle fut en chemin : Elle aloit à pied par les ruës, marchant sur de riches tapis ; le peuple assemblé en foule crioit autour d'elle : Ah qu'elle est belle ! Ah qu'elle est belle !

Comme elle alloit dans ce pompeux appareil, entre la Reine & quatre ou cinq douzaines de Princeſſes du Sang, sans compter plus de dix douzaines qui étoient venuës des Etats voisins pour assister à cette fête, le Ciel commença de s'obscurcir, le tonnerre grondoit, & la pluye mêlée de grêle tomboit par torrents ; la Reine mit son Manteau Royal sur sa tête ; toutes les Dames y mirent leurs Jupes ; Printanière en alloit faire autant, quand on entendit dans l'air plus de mille corbeaux, choüettes, corneilles & autres oiseaux d'un sinistre augure, qui par leurs croasements n'annonçoient rien de bon :

En même-tems un vilain hibou, d'une grandeur prodigieuse, vint à tire d'ailes, tenant dans son bec une écharpe de toile d'araignée, brodée d'ailes de chauve-souris, il laissa tomber cette écharpe sur les épaules de Printanière, & l'on entendit de longs éclats de rire, qui signifioient assez que c'étoit-là une mauvaise plaisanterie de la façon de Carabosse.

A cette lugubre vision tout le monde se mit à pleurer, & la Reine plus affligée que personne, voulut arracher l'écharpe noire; mais elle sembloit clouée sur les épaules de sa Fille: Ah! dit elle, voilà un tour de nôtre ennemie; rien ne peut l'appaiser: je lui ai envoyé inutilement plus de cinquante livres de confitures, autant de sucre Royal, & deux jambons de Mayence; elle n'en a pas tenu compte.

Pendant qu'elle se lamentoit, on se mouilloit jusqu'aux os: Printanière entêtée de l'Ambassadeur, gaignoit toujours pais; & sans dire un seul mot, elle songeoit que pourvû qu'elle pût plaire, elle ne se soucioit ni de Carabosse, ni de son écharpe de

triste

triste présage, elle s'étonnoit en elle-même qu'il ne vinst point au devant d'elle, quand tout d'un coup elle le vit paroître à côté du Roi : aussitôt les trompettes, les tambours & les violons firent un bruit agréable, les cris du peuple redoublèrent, enfin, la joye parut extraordinaire.

Fanfarinet avoit beaucoup d'esprit, mais quand il vit la belle Printanière avec tant de grace & de majesté, il demeura si ravi, qu'au lieu de parler il ne faisoit plus que begayer ; l'on auroit dit qu'il étoit yvre, quoy que certainement il n'eust pris qu'une tasse de chocolate : il se desespéroit d'avoir oublié en un clin d'œil une harangue qu'il répétoit tous les jours depuis plusieurs mois, & qu'il sçavoit assez bien pour la dire en dormant.

Pendant qu'il donnoit la question à sa mémoire pour la retrouver, il faisoit de profondes révérences à la Princesse, qui de son côté en fit une demi douzaine sans aucune réflexion. Enfin elle prit la parole ; & pour le tirer de l'embaras où elle le voyoit, elle lui dit : Seigneur Fanfarinet, je connois sans peine que tout ce que

vous pensez est charmant, je vous tiens compte d'avoir tant d'esprit ; mais hatons-nous de gagner le Palais ; il pleut à verse, c'est la méchante Carabosse qui nous inonde ; quand nous serons à couvert elle en fera la duppe. Il lui repliqua galamment que la Fée avoit sagement prévû l'incendie que ces beaux yeux alloient faire , & que pour le tempérer elle répandoit des déluges d'eau.

Après ce peu de mots, il lui presenta la main pour lui aider à marcher. Elle lui dit tout bas ; J'ai pour vous des sentimens que vous ne devineriez jamais, si je ne vous les expliquois moi-même ; cela ne laisse pas de me faire de la peine, mais hony soit qui mal y pense : Sçachez donc, Monsieur l'Ambassadeur, que je vous ai vû avec admiration monté sur votre beau cheval qui danse : j'ai regretté que vous vinssiez ici pour un autre que pour vous, si vous avez autant de courage que moi, d'y trouver du remède ; au lieu de vous épouser au nom de votre Maître, je vous épouserai au vôtre : Je sçai que vous n'êtes pas Prince, vous me plaisez autant que si vous l'étiez ; nous nous
fau-

l'auverons ensemble dans quelque coin du monde ; on en causera d'abord, & puis quelqu'autre fera comme moi ou peut-être pis ; on me laissera en repos pour parler de celle-là, & j'aurai le plaisir de vivre avec vous.

Fanfarinet crut rêver, car Printanière étoit une Princesse si merveilleuse, qu'à moins d'un étrange caprice il ne pouvoit jamais esperer cet honneur ; il n'eut pas même la force de lui répondre : s'ils avoient été seuls il se seroit jetté à ses pieds ; mais il prit la liberté de lui serrer la main si fort qu'il lui fit grand mal au petit doigt, sans qu'elle criât, tant elle en étoit affolée. Quand elle entra dans le Palais il retentit de mille sortes d'instrumens de Musique, auxquels des voix presque célestes se joignirent si juste, que l'on n'osoit respirer de crainte de faire trop de bruit.

Après que le Roi eut baisé sa Fille au front & aux deux jouës, il lui dit : Ma petite Brebiette (car il lui donnoit toutes sortes de noms d'amitié) ne veux-tu pas bien épouser le Fils du grand Roi Merlin ; voici le Seigneur Fanfarinet qui fera la Cérémonie

pour lui, & qui t'emmenera dans le plus beau Royaume du Monde? Ouidea, mon Pere, dit-elle en faisant une profonde révérence; je veux tout ce qu'il vous plaira, pourvû que ma bonne Maman y consente. J'y consens, ma Mignonne, dit la Reine en l'embrassant: Allons, que l'on couvre les tables; ce qu'on fit en diligence. Il y en avoit cent dans une grande galerie; & de mémoire d'homme l'on n'a tant mangé, excepté Printaniere & Fanfarinet, qui ne songeoient qu'à se regarder, & qui rêvoient si fort qu'ils en oublioient tout.

Après le repas il y eut Bal, Balet & Comédie; mais il étoit déjà si tard & l'on avoit tant mangé, que malgré qu'on en eût, on dormoit tout debout: le Roi & Reine saisis de sommeil se jettèrent sur un canapé; la plûpart des Dames & des Cavaliers ronfloient; les Musiciens détonnoient, & les Comédiens ne sçavoient ce qu'ils disoient. Nos Amans seuls étoient éveillés comme des fouris & se faisoient cent petites mines; la Princesse voyant qu'il n'y avoit rien à craindre, & que les Gardes couchez sur leurs

leurs paillasses dormoient à leur tour , elle dit à Fanfarinet : Croyez moi , profitons d'une occasion si favorable ; car si j'attens la Cérémonie des Epoufailles, le Roi me donnera des Dames pour me servir & un Prince pour m'accompagner chez vôtre Roi Merlin ; il vaut donc mieux nous en aller à present, le plus vîte que nous pourrons.

Elle se leva, & prit le poignard du Roi qui étoit tout garni de diamans, & le couvre-chef que la Reine avoit ôté pour dormir plus à son aise ; elle donna sa main blanche à Fanfarinet pour sortir ; il la prit, & mettant un genou en terre: Je jure, dit-il, à Vôtre Altesse une fidélité & une obéissance éternelle ; grande Princesse vous faites tout pour moi, que ne voudrois-je pas faire pour vous ? Ils sortirent du Palais ; l'Ambassadeur portoit une lanterne sourde, & par des ruës fort crotées ils furent au Port : ils entrèrent dans un petit bateau où il y avoit un pauvre vieux Batelier qui dormoit ; ils l'éveillèrent, & quand il vit Printanière si belle & si brave avec tant de diamans & son écharpe de toille d'araignée, il la

prit pour la Déesse de la nuit, & se mit à genoux devant elle : Mais comme il ne falloit pas s'amuser, elle lui ordonna de partir ; c'étoit beaucoup hazarder, car l'on ne voyoit ni la Lune ni les étoiles ; le tems étoit encore couvert de la pluye que Carabosse avoit excitée : Il est vrai qu'il y avoit une escarboucle au couvre-chef de la Reine, qui brilloit plus que cinquante flambeaux allumez ; & Fanfarinet (à ce qu'on dit) se seroit bien passé de la lanterne fourde : il y avoit aussi une pierre qui rendoit invisible.

Fanfarinet demanda à la Princesse où elle vouloit aller. Hélas ! dit-elle, je veux aller avec vous, je n'ai que cela dans l'esprit ; mais, lui dit-il, Madame, je n'ose vous conduire chez le Roi Merlin, je n'y vaudrois pas à pendre. Hé-bien, repliqua-t-elle, allons à l'Isle deserte des Ecoreüils, elle est assez éloignée pour qu'on ne nous y suive pas : elle commanda au marinier de partir, & bien qu'il n'eût qu'un petit bateau il obéit.

Comme le jour aprochoit, le Roi, la Reine & tout le monde ayant un peu secoué les oreilles & frotté leurs yeux, ils ne songèrent qu'à conclurre

clurre le Mariage de la Princeſſe; la Reine empreſſée demanda ſon riche couvre-*chef* pour ſe coëffer: on le chercha depuis les cabinets juſques dans les poëlons, mais le couvre-*chef* n'y étoit point. La Reine inquiète, couroit en bas, couroit en haut, à la cave, au grenier, il ne ſe pouvoit trouver.

Le Roi voulut à ſon tour mettre ſon brillant poignard, l'on commença tout de même à fureter partout, & l'on ouvrit tels cofres & telles caſſettes dont il y avoit plus de cent ans que les clefs étoient perdues: l'on y trouva mille raretez, des poupées qui remuoient la tête & les yeux, des brebis d'or avec leurs petits agneaux, de bonnes écorces de citron, & des noix confites; mais cela ne pouvoit conſoler le Roi: ſon deſeſpoir étoit ſi grand qu'il ſ'arrachoit la barbe; la Reine par compagnie ſ'arrachoit les cheveux; car en vérité le couvre-*chef* & le poignard valloient plus que dix Villes grandes comme Madrid.

Quand le Roi vit qu'il n'y avoit point d'eſpérance de rien retrouver, il dit à la Reine: Mamour, prenons courage & nous dépêchons d'achever

la Cérémonie qui nous coûte déjà si cher : Il demanda où étoit la Princesse ; sa Nourrice s'avança & lui dit : Monseigneur, je vous assure qu'il y a plus de deux heures que je la cherche sans la pouvoir trouver. Ces paroles mirent le comble à la douleur du Roi & de la Reine ; elle se prit à crier comme une aigle à qui l'on a ravi ses petits, & tomba évanouïe ; il n'a jamais rien été de si pitoyable ; on jeta plus de deux seaux d'eau de la Reine d'Hongrie sur le visage de Sa Majesté avant que de la pouvoir faire revenir. Les Dames & les Demoiselles pleuroient, & tous les valets disoient : Quoi ! la Fille du Roi est donc perdue ! Le Roi voyant que la Princesse ne paroïssoit plus, il dit à son grand Page : Allez chercher Fanfarinet qui dort dans quelque coin, pour qu'il vienne s'affliger avec nous ; le Page fut par tout, par-tout, & le trouva aussi peu que l'on avoit trouvé Printanière, le couvre-chef & le poignard : Voilà encore un surcroît d'affliction, qui acheva de désoler leurs Majestez.

Le Roi fit appeller tous ses Conseillers & ses Gens-d'armes. Il entra
avec

avec la Reine dans une grande Sale, que l'on avoit promptement tenduë de noir ; ils avoient quitté leurs beaux habits , & pris chacun une longue robe de deuil ceinte d'une corde : quand on les vit en cét état , il n'y eut cœur si dur qui ne fust prêt à crever ; la Sale retentissoit de sanglots & de soupirs , des ruisseaux de larmes couloient sur le plancher. Comme le Roi n'avoit pas eü le tems de préparer sa harangue, il demeura trois heures sans rien dire ; enfin il commença ainsi :

Or écoutez petits & grands ; j'ai perdu ma chere Fille Printaniere ; je ne sçai si elle est fonduë ou si on me l'a dérobee ; le Couvre-chef de la Reine & mon Poignard, qui valent leur pesant d'or, sont aussi disparus avec elle ; & qui pis est, l'Ambassadeur Fanfarinet n'y est plus. Je crains bien que le Roi son Maître n'en recevant point de nouvelles, ne vienne le chercher parmi nous, & qu'il ne nous accuse de l'avoir haché comme chair à pâté ; encore prendrois-je patience si j'a-
vois

vois de l'argent, mais je vous avoüe que les fraiz de la nôce m'ont ruiné : Avisez donc, mes chers Sujets, ce que je puis faire pour recouvrer ma Fille, Fanfarinet & le reste.

Chacun admira la belle harangue du Roi ; il n'en avoit jamais fait de si éloquente. Le Seigneur Gambille Chancelier du Royaume prit la parole, & dit :

Sire, nous sommes tous bien fâchez de vôtre fâcherie ; & nous voudrions avoir donné jusqu'à nos femmes & à nos petits enfans, & que vous n'eussiez pas un si grand sujet de vous fâcher : Mais aparemment c'est un tour de la Fée Carabosse ; les vingt ans de la Princesse n'étoient pas encore acomplis ; & puisqu'il faut tout dire, j'ai remarqué qu'elle regardoit à tous momens Fanfarinet, & qu'il la regardoit aussi, peut-être que l'Amour a fait la quelque tour de son metier.

A ces mots, la Reine qui étoit fort

fort prompte l'interrompit: Prenez
 garde à ce que vous avancez, lui
 dit-elle, Seigneur Gambille; sça-
 chez que la Princesse n'est pas d'hu-
 meur à s'amouracher de Fanfari-
 net; je l'ai trop bien élevée. Là-
 dessus la Nourrice qui écoutoit tout,
 vint se mettre à genoux devant le Roi
 & la Reine: Je viens, dit-elle, vous
 avoüer ce qui est arrivé: La Prin-
 cesse eut envie de voir Fanfarinet ou
 de mourir; nous fîmes un petit trou
 par lequel elle l'aperçut & sur le
 champ elle jura qu'elle n'en auroit
 jamais d'autre. A ces nouvelles cha-
 cun s'affligea; l'on connut bien que
 le Chancelier Gambille avoit beau-
 coup de pénétration; la Reine toute
 dépitée gronda tant la Nourrice, la
 Sœur de-lait, la Remueuse, la Ber-
 ceuse, la Mie, que pour les étrangler
 l'on n'en auroit pas dit davantage.

L'Amiral Chapeau pointu inter-
 rompant la Reine; s'écria: Al-
 lons, allons après Fanfarinet; il n'en
 faut point douter, ce Godenot a en-
 levé nôtre Princesse. Tout le mon-
 de battit des mains & répondit, al-
 lons. Voila que les uns se mirent sur
 la Mer, & que les autres allèrent de
 Royau-

Royaume en Royaume , battant le tambour & sonnant la trompette ; puis quand on s'assembloit autour d'eux , ils croient : *Qui veut gagner une belle poupée , des confitures sèches & liquides , de petits ciseaux , une robe d'or , un beau bonnet de satin , n'a qu'à nous enseigner la Princesse Printanière que Fanfari-net emmene. Chacun répondoit : Allez ailleurs , nous ne les avons point vûs.*

Ceux qui poursuivoient la Princesse par Mer furent plus heureux ; car après une assez longue navigation , ils aperçurent pendant une nuit quelque chose qui brilloit devant eux comme un grand feu ; ils n'osèrent en aprocher , ne scachant ce que ce pouvoit être , mais tout d'un coup cette lumière s'arrêta dans l'Isle déserte des Ecoreüils ; car c'étoit en effet la Princesse & son Amant avec l'Escarboucle qui brilloit. Ils descendirent , & après avoir donné cent écus d'or au bon-homme qui les avoit amenez , ils lui dirent adieu , & lui défendirent sur les yeux de sa tête de
par

parler de rien à personne.

La première chose qu'il rencontra ce fut les Vaisseaux du Roi, qu'il n'eut pas plutôt reconnus qu'il les voulut éviter: mais l'Amiral l'ayant aperçû, dépêcha une Barque après; & le bon-homme étoit si vieux & si foible, qu'il n'avoit pas assez de force pour ramer: On le joignit, & on l'amena devant l'Amiral qui le fit fouïller: on lui trouva les cent écus d'or tout neufs, car on avoit battu monnoie pour les nôces de la Princesse. L'Amiral le questionna; & pour n'être point obligé de répondre, il feignoit d'être sourd & muet: ça, ça, dit l'Amiral que l'on m'attache ce Muet au grand mâ, & qu'on lui donne les étrivières; il n'y a rien de meilleur pour les muets. Quand le Vieillard vit que c'étoit tout de bon, il avoüa qu'une Fille plus céleste qu'humaine, & un gentil Cavalier lui avoient commandé de les conduire dans l'Isle deserte des Ecureüils. A ces mots l'Amiral jugea bien que c'étoit la Princesse; il fit avancer sa flotte pour entourer l'Isle.

Cependant, Printanière fatiguée de la Mer, ayant trouvé un gazon vert

vert sous des arbres épais, se coucha dessus & s'endormit doucement : Mais Fanfarinet qui avoit plus de faim que d'amour, ne la laissa pas long-tems en repos : Croyez - vous, Madame, lui dit-il en l'éveillant, que je puisse demeurer long-tems ici ? je n'y voi rien à manger : quand vous seriez plus belle que l'Aurore, cela ne me suffiroit pas, il faut de quoi se nourrir ; j'ai les dents bien longues & l'estomac bien vuide. Quoi ! Fanfarinet, lui repliqua-t-elle, est-il possible que les marques de mon amitié ne vous tiennent lieu de rien ? Est-il possible que vous ne soyez pas occupé de votre bonne fortune ? Je le suis bien plutôt de mon malheur, s'écria-t-il ! Plût au Ciel que vous fussiez encore dans votre noire Tour ! Beau Chevalier, lui dit-elle gracieusement, je vous prie de ne vous point fâcher, je vais chercher par-tout ; peut-être que je trouverai des fruits. Puissiez - vous, dit-il, trouver un loup qui vous mange. La Princesse affligée courut dans le Bois, déchirant ses beaux habits aux ronces & sa peau blanche aux épines ; elle étoit égratignée comme si elle avoit joué

avec

avec les chats: Voilà ce que c'est que d'aimer les Garçons, il n'en arrive que des peines. Après avoir été par tout, elle revint bien triste vers Fanfarinet, & lui dit qu'elle n'avoit rien trouvé: Il lui tourna le dos & s'éloigna d'elle, grommelant entre ses dents.

Ils cherchèrent le lendemain aussi inutilement; de sorte qu'ils demeurèrent trois jours sans manger que des feuilles & quelques hanetons. La Princesse ne s'en plaignoit point quoi qu'elle fût bien plus délicate: Je serois contente, lui disoit-elle, si je souffrois seule; & je ne me toucierois pas de mourir de faim, pourvû que vous eussiez de quoi faire bonne chère. Il me seroit indifférent, repliqua-t-il, que vous mourussiez, si j'avois ce qu'il me faut. Est-il possible, ajouta-t-elle, que vous seriez si peu touché de ma mort? Sont-ce là les sermens que vous m'avez faits? Il y a grande différence, dit-il, d'un Homme à son aise, qui n'a ni faim, ni soif, ou d'un malheureux prêt à expirer dans une Isle deserte. Je suis dans le même danger, continua-t-elle, & je ne m'en plains

plains pas. Vous y auriez bonne grace, reprit-il brusquement ; vous avez voulu quitter pere & mere pour venir courir la pretentaine ; nous voila fort à nôtre aise ! Mais c'est pour l'amour de vous, Fanfarinet, dit-elle en lui tendant la main : Je m'en ferois bien passé, dit-il ; & là-dessus il lui tourna le dos.

La belle Princeffe outrée de douleur, se prit à pleurer tant & tant, qu'elle auroit atendri un rocher ; elle s'assit au pied d'un buisson chargé de roses blanches & vermeilles ; après les avoir regardées quelque tems, elle leur dit :

Que vous êtes heureuses, jeunes fleurs, les zéphirs vous caressent, la rosée vous humecte, le Soleil vous embélit, les abeilles vous chérissent, vos épines vous défendent, chacun vous admire ! Hélas ! faut-il que vous soyez plus tranquilles que moi ? Cette reflexion lui fit répandre une si grande abondance de larmes, que le pied du rofier en étoit tout mouillé ; elle vit alors avec un grand étonnement, que le buisson s'agittoit, que les roses s'épanouïssent, & que la plus belle lui dit : Si tu n'avois point
aimé,

aimé, ton sort seroit auffi digne d'en-
 vie que le mien ; qui aime s'expose
 aux derniers malheurs ! pauvre Prin-
 cesse ! prends dans le creux de cet ar-
 bre un rayon de miel ; mais ne fois
 pas assez simple pour en donner à
 Fanfarinet. Elle courut à l'arbre,
 ne sçachant encore si elle rêvoit ou
 si elle étoit bien éveillée : Elle trouva
 le miel, & dés qu'elle l'eut, elle le
 porta à son ingrat Amant : Voici,
 lui dit-elle, un rayon de miel ; j'au-
 rois pû le manger seule, mais j'aime
 mieux le partager avec vous, sans la
 remercier, ni la regarder, il le lui ar-
 racha & le mangea tout entier, re-
 fusant de lui en donner un petit mor-
 ceau : il ajoûta même la raillerie à
 la brutalité, il lui dit que cela étoit
 trop sucré ; qu'elle se gâteroit les
 dents, & cent autres impertinences
 semblables.

Printanière, plus affligée qu'elle
 l'eût été encore, s'affit sous un chêne,
 & lui fit à peu près un compliment
 semblable à celui qu'elle avoit fait au
 rosier. Le chêne émû de compassi-
 on baissa vers elle quelques-unes de
 ses branches, & lui dit : Ce seroit dom-
 mage que tu cessasses de vivre, bel
 le

le Printanière; prends cette cruche de lait & la bois, sans en donner une goutte à ton ingrat Amant. La Princesse toute étonnée, regarda derrière elle; aussi-tôt elle vit une grande cruche pleine de lait: Elle ne se souvint alors que de la soif que Fanfarinet pouvoit avoir, après avoir mangé plus de quinze livres de miel; elle courut lui porter sa cruche. Desalterez-vous, beau Fanfarinet, dit-elle, & souvenez-vous de m'en garder, car je meurs de soif. Il prit rudement la cruche, Il bût tout d'un trait; il la mit en morceaux, disant avec un sourire malin: Quand on n'a pas mangé l'on n'a point de soif.

La Princesse joignit ses mains l'une dans l'autre; & levant ses beaux yeux vers le ciel: Ah! s'écria-t-elle, je l'ai bien mérité; voilà une juste punition, pour avoir quitté le Roi & la Reine, pour avoir aimé si inconsidérément un Homme que je ne connoissois point; pour avoir fui avec lui, sans me souvenir ni de mon rang, ni des malheurs dont j'étois menacée par Carabosse: elle se prit encore à pleurer plus amèrement qu'elle eût fait de sa vie; & s'enfonçant dans le
plus

plus épais du Bois, elle tomba de foiblesse au pied d'un ormeau, sur lequel étoit perché un Rossignol qui chantoit à merveille; il disoit ces paroles en battant des ailes, comme s'il ne les eût chantées que pour Printanière; il les avoit apprises exprés d'Ovide.

*l'Amour est un méchant; jamais
le petit traître*

*Ne nous fait de faveurs qu'il ne les
fasse en maître,*

*Et que sous les appas de ses fausses
douceurs*

*Ces traits envenimez, n'empoison-
nent les cœurs.*

Qui le put mieux sçavoir que moi, s'écria-t-elle, en l'interrompant? Hélas! je ne connois que trop toute la cruauté de ses traits & celle de mon sort. Prends courage, lui dit l'annonceux Rossignol, & cherche dans le Buiffon, tu y trouveras des dragées & des tartelettes de chez le Coq; mais ne sois plus assez imprudente pour en donner à Fanfarinet. La Princesse n'avoit pas besoin de cette dé-

défense pour s'en garder ; elle n'avoit pas encore oublié les deux derniers tours qu'il lui avoit faits, & puis elle avoit un si grand besoin de manger, qu'elle croqua toute seule les amandes & les tartelettes. Le goulu Fanfarinet l'ayant aperçûë manger sans lui, entra dans une si grande colere, qu'il acourut les yeux étincelans de rage, & l'épée à la main pour la tuer : elle découvrit promptement la pierre du Couvre-chef qui rendoit invisible ; & s'éloignant de lui, elle lui reprocha son ingratitude, dans des termes qui faisoient assez connoître qu'elle ne pouvoit encore le haïr

Cependant l'Amiral Chapeau-pointu avoit dépêché Jean Caquet, botté de paille, Courier ordinaire du Cabinet, pour aller dire au Roi ; que la Princesse & Fanfarinet étoient descendus dans l'Isle des Ecureüils ; mais que ne connoissant point le Pais, il craignoit les embuscades. A ces nouvelles, qui donnèrent beaucoup de joye à Leurs Majestez ; le Roi se fit apporter un grand Livre dont chaque feuillet avoit huit aune de long ; c'étoit le chef-d'œuvr
d'un

d'une ſçavante Fée, où étoit la deſcription de toute la Terre; Il connut auffi-tôt que l'Ifle des Ecoreüils n'étoit pas habitée: Va, dit-il à Jean Caquet, ordonner de ma part à l'Amiral de décendre promptement; Il ſe feroit bien paſſé & moi auffi de laiſſer ma Fille ſi long tems avec Fanfarinet.

Dés que Jean Caquet fut arrivé à la Flotte, l'Amiral fit battre les tambours, les timballes; l'on ſonne les trompettes, l'on joue du hautbois, de la flûte, du violon, de la vièle, des orgues, de la guitarre: Viola un tintamarre deſeſperé, car tous ces inſtrumens de guerre & de paix ſe faiſoient entendre par toute l'Ifle. A ce bruit la Princeſſe alarmée courut vers ſon Amant, pour lui offrir ſon ſecours: Il n'étoit pas grave; le péril commun les reconcilia bien vite: Tenez-vous derrière moi; lui dit-elle, je marcherai devant, je découvrirai la pierre inviſible & je prendrai le poignard de mon pere pour tuer les ennemis, pendant que vous les tuerez avec votre épée.

La Princeſſe inviſible ſ'avança
 Tom. I I. M par-

parmi les Gens d'armes ; Fanfarinet & elle tuoient tout sans être vûs ; l'on n'entendoit autre chose que crier : Je suis mort, je me meurs. Les soldats avoient beau tirer, ils n'attrapoyent rien ; car la Princesse & son Amant faisoient le plongeon comme des cannes, & les coups passoient par dessus leurs têtes. Enfin, l'Amiral affligé de perdre tant de monde d'une manière si extraordinaire, sans sçavoir qui l'ataquoit, ni comment se défendre, fit sonner la retraite, & retourna dans ses Vaisseaux pour tenir conseil.

La nuit étoit déjà bien avancée ; la Princesse & Fanfarinet allèrent se réfugier dans le plus épais du Bois ; elle étoit si lasse qu'elle se coucha sur l'herbe, & commençoit à dormir. lorsqu'elle entendit une petite voix douce qui lui dit à l'oreille : Sauve toi, Printanière ; car Fanfarinet veut te tuer & te manger. Ouvrant vîte les yeux, elle aperçut à la lueur de son Escarboucle ; que le méchant Fanfarinet avoit le bras levé, prêt lui percer le sein de son épée ; car voyant si grassette & si blanchette & ayant bon apetit, il vouloit l

uer pour la manger. Elle ne déli-
 vera plus sur ce qu'elle devoit faire ;
 elle tira doucement son poignard
 qu'elle avoit gardé depuis la bataille,
 & elle lui en donna un si furieux coup
 dans l'œil, qu'il mourut sur le champ.
 Va , ingrat , s'écria-t-elle , reçois
 cette dernière faveur comme celle
 que tu as le mieux méritée ; sers à l'a-
 venir d'exemple aux perfides Amans ,
 & que ton cœur déloyal ne jouisse ja-
 mais d'aucun repos.

Lorsque les premiers mouvemens
 de sa colére furent passez , & qu'elle
 en sa à l'état où elle étoit, elle de-
 vint presque aussi morte que celui
 qu'elle venoit de tuer. Que devien-
 drai-je , s'écrioit-elle en pleurant ?
 Je suis seule dans cette Isle, les
 bêtes sauvages me vont devorer,
 & je mourrai de faim : Elle regret-
 toit presque de ne s'être pas laissée
 manger à Fanfarinet : Elle s'affit
 toute tremblante, attendant le jour
 qu'elle souhaitoit bien fort ; car elle
 craignoit les esprits, & sur tout le
 bochemar.

Comme elle étoit apuyée contre
 un Arbre , & qu'elle regardoit en
 l'air ; elle aperçut d'un côté un beau

Chariot d'or, tiré par six grosses Poules huppées, un Coq servoit de Cocher, & un Poulet gras de Postillon. Il y avoit dans le Charoit une Dame si belle, si belle qu'elle ressembloit au Soleil; son habit étoit tout brodé de paillettes d'or & de barres d'argent. Elle vit un autre Charoit attelé de six Chauves-fouris; un Corbeau servoit de Cocher, & un Escarbot de Postillon: Il y avoit dedans une petite Magotine affreuse, dont l'habit étoit de peaux de Serpent, & sur sa tête un gros Crapaud qui servoit de fontange.

Jamais l'on n'a été si étonnée que le fut la jeune Princesse: Comme elle consideroit ces merveilles, elle vit tout d'un coup les Chariots s'avancer l'un vers l'autre, & la belle Dame tenant une lance dorée, & la laide une pique rouillée, elles commencèrent un rude combat, qui dura plus d'un quart d'heure: Enfin, la belle fut victorieuse; la laide s'enfuit avec ses Chauve-fouris: En même tems la belle descendit jusqu'à terre, & s'adressant à Printanière:

Ne craignez point, aimable Princesse

cefse, lui dit-elle, je ne viens en ces lieux que pour vous obliger; le combat que j'ai eu contre Carabosse n'a été que pour l'amour de vous: elle vouloit avoir l'autorité de vous donner le foüet, parce que vous êtes partie de la Tour quatre jours avant les vingt ans: Mais vous avez vû que j'ai pris vôtre parti & que je l'ai chassée; jouïffez du bonheur que je vous ai acquis. La Princesse reconnoiffante se prosterna devant elle; Grande Reine des Fées, dit-elle, vôtre générosité me ravit; je ne sçai comment vous remercier; mais je sçens bien que je n'ai pas une goutte de sang que vous venez de conserver, qui ne soit à vôtre service. La Fée l'embrassa trois fois & la rendit encore plus belle qu'elle n'étoit (en cas que ce fût une chose possible.) Elle ordonna à son Coq d'aller aux Vaisseaux du Roi, dire à l'Amiral de venir sans crainte; & elle envoya le Coulet gras à son Palais, querir les plus beaux habits du monde pour Printanière.

L'Amiral, aux nouvelles que lui fit le Coq, demeura si ravi, qu'il n'en pensa être malade: Il vint prom-

tement dans l'Isle avec tous ses gens, & jusqu'à Jean Caquet, qui voyant la précipitation avec laquelle chacun décroît des Vaisseaux, se hâta comme les autres, & prit sur son épaule une broche qui étoit toute chargée de gibier.

A peine l'Amiral Chapeau-pointu eut-il fait une lieue, qu'il vit dans une grande route du Bois le Chariot aux Poules, & les deux belles Dames qui se promenoient; il reconnut sa Princeesse & vint se mettre à ses pieds: Mais elle lui dit, que tous les honneurs étoient dus à la généreuse Fée, qui l'avoit garantie des griffes de Carabosse; de sorte qu'il lui baïsa le bas de sa robe, & lui fit le plus beau compliment qui se soit jamais prononcé en pareille occasion. Pendant qu'il parloit, la Fée l'interrompit, & s'écria: Je vous jure que je sens du rôti. Oûi, Madame, repliqua Jean Caquet, en montrant la broche chargée d'excellens petits pieds; il ne tiendra qu'à votre Grandeur d'en tâter: Tres-volontiers, dit-elle moins pour l'armour de moi, que pour l'amour de la Princeesse, qui a besoin de faire un bon repas. En même-

me-tems l'on fut querir aux Vaif-
 feaux toutes les choses néceffaires ;
 & la joye d'avoir retrouvé la Princef-
 fe, jointe à la bonne chere, ne laif-
 fèrent rien à fouhaiter.

Le repas étant fini & le Poulet
 gras de retour, la Fée habilla Prin-
 taniere d'une robe de brocard d'or &
 vert, femée de rubis & de perles ;
 elle noua fes beaux cheveux blonds
 avec des cordons de diamans & d'é-
 meraudes ; elle la couronna de
 fleurs ; & la faifant monter dans
 fon Chariot, toutes les Etoiles qui
 la virent paffer crurent que c'étoit
 l'Aurore qui ne s'étoit pas encore re-
 tirée ; & elles lui difoient en paffant :
 Bon jour l'Aurore.

Après de grands adieux, de la part
 de la Fée & de celle de la Princeffe,
 elle lui dit : Hé quoi ! Madame, ne
 dirai-je point à la Reine ma mere qui
 n'a fait tant de biens ? Belle Prin-
 ceffe, repliqua-t-elle, embrassez-la
 pour moi, & lui dites que je fuis la
 cinquieme Fée, qui vous doüai à vô-
 tre naiffance.

La Princeffe étant dans le Vaif-
 feau, l'on tira tout le canon & plus
 de mille fuzées : Elle arriva très-heu-

reusement au Port, & trouva le Roi & la Reine qui l'atendoient avec tant de bontez, qu'ils ne lui laisserent pas le tems de leur demander pardon de ses extravagances passées, quoi qu'elle se fust jettée à leurs pieds dès qu'elle les avoit vûs; mais la tendresse paternelle l'avoit prévenueë, & l'on mit tout sur la vieille Carabosse.

Dans le même tems, le Fils du grand Roi Merlin arriva, inquiet de ne recevoir aucunes nouvelles de son Ambassadeur : Il avoit mille Chevaux & trente Laquais bien habillez de rouge, avec de riches galons d'or : Il étoit cent fois plus aimable que l'ingrat Fanfarinet. L'on n'eut garde de lui conter l'avanture de l'enlèvement, cela lui auroit peut-être donné quelques soupçons : On lui dit d'un air fort sincère, que son Ambassadeur ayant soif, & voulant tirer de l'eau pour boire, étoit tombé dans le Puits & s'y étoit noyé. Il le crût sans peine, & l'on fit la Nôce, où la joye fut si grande, qu'elle effaçâ tous les chagrins passez.

A quelque objet qu'Amour nous puisse
assujettir,

Des règles du devoir on ne doit point
sortir;

Et malgré le panchant, qui souvent
nous entraîne,

Il faut que la raison soit toujourns souve-
raine:

Que toujourns *Maîtresse* du
cœur,

Elle regle à son gré nos vœux & nôtre
ardeur.

F I N.



LA PRINCESSE ROSETTE.

C O N T E.

L étoit une fois un Roi & une Reine, qui avoient deux beaux Garçons; ils croissoient comme le jour tant ils se faisoient bien nourrir. La Reine n'avoit jamais d'enfans qu'elle n'envoyât convier les Fées

ées à leur naissance ; elle les prioit
pôjours de lui dire ce qui leur devoit
rriver.

Elle devint grosse, & fit une belle
petite Fille, qui étoit si jolie qu'on
ne la pouvoit voir sans l'aimer. La
Reine ayant bien régalé toutes les
Fées qui étoient venuës la voir,
quand elles furent prêtes à s'en aller,
elle leur dit : N'oubliez pas vôtre
bonne coûtume, & dites-moi ce qui
arrivera à Rosette ; (c'est ainsi que
l'on apeloit la petite Princeffe.)
Les Fées lui dirent qu'elles avoient
oublié leur Grimoire à la Maison ;
qu'elles reviendroient une autre fois
la voir. Ah ! dit la Reine, cela ne
m'annonce rien de bon : vous ne vou-
lez pas m'affliger par une mauvaise
prédiction ; mais je vous prie que je
sçache tout ; ne me cachez rien. El-
les s'en excusoient bien fort, & la
Reine avoit encore bien plus d'envie
de sçavoir ce que c'étoit. Enfin, la
principale lui dit : Nous craignons,
Madame, que Rosette ne cause un
grand malheur à ses Freres ; qu'ils ne
meurent dans quelque affaire pour el-
le : Voila tout ce que nous pouvons
deviner sur cette belle petite Fille,

nous sommes bien fâchées de n'avoir pas de meilleures nouvelles à vous apprendre. Elles s'en allèrent, & la Reine demeura si triste, si triste que le Roi le connut à sa mine : Il lui demanda ce qu'elle avoit ; Elle répondit, qu'elle s'étoit approchée trop près du feu, & qu'elle avoit brûlé tout le lin qui étoit sur sa quenouille. N'est-ce que cela, dit le Roi ? il monta dans son grenier, il lui apporta plus de lin qu'elle n'en pouvoit filer en cent ans.

La Reine continua d'être triste : Il lui demanda ce qu'elle avoit ; Elle lui dit qu'étant au bord de la Rivière elle avoit laissé tomber dedans sa pentoufle de satin vert. N'est-ce que cela, dit le Roi ? Il envoya querir tous les Cordonniers de son Royaume, & lui apporta dix mille pantouffes de satin vert.

Elle continua d'être triste : Il lui demanda ce qu'elle avoit ; Elle lui dit, qu'en mangeant de trop bon appétit, elle avoit avalé sa bague de Nôce, qui étoit à son doigt. Le Roi connut qu'elle étoit menteuse ; car il avoit serré cette bague, & il lui dit : Ma chere femme, vous mentez,

ez, voilà vôtre bague que j'ai ferrée dans ma bourse. Dame, elle fut bien attrappée d'être prise à mentir, (car c'est la chose la plus laide du monde) & elle vit que le Roi boudoit, c'est pourquoi elle lui dit ce que les Fées avoient prédit de la petite Rosette, & que, s'il songeoit à quelque bon remède, il le diroit. Le Roi s'attriste beaucoup, jusques-là qu'il dit une fois à la Reine: Je ne sçai point d'autre moyen de sauver nos deux Fils, qu'en faisant mourir la petite, pendant qu'elle est au maillot: Mais la Reine s'écria; qu'elle souffriroit plutôt la mort elle-même; qu'elle ne consentiroit point à une si grande cruauté, & qu'il pensât à autre chose.

Comme le Roi & la Reine n'avoient que cela dans l'esprit, on apprit à la Reine qu'il y avoit dans un grand Bois proche de la Ville, un vieux Hermite, qui couchoit dans le tronc d'un Arbre, que l'on alloit consulter de par tout. Elle dit: Il faut que j'y aille aussi: Les Fées m'ont dit le mal; mais elles ont oublié le remède. Elle monta de bon matin sur une belle petite Mule blanche toute ferrée d'or, avec deux de
ses

ses Demoiselles, qui avoient chacune un joli Cheval. Quand elles furent auprès du Bois, la Reine & ses Demoiselles descendirent par respect du Cheval, & furent à l'arbre où l'Hermite demouroit. Il n'aimoit guère à voir des Femmes; mais quand il vit que c'étoit la Reine, il lui dit: Vous soyez la bien venuë; que me voulez-vous? Elle lui conta ce que les Fées avoient dit de Rosette, & lui demanda conseil: Il lui dit qu'il falloit mettre la Princeſſe dans une Tour, ſans qu'elle en ſortît jamais. La Reine le remercia, lui fit une bonne aumône, & revint tout dire au Roi.

Quand le Roi ſçut ces nouvelles, il fit vîtement bâtir une groſſe Tour, il y mit ſa Fille; & pour qu'elle ne s'ennuyât point, le Roi, la Reine & ſes deux Freres l'alloyent voir tous les jours: L'aîné s'apeloit le grand Prince, & le cadet le petit Prince. Ils aimoient leur Sœur paſſionnément; car elle étoit la plus belle & la plus gracieuſe que l'on eût jamais vûë; & le moindre de ſes regards valoit mieux que cent piſtoles. Quand elle eut quinze ans, le grand Prin-

Prince disoit au Roi : Mon Papa , ma Sœur est assez grande pour être mariée ; n'irons-nous pas bien-tôt à la Nôce ? Le petit Prince en disoit autant à la Reine ; & leurs Majestez les amusoient , sans rien répondre sur le Mariage.

Enfin , le Roi & la Reine tombèrent bien malades , & moururent presque en un même jour. Voila tout le monde fort triste : L'on s'habille de noir , & l'on sonne les cloches par tout. Rosette étoit inconsolable de la mort de sa bonne Maman.

Quand le Roi & la Reine eurent été enterrez , les Marquis & les Ducs du Royaume firent monter le grand Prince sur un Trône d'or & de diamans avec une belle Couronne sur sa tête & des habits de velours violet , chamarrez de Soleils & de Lunes ; & puis toute la Cour cria trois fois : Vive le Roi. L'on ne songea plus qu'à se rejoûir.

Le Roi & son Frere s'entredirent : A present que nous sommes les Maîtres , il faut retirer nôtre Sœur de la Tour , où elle s'ennuye depuis long-tems. Ils n'eurent qu'à traverser le
Jar-

Jardin pour aller à la Tour, qui étoit bâtie au coin, toute la plus haute que l'on avoit pû : car le Roi & la Reine défunts vouloient qu'elle y demeurât toujours. Rosette brodoit une belle robe sur un métier qui étoit là devant elle ; mais quand elle vit ses Freres, elle se leva, & fut prendre la main du Roi, lui disant : Bon jour, Sire, vous êtes à present le Roi, & moi vôtre petite servante : Je vous prie de me retirer de la Tour où je m'ennuye bien fort ; & là-dessus elle se mit à pleurer. Le Roi l'embrassa, & lui dit de ne point pleurer ; qu'il venoit pour l'ôter de la Tour & la mener dans un beau Château. Le Prince avoit tout plein ses pochettes de Dragées qu'il donna à Rosette : Allons, lui dit-il, sortons de cette vilaine Tour ; le Roi te mariera bien tôt, ne t'afflige point.

Quand Rosette vit le beau Jardin tout rempli de Fleurs, de Fruits, de Fontaines ; elle demeura si étonnée, qu'elle ne pouvoit pas dire un mot, car elle n'avoit encore jamais rien vû. Elle regardoit de tous côrez ; elle marchoit ; elle s'arrêtoit ; elle cueilloit des Fruits sur les Arbres

pres, & des Fleurs dans le parterre ; son petit Chien appelé Fretillon, qui étoit vert comme un Perroquet, qui n'avoit qu'une oreille, & qui dançoit à ravir, alloit devant elle, faisant jap, jap, jap, avec mille sauts & mille carriolles.

Fretillon réjouissoit fort la Compagnie ; il se mit tout d'un coup à courir dans un petit Bois, la Princesse le suivit ; & jamais l'on n'a été plus émerveillée qu'elle le fut, de voir dans ce Bois un grand Paon qui faisoit la rouë & qui lui parut si beau, si beau, si beau, qu'elle n'en pouvoit retirer ses yeux. Le Roi & le Prince arrivèrent auprès d'elle, & lui demandèrent à quoi elle s'amusoit : Elle leur montra le Paon, & leur demanda ce que c'étoit que cela : Ils lui dirent que c'étoit un Oiseau dont on mangeoit quelquefois. Quoi ! dit-elle, l'on ose tuer un si bel Oiseau & le manger ! Je vous déclare que je ne me marierai jamais qu'au Roi des Paons ; & quand j'en serai la Reine, j'empêcherai bien que l'on n'en mange. L'on ne peut dire l'étonnement du Roi : Mais, ma sœur, lui dit-il, où voulez-vous que nous

nous trouvions le Roi des Paons? Où il vous plaira, Sire; mais je ne me marierai qu'à lui.

Après avoir pris cette résolution, les deux Freres l'emmenèrent à leur Château, où il fallut apporter le Paon, & le mettre dans sa Chambre, (car elle l'aimoit beaucoup.) Toutes les Dames qui n'avoient point vû Rosette acoururent pour la faluer & lui faire la cour; les unes lui apportoient des confitures, les autres du sucre, les autres des robes d'or, de beaux rubans, des poupées, des souliers en broderie, des perles, des diamans, on la régaloit par tout, & elle étoit si bien aprise, si civile, baissant la main, faisant la révérence, quand on lui donnoit quelque belle chose, qu'il n'y avoit ni Monsieur, ni Madame, qui ne s'en retournaissent contens.

Pendant qu'elle causoit avec bonne Compagnie, le Roi & le Prince songeoient à trouver le Roi des Paons, s'il y en avoit un au Monde; ils s'aviserent qu'il falloit faire un Portrait de la Princesse Rosette; & ils le firent faire si beau, qu'il ne lui manquoit que la parole, & lui dirent:

Puif-

puis que vous ne voulez épouser que le Roi des Paons, nous allons parler ensemble, & vous le chercher par toute la Terre. Si nous le trouvons, nous serons bien aises: Prenez soin de nôtre Royaume, en attendant que nous revenions.

Rosette les remercia de la peine qu'ils prenoient: Elle leur dit qu'elle gouverneroit bien le Royaume, & qu'en leur absence tout son plaisir seroit de regarder le beau Paon, & faire danser Fretillon. Ils ne purent s'empêcher de pleurer en se disant adieu.

Voilà les deux Princes partis, qui s'envoient à tout le monde: Ne connoissez vous point le Roi des Paons? chacun disoit; Non, non. Ils passaient & alloient encore plus loin; comme cela ils allèrent si loin, si loin, que personne n'a jamais été si loin.

Ils arrivèrent au Royaume des Habetons; il ne s'en est point encore tant vû: Ils faisoient un si grand bourdonnement, que le Roi avoit peur de devenir sourd. Il demanda à celui de tous qui lui parut le plus raisonnable, s'il ne sçavoit point en quel en-

endroit il pourroit trouver le Roi des Paons ; Sire , lui dit le Haneton, son Royaume est à trente mille lieues d'ici ; vous avez pris le plus long pour y aller. Et comment sçavez vous cela , dit le Roi ? C'est , répondit le Haneton , que nous vous connoissons bien & que nous allons tous les ans passer deux ou trois mois dans vos Jardins. Voila le Roi & son Frere qui embrassent le Haneton bras dessus, bras dessous ; ils se firent grande amitié, & dînèrent ensemble ; ils virent avec admiration toutes les curiositez de ce pais-là, où la plus petite feüille d'arbre vaut une pistole. Après cela ils partirent pour achever leur voyage ; & comme ils sçavoient le chemin , ils ne furent pas long tems sans arriver. Ils voyoient tous les arbres chargez de Paons ; & tout en étoit si rempli, qu'on les entendoit crier & parler de deux lieues.

Le Roi disoit à son Frere, Si le Roi des Paons est un Paon lui-même, comment nôtre Sœur prétend-elle l'épouser ? il faudroit être fou pour y consentir ; voyez la belle alliance qu'elle nous donneroit, de
pe-

petits Paonneaux pour Neveux. Le Prince n'étoit pas moins en peine : c'est là, dit-il, une malheureuse fantaisie, qui lui est venuë dans l'esprit ; je ne sçai où elle a été deviner qu'il y a dans le Monde un Roi des Paons,

Quand ils arrivèrent à la grande ville, ils virent qu'elle étoit pleine d'Hommes & de Femmes ; mais qu'ils avoient des habits faits de plumes de Paons, & qu'ils en mettoient sur tout comme une fort belle chose. Ils rencontrèrent le Roi qui s'alloit promener dans un beau petit Carosse doré & de diamans, que douze Paons tenoient à toute bride. Ce Roi des Paons étoit si beau, si beau, que le Roi & le Prince en furent charmés. Il avoit de longs cheveux longs & frisez, le visage blanc, une couronne de queue de Paon. Quand il les vit, il jugea que, puisqu'ils avoient des habits d'une autre façon que les gens du pais, il falloit qu'ils fussent Etrangers ; & pour le sçavoir, il arrêta son Carosse & les fit appeler.

Le Roi & le Prince vinrent à lui ; avant fait la révérence, ils lui dirent :
Sire,

Sire, nous venons de bien loin pour vous montrer un beau Portrait. Ils tirèrent de leur valise le grand Portrait de Rosette. Lorsque le Roi des Paons l'eut bien regardé: Je ne puis croire, dit-il, qu'il y ait au Monde une si belle Fille. Elle est encore cent fois plus belle, dit le Roi. Ah! vous vous moquez, repliqua le Roi des Paons. Sire, dit le Prince, voilà mon Frere qui est Roi comme vous, il s'apele le Roi, & moi je me nomme le Prince; nôter Sœur, dont voici le Portrait, est la Princeffe Rosette: Nous vous venons demander si vous la voulez épouser; elle est belle & bien sage, & nous lui donnerons un boisseau d'écus d'or. Oui-dea, dit le Roi; je l'épouserai de bon cœur; elle ne manquera de rien avec moi, je l'aimerai beaucoup; mais je vous assure que je veux qu'elle soit aussi belle que son Portrait, & que, s'il s'en manque la plus petite chose, je vous ferai mourir. Hé-bien nous y consentons, dirent les deux Freres de Rosette. Vous y consentez, ajouta le Roi? Allez donc en prison, & vous y tenez jusqu'à ce que la Princeffe soit ar-

vée. Les Princes le firent sans difficulté ; car ils étoient bien certains que Rosette étoit plus belle que son portrait.

Lorsqu'ils furent dans la prison, le Roi les envoya servir à merveille ; il les alloit voir souvent, & gardoit dans son Château le Portrait de Rosette, dont il étoit si affolé, qu'il ne dormoit ni jour ni nuit. Comme le Roi & son Frere étoient en prison, ils écrivirent par la Poste à la Princesse, de faire vîtement son paquet, & de venir en diligence, parce qu'enfin le Roi des Paons l'attendoit. Ils ne lui mandèrent pas qu'ils étoient prisonniers, de-peur de l'inquiéter trop.

Quand elle reçut cette Lettre, elle fut tellement transportée, qu'elle n'en pensa mourir ; Elle dit à tout le monde que le Roi des Paons étoit trouvé, & qu'il vouloit l'épouser. On alluma des feux de joye ; on tira le canon ; l'on mangea des dragées & du sucre par-tout, l'on donna à tous ceux qui vinrent voir la Princesse, pendant trois jours, une beurrée de confiture, du petit-métier, & de l'hypocras. Après qu'elle eut fait ainsi

ainfi des libéralitez, elle laiffa fes belles poupées à fes bonnes Amies, & le Royaume de fon Frere entre les mains des plus fages Vieillards de la Ville: Elle leur recommanda bien d'avoir foïn de tout; de ne guère dépenser; d'amaffer de l'argent pour le retour du Roi: Elle les pria de conferver fon Paon; & ne voulut mener avec elle que fa Nourrice & fa Sœur de lait, avec le petit chien vert Fretilon.

Elles fe mirent dans un Bateau fur la Mer; elles portoient le boiffeau d'écus d'or, & des habits pour dix ans, à en changer deux fois par jour: Elles ne faisoient que rire & chanter; la Nourrice demandoit au Bate-
 lier: Aprochons nous, aprochons nous du Royaume des Paons? Il lui difoit; Non, non. Une autre fois elle lui demandoit; Aprochons-nous, aprochons-nous? Il lui difoit; Bien-tôt, bien-tôt. Une autre fois elle lui dit; Aprochons-nous, aprochons-nous? Il repliqua; Oüi, oüi. Et quand il eut dit cela, elle fe mit au bout du Bateau, affife auprès de lui, & lui dit: Si tu veux, tu feras riche à jamais.

Il répondit: Je le veux bien. Elle continua: Si tu veux, tu gagneras de bonnes pistoles. Il répondit: Je ne demande pas mieux. Ho bien, dit-elle, il faut que cette nuit, pendant que la Princesse dormira, tu m'aides à la jeter dans la Mer; Après qu'elle sera noyée, j'habillerai ma fille de ses beaux habits & nous la mènerons au Roi des Paons, qui sera bien-aise de l'épouser; & pour ta récompense, nous te donnerons ton plein cou chargé de Diamans.

Le Batelier fut bien étonné de ce que lui proposoit la Nourrice: Il lui dit que c'étoit dommage de noyer une si belle Princesse, qu'elle lui faisoit profit; mais elle prit une bouteille de vin & le fit tant boire, qu'il ne sca-voit plus la refuser.

La nuit étant venuë, la Princesse se coucha comme elle avoit accoutumé; son petit Fretillon étoit joyement couché au fond du lit, sans remuer ni pieds ni pattes. Rosette dormoit de toute sa force, quand la méchante Nourrice qui ne dormoit pas, s'en alla querir le Batelier; Elle le fit entrer dans la chambre de la Princesse, puis sans la reveiller ils la pri-

rent avec son lit de plume, son matelas, ses draps, ses couvertures : La Sœur de lait aidoit de toute sa force ; Ils jeterent tout cela dans la Mer, & la Princesse dormoit de si bon sommeil, qu'elle ne se réveilla point.

Mais ce qu'il y eut d'heureux, c'est que son lit de plume étoit fait de plumes de Phenix, qui sont fort rares, & qui ont cette propriété qu'elles ne vont jamais au fond de l'eau ; de sorte qu'elle nageoit dans son lit comme si elle eût été dans un Bateau ; l'eau pourtant mouilloit peu-à-peu son lit de plume, puis le matelas, & Rosette sentant de l'eau, elle eut peur d'avoir fait pipi au dodo, & d'être grondée.

Comme elle se tournoit d'un côté sur l'autre, Fretillon s'éveilla ; il avoit le nez excellent, il sentit les Soles & les Moruës de si près, qu'il se mit à japper à japper tant, qu'il éveilla tous les autres Poissons : Ils commencèrent à nager ; les gros Poissons donnoient de la tête contre le lit de la Princesse, qui ne tenant à rien, tournoit & retournoit comme une piroüette : Dame, elle étoit bien

bien étonnée! Est-ce que nôtre Ba-
 reau danse sur l'eau, disoit-elle? je
 n'ai point acoutumé d'être si mal à
 mon aise que je suis cette nuit; &
 toujours Fretillon qui jappoit & qui
 faisoit une vie desespérée, la mé-
 chante Nourrice & le Batelier l'en-
 tendoient de bien loin, & disoient:
 Voila ce petit drôle de Chien qui
 boit avec sa Maîtresse à nôtre santé;
 dépêchons nous d'arriver: car ils
 étoient tout contre la Ville du Roi
 des Paons.

Il avoit envoyé au bord de la Mer
 cent Carosses, tirez par toutes sortes
 de bêtes rares: Il y avoit des Lions,
 des Ours, des Cerfs, des Loups, des
 Chevaux, des Bœufs, des Asnes, des
 Aigles, des Paons; & le Carosse où
 la Princeffe Rosette devoit se mettre,
 étoit traîné par six Singes bleus, qui
 sautoient, qui dansoient sur la cor-
 le, qui faisoient mille tours agréa-
 bles: Ils avoient de beaux harnois de
 velours cramoisi avec des plaques
 d'or; on voyoit soixante jeunes De-
 moiselles que le Roi avoit choisies
 pour la divertir; elles étoient habil-
 lées de toutes sortes de couleurs, &
 l'or & l'argent étoit la moindre cho-

La Nourrice avoit pris grand soin de parer sa fille, elle lui mit les diamans de Rosette à la tête & par tout, & sa plus belle robe; mais elle étoit avec ses ajustemens plus laide qu'une Guenon, ses cheveux d'un noir gras, les yeux de travers, les jambes tortuës, une grosse bosse au milieu du dos, de méchante humeur & mauffade, qui grognoit toujours.

Quand tous les Gens du Roi des Paons la virent sortir du Bateau, ils demeurèrent si surpris, si surpris qu'ils ne pouvoient parler. Qu'est-ce que cela, dit-elle? Est-ce que vous dormez? Allons, allons, que l'on m'apporte à manger; vous êtes de bonnes canailles, je vous ferai tous pendre. A cette menace ils se disoient: Quelle vilaine bête! Elle est aussi méchante que laide! voir notre Roi bien marié, je ne m'étonne point; ce n'étoit pas la peine de la faire venir du bout du Monde. Elle faisoit toujours la Maîtresse: & pour moins que rien elle donnoit des soufflets & des coups de poing à tout le monde.

Comme son équipage étoit fort grand, elle alloit doucement: Elle

se quarroit comme une Reine dans son Carosse ; mais tous les Paons qui étoient mis sur les arbres pour la favoriser en passant, & qui avoient resolu de crier : Vive la belle Reine Rosette ; quand ils l'apperçurent si horrible, ils crioient : Fi, fi, qu'elle est laide ! Elle enrageoit de dépit ; & disoit à ses Gardes : Tuez ces coquins de Paons, qui me chantent injures. Les Paons s'envoloient bien vîte & se moquoient d'elle.

Le fripon de Batelier qui voyoit tout cela, disoit tout bas à la Nourrice : Commère, nous ne sommes pas bien ; vôtre fille devoit être plus folle. Elle lui répondoit : Tais-toi, étourdi, tu nous porteras malheur.

L'on fut avertir le Roi que la Princesse approchoit. Hé-bien, dit-il, ses Freres m'ont ils dit vrai ? est-elle plus belle que son Portrait ? Sire, dit-on, c'est bien assez qu'elle soit aussi belle. Oüi-dea, dit le Roi, j'en serai bien content : Allons la voir, car il entendit par le grand bruit que l'on faisoit dans la cour qu'elle arrivoit ; & il ne pouvoit rien distinguer de ce que l'on disoit, sinon,

294 LA PRINCESSE
fi, fi, qu'elle est laide! Il crut que
l'on parloit de quelque naine ou de
quelque bête qu'elle avoit peut-être
amenée avec elle: car il ne pouvoit
lui entrer dans l'esprit que ce fust ef-
fectivement d'elle-même.

L'on portoit le Portrait de Rosette
au bout d'un grand baton tout dé-
couvert, & le Roi marchoit grave-
ment après avec tous ses Barons &
tous ses Paons, puis les Ambassa-
deurs des Royaumes voisins. Le
Roi des Paons avoit grande impa-
tience de voir sa chere Rosette. Da-
me! quand il l'aperçut, à peu tint
qu'il ne mourust sur la place; il se mit
dans la plus grande colere du mon-
de, il déchira ses habits, il ne vou-
loit pas l'aprocher, elle lui faisoit
peur.

Comment, dit-il, ces deux ma-
rauts que je tiens dans mes Prisons
ont bien de la hardiesse, de s'être
moquez de moi & de m'avoir pro-
posé d'épouser une magote comme
cela; je les ferai mourir: Allons,
que l'on enferme tout-à-l'heure cette
Pimbéche, sa Nourrice, & celui qui
les amene; qu'on les mette au fond
de ma grande Tour.

D'un

D'un autre côté, le Roi & son Frere qui étoient prisonniers, & qui sçavoient le jour que leur Sœur devoit arriver, s'étoient faits braves pour la recevoir; au lieu de venir ouvrir la Prison & les mettre en liberté, ainsi qu'ils l'espéroient, le Geolier vint avec des Soldats, & les fit descendre dans une Cave toute noire, pleine de vilaines bêtes, où ils avoient de l'eau jusqu'au cou; l'on n'a jamais été plus étonné, ni plus triste. Hélas, disoient-ils, l'un à l'autre, voilà de tristes Nôces pour nous! Qu'est-ce qui peut nous procurer un si grand malheur? Ils ne sçavoient au monde que penser, sinon qu'on vouloit les faire mourir; & ils en étoient tout-à fait fâchez.

Trois jours se passèrent sans qu'ils entendissent parler de rien. Au bout des trois jours, le Roi des Paons leur vint dire des injures par un trou. Vous avez pris le titre de Roi & de Prince, leur cria-t-il, pour m'attraper, & pour m'engager à épouser votre Sœur; mais vous n'êtes tous que des Gueux, qui ne valez pas l'eau que vous bûvez; je vais vous donner des Juges, qui feront bien vite votre

procès ; l'on file déjà la corde dont je vous ferai pendre. Roi des Paons, répondit le Roi en colère n'allez pas si vite dans cette affaire, car vous pourriez vous en repentir : Je suis Roi comme vous ; j'ai un beau Royaume, des habits & des Couronnes, & de bons écus ; j'y mangerois jusqu'à ma chemise : ho, ho, que vous êtes plaisant, de nous vouloir faire pendre ; est-ce que nous vous avons volé quelque chose ?

Quand le Roi l'entendit parler si résolument, il ne scavoit où il en étoit, & il avoit quelquefois envie de les laisser aller avec leur Sœur sans les faire mourir ; mais son Confident, qui étoit un franc flatteur, l'encouragea ; lui disant, que, s'il ne se vangeoit, tout le monde se moquerait de lui, & qu'on le prendroit pour un petit Roitelet de quatre deniers. Il jura de ne leur point pardonner, & commanda que l'on fit leur procès. Cela ne dura guère ; il n'y eut qu'à voir le Portrait de la véritable Princesse Rosette, auprès de celle qui étoit venue, & qui disoit l'être : De sorte qu'on les condamna à avoir le cou coupé, comme étant

étant menteurs, puisqu'ils avoient promis une belle Princesse au Roi, & qu'ils ne lui avoient donné qu'une laide Païsanne.

L'on fut à la Prison en grand appareil, leur lire cet Arrêt; & ils s'écrièrent, qu'ils n'avoient point menti; que leur Sœur étoit Princesse, & plus belle que le jour, qu'il y avoit quelque chose là-dessous qu'ils n'entendoient pas, & qu'ils demandoient encore sept jours, avant qu'on les fît mourir; que peut-être dans ce tems leur innocence seroit reconnue. Le Roi des Paons qui étoit bien en colere, eut beaucoup de peine à leur accorder cette grace; mais enfin, Il le voulut bien.

Pendant que toutes ces affaires se passent à la Cour, il faut dire quelque chose de la pauvre Princesse Rosette. Dès qu'il fut jour elle demeurera bien étonnée, & Fretillon aussi, de se voir au milieu de la Mer, sans Bateau & sans secours. Elle se prit à pleurer, à pleurer tant & tant, qu'elle faisoit pitié à tous les Poissons: Elle ne sçavoit que faire ni que devenir. Assûrement, disoit-elle j'ai été jettée dans la Mer par l'ordre du

Roi des Paons ; il s'est repenti de m'épouser ; & pour se défaire honnêtement de moi , il m'a fait noyer : Voilà un étrange Homme , continuoit-elle ! je l'aurois tant aimé ; nous aurions fait si bon ménage. Là-dessus elle pleuroit plus fort : car elle ne pouvoit s'empêcher de l'aimer.

Elle demeura deux jours ainsi flottant sur la mer d'un côté & d'autre , mouillée jusqu'aux os , enrumée à mourir , presque transie ; si ce n'avoit été le petit Fretillon qui lui réchauffoit un peu le cœur , elle seroit morte cent fois : Elle avoit une faim épouvantable , elle vit des huîtres à écaille , elle en prit tant qu'elle en voulut , & elle en mangea ; Fretillon ne les aimoit guère , il fallut pourtant bien qu'il s'en nourrist. Quand la nuit venoit , la grande peur prenoit Rosette , & elle disoit à son chien : Fretillon , jappé toujours , de crainte que les Soles ne nous mangent.

Il avoit jappé toute la nuit , & le lit de la Princesse n'étoit pas bien loin du bord de l'eau. En ce lieu là il y avoit un bon Vieillard , qui vivoit
tout

tout seul dans une petite chaumière, où personne n'alloit jamais : il étoit fort pauvre & ne se soucioit pas des biens du monde. Quand il entendit japper Fretillon il fut tout étonné, car il ne passoit guère de Chiens par là ; il crut que quelques Voyageurs se feroient égarez, il sortit pour les remettre charitablement dans leur chemin : Tout d'un coup il aperçut la Princesse & Fretillon qui nageoient sur la Mer ; & la Princesse le voyant, lui tendit le bras, & lui cria ! Bon Vieillard, sauvez-moi, car je périrai ici ; il y a deux jours que je languis.

Lorsqu'il l'entendit parler si tristement, il en eut grand' pitié, & rentra dans sa maison pour prendre un long crochet ; il s'avança dans l'eau jusqu'au cou, & pensa deux ou trois fois être noyé. Enfin, il tira tant qu'il amena le lit jusqu'au bord de l'eau. Rosette & Fretillon furent bien aises d'être sur la terre. Elle remercia bien fort le bon Homme, & prit sa couverture dont elle s'envelopa, puis toute nu pieds elle entra dans la chaumière, où il lui alluma un petit feu de feuilles séches, &

tira de son cofre le plus bel habit de feu sa femme, avec des bas & des fouliers dont la Princeſſe s'habilla. Ainſi vêtue en Paiſanne, elle étoit belle comme le jour, & Fretillon danſoit autour d'elle pour la divertir.

Le Vieillard voyoit bien que Roſette étoit quelque grande Dame, car les couvertures de ſon lit étoient toutes d'or & d'argent, & ſon matelas de ſatin; il la pria de lui conter ſon hiſtoire, & qu'il n'en diroit mot ſi elle vouloit: Elle lui apprit tout d'un bout à l'autre, pleurant bien fort, car elle croyoit toujours que c'étoit le Roi des Paons qui l'avoit fait noyer. Comment ferons-nous, ma Fille, lui dit le Vieillard? Vous êtes une ſi grande Princeſſe, accoutumée à manger de bons morceaux, & moi je n'ai que du pain noir & des raves, vous allez faire méchante chere; & ſi vous m'en vouliez croire; j'irois dire au Roi des Paons que vous êtes ici: certainement ſ'il vous avoit vûë, il vous épouſeroit. Ah! c'eſt un méchant, dit Roſette, il me feroit mourir; mais ſi vous avez un petit panier, il faut l'attacher au

ou de mon chien, & il y aura bien du malheur s'il ne rapporte de la provision.

Le Vieillard donna un panier à la Princesse; elle l'attacha au cou de Fretillon, & lui dit: Va-t-en au meilleur pot de la Ville & me rapporte ce qu'il y a dedans. Fretillon court à la Ville; comme il n'y avoit point de meilleur pot que celui du Roi, il entre dans sa cuisine, découvre le pot, prend adroitement tout ce qui étoit dedans, & revient à la maison. Rosette lui dit: Retourne à l'office, & prend ce qu'il y aura de meilleur. Fretillon retourne à l'office, & prend du pain blanc, du vin muscat, toutes sortes de fruits & de confitures; il étoit si chargé qu'il n'en pouvoit plus.

Quand le Roi des Paons voulut dîner, il n'y avoit rien dans son pot ni dans son office; chacun se regardoit, & le Roi étoit dans une colère horrible. Oh-bien, dit-il, je ne dînerai donc point; mais que ce soir on mette la broche au feu, & que j'aye de bon rôti. Le soir étant venu, la Princesse dit à Fretillon: Va-t-en à la Ville, entre dans la meilleure

re cuisine, & m'apporte de bon rôti. Fretillon fit comme sa Maîtresse lui avoit commandé ; & ne sçachant point de meilleure cuisine que celle du Roi, il y entra tout doucement ; pendant que les Cuifiniers avoient le dos tourné, il prit tout le rôti qui étoit à la broche, d'une mine excellente, & qui à voir seulement, faisoit apétit : Il raporta son panier plein à la Princesse ; elle le renvoya aussi-tôt à l'office, & il apporta toutes les compôtes & les dragées du Roi.

Le Roi qui n'avoit pas dîné, ayant grand' faim, voulut souper de bonne heure, mais il n'y avoit rien : Il se mit dans une colére effroyable, & s'alla coucher sans souper. Le lendemain, au dîner & au souper, il en arriva tout autant : De sorte que le Roi demeura trois jours sans boire ni manger, parce que, quand il alloit se mettre à table, l'on trouvoit que tout étoit pris. Son Confident fort en peine, craignant la mort du Roi, se cacha dans un petit coin de la cuisine, & il avoit toujours les yeux sur le pot qui boüilloit ; il fut bien étonné de voir entrer tout doucement un
peti

petit chien vert qui n'avoit qu'une oreille, & qui découvroit le pot, & nettoit la viande dans son panier; il le suivit pour ſçavoir où il iroit; il le vit sortir de la Ville; le ſuivant toujours, il fut chez le bon Vieillard. En même tems il vient tout conter au Roi; que c'étoit chez un pauvre Païſan que ſon bouïlli & ſon rôti alloient ſoir & matin.

Le Roi demeura bien étonné: Il dit qu'on l'allât querir. Le Confident pour faire ſa Cour y voulut aller lui même, & mena des Archers: Ils le trouvèrent qui dînoit avec la Princeſſe, & qu'ils mangeoient le bouïlli du Roi: Il les fit prendre & lier de groſſes cordes, & Fretillon auffi.

Quand ils furent arrivez on l'alla dire au Roi, qui répondit, C'eſt demain qu'expire le ſeptième jour que j'ai accordé à ces Affronteurs; je les ferai mourir avec les voleurs de mon dîner: Puis il entra dans la Salle de Juſtice. Le Vieillard ſe mit à genoux, & dit qu'il alloit lui conter tout. Pendant qu'il parloit le Roi regardoit la belle Princeſſe, & il avoit pitié de la voir pleurer; puis quand le bon Homme eut déclaré que
c'é-

c'étoit elle qui se nommoit la Princeſſe Roſette qu'on avoit jettée dans la Mer, Malgré la foibleſſe où il étoit d'avoir été ſi long tems ſans manger, il fit trois ſauts tout de ſuite, & courut l'embraffer & lui détacher les cordes dont elle étoit liée, lui diſant qu'il l'aimoit de tout ſon cœur.

On fut en même-tems querir les Princes, qui croyant que c'étoit pour les faire mourir, & qui venoient fort trilles, baiſſant la tête; l'on alla de même querir la Nourrice & ſa fille. Quand ils ſe virent, ils ſe reconnurent tous; Roſette ſauta au cou de ſes Freres; la Nourrice & ſa fille avec le Batelier ſe jettèrent à genoux, & demendèrent grace. La joye étoit ſi grande, que le Roi & la Princeſſe leur pardonnerent, & le bon Vieillard fut récompensé largement; il demeura toujours dans le Palais.

Enfin, le Roi des Paons fit toute forte de ſatisfaction au Roi & à ſon Frere, témoignant ſa douleur de les avoir mal-traitez; la Nourrice rendit à Roſette ſes beaux habits & ſon boiſſeau d'écus d'or, & la Nôce dura quinze

quinze jours : Tout fut content jus-
qu'à Fretillon, qui ne mangeoit plus
que des ailes de Perdrix.

*Le Ciel veille pour nous ; & lorsque
l'innocence*

*Se trouve en un pressant danger,
Il sçait embrasser sa défense,
La délivrer & la vanger.*

A voir la timide Rosette

*Ainsi qu'un Alcion dans son petit ber-
ceau,*

Au gré des vents voguer sur l'eau,

On sent en sa faveur une pitié secrète ;

*On craint qu'elle ne trouve une tragi-
que fin,*

Au milieu des flots abimée,

Qu'elle ne serve de festin

A quelque Baleine affamée.

*Sans le secours du Ciel sans doute elle
eût péri.*

Fretillon sçût joüer son rôle

Contre la Moruë & la Sole ;

Et quand il s'agissoit aussi

De nourrir sa chere Maîtresse.

Il en est bien en ce tems-ci

306 LA PRINCESSE
Qui voudroient rencontrer des chiens
de cette espèce !

Rosette échappée au naufrage,
Aux auteurs de ses maux acorde le
pardon,
O vous ! à qui l'on fait outrage,
Qui voulez en tirer raison,
Sans penser aux excès où cela vous en-
gage,
Soyez persuadés qu'oublier une offen-
ce
Est un acte plus grand que d'en tirer
vengeance

F I N.

LA



Le Rameau d'or.

LE RAMEAU

D' O R

C O N T E.

L étoit une fois un Roi, dont l'humeur austère & chagrine inspiroit plutôt de la crainte que de l'amour. Il se laissoit voir rarement ; & sur le plus léger soupçon il faisoit mourir ses Sujets : On le

le nommoit le Roi Brun, parce qu'il fronçoit toujours le sourcil. Le Roi Brun avoit un Fils qui ne lui ressembloit point ; rien n'égaloit son esprit, sa douceur, sa magnificence & sa capacité : Mais il avoit les jambes tortuës, une bosse plus haute que sa tête, les yeux de travers, la bouche de côté : enfin, c'étoit un petit monstre ; & jamais une si belle ame n'avoit animé de corps si mal fait : Cependant, par un fort singulier, il se faisoit aimer jusqu'à la folie des personnes auxquelles il vouloit plaire ; son esprit étoit si supérieur à tous les autres, qu'on ne pouvoit l'entendre avec indifférence.

La Reine sa Mere voulut qu'on l'appellât Torticoli : soit qu'elle aimât ce nom, ou qu'étant effectivement tout de travers, elle crût avoir rencontré ce qui lui convenoit davantage. Le Roi Brun qui pensoit plus à sa grandeur qu'à la satisfaction de son Fils, jetta les yeux sur la Fille d'un puissant Roi son voisin, & dont les Etats joints aux siens pouvoient le rendre redoutable à toute la Terre : Il pensa que cette Princesse seroit fort propre pour le Prince

Torticoli, parce qu'elle n'auroit pas lieu de lui reprocher sa difformité & sa laideur, puisqu'elle étoit pour le moins aussi laide & aussi difforme que lui. Elle alloit toujours dans une jatte, elle avoit les jambes rompuës, on l'appelloit Trognon; C'étoit la créature du monde la plus aimable par l'esprit; il sembloit que le Ciel l'avoit voulu récompenser du tort que lui avoit fait la Nature.

Le Roi Brun ayant obtenu le Portrait de la Princesse Trognon, qu'il avoit demandé se fit mettre dans une grande Sale, sous un Dais, & envoya querir le Prince Torticoli, auquel il commanda de regarder ce Portrait avec tendresse, puisque c'étoit celui de Trognon qui lui étoit destinée. Torticoli y jetta les yeux, & les détourna aussi tôt avec un air de dédain qui offensa son Pere. Est-ce que vous n'êtes pas content, lui dit-il, d'un ton aigre & fâché? Non, Seigneur, répondit-il, Je ne serai jamais content d'épouser un cu de jatte. Il vous sied bien, dit le Roi Brun, de trouver des défauts en cette Princesse, étant vous-même un petit monstre qui fait peur! C'est par cet-

cette raison , ajouta le Prince , que je ne veux point m'allier avec un autre monstre ; j'ai assez de peine à me souffrir ; que seroit-ce si j'avois une telle compagnie ? Vous craignez de perpétuer la race des Magots , répondit le Roi d'un air offensant ; mais vos craintes sont vaines , vous l'épouserez , Il suffit que je l'ordonne pour être obéi. Torticoli ne repliqua rien ; il fit une profonde révérence & se retira.

Le Roi Brun n'étoit pas accoutumé à trouver la plus petite résistance celle de son Fils le mit dans une colère épouvantable ; il le fit enfermer dans une Tour qui avoit été bâtie exprès pour les Princes rebelles , mais il ne s'en étoit point trouvé depuis deux cens ans : de sorte que tout étoit en assez mauvais ordre ; les Appartemens & les Meubles y paroissent d'une antiquité surprenante. Le Prince aimoit la lecture ; il demanda des Livres , on lui permit d'en prendre dans la Bibliothèque de la Tour. Il crut d'abord que cette permission suffisoit. Lorsqu'il voulut les lire , il en trouva le langage si ancien qu'il n'y comprenoit rien ;

les laissoit, puis il les reprenoit, essayant d'y entendre quelque chose, ou tout au moins de s'amuser avec.

Le Roi Brun, persuadé que Torticoli se laisseroit de sa Prison, agit comme s'il avoit consenti d'épouser Trognon : Il envoya des Ambassadeurs au Roi son voisin, pour lui demander sa Fille, à laquelle il promettoit une félicité parfaite. Le Pere de Trognon fut ravi de trouver une occasion si avantageuse de la marier ; car tout le monde n'est pas d'humeur de se charger d'un cu de latte. Il accepta la proposition du Roi Brun ; quoi qu'à dire vrai, le Portrait du Prince Torticoli qu'on lui avoit apporté, ne lui parût pas fort touchant, il le fit placer à son tour dans une Galerie magnifique ; on y apporta Trognon : Lorsqu'elle l'apperçut, elle baissa les yeux & se prit à pleurer. Son Pere, indigné de la répugnance qu'elle témoignoit, prit un miroir, le mettant vis-à-vis d'elle ; Vous pleurez, ma Fille, lui dit-il : Ah ! regardez vous, & convenez après cela qu'il ne vous est pas permis de pleurer. Si j'avois quelque empressement d'être mariée,

Sci-

Seigneur, lui dit-elle, j'aurois peut-être tort d'être si délicate; mais je chérirai mes disgraces, si je les souffre toute seule: je ne veux partager avec personne l'ennui de me voir; que je demeure toute ma vie la malheureuse Princesse Trognon, je serai contente, ou tout au moins, je ne me plaindrai point. Quelques bonnes que pussent être ses raisons, le Roi ne les écouta pas; il fallut partir avec les Ambassadeurs qui l'étoient venu demander.

Pendant qu'elle fait son voyage dans une Litière où elle étoit comme un vrai trognon, il faut revenir dans la Tour, & voir ce que fait le Prince. Aucuns de ses Gardes n'osoient lui parler: On avoit ordre de le laisser ennuyer, de lui donner mal à manger, & de le fatiguer par toute sorte de mauvais traitemens. Le Roi Brun sçavoit se faire obéir; si ce n'étoit pas par amour, c'étoit au moins par crainte: Mais l'affection qu'on avoit pour le Prince étoit cause qu'on adoucissoit ses peines autant qu'on le pouvoit.

Un jour qu'il se promenoit dans une grande Galerie, pensant triste
men

ment à sa destinée , qui l'avoit fait naître si laid & si affreux , & qui lui faisoit rencontrer une Princesse encore plus disgraciée ; il jetta ses yeux sur les vitres , qu'il trouva peintes de couleurs si vives & les desseins si bien exprimez , qu'ayant un goût particulier pour ces beaux ouvrages , il s'attacha à regarder celui-là ; mais il n'y comprenoit rien , car c'étoit des Histoires qui étoient passées depuis plusieurs siècles : Il est vrai que ce qui le frappa , ce fut de voir un Homme qui lui ressembloit si fort , qu'il paroïssoit que c'étoit son Portrait. Cet Homme étoit dans le donjon de la Tour , & cherchoit dans la muraille où il trouvoit un Tire-bourre d'or , avec lequel il ouvroit un Cabinet ; il y voyoit encore beaucoup d'autres choses qui frappèrent son imagination ; & sur la plû-part des vitres , il voyoit toujourns son Portrait. Par quelle aventure , disoit-il , me fait-on faire ici un personnage , moi qui n'étois pas encore né ? & par quelle fatale idée le Peintre s'est-il diverti à faire un Homme comme moi ? Il voyoit sur ces vitres une belle personne , dont les traits

étoient si réguliers & la phifionomie si fpirituelle, qu'il ne pouvoit en détourner fes yeux. Enfin, il y avoit mille objets differents, & toutes les paffions étoient si bien exprimées, qu'il croyoit voir arriver ce qui n'étoit représenté que par le mélange des couleurs.

Il ne fortit de la Galerie que lorsqu'il n'eut plus affez de jour pour distinguer ces peintures. Quand il fut retourné dans fa Chambre, il prit un vieux manufcrit qui lui tomba le premier fous la main; les feüilles en étoient de vélin, peintes tout autour, & la couverture d'or émaillé de bleu, qui formoit des chiffres; il demeura bien furpris d'y voir les mêmes chofes qui étoient fur les vitres de la Galerie; il tâchoit de lire ce qui étoit écrit, il n'en put venir à bout: mais tout d'un coup il vit que dans un des feüillets où l'on representoit des Muficiens, ils fe mirent à chanter; & dans un autre feüillet, où il y avoit des joueurs de Baffette & de Triâtrac, les cartes & les dez alloient & venoient; il tourna le vélin, c'étoit un Bal où l'on danfoit; toutes les Dames étoient parées & d'une beauté merveilleufe; il tourna encore le feüillet; il fentit

l'odeur d'un excellent repas ; c'étoit des petites figures qui mangeoient ; la plus grande n'avoit pas un quartier de haut ; il y en eut une qui se tournant vers le Prince : A ta santé Torricoli, lui dit-elle, songe à nous rendre nôtre Reine : si tu le fais tu t'en trouveras bien, si tu y manques tu t'en trouveras mal.

A ces paroles le Prince fut saisi d'une si violente peur, car il y avoit déjà quelque tems qu'il commençoit à trembler, qu'il laissa tomber le Livre d'un côté & tomba de l'autre comme un Homme mort : Au bruit de sa chute ses Gardes accoururent ; ils l'aimoient chèrement & ne négligèrent rien pour le faire revenir de son évanouissement. Lorsqu'il fut en état de parler, ils lui demandèrent ce qu'il avoit ; il leur dit qu'on le nourrissoit si mal qu'il n'y pouvoit résister, & qu'ayant la tête pleine d'imagination, il s'étoit figuré de voir & d'entendre des choses si surprenantes dans ce Livre, qu'il avoit été saisi de peur. Ses Gardes affligez, lui donnèrent à manger malgré toutes les défenses du Roi Brun. Quand il eut mangé il reprit

le Livre devant eux, & ne trouva plus rien de ce qu'il avoit vû ; cela le confirma qu'il s'étoit trompé.

Il retourna le lendemain dans la Galerie, il vit encore les peintures sur les vitres, qui se remuoient, qui se promenoient dans des allées, qui chassoient des Cerfs & des Lièvres, qui pêchoient ou qui bâtissoient de petites maisons, car c'étoit des mignatures fort petites, & son Portrait étoit toujours par-tout ; Il avoit un habit semblable au sien ; il montoit dans le donjon de la Tour, & il y trouvoit le Tire-bourre d'or. Comme il avoit bien mangé, il n'y avoit plus lieu de croire qu'il entrât de la vision dans cette affaire ; Ceci est trop mystérieux, dit-il, pour que je doive négliger les moyens d'en sçavoir davantage ; peut-être que je les apprendrai dans le donjon : Il y monta, & frappant contre le mur, il lui sembla qu'un endroit étoit creux ; il prit un marteau, il demaçonna cet endroit, & trouva un Tire-bourre d'or fort proprement fait ; il ignoroit encore à quel usage il devoit lui servir, lorsqu'il apperçut dans un coin du donjon une vieille Armoire
de

le méchant bois ; il voulut l'ouvrir ,
 mais il ne peut trouver de ferrure , de
 quelque côté qu'il la tournât , c'étoit
 une peine inutile : Enfin , il vit un
 petit trou , & soupçonnant que le
 Fire-bourre lui seroit utile , il l'y mit,
 puis tirant avec force il ouvrit l'Ar-
 moire ; mais autant qu'elle étoit
 vieille & laide par dehors , autant
 étoit-elle belle & merveilleuse par
 dedans ; tous les tiroirs étoient de
 cristal de roche gravé , ou d'ambre ,
 ou de pierres précieuses ; quand on
 en avoit tiré un , l'on en trouvoit de
 plus petits aux côtez , dessus , des-
 sous & au fonds , qui étoient separez
 par de la nacre de perle ; on tiroit
 cette nacre , & les tiroirs ensuite ;
 chacun étoit rempli des plus belles
 Armes du monde , de riches Cou-
 ronnnes , de Portraits admirables.
 Le Prince Torticoli étoit
 charmé ; il tiroit toujous sans se las-
 ser : Enfin , il trouva une petite
 clef , faite d'une seule Emeuraude ,
 avec laquelle il ouvrit un guichet
 l'or qui étoit dans le fond ; il fut
 bloui d'une brillante Escarboucle
 qui formoit une grande boëte ; il la ti-
 ra promptement du guichet : mais que

devint-il lorsqu'il la trouva toute pleine de sang, & la main d'un Homme qui étoit coupée, laquelle tenoit encore une boîte de Portrait ?

A cette vûë Torticoli fremit ; ses cheveux se heriffèrent ; ses jambes mal assurées le souvenoient avec peine ; il s'assit par terre tenant encore la boîte : Détournant les yeux d'un objet si funeste, il avoit grande envie de la remettre où il l'avoit prise ; mais il pensoit que toute ce qui s'étoit passé jusqu'alors n'étoit point arrivé sans de grands mysteres : il se souvenoit de ce que la petite figure du Livre lui avoit dit, que selon qu'il en useroit il s'en trouveroit bien ou mal : il craignoit autant l'avenir que le present ; & venant à se reprocher une timidité indigne d'une grande ame, il fit un effort sur lui-même, puis attachant les yeux sur cette main : O main infortunée, dit-il ! ne peux-tu par quelques signes, m'instruire de ta triste aventure ? Si je suis en état de te servir, assure-toi de la générosité de mon cœur.

Cette main, à ces paroles, parut agitée ; & remuant les doigts elle lui fit des signes dont il entendit aussi bien

bien le discours que si une bouche in-
 telligente lui eût parlé. Apprens
 lit la main, que tu peux tout pour
 celui dont la barbarie d'un jaloux m'a
 séparée : Tu vois dans ce Portrait l'a-
 dorable Beauté qui est cause de
 mon malheur ; Va sans différer
 dans la Galerie ; prends garde à l'en-
 droit où le Soleil darde ses plus ar-
 dens rayons ; cherche & tu trou-
 veras mon trésor. La main alors
 resta d'agir ; le Prince lui fit plu-
 sieurs questions à quoi elle ne répon-
 dit point. Où vous remettrai-je,
 lui dit-il ? Elle lui fit de nouveaux
 signes, il comprit qu'il falloit la re-
 mettre dans l'Armoire : il n'y man-
 qua pas ; tout fut renfermé, il serra le
 Fire-bourre dans le même mur où il
 l'avoit pris ; & s'étant un peu aguerri
 sur les prodiges ; il descendit dans la
 Galerie.

A son arrivée les vitres commen-
 cèrent à faire un cliquetis & un tre-
 mouffement extraordinaire ; il re-
 garda où les rayons du Soleil don-
 noient ; il vit que c'étoit sur le Por-
 trait d'un jeune Adolescent, si beau
 & d'un si grand air, qu'il en demeura
 charmé. En levant ce Tableau il

trouva un lambris d'ébène avec des filets d'or, comme dans tout le reste de la Galerie; il ne sçavoit comment l'ôter, & s'il devoit l'ôter; il regarda sur les vitres, connut que le lambris se levoit; aussi tôt il le leva, & il se trouve dans un Vestibule tout de porphyre, orné de Statuës, il monte un large Degré d'agate, dont la rampe étoit d'or de rapport; il entre dans un Salon tout de lapis; & traversant des Appartemens sans nombre, où il demuroit ravi de l'excellence des Peintures & de la richesse des Meubles, il arriva enfin dans une petite Chambre dont tous les ornemens étoient de turquoise, & il vit sur un lit de gaze bleuë & or une Dame qui sembloit dormir; elle étoit d'une beauté incomparable; ses cheveux plus noirs que l'ébène relevoient la blancheur de son teint; elle paroissoit inquiète dans son sommeil; son visage avoit quelque chose d'abatu & d'une personne malade.

Le Prince craignant de la réveiller s'approcha doucement; il entendit qu'elle parloit; & prenant une grande attention à ses paroles, il ouit ce peu de mots entrecoupez de
sou-

soupris: Penses-tu, perfide, que je puisse t'aimer, après m'avoir éloignée de mon aimable Trasimene? Quoi! à mes yeux tu as osé separer une main si chere, d'un bras qui doit t'être toujourns redoutable! Est-ce ainsi que tu prétens me prouver ton respect & ton amour? Ah! Trasimene, mon cher Amant, ne dois-je plus vous voir? Le Prince remarqua que les larmes cherchoient un passage entre ses paupières fermées, & que coulant sur ses jouës, elles ressembloient aux pleurs de l'Aurore.

Il estoit au pied de son lit comme immobile, ne scachant s'il devoit l'éveiller ou la laisser plus long tems dans un sommeil si triste; il comprenoit déjà que Trasimene étoit son Amant, & qu'il en avoit trouvé la main dans le Donjon; il rouloit mille pensées confuses sur tant de différentes choses, quand il entendit une Musique charmante; elle étoit composée de Rossignols & de Serins, qui accordoient si bien leur ramage qu'ils surpassoient les plus agréables voix: Aussi-tôt un Aigle d'une grandeur extraordinaire entra; il voloit dou-

cement & tenoit dans ses ferres un Rameau d'or chargé de rubis qui formoient des cerises ; il attacha fixement ses yeux sur la belle endormie ; il sembloit voir son Soleil, & déployant ses grandes aîles, il planoit devant elle, tantôt s'élevant & tantôt s'abaissant jusqu'à ses pieds.

Après quelques momens, il se tourna vers le Prince & s'en approcha, mettant dans sa main le Rameau d'or cerisé ; les Oiseaux qui chantoient poufferent alors de tons qui percèrent les voûtes du Palais : le Prince appliqua si-bien son esprit aux différentes choses qui s'entre-succédoient, qu'il jugea que cette Dame étoit enchantée, & que l'honneur d'une aventure si glorieuse lui étoit réservé ; il s'avance vers elle, il met un genou en terre, il la frappe avec le Rameau, & lui dit : Belle & charmante Personne, qui dormez par un pouvoir qui m'est inconnu, je vous conjure au nom de Trafimenc de rentrer dans toutes les fonctions de la vie, qu'il semble que vous avez perduës. La Dame ouvre les yeux, apperçoit l'Aigle & s'écrie : Arrêtez cher Amant, arrêtez ;

ez ; mais l'Oiseau Royal jette un cri auffi aigu que douloureux, & il s'envole avec fes petits Muficiens emplumez.

La Dame fe tournant en même-tems vers Torticoli : J'ai écouté mon cœur plutôt que ma reconnoiffance, lui dit-elle ; je fçai que je vous dois tout, & que vous me rapellez à la lumière que j'ai perduë depuis deux cens ans : l'Enchanteur qui m'aimoit & qui m'a fait fouffrir tant de maux, vous avoit refervé cette grande aventure, j'ai le pouvoir de vous fervir, & j'en ai un defir paffionné. Voyez ce que vous fouhaitez, j'employerai l'Art de Féerie que je poffède fouverainement pour vous rendre heureux. Madame, répondit le Prince, fi vôtre fcience vous fait pénétrer jufqu'aux fentimens du cœur, il vous eft aifé de connoître, que malgré les difgraces dont je fuis accablé je fuis moins à plaindre qu'un autre. C'eft l'effet de vôtre bon efprit, ajoûta la Fée ; mais enfin, ne me laiffez pas la honte d'être ingrate à vôtre égard : Que fouhaitez-vous ? je puis tout : Demandez. Je fouhaiterois, répondit Torticoli, vous rendre le beau

Trafimene qui vous coûte de si fréquents soupirs. Vous êtes trop généreux, lui dit-elle, de préférer mes intérêts aux vôtres : cette grande affaire s'achèvera par une autre personne ; je ne m'explique pas davantage : Sçachez seulement qu'elle ne vous sera point indifférente ; mais ne me retardez pas plus long-tems le plaisir de vous obliger. Que desirez-vous ? Madame, dit le Prince en se jettant à ses pieds : Vous voyez mon affreuse figure ; on me nomme Torticoli par dérision, rendez-moi moins ridicule. Va, Prince, lui dit la Fée, en le touchant trois fois avec le Rameau d'or ; Va, tu seras si accompli & si parfait, que jamais Homme devant ni après toi ne t'égalera, nomme-toi *Sans-Pair*, tu porteras ce nom à juste titre

Le Prince reconnoissant, embrassa ses genoux ; & par un silence qui expliquoit sa joye, il lui laissoit deviner ce qui se passoit dans son ame. Elle l'obligea de se relever. Il se mira dans les glaces qui ornoient cette Chambre, & Sans-Pair ne reconnut plus Torticoli : Il étoit grandi de trois pieds ; il avoit des cheveux qui
tom-

omboient par grosses boucles sur ses épaules, un air plein de grandeur & de graces, des traits réguliers, des yeux d'esprit; enfin, c'étoit le digne ouvrage d'une Fée bien-faisante & sensible. Que ne m'est-il permis, lui dit-elle, de vous apprendre vôtre destinée! de vous instruire des écueils que la Fortune mettra en vôtre chemin, de vous enseigner les moyens de les éviter! que j'aurois de satisfaction de joindre ce bon office à celui que je viens de vous rendre! mais j'offenserois le génie supérieur qui vous guide. Allez, Prince, fuyez de la Tour, & souvenez-vous que la Fée Benigne sera toujours de vos Amies. A ces mots, Elle, le Palais & les merveilles que le Prince avoit vûs disparurent: Il se trouva dans une épaisse forêt, à plus de cent lieuës de là Tour où le Roi Brun l'avoit fait mettre.

Laissons le revenir de son juste étonnement, & voyons deux choses; l'une, ce qui se passe entre les Gardes que son Pere lui avoit donnés; & l'autre, ce qui arrive à la Princesse Trognon. Ces pauvres Gardes surpris que leur Prince ne demandast point à sou-

souper, entrèrent dans sa Chambre; & ne l'ayant pas trouvé, ils le cherchèrent par-tout avec une extrême crainte qu'il ne se fût sauvé: Leur peine étant inutile, ils pensèrent se désespérer; car ils appréhendoient que le Roi Brun qui étoit si terrible, ne les fît mourir. Après avoir agité tous les moyens propres à l'apaiser, ils conclurent qu'il falloit qu'un d'entr'eux se mît au lit, & ne se laissât point voir; qu'ils diroient que le Prince étoit bien malade; que peu après ils le feindroient mort, & qu'une buche ensévelie & enterrée les tireroit d'intrigue. Ce remède leur parut infaillible; sur le champ ils le mirent en pratique; le plus petit des Gardes, à qui l'on fit une grosse bosse, se coucha: On fut dire au Roi que son Fils étoit bien malade; il crut que c'étoit pour l'attendrir, & ne voulut rien relâcher de sa sévérité: C'étoit justement ce que les timides Gardes souhaitoient; & plus ils faisoient paroître d'empressement, plus le Roi Brun marquoit d'indifférence.

Pour la Princesse Trognon, elle arriva dans une petite machine qui

avoit qu'une coudée de haut, & la machine étoit dans une Litière. Le Roi Brun alla au devant d'elle : Lorsqu'il la vit si difforme, dans une jatte, la peau écaillée comme une Mouë, les sourcils joints, le nez plat & large, & la bouche proche des oreilles, il ne pût s'empêcher de lui dire : En vérité, Princesse Trognon, vous êtes gracieuse, de mépriser mon Torticoli; Sçachez qu'il est bien laid, mais sans mentir, il l'est moins que vous, Seigneur, lui dit-elle, je n'ai pas assez d'amour propre pour m'offenser des choses desobligeantes que vous me dites; je ne sçai cependant si vous croyez que ce soit un moyen sûr pour me persuader d'aimer votre charmant Torticoli; mais je vous déclare, malgré ma misérable jatte & les défauts dont je suis remplie, que je ne veux point l'épouser, & que je préfère le titre de Princesse Trognon à celui de Reine Torticoli.

Le Roi Brun s'échauffa fort de cette réponse. Je vous assure, lui dit-il, que je n'en aurai pas le démenti; le Roi votre Pere doit être votre Maître; & je le suis devenu depuis qu'il vous a mise entre mes mains. Il est

est des choses, dit-elle; sur lesquelles nous pouvons opter; c'est en dépit de moi qu'on m'a conduite ici, je vous en avertis: & je vous regardera comme mon plus mortel ennemi, si vous me faites quelque violence. Le Roi encore plus irrité la quitta, & lui donna un Appartement dans son Palais, avec des Dames qui avoient ordre de lui persuader que le meilleur parti à prendre pour elle étoit d'épouser le Prince.

Cependant les Gardes qui craignoient d'être découverts, & que le Roi ne sçût que son Fils s'étoit sauvé, se hâtèrent de lui aller dire qu'il étoit mort. A ces nouvelles il ressentit une douleur dont on le croyoit incapable: Il cria, il hurla, & se prenant à Trognon de la perte qu'il venoit de faire, il l'envoya dans la Tour à la place de son cher défunt.

La Pauvre Princesse demeura aussi triste qu'étonnée de se trouver prisonnière; elle avoit du cœur, & elle parla comme elle devoit d'un procédé si dur. Elle croyoit qu'on le diroit au Roi; mais personne n'osa l'en entretenir. Elle croyoit aussi qu'elle pouvoit écrire à son Pere les mauvais

vais traitemens qu'elle souffroit, & qu'il viendroit la délivrer. Ses projets de ce côté-là furent inutiles; on interceptoit ses Lettres, & on les donnoit au Roi Brun.

Comme elle vivoit dans cette esperance elle s'affligeoit moins, & tous les jours elle alloit dans la Galerie regarder les Peintures qui étoient sur les vitres; rien ne lui paroissoit plus extraordinaire que ce nombre de choses différentes qui y étoient représentées, & de s'y voir dans sa jatte. Depuis que je suis arrivée en ce païs-ci, les Peintres, disoit-elle, ont pris un étrange plaisir de me peindre! est-ce qu'il n'y a pas assez de figures ridicules sans la mienne? ou veulent-ils par des opositions faire éclater davantage la beauté de cette jeune Bergere qui me semble charmante? Elle regardoit ensuite le Portrait d'un Berger qu'elle ne pouvoit assez louer. Que l'on est à plaindre, disoit elle, d'être disgraciée de la Nature au point que je le suis! En disant ces mots, elle avoit les larmes aux yeux; puis se voyant dans un miroir, elle se tourna brusquement; mais elle fut bien étonnée de trouver derriere elle une petite Vieil-

le coëffée d'un chaperon, qui étoit la moitié plus laide qu'elle; & la jante où elle se traînoit avoit plus de vingt trous, tant elle étoit usée.

Princesse, lui dit cette Vieillotte vous pouvez choisir entre la vertu & la beauté; vos regrets sont si touchans que je les ai entendus: Si vous voulez être belle vous serez coquette, glorieuse & tres-galante; si vous voulez demeurer comme vous êtes, vous serez sage, estimée, & fort humble. Trognon regarda celle qui lui parloit, & lui demanda si la beauté étoit incompatible avec la sagesse. Non, lui dit la bonne Femme; mais à votre égard il est arrêté que vous ne pouvez avoir que l'un des deux. Hé bien, s'écria Trognon d'un air ferme, je préfère ma laideur à la beauté. Quoi! vous aimez mieux éfrayer ceux qui vous voyent, reprit la Vieille! Oüi, Madame, dit la Princesse, je choisis plutôt tous les malheurs ensemble, que de manquer de vertu. J'avois apporté exprés mon manchon jaune & blanc, dit la Fée; en soufflant du côté jaune, vous seriez devenuë semblable à cette admirable Bergère qui vous a paru

si

charmante, & vous auriez été aimée d'un Berger dont le Portrait a arrêté vos yeux plus d'une fois: En soufflant du côté blanc, vous pourrez vous affermir encore dans le chemin de la vertu où vous entrez si courageusement. Hé! Madame, reprit la Princesse, ne me refusez pas cette grace, elle me consolera de tout le mépris que l'on a pour moi. La petite Vieille lui donna le Manchon de vertu & de beauté. Trognon ne se méprit point, elle souffla par le côté blanc, & remercia la Fée, qui disparut aussi tôt.

Elle étoit ravie du bon choix qu'elle avoit fait; & quelque sujet qu'elle eût d'envier l'incomparable beauté de la Bergere peinte sur les vitres, elle pensoit pour s'en consoler, que la beauté passe comme un songe; que la vertu est un trésor éternel, & une beauté inaltérable qui dure plus que la vie: Elle esperoit toujours que le Roi son Pere se mettroit à la tête d'une grosse Armée, & qu'il la tiroit de la Tour: Elle attendoit le moment de le voir avec mille impatiences, & mouroit d'envie de monter au Donjon pour voir arriver le

le secours qu'elle attendoit: Mais comment grimper si haut? elle alloit dans sa Chambre moins vite qu'une Tortuë, & pour monter, c'étoit ses Femmes qui la portoient.

Cependant elle en trouva un moyen assez particulier: Elle sçut que l'Horloge étoit dans le Donjon, elle ôta les poids & se mit à la place; lorsqu'on monta l'Horloge elle fut guindée jusqu'en haut; elle regarda promptement à la fenêtre qui donnoit sur la Campagne; mais elle ne vit rien venir, & elle s'en retira pour se reposer un peu: En s'appuyant contre le mur que Torticoli, ou pour mieux dire le Prince Sans-Pair avoit défait & racommodé assez mal, le plâtre tomba & le Tire-bourre d'or, qui fit tin tin, près de Trognon: Elle l'apperçut, & après l'avoir ramassé, elle examina à quoy il pouvoit servir: Comme elle avoit plus d'esprit qu'un autre, elle jugea bien vite que c'étoit pour ouvrir l'Armoire où il n'y avoit point de serrure; elle en vint à bout, & elle ne fut pas moins ravie que le Prince l'avoit été de tout ce qu'elle y rencontra de rare & de galant: Il y avoit quatre mille tiroirs, tout remplis

plis de Bijoux antiques & modernes
 Enfin, elle trouva le guichet d'or,
 la boëte d'escarboucle, & la main
 qui nageoit dans le sang : elle en fre-
 mit, & voulut la jeter ; mais il ne
 fut pas à son pouvoir de la laisser al-
 ler, une puissance secrette l'en em-
 pêchoit. Hélas ! que vais-je faire ;
 dit-elle tristement ? j'aime mieux
 mourir que de demeurer davantage
 avec cette main coupée. Dans ce mo-
 ment elle entendit une voix douce &
 agréable qui lui dit, Prend courage,
 Princesse, ta félicité dépend de cette
 aventure. Hé ! que puis-je faire,
 répondit-elle en tremblant ? Il faut,
 lui dit la voix, emporter cette main
 dans ta chambre, la cacher sous ton
 chevet, & quand tu verras un Ai-
 gle, la lui donner sans tarder un mo-
 ment.

Quelque effrayée que fust la Prin-
 cesse, cette voix avoit quelque chose
 de si persuasif, qu'elle ne hésita pas à
 obéir ; elle replaça les tiroirs & les
 raretez comme elle les avoit trouvées,
 sans en prendre aucunes. Ses Gardes
 qui craignoient qu'elle ne leur échap-
 pât à son tour, ne l'ayant point vüe
 dans sa chambre, la cherchèrent &
 de-

demeurèrent surpris de la rencontrer dans un lieu où elle ne pouvoit, disoient-ils, monter que par enchantement.

Elle fut trois jours sans rien voir ; elle n'osoit ouvrir la belle boîte d'Escarboucle, parce que la main coupée lui faisoit trop de peur. Enfin, une nuit elle entendit du bruit contre sa fenêtre ; elle ouvrit son rideau & elle aperceut au clair de la Lune un Aigle qui voltigeoit ; elle se leva comme elle put, & se traînant dans la chambre elle ouvrit la fenêtre. L'Aigle entra, faisant grand bruit avec ses aîles, en signe de réjouissance ; Elle ne différa pas à lui présenter la Main qu'il prit avec ses serres, & un moment après elle ne l'apperçut plus : Il y avoit à sa place un jeune Homme, le plus beau & le mieux fait qu'elle eût jamais vû ; son front étoit ceint d'un Diadème, son habit couvert de Pierreries ; il tenoit dans sa main un Portrait, & prenant le premier la parole, Princeffe, dit-il à Trognon, il y a deux cens ans qu'un perfide Enchanteur me retient en ces lieux ; nous aimions l'un & l'autre l'admirable Fée Benigne ; j'étois souf-

souffert, Il étoit jaloux : son Art surpassoit le mien, & voulant s'en prevaloir pour me perdre, il me dit d'un air absolu, qu'il me défendoit de la voir davantage : une telle défense ne pouvoit ni à mon amour ni au rang que je tenois, je le menaçai ; & la belle que j'adore se trouva si offensée de la conduite de l'Enchanteur, qu'elle lui défendit à son tour de l'approcher jamais : ce cruel résolut de nous punir l'un & l'autre.

Un jour que j'étois auprès d'elle, charmé du Portrait qu'elle m'avoit donné, & que je regardois, le trouvant mille fois moins beau que l'original ; il parut, & d'un coup de force il sépara ma main de mon bras. La Fée Benigne (c'est le nom de ma Reine) ressentit plus vivement que moi la douleur de cet accident : Elle tomba évanouïe sur son lit, & sur le champ je me sentis couvert de plumes ; je fus métamorphosé en Aigle : il m'étoit permis de venir tous les jours voir la Reine sans pouvoir m'approcher, ni la réveiller ; mais j'avois la consolation de l'entendre sans cesse pousser de tendres soupirs & parler en rêvant de son cher Tra-
fime-

simene. Je ſçavois encore qu'au bout de deux cents ans un Prince rappelleroit Benigne à la lumière, & qu'une Princeſſe en me rendant ma main coupée me rendroit ma première forme. Une Fée célèbre qui s'intereſſe à vôtre gloire, a voulu que cela fût ainſi; c'eſt elle qui a ſi ſoigneuſement enfermé ma main dans l'Armoire du Donjon; c'eſt elle qui m'a donné le pouvoir de vous marquer aujourd'hui ma reconnoiſſance: Souhaitez, Princeſſe, ce qui peut vous faire le plus de plaisir, & ſur le champ vous l'obtiendrez.

Grand Roi, repliqua Trognon (après quelque moment de ſilence) ſi je ne vous ai pas répondu promptement, ce n'eſt point que je héſite; mais je vous avoüe que je ne ſuis pas aguerrie ſur des aventures auffi ſurprenantes que celle-ci; & je me figure que c'eſt plutôt un rêve qu'une vérité. Non, Madame, répondit Traſimene, ce n'eſt point une illuſion; vous en reſſentirez les effets, dès que vous voudrez me dire quel don vous deſirez. Si je demandois tous ceux dont j'aurois beſoin pour être parfaite, dit elle, quelque pouvoir que vous ayez;

Il vous seroit difficile d'y satisfaire ; mais je m'en tiens au plus essentiel : rendez mon ame aussi belle que mon corps est laid & difforme. Ah ! Princesse, s'écria le Roi Trasimene, vous me charmez par un choix si juste & si élevé ; mais qui est capable de faire ce qui est déjà accompli ? votre corps va donc devenir aussi beau que votre ame & que votre esprit. Il toucha la Princesse avec le Portrait de la Fée ; elle entend cric croc dans tous les os, ils s'allongent, ils se reboënt, elle se leve, elle est grande, elle est belle, elle est droite, elle a le teint plus blanc que du lait, tous les traits réguliers, un air majestueux & modeste, une physionomie fine & agréable. Quel prodige ! s'écrie-t-elle : Est-ce moi ? Est-ce une chose possible ? Oüi, Madame, reprit Trasimene, c'est vous ; le sage choix que vous avez fait de la vertu vous attire l'heureux changement que vous prouvez : Quel plaisir pour moi, après ce que je vous dois, d'avoir été destiné pour y contribuer ! mais quittez pour toujours le nom de Trognon ; prenez celui de Brillante que vous méritez par vos lumières & par

vos charmes. Dans ce moment il disparut ; & la Princesse , sans sçavoir par quelle voiture elle étoit allée , se trouva au bord d'une petite Rivière , dans un lieu ombragé d'Arbres , le plus agréable de la terre.

Elle ne s'étoit point encore vûë ; l'eau de cette Rivière étoit si claire , qu'elle connut avec une surprise extrême , qu'elle étoit la même Bergère dont elle avoit tant admiré le Portrait sur les vitres de la Galerie. En effet , elle avoit comme elle un habit blanc garni de dentelles fines , le plus propre qu'on eût jamais vû à aucunes Bergères ; sa ceinture étoit de petites roses & de jasmins , ses cheveux ornez de fleurs ; elle trouva une houlette peinte & dorée auprès d'elle , avec un troupeau de Moutons qui païssoient le long du rivage , & qui entendoient sa voix ; jusqu'au Chien du Troupeau , il sembloit la connoître & la caressoit.

Quelles reflexions ne faisoit-elle point sur des prodiges si nouveaux ! Elle étoit née & elle avoit vécu jusqu'alors la plus laide de toutes les Créatures , mais elle étoit Princesse : elle devenoit plus belle que l'astre du jour ,
elle

elle n'étoit plus qu'une Bergere, & la perte de son rang ne laissoit pas de lui être sensible.

Ces différentes pensées l'agitèrent jusqu'au moment où elle s'endormit; elle avoit veillé toute la nuit (comme je l'ai déjà dit) & le voyage qu'elle avoit fait sans s'en appercevoir étoit de cent lieuës; de sorte qu'elle s'en trouvoit un peu lassé: ses Moutons & son Chien rassemblez à ses côtez, sembloient la garder & lui donner les soins qu'elle leur devoit; le Soleil ne pouvoit l'incommoder, quoi qu'il fût dans toute sa force, les Arbres tousus l'en garantissoient; & l'Herbe fraîche & fine sur laquelle elle s'étoit laissé tomber, paroissoit orgueilleuse d'une charge si belle. C'est-là

*Qu'on voyoit les violettes,
A l'envi des autres fleurs,
S'élever sur les herbettes.
Pour épandre leurs odeurs.*

Les Oiseaux y faisoient de doux Concerts, & les Zéphirs retenoient leurs haleines, dans la crainte de

l'éveiller : Un Berger , fatigué de l'ardeur du Soleil , ayant remarqué de loin cet endroit , s'y rendit en diligence ; mais lorsqu'il vit la jeune Brillante , il demeura si surpris , que sans un Arbre contre lequel il s'appuya , il seroit tombé de toute sa hauteur. En effet , il la reconnut pour cette même personne dont il avoit admiré la beauté sur les vitres de la Galerie & dans le Livre de vélin : car le Lecteur ne doute pas que ce Berger ne soit le Prince Sans-Pair : Un pouvoir inconnu l'avoit arrêté dans cette contrée ; il s'étoit fait admirer de tous ceux qui l'y avoient vû ; son adresse en toutes choses , sa bonne mine & son esprit ne le distinguoient pas moins entre les autres Bergers , que sa naissance l'auroit distingué ailleurs.

Il attachâ ses yeux sur Brillante avec une attention & un plaisir qu'il n'avoit point ressenti jusqu'alors : Il se mit à genoux auprès d'elle , il examinoit cet assemblage de beautés qui la rendoient toute parfaite , & son cœur fut le premier qui payâ le tribut qu'aucun autre depuis n'osa lui refuser. Comme il révoit profondé-

dément, Brillante s'éveilla ; & voyant Sans-Pair, proche d'elle avec un habit de Pasteur, extrêmement galant, elle le regarda & rappella aussitôt son idée, parce qu'elle avoit vû son Portrait dans la Tour. Aimable Bergère, lui dit-il, quelle heureuse destinée, vous conduit ici ? vous y venez, sans doute, pour recevoir nôtre encens & nos vœux. Ah ! je sens déjà que je serai le plus empressé à vous rendre mes hommages. Non, Berger, lui dit elle, je ne prétens point exiger des honneurs qui ne me sont pas dûs. Je veux demeurer simple Bergère, j'aime mon Troupeau & mon Chien : la solitude a des charmes pour moi ; je ne cherche qu'elle. Quoi ! jeune Bergère, en arrivant en ces lieux vous y apportez le dessein de vous cacher aux Mortels qui les habitent ! Est-il possible, continua-t-il, que vous nous vouliez tant de mal ? Tout du moins exceptez-moi, puisque je suis le premier qui vous a offert ses services. Non, reprit Brillante, je ne veux point vous voir plus souvent que les autres, quoi que je sente déjà une estime particulière pour vous ; Mais enseignez moi

quelque sage Bergere chez qui je puis
 me retirer ; car étant inconnue ici,
 & dans un âge à ne vouloir pas de-
 meurer seule, je serai bien-aise de
 me mettre sous sa conduite. Sans-
 Pair fut ravi de cette commission ; il
 la mena dans une Cabane si propre,
 qu'elle avoit mille agrémens dans sa
 simplicité ; Il y avoit une petite Vieil-
 lotte qui sortoit rarement, parce
 qu'elle ne pouvoit presque plus mar-
 cher : Tenez, ma bonne mere, dit
 Sans-Pair en lui presentant Brillante,
 voici une Fille incomparable dont
 la seule presence vous rajeunira. La
 Vieille l'embrassa, & lui dit d'un
 air affable qu'elle étoit la bien venue ;
 qu'elle avoit de la peine de la loger si
 mal ; mais que tout au moins elle la
 logeroit fort bien dans son cœur.
 Je ne pensois pas, dit Brillante, trou-
 ver ici un accueil si favorable & tant
 de politesse ; je vous assure, ma bon-
 ne-mere, que je suis ravie d'être au-
 près de vous : Ne me refusez pas,
 continua-t-elle, en s'adressant au
 Berger, de me dire vôtre nom, pour
 que je sçache à qui je suis obligée d'un
 tel service. On m'appelle Sans-Pair,
 répondit le Prince ; mais à present,
 je

je ne veux point d'autre nom que celui de vôtre Esclave : Et moi, dit la petite Vieille, je souhaite aussi de sçavoir comme on appelle la Bergere pour qui j'exerce l'hospitalité. La Princesse lui dit, qu'on la nommoit Brillante. La Vieille parut charmée d'un si aimable nom ; & Sans-Pair dit cent jolies choses là-dessus.

La vieille Bergere ayant peur que Brillante n'eût faim, lui presenta dans une terrine fort propre, du lait-doux avec du pain bis, des œufs frais, du beurre nouveau batu, & un fromage à la crème. Sans-Pair courut dans sa Cabane, il en apporta des fraises, des noisettes, des cerises & d'autres fruits, tout entourez de fleurs ; & pour avoir lieu de demeurer plus long-tems auprès de Brillante, il lui demanda permission d'en manger avec elle. Hélas, qu'il lui auroit été difficile de la lui refuser ! elle le voyoit avec un plaisir extrême ; & quelque froideur qu'elle affectast, elle sentoit bien que sa presence ne lui seroit point indifferente.

Lorsqu'il l'eut quittée, elle pensa encore long-tems à lui, & lui à elle ; il la voyoit tous les jours, il condui-

soit son Troupeau dans le lieu où elle faisoit paître le sien, il chantoit auprès d'elle des paroles passionnées; il jouoit de la flûte & de la musette pour la faire danser, & elle s'en acquitoit avec une grace & une justesse qu'il ne pouvoit assez admirer. Chacun de son côté faisoit reflexion à cette suite surprenante d'avantures qui leur étoient arrivées, & chacun commençoit à s'inquiéter. Sans-Pair la cherchoit soigneusement partout.

*Enfin, toutes les fois qu'illa trouva
seulette,*

*Il lui parla tant d'amourette,
Il lui peignit si bien son feu, sa pas-
sion,*

*Et ce qui de deux cœurs fait la
douce union,*

*Qu'elle reconnut dans son ame,
Que ce petit je ne sçai quoi
Qu'elle sentoit pour lui, sans bien
sçavoir pourquoi:*

Etoit une amoureuse flame.

Alors connoissant le danger

Où

Où par son peu d'expérience,
 Elle exposoit son innocence,
 Elle évite avec soin cet aimable Ber-
 ger;

Mais que ce fut pour elle
 Une peine cruelle!

Et que souvent son cœur soupirant
 en secret,

Lui reprocha de fuir un Amant si
 discret!

Sans-Pair, qui ne pouvoit com-
 prendre

Ce qui causoit ce cruel change-
 ment,

Cherche par tout un moment
 pour l'apprendre;

Mais il le cherche vainement:

Brillante ne veut plus l'approcher ni
 l'entendre.

Elle l'évitoit avec soin & se repro-
 choit sans cesse ce qu'elle ressentoit
 pour lui: Quoi! j'ai le malheur d'ai-
 mer, disoit-elle, & d'aimer, un
 malheureux Berger! Quelle destinée
 est la mienne? J'ai préféré la vertu à
 la beauté: il semble que le Ciel pour

me récompenser de ce choix m'avoit voulu rendre belle ; mais que je m'estime malheureuse de l'être devenue ! sans ses inutiles attraits le Berger que je suis ne se seroit point attaché à me plaire, & je n'aurois pas la honte de rougir des sentimens que j'ai pour lui. Ses larmes finissoient toujours de si douloureuses reflexions, & ses peines augmentoient par l'état où elle reduisoit son aimable Berger.

Il étoit de son côté accablé de tristesse ; il avoit envie de déclarer à Brillante la grandeur de sa Naissance, dans la pensée qu'elle seroit peut-être piquée d'un sentiment de vanité, & qu'elle l'écouteroit plus favorablement ; mais il se persuadoit ensuite qu'elle ne le croiroit pas, & que, si elle lui demandoit quelque preuve de ce qu'il lui diroit, il étoit hors d'état de lui en donner. Que mon sort est cruel, s'écrioit-il ! Quoi que je fusse affreux, je devois succéder à mon Pere ; un grand Royaume repare bien des defauts : Il me seroit à present inutile de me presenter à lui ni à ses Sujets, il n'y en a aucuns qui puissent me reconnoître ! & tout le bien que
m'a

m'a fait la Fee Benigne en m'ôtant mon nom & ma laideur, consiste à me rendre Berger & à me livrer aux charmes d'une Bergere inexorable qui ne peut me souffrir! Etoile barbare, disoit-il, en soupirant, deviens moi plus propice, ou rends-moi ma difformité avec ma premiere indifference!

Voilà les tristes regrets que l'Amant & la Maîtresse faisoient sans se connoître. Mais comme Brillante s'appliquoit à fuir Sans-Pair, un jour qu'il avoit resolu de lui parler pour en trouver un prétexte qui ne l'offensât point, il prit un petit Agneau qu'il enjoliva de rubans & de fleurs; il lui mit un colier de paille peinte, travaillé si proprement, que c'étoit une espee de Chef-d'œuvre; il avoit un habit de taffetas couleur de rose, couvert de dentelles d'Angleterre, une houlette garnie de rubans, une panetière; & en cet état tous les Celadons du Monde n'auroient osé paroître devant lui. Il trouva Brillante assise au bord d'un Ruisseau, qui couloit lentement dans le plus épais du Bois; ses Moutons y passoient épars, la profonde tristesse de la Bergere ne

P 6

lui

lui permettoit pas de leur donner ses
soins : Sans-Pair l'aborda d'un air ti-
mide ; il lui presenta le petit Agneau,
& la regardant tendrement : Que
vous ai-je donc fait, belle Bergere,
lui dit-il, qui m'attire de si terribles
marques de vôtre averfion ? Vous re-
prochez à vos yeux le moindre de
leurs regards ; Vous me fuyez, ma
passion vous paroît-elle si offensante ?
En pouvez-vous fouhaiter une plus
pure & plus fidelle ? mes paroles,
mes actions n'ont-elles pas toujourns
été remplies de respect & d'ardeur ?
Mais fans doute vous aimez ailleurs,
vôtre cœur est prévenu pour un au-
tre. Elle lui repartit auffi-tôt :

*Berger, lorsque je vous évite,
Devez-vous vous en alarmer ?
On connoit assez par ma fuite
Que je crains de vous trop aimer.
Je fuirois avec moins de peine,
Si la haine me faisoit fuir ;
Mais lorsque la raison m'entraî-
ne
L'Amour cherche à me retenir :
Tout m'allarme ; en ce moment
même* *Je*

*Je sens que vos regards affoiblissent
mon cœur.*

*Quand pour un tendre objet l'amour
devient extrême*

*Berger, que le devoir paroît plein
de rigueur!*

*Et qu'on fuit lentement quand on
fuit ce qu'on aime!*

Adieu; si vous m'aimez, hélas!

*Mon repos en dépend; gardez-vous
de me suivre:*

*Peut-être que sans vous je ne pour-
rai plus vivre;*

*Mais toutefois, Berger, ne suivez
point mes pas.*

En achevant ces mots, Brillante s'éloigna: le Prince amoureux & désespéré voulut la suivre; mais sa douleur devint si forte, qu'il tomba sans connoissance au pied d'un Arbre. Ah! vertu sévère & trop farouche, pourquoi redoutez-vous un Homme qui vous a chérie dès sa plus tendre enfance? il n'est point capable de vous méconnoître, & sa passion est toute innocente: Mais la Princeesse
se

350 LE RAMEAU D'OR.
se défioit autant d'elle que de lui ; Elle ne pouvoit s'empêcher de rendre justice au mérite de ce charmant Berger, & elle ſçavoit bien qu'il faut éviter ce qui nous paroît trop aimable.

On n'a jamais tant pris ſur ſoi qu'elle y prit dans ce moment ; Elle s'arrachoit à l'objet le plus tendre & le plus chèrement aimé qu'elle eût vû de ſa vie ; Elle ne put s'empêcher de tourner pluſieurs fois la tête pour regarder ſ'il la ſuivoit ; Elle l'apperçut tomber demi mort : Elle l'aimoit, & elle refuſa la conſolation de le ſecourir. Lorſqu'elle fut dans la Plaine, elle leva pitoyablement les yeux ; & joignant ſes bras l'un ſur l'autre : O vertu ! ô gloire ! ô grandeur ! je te ſacrifie mon repos, ſ'écria t-elle : O deſtin ! ô Traſimene ! je renonce à ma fatale beauté ; rends moi ma laideur, ou rends moi ſans que j'en puiſſe rougir, l'Amant que j'abandonne ! Après ces mots elle s'arrêta incertaine ſi elle retourneroit ſur ſes pas ; ſon cœur vouloit qu'elle rentrât dans le Bois où elle avoit laiffé Sans-Pair ; mais ſa vertu triompha de ſa tendreſſe ;

dressé : Elle prit la généreuse résolution de ne le plus voir.

Depuis qu'elle avoit été transportée dans ces lieux, elle avoit entendu parler d'un célèbre Enchanteur, qui demouroit dans un Château qu'il avoit bâti avec sa sœur aux confins de l'Isle : on ne parloit que de leur sçavoir ; c'étoit tous les jours de nouveaux prodiges. Elle pensa qu'il ne falloit pas moins qu'un pouvoir Magique pour effacer de son cœur l'image du charmant Berger ; & sans en rien dire à sa charitable Hôteffe, qui l'avoit reçüe & qui la traitoit comme sa fille, elle se mit en chemin, si occupée de ses déplaifirs, qu'elle ne faisoit aucune reflexion au péril qu'elle couroit, étant belle & jeune, de voyager toute seule : Elle ne s'arrêtoit ni jour ni nuit ; elle ne bûvoit ni ne mangeoit, tant elle avoit envie d'arriver au Château, pour guérir de sa tendresse. Mais en passant dans un Bois, elle ouit quelqu'un qui chantoit : elle crut entendre son nom & reconnoître la voix d'une de ses Compagnes ; elle s'arrêta pour l'écouter, elle entendit ces paroles :

Sans

*Sans-Pair, de son hameau
Le mieux fait, le plus beau,
Aimoit la Bergere Brillante,
Aimable, jeune & belle, enfin toute
charmante;*

*Par mille petits soins ce Berger cha-
que jour*

*Lui déclaroit assez ce qu'il sentoit
pour elle :*

Mais la jeune Rebelle

Ignoroit ce que c'est qu'amour ;

Son cœur plein de tristesse

*Soupiroit toutefois, loin du Berger
absent,*

Ce qui marque de la tendresse

*Et ce qu'on ne fait pas pour un in-
different.*

Il est vrai qu'à nôtre Bergere

*De tels chagrins n'arrivoient
guère ;*

*Car son Amant la suivoit en tous
lieux.*

(Elle ne demandoit pas mieux)

Souvent étendus sur l'herbete,

*Il lui chantoit des Vers de sa fa-
çon ;*

*La Belle avec plaisir écoutoit sa Mu-
sette ,*

Et même apprenoit sa chanson.

Ah ! c'est trop , dit-elle en ver-
sant des larmes ; indiscret Berger, tu
t'es vanté des faveurs innocentes que
je t'ai accordées ! tu as osé présumer
que mon foible cœur seroit plus sen-
sible à ta passion qu'à mon devoir ! tu
as fait confidence de tes injustes de-
sirs, & tu es cause que l'on me chan-
te dans les Bois & dans les Plaines !
Elle en conçut un dépit si violent,
qu'elle se crut en état de le voir avec
indifférence, & peut-être avec de la
haine. Il est inutile, continua-t-elle,
que j'aille plus loin pour chercher
des remèdes à ma peine ; je n'ai rien
à craindre d'un Berger en qui je con-
nois si peu de mérite : Je vais retour-
ner au Hameau avec la Bergere que je
viens d'entendre : Elle l'appella de
toute sa force, sans que personne lui
répondist, & cependant elle entendoit
de tems en tems chanter assez proche
d'elle : L'inquiétude & la peur la
pri-

prirent ; en effet, ce Bois appartenoit à l'Enchanteur, & l'on n'y passoit point sans avoir quelque aventure.

Brillante, plus incertaine que jamais, se hâta de sortir du Bois : Le Berger que je craignois, disoit-elle, m'est-il devenu si peu redoutable, que je doive m'exposer à le revoir ? N'est-ce point plutôt que mon cœur d'intelligence avec lui cherche à me tromper ? Ah ! fuyons, fuyons, c'est le meilleur parti pour une Princesse aussi malheureuse que moi. Elle continua son chemin vers le Château de l'Enchanteur ; elle y parvint, & elle y entra sans obstacle : Elle traversa plusieurs grandes cours, où l'herbe & les ronces étoient si hautes, qu'il sembloit qu'on n'y avoit pas marché depuis cent ans ; elle les rangea avec ses mains, qu'elle égratigna en plus d'un endroit ; elle entra dans une sale où le jour ne venoit que par un petit trou, elle étoit tapissée d'aïlles de Chauves-souris : il y avoit douze Chats pendus au plancher, qui servoient de lustres & qui faisoient un miaulis à faire perdre patience, & sur une longue Table douze grosses

Souris attachées par la queue, qui voient chacune devant elle un morceau de lard où elles ne pouvoient atteindre : de sorte que les Chats voyoient les Souris sans les pouvoir manger, les Souris craignoient les Chats & enrageoient de faim auprès d'un bon morceau de lard.

La Princesse confideroit le supplice de ces animaux, lorsqu'elle vit entrer l'Enchanteur avec une longue robe noire : Il avoit sur sa tête un Crocodile qui lui servoit de bonnet, & jamais il n'a été une coëffure si effrayante. Ce Vieillard portoit des lunettes & un fouët à la main d'une vingtaine de longs Serpents tous en vie. O que la Princesse eut de peur ! qu'elle regretta dans ce moment son Berger, ses Moutons & son Chien ! Elle ne pensa qu'à fuir ; & sans dire un mot à ce terrible Homme, elle courut vers la porte, mais elle étoit couverte de toiles d'Araignées ; elle n'en eut pas plustôt levé une qu'elle en trouva une autre qu'elle leva encore, & à laquelle une troisième succéda ; elle la leva, il en paroît une nouvelle qui étoit devant une autre, enfin, ces vilaines portières de toiles d'Araignées

gnées étoient fans compte & fans nombre. La pauvre Princeſſe n'en pouvoit plus de laſſitude ; ſes bras n'étoient pas aſſez forts pour ſouſtenir ces toiles : elle voulut ſ'aſſeoir par terre, afin de ſe reposer un peu, elle ſentit de longues épines qui la pénétroient : elle fut bien-tôt relevée & ſe mit encore en devoir de paſſer ; mais toujours il paroifſoit une toile ſur l'autre. Le méchant Vieillard qui la regardoit, faiſoit des éclats de rire à ſ'en engouïer ; à la fin il l'appella & lui dit : Tu paſſerois là le reſte de ta vie fans en venir à bout : tu me ſembles jeune & plus belle que tout ce que j'ai vû de plus beau ; ſi tu veux je t'épouſerai ; je te donnerai ces douze Chats que tu vois pendus au plancher, pour en faire tout ce que tu voudras, & ces douze Souris qui ſont ſur cette Table, ſeront tiennes auſſi : Les Chats ſont autant de Princes, & les Souris autant de Princeſſes. Les friponnes en différents tems avoient eu l'honneur de me plaire (car j'ai toujours été aimable & galant ;) aucune d'elles ne voulut m'aimer : Ces Princes étoient més rivaux & plus heureux que moi ; la jaloſie me prit, je

Je trouvais le moyen de les attirer ici
à mesure que je les ai attrapés, je
les ai métamorphosés en Chats & en
Souris : Ce qui est de plaisant, c'est
qu'ils se haïssent autant qu'ils se font
aimer, & que l'on ne peut guère
trouver une vengeance plus complet-
te. Ah ! Seigneur, s'écria Brillan-
te, rendez-moi Souris ; je ne le
mérite pas moins que ces pauvres
Princesses. Comment, dit le Ma-
gicien, petite Bergeronnette, tu ne
veux donc pas m'aimer ! J'ai résolu
de n'aimer jamais, dit-elle. O que
tu es simple, continua-t-il ! Je te
nourrirai à merveille ; je te ferai des
contes ; je te donnerai les plus beaux
habits du monde ; tu n'iras qu'en Ca-
roffe & en Litière ; tu t'appelleras
Madame. J'ai résolu de n'aimer ja-
mais, dit encore la Princesse. Prends
garde à ce que tu dis, s'écria l'En-
chanteur en colère ; tu t'en repenti-
ras pour long-tems : N'importe,
dit Brillante, j'ai résolu de n'aimer
jamais. Ho-bien, trop indifféren-
te Creature, dit-il en la touchant,
puisque tu dois être d'une espèce par-
ticulière : Tu ne seras donc à l'ave-
nir ni chair, ni poisson ; tu n'auras
ni

ni sang, ni os ; tu seras verte , parce que tu es encore dans ta verte jeunesse ; tu seras légère & fringante ; tu vivras dans les Prairies comme tu vivois ; on t'appellera Sauterelle. Au même moment , la Princesse Brillante devint la plus jolie Sauterelle du monde ; & jouissant de la liberté , elle se rendit promptement dans le Jardin.

Dès qu'elle fut en état de se plaindre , elle s'écria douloureusement : Ah ! ma Jatte , ma chère Jatte qu'êtes-vous devenuë ? Voilà donc l'effet de vos promesses , Trafimene ! Voilà donc ce qu'on me gardoit depuis deux cents ans avec tant de soin ! Une beauté aussi peu durable que les fleurs du Printems , & pour conclusion , un habit de crêpe vert , une petite figure singulière , qui n'est ni chair , ni poisson ; qui n'a ni os , ni sang : Je suis bien malheureuse ! Hélas ! une Couronne auroit caché tous mes défauts ; j'eusse trouvé un Epoux digne de moi : & si j'étois demeurée Bergere , l'aimable Sans-Pair ne souhaitoit que la possession de mon cœur ! il n'est que trop vangé de mes injustes dédains ; me voila Sauterelle , desti-
né

te à chanter jour & nuit, quand son cœur rempli d'amertume m'invite à pleurer! C'est ainsi que parloit Sauterelle cachée entre les herbes fines qui bordoient un Ruifseau.

Mais que faisoit le Prince Sans-air, absent de son adorable Bergere? La dureté avec laquelle elle l'avoit quitté le pénétra si vivement, qu'il n'eut pas la force de la suivre; avant qu'il l'eût jointe il s'évanoüit, & il demeura long-tems sans aucune connoissance au pied de l'Arbre où Brillante avoit vû tomber. Enfin, la fraîcheur de la terre, ou quelque Puissance inconnüe le fit revenir à lui: Il n'osa se trouver ce jour là chez elle; & repassant dans son esprit les derniers Vers qu'elle lui avoit dits:

*Et pour fuir un Amant
Tendre jeune & constant,
On ne prend guère tant de peine,
Quand on ne le fuit que par haine;*

Il en prit des esperances assez flatteuses, & se promit du tems & de ses soins

soins un peu de reconnoissance : Mais que devint-il, lorsqu'ayant été chez la vieille Bergere où Brillante se retiroit, il apprit qu'elle n'avoit point paru depuis la vieille ? Il pensa mourir d'inquiétude ; il s'éloigna, accablé de mille pensées différentes ; il s'assit tristement au bord de la Rivière ; il fut prêt cent fois de s'y jeter, & de chercher dans la fin de sa vie celle de ses malheurs : Enfin, il prit un poinçon & grava ces Vers sur l'écorce d'un Alifier.

*Belle Fontaine, clair Ruisseau,
Valons délicieux, & vous fertiles Plain-
nes,*

*Séjour que je trouvois si beau ;
Hélas ! vous augmentez mes
peines.*

*Le tendre objet de mon amour,
Dont vous empruntez tous vos
charmes,*

*Pour fuir un malheureux, vous
quitte sans retour ;*

*Vous ne me verrez plus que re-
pandre des larmes.*

Quand

Quand l'Aurore aux mortels vient
annoncer le jour,
Elle me voit plongé dans ma douleur
profonde ;
Le Soleil chaque instant est témoin
de mes pleurs,
Et quand il est caché dans l'On-
de,
Je n'interromps point mes dou-
leurs.
O ! toi, tendre Arbrisseau, pardon-
ne les blessures,
Que pour graver mes maux j'ose faire
à ton sein ;
Ce sont de legeres peintures
De ce qu'a fait au mien cet Objet
inhumain.
La pointe de ce fer ne t'ôte point la
vie ;
Des chiffres de son nom tu paroîtras
plus beau :
Mais, hélas ! ma plus chere en-
vie,
Lorsque je perds Brillante, est d'en-
trer au Tombeau.

Il n'en put écrire davantage, parce qu'il fut abordé par une petite Vieille qui avoit une fraize au cou, un vertugadin, un moule sous ses cheveux blancs, un chaperon de velours; & son antiquité avoit quelque chose de vénérable. Mon fils, lui dit-elle, vous poussez des regrets bien amers; je vous prie de m'en apprendre le sujet. Hélas! ma bonne mere, lui dit Sans-Pair, je déplore l'éloignement d'une aimable Bergere qui me fuit; j'ai résolu de l'aller chercher par toute la Terre, jusqu'à ce que je l'aye trouvée. Allez de ce côté-là, mon enfant, lui dit-elle, en lui montrant le chemin du Château où la pauvre Brillante étoit devenue Sauterelle; J'ai un pressentiment que vous ne la chercherez pas long-tems. Sans-Pair la remercia, & pria l'Amour de lui être favorable.

Le Prince n'eut aucune rencontre sur sa route digne de l'arrêter: Mais en arrivant dans le Bois, proche du Château du Magicien & de sa sœur, il crut voir sa Bergere: Il se hâta de la suivre; Elle s'éloigna. Brillante, lui cria-t-il, Brillante que j'a
dore

lore, arrêtez un peu, daignez m'entendre : Le Phantôme fuyoit encore plus fort, & dans cet exercice, le reste du jour se passa. Lorsque la nuit fut venuë, il vit beaucoup de lumières dans le Château; il se flatta que sa Bergere y pouvoit être, il y court, il entre sans aucun empêchement; il monte, & trouve dans un Salon magnifique une grande vieille femme d'une horrible maigreur; ses yeux ressembloient à deux lampes éteintes; on voioit le jour au travers de ses yeux, ses bras étoient comme des bâtons, les doigts comme des fuseaux, sa peau de chagrin noir couvroit son squelette; avec cela elle avoit du rouge, des mouches, des rubans verts & couleur de rose, un manteau de brocard d'argent, une couronne de diamans sur sa tête, & des pierreries par tout.

Enfin, Prince, lui dit-elle, vous arrivez dans un lieu où je vous souhaite depuis long-tems; ne songez plus à votre petite Bergere, une passion si disproportionnée vous doit faire rougir; Je suis la Reine des Météores, je vous veux du bien, & je vous en puis faire d'infinis si vous

m'aimez. Vous aimer, s'écria le Prince, en la regardant d'un œil indigné! vous aimer, Madame! Hé! suis-je maître de mon cœur? Non, je ne sçaurois consentir à une infidélité; & je sens même que, si je changeois l'objet de mes amours, ce ne seroit pas vous qui le deviendriez; choisissez dans vos Météores quelque influence qui vous accommode; aimez l'Air, aimez les Vents, & laissez les Mortels en paix.

La Fée étoit fière & colére, en deux coups de baguette elle remplit la Galerie de Monstres affreux, contre lesquels il fallut que le jeune Prince exerçât son adresse & la valeur; les uns paroissoient avec plusieurs têtes & plusieurs bras; les autres avoient la figure d'un Centaure ou d'une Sirene; plusieurs Lions à la face humaine, des Sphinx & des Dragons volans: Sans-Pair n'avoit que sa seule houlette, & un petit épieu dont il s'étoit armé en commençant son voyage: La grande Fée faisoit cesser de tems en tems le charmailli, & lui demandoit s'il vouloit l'aimer. Il disoit toujours qu'il se vouïoit à l'Amour fidele, qu'il ne pou

pouvoit changer. Lassée de sa fer-
 meté, elle fit paroître Brillante: Hé-
 bien, lui dit-elle, tu vois ta Maî-
 tresse au fonds de cette Galerie, son-
 ge à ce que tu vas faire; si tu refuses de
 m'épouser, elle sera déchirée & mi-
 se en pièces à tes yeux par des Tigres.
 Ah! Madame, s'écria le Prince en
 se jettant à ses pieds; je me dévoue
 volontiers à la mort, pour sauver ma
 chere Maîtresse! Epargnez ses jours
 en abregeant les miens. Il n'est pas
 question de ta mort, repliqua la
 Fée, traître, il est question de ton
 cœur & de ta main. Pendant qu'ils
 parloient, le Prince entendoit la
 voix de sa Bergere qui sembloit se
 plaindre: Voulez-vous me laisser de-
 vorer, lui disoit-elle? Si vous m'ai-
 nez, determinez-vous à faire ce que
 la Reine vous ordonne.

Le pauvre Prince hésitoit: Hé-
 quoi! Benigne, s'écria-t-il, m'a-
 vez-vous donc abandonné, après tant
 de promesses? Venez, venez nous
 secourir. Ces mots furent à peine
 prononcez, qu'il entendit une voix
 dans les Airs, qui prononçoit dis-
 tinctement ces paroles.

Laisse agir le Destin ; mais sois fidèle & cherche le Rameau d'or.

La grande Fée qui s'étoit cruë victorieuse, par le secours de tant de différentes illusions, pensa se desesperer de trouver en son chemin un aussi puissant obstacle que la protection de Benigne : Fui ma presence, s'écria-t-elle, Prince malheureux & opiniâtre ; puisque que ton cœur est rempli de tant de flâmes, tu seras un Grillon, ami de la chaleur & du feu.

Sur le champ, le beau & merveilleux Prince Sans-Pair devint un petit Grillon noir, qui se seroit brûlé tout vif dans la première cheminée ou le premier Four, s'il ne s'étoit pas souvenu de la voix favorable qui l'avoit rassuré : Il faut, dit-il chercher le Rameau d'or peut-être que je m'dégrillonnerai. Ah ! si j'y trouvois ma Bergere, que manqueroit-il à ma félicité ?

Le Grillon se hâta de sortir du fatal Palais ; & sans sçavoir où il falloit aller, il se recommanda aux soins de la belle Fée Benigne, puis il partit sans équipage & sans bruit ; car u
Gril

Grillon ne craint ni les voleurs, ni les mauvaises rencontres. Au premier geste, qui fut dans le trou d'un Arbre, trouva une Sauterelle fort triste, elle ne chantoit point; le Grillon ne s'avisant pas de soupçonner que ce fût une personne toute pleine d'esprit & de raison, lui dit: Où va ainsi ma Commère la Sauterelle? Elle lui répondit aussi-tôt; Et vous, mon Commère le Grillon, où allez-vous? Cette réponse surprit étrangement l'amoureux Grillon. Quoi! vous parlez, s'écria-t-il! Hé! vous parlez-bien, s'écria-t-elle! Pensez-vous qu'une Sauterelle ayt des Priviléges moins étendus qu'un Grillon? Je puis bien parler, dit Grillon, puisque je suis un Homme: Et par la même règle, dit la Sauterelle, je dois encore plus parler que vous, puisque je suis une Fille: Vous avez donc éprouvé un sort semblable au mien, dit Grillon. Sans doute, dit la Sauterelle; mais encore, où allez-vous? Je serois ravi, ajoûta Grillon, que nous fussions long-tems ensemble. Une voix, qui n'est inconnüe, repliqua-t-elle, s'est fait entendre dans l'air; Elle a dit:

Laisse agir le Destin, & cherche le Rameau d'or.

Il m'a semblé que cela ne pouvoit être dit que pour moi ; sans hésiter je suis partie , quoi que j'ignore où je dois aller.

Leur conversation fut interrompue par deux Souris qui couroient de toute leur force , & qui voiant un trou au pied de l'Arbre , se jettèrent dedans la tête la première , & pensèrent étoufer le Compere Grillon & la Commere Sauterelle ; ils se rangèrent de leur mieux dans un petit coin. Ah ; Madame , dit la plus grosse Souris , j'ai mal au côté d'avoir tant couru ! Comment se porte vôtre Altesse ? J'ai arraché ma queue , repliqua la plus jeune Souris ; car sans cela je tiendrois encore sur la Table de ce vieux Sorcier ; Mais as-tu vû comme il nous a poursuivies ? Que nous sommes heureuses , d'être sauvées de son Palais infernal ! Je crains un peu les Chats & les ratières , ma Princesse , continua la grosse Souris , & je fais des vœux ardents pour arriver bien-tôt au Rameau d'or. Tu en sçais donc
le

le chemin, dit l'Altesse Souriffonne ; si je le sçai, Madame, comme celui de ma Maison, repliqua l'autre : ce Rameau est merveilleux ; une seule de ses feüilles suffit pour être toujours riche ; elle fournit de l'argent, elle desenchante, elle rend belle, elle conserve la jeunesse ! Il faut avant le jour nous mettre en campagne. Nous aurons l'honneur de vous accompagner, un honnête Grillon que voici & moi, si vous le trouvez bon, Mesdames, dit la Sauterelle ; car nous sommes aussi-bien que vous Pelerins du Rameau d'or. Il y eut alors beaucoup de complimens faits de part & d'autre ; les Souris étoient les Princeffes que ce mechant Enchanteur avoit liées sur la Table ; & pour Grillon & la Sauterelle, ils avoient une politesse qui ne se demettoit jamais.

Chacun d'eux s'éveilla tres-matin ; ils partirent de compagnie fort silencieusement car ils craignoient que des Chasseurs à l'afut les entendant parler, ne les prissent pour les mettre en cage. Ils arrivèrent ainsi au Rameau d'or : il étoit planté au milieu d'un Jardin merveilleux ; au lieu de sable les allées étoient remplies de petites

Perles Orientales , plus rondes que des pois ; les Roses étoient des Diamans incarnats , & les feuilles des Emeraudes ; les Fleurs de Grenades des Grenats, les Soucis des Topazes, les Jonquilles des Brillans jaunes, les Violettes des Saphirs, les Bluets des Turquoises, les Tulipes d'Amethystes, Opales & Diamans: Enfin, la quantité & la diversité de ces belles Fleurs brilloit plus que le Soleil.

C'étoit donc là (comme je l'ai déjà dit) qu'étoit le Rameau d'or, le même que le Prince Sans-Pair reçut de l'Aigle, & dont il toucha la Fée Benigne lorsqu'elle étoit enchantée. Il étoit devenu aussi haut que les plus grands Arbres, & tout chargé de Rubis, qui formoient des Cerises. Dès que le Grillon, la Sauterelle & les deux Souris s'en furent approchez, ils reprirent leur forme naturelle. Quelle joye ! Quels transports ne ressentit point l'Amoureux Prince à la vûe de sa belle Bergere ! Il se jetta à ses pieds : Il alloit lui dire tout ce qu'une surprise si agréable & si peu esperée lui faisoit ressentir, lorsque la Reine Benigne & le Roi Trasimene paurent dans une pompe sans pareil.

reille : car tout répondoit à la magnificence du Jardin ; quatre Amours, armés de pied-en-cap, l'Arc au côté, le Carquois sur l'épaule, souvenoient avec leurs flèches un petit Pavillon de brocard or & bleu, sous lequel paroissoient deux riches Couronnes : Venez, aimables Amans, s'écria la Reine en leur tendant les bras ; venez recevoir de nos mains les Couronnes que vôtre vertu, vôtre naissance & vôtre fidélité méritent ; vos travaux vont se changer en plaisirs : Princesse Brillante, continuat-elle, ce Berger si terrible à vôtre cœur est le même Prince qui vous fut destiné par vôtre Pere & par le sien ; il n'est point mort dans la Tour, recevez-le pour Epoux & me laissez le soin de vôtre repos & de vôtre bonheur. La Princesse ravie se jeta au cou de Benigne ; & lui laissant voir les larmes qui couloient de ses yeux, elle connut par son silence que l'excès de joye lui ôtoit l'usage de la parole. Sans-Pair s'étoit mis aux genoux de cette généreuse Fée ; il baisoit respectueusement ses mains, & disoit mille choses sans ordre & sans suite. Trasimene lui faisoit de

grandes careffes, & Benigne leur conta en peu de mots, qu'elle ne les avoit presque point quittez; que c'étoit elle qui avoit proposé à Brillante de souffler dans le Manchon jaune & blanc; qu'elle avoit pris la figure d'une vieille Bergere pour loger la Princesse chez elle; que c'étoit encore elle qui avoit enseigné au Prince de quel côté il falloit suivre sa Bergere: A la verité, continua-t-elle, vous avez eu des peines que je vous aurois évitées, si j'en avois été la maîtresse: Mais enfin, les plaisirs d'amour veulent être achetez.

L'on entendit aussi tôt une douce Simphonie qui retentit de tous côtés; les Amours se hâtèrent de couronner les jeunes Amans; l'Himen se fit, & pendant cette cérémonie les deux Princeses qui venoient de quitter la figure de Souris, conjurèrent la Fée d'user de son pouvoir, pour délivrer du Château de l'Enchanteur, les Souris & les Chats infortunez qui s'y desespoient. Ce jour ici est trop célèbre, dit-elle, pour vous rien refuser: en même tems elle frappa trois fois le Rameau d'or, & tous ceux qui avoient été retenus dans le Château

teau parurent ; chacun sous sa forme naturelle y retrouva sa Maîtresse, la Fée liberale voulant que tout se ressentist de la Fête, leur donna l'Armoire du Donjon à partager entr'eux : ce present valoit plus que dix Roïaumes de ce tems-là. Il est aisé d'imaginer leur satisfaction & leur reconnoissance. Benigne & Trasmene acheverent ce grand ouvrage par une générosité qui surpassoit tout ce qu'ils avoient fait jusqu'alors, déclarant que le Palais & le Jardin du Rameau d'or seroit à l'avenir au Roi Sans-Pair & à la Reine Brillante ; cent autres Rois en étoient tributaires, & cent Roïaumes en dépendoient.

*Lorsqu'une Fée offroit son secours à
Brillante,
Qui ne l'étoit pas trop pour lors,
Elle pouvoit d'une Beauté charman-
te
Demander les rares Tresors ;
C'est une chose bien tentante !
Je n'en veux prendre pour témoins,
Que*

*Que les embarras & les soins
Dont pour la conserver le sexe se
tourmente.*

*Mais Brillante n'écouta pas
Le desir séducteur de se voir des ap-
pas,*

*Elle aima mieux avoir l'esprit &
l'ame belle.*

*Les Roses & les Lis d'un visage
charmant,*

*Comme les autres Fleurs passent en
un moment,*

Mais l'ame demeure immortelle.

F I N.



L'Oranger et l'abeille.

L'ORANGER

ET L'ABEILLE.

CONTE

L étoit une fois un Roi & une Reine auxquels il ne manquoit rien pour être heureux que d'avoir des Enfans : La Reine étoit déjà vieille ; Elle n'en esperoit plus quand elle devint grosse, & qu'elle mit

mit au monde la plus belle petite Fille qu'on ait jamais vûë. La joye fut extrême dans la Maison Roïale ; chacun s'empressa de chercher un nom à la Princesse, qui exprimât ce qu'on sentoit pour elle : Enfin, on l'appella Aimée. La Reine fit graver sur un cœur de Turquoise le nom d'Aimée Fille du Roi de l'Isle Heureuse ; elle l'attacha au cou de la Princesse, croïant que la Turquoise lui porteroit bonheur : mais la regle là-dessus se démentit beaucoup, car un jour que pour divertir la Nourrisse on l'avoit menée sur la Mer, par le plus beau tems de l'Eté, il survint tout d'un coup une si épouvantable tempête, qu'il fut impossible de la descendre à terre ; & comme elle étoit dans un petit Vaisseau qui ne servoit qu'à se promener le long du rivage, il fut bien tôt brisé en pièces : la Nourrisse & tous les Matelots périrent ; la petite Princesse qui dormoit dans son berceau demeura flotant sur l'eau ; & enfin, la Mer la jetta dans un País assez agréable, mais qui n'étoit presque plus habité depuis que l'Ogre Ravagio & sa femme Tourmentine y étoient venus demeurer ; ils man-

geoient

voient tout le monde. Les Ogres ont de terribles gens : Quand une fois ils ont croqué de la chair-fraîche (c'est ainsi qu'ils appellent les Hommes) ils ne sçauroient presque plus manger autre chose ; & Tourmentine trouvoit toujours le secret d'en faire venir quelqu'un, car elle étoit demi Fée.

Elle sentit d'une lieue la pauvre petite Princeffe ; elle accourut sur le rivage pour la chercher avant que Raggio l'eût trouvée ; ils étoient aussi voulus l'un que l'autre, & jamais il n'y a eu de plus hideuses figures, avec leur œil louche placé au milieu du front, leur bouche grande comme un four, leur nez large & plat, leurs longues oreilles d'âne, leurs cheveux hérissés, & leur bosse devant & derrière.

Cependant, lorsqu'elle vit Aimée dans son riche Berceau, envelopée de langes de brocard d'or qui jouoit avec ses menottes, dont les jouës étoient semblables à des roses blanches mêlées d'incarnat, & sa petite bouche vermeille & riante, demi-ouverte, qui sembloit sourire à ce vilain monstre qui venoit pour la dévorer,

vorer. Tourmentine, touchée d'une pitié dont elle n'avoit jamais été capable, résolut de la nourrir, & si elle avoit à la manger, de ne la pas manger-fi-tôt.

Elle la prit entre ses bras; elle lia le Berceau sur son dos, & en cet équipage elle revint dans sa caverne: Tiens, Ravagio, dit-elle à son mari; voici de la chair fraîche bien grassette, bien douillette, mais par mon chef tu n'en croqueras que d'une dent; c'est une belle petite fille, je veux la nourrir, nous la marierons avec nôtre Ogrelet, ils feront des Ogrichons d'une figure extraordinaire, cela nous réjouira dans nôtre vieillesse: C'est bien dit, repliqua Ravagio; tu as plus d'esprit que tu n'es grosse; laisse-moi regarder cette enfant, elle me semble belle à merveille. Ne vas pas la manger, lui dit Tourmentine, en mettant la petite entre ses grandes griffes. Non, non, dit-il; je mourrois plutôt de faim. Voila donc Ravagio, Tourmentine & l'Ogrelet à caresser Aimée d'une manière si humaine, que c'étoit une espèce de miracle.

Mais la pauvre enfant qui ne voioit
que

que ces difformes Magots autour d'elle, & qui n'appercevoit point le tecton de la Nourrice, commença de faire une petite mine, & puis elle cria de toute sa force; la caverne de Ravagio en retentiffoit. Tourmentine craignant que cela ne le fâchât, la prit & la porta dans le Bois où ses Ogrélets la suivirent; elle en avoit fix plus affreux les uns que les autres: Elle étoit demi Fée, comme je l'ai déjà dit; son ſçavoir conſiſtoit à tenir ſa Baguette d'Ivoire & à ſouhaiter quelque choſe: Elle prit donc la Baguette & dit; Je ſouhaite au nom de la Roiale Fée Truſio, qu'il vienne tout-à-l'heure la plus belle Biche de nos Forêts, douce & paifible, qui laiſſe ſon Faon & nourriſſe cette mignonne Créature que fortune m'a donnée. En même tems une Biche paroît, les Ogrélets lui font fête; elle s'approche, & ſe laiſſe têter par la Princeſſe, puis Tourmentine la rapporte dans ſa grotte; la Biche court après, ſaute & gambade, l'Enfant la regarde & la careſſe; quand elle eſt dans ſon berceau & qu'elle pleure, la Biche a du lait tout prêt, & les Ogrichons la bercent.

C'eſt

C'est ainsi que la Fille du Roi fut élevée, pendant qu'on la pleuroit nuit & jour, & que la croïant abîmée au fond des eaux, il songeoit à choisir un héritier : Il en parla à la Reine, qui lui dit de faire ce qu'il jugeroit à propos ; que sa chere Aimée étoit morte ; qu'elle n'esperoit plus d'Enfans : qu'il avoit assez attendu, & que, depuis quinze ans qu'elle avoit eu le malheur de la perdre, il y auroit de l'extravagance à se promettre de la revoir. Le Roi délibéra donc de mander à son Frere qu'il choisist entre ses Fils celui qu'il eroïoit le plus digne de regner, & de le lui envoïer en diligence. Les Ambassadeurs aiant reçû leurs Dépêches, & toutes les instructions nécessaires, partirent ; il y avoit bien loin, on les fit embarquer sur de bons Vaisseaux, le vent leur fut favorable ; ils arrivèrent en peu de tems chez le Frere du Roi, qui possedoit un grand Roïaume ; il les reçut fort bien ; & quand ils lui demandèrent un de ses Fils pour l'emmener avec eux, afin de succéder au Roi leur Maître, il se prit à pleurer de joye, & leur dit ; Que, puisque son Frere lui en laissoit le choix,

il

lui envoieiroit celui qu'il auroit pris pour lui-même, qui étoit le second de ses Fils, dont les inclinations répondoient si bien à la grandeur de sa naissance, qu'il n'avoit jamais rien souhaité en lui qu'il ne l'y eût trouvé sans la dernière perfection.

L'on alla querir le Prince Aimé (c'est ainsi qu'on le nommoit) & quelque prévenus que fussent les Ambassadeurs, quand ils le virent, ils en furent surpris; il avoit dix-huit ans: Amour, le tendre Amour avoit moins de beauté; mais ce n'étoit point une beauté qui diminuât rien de son étair noble & martial qui inspire du respect & de la tendresse. Il scut l'empressement du Roi son Oncle de l'avoir auprès de lui, & l'intention du Roi son Pere de le faire partir en diligence; on prépara son équipage; il prit ses adieux, s'embarqua, & cingla sur pleine Mer.

Laiſſons-le aller, que la Fortune le guide; retournons chez Ravagio voir à quoi s'occupe notre jeune Princesse: Elle croît en beauté comme en âge; & c'est bien d'elle qu'on peut dire que l'Amour, les Graces & toutes les Déesſes rassemblées, n'ont

jamais eu tant de charmes. Il sembloit quand elle étoit dans cette profonde caverne avec Ravagio, Tourmentine & les Ogrelets, que le Soleil, les Etoiles & les Cieux y étoient descendus: La cruauté qu'elle voioit à ces Monstres, la rendoit plus douce; & depuis qu'elle connut leur terrible inclination pour la chair-fraîche elle n'étoit occupée qu'à faire sauver les malheureux qui tomboient entre leurs mains: de sorte que pour les garantir, elle s'exposoit souvent à toutes leurs fureurs. Elle les auroit éprouvées à la fin, si l'Ogrelet ne l'avoit perdue chérie comme son œil. He! que n'est-ce peut pas une forte passion? car ce petit monstre avoit pris un caractère de douceur, en voïant & en aimant cette belle Princeffe.

Mais, hélas! quelle étoit sa douleur quand elle pensoit qu'il falloit épouser ce détestable Amant? Quoiqu'elle ne sçût rien de sa Naissance elle avoit bien jugé par la richesse de ses Langes, la Chaîne d'or & la Turquoise, qu'elle venoit de bon lieu & elle en jugeoit encore mieux par les sentimens de son cœur. Elle ne sçavoit ni lire ni écrire, ni aucunes Langues.

ues; elle parloit le jargon d'Ogrelié;
 elle vivoit dans une parfaite ignoran-
 ce de toutes les choses du Monde; el-
 le ne laissoit pas d'avoir d'aussi bons
 principes de vertu, de douceur & de
 naturel, que si elle avoit été élevée
 dans la Cour de l'Univers la mieux
 soignée.

Elle s'étoit fait un habit de peau de
 Tygre; ses bras étoient demi nuds;
 elle portoit un Carquois & des Flé-
 ches sur son épaule, un Arc à sa cein-
 ture; ses cheveux blonds n'étoient at-
 tachés qu'avec un cordon de jonc-
 marin, & flotoient au gré du vent sur
 sa gorge & sur son dos; elle avoit aussi
 des brodequins du même jonc: En
 cet équipage elle traversoit les Bois
 comme une seconde Diane; & elle
 n'auroit point sçû qu'elle étoit belle,
 si le cristal des Fontaines ne lui avoit
 pas offert d'innocents miroirs, où ses
 yeux s'attachoient sans la rendre ni
 plus vaine, ni plus prévenueë en sa fa-
 veur; le Soleil faisoit sur son teint
 l'effet qu'il produit sur la cire, il le
 blanchissoit, & l'air de la Mer ne le
 pouvoit noircir: Elle ne mangeoit
 jamais que ce qu'elle prenoit à la
 Chasse ou à la Pêche; & sur ce pré-
 texte

texte elle s'éloignoit souvent de la terrible Caverne, pour s'ôter la vûe des plus difformes objets qui fussent dans la Nature. Ciel! disoit-elle, en versant des larmes; que t'ai-je fait pour m'avoir destinée à ce cruel Ogrelet? que ne me laissois-tu périr dans la Mer? Pourquoi m'as-tu conservé une vie que je dois passer d'une manière si déplorable? N'auras-tu point quelque compassion de ma douleur? Elle s'adressoit ainsi aux Dieux, & leur demandoit du secours.

Lorsque le tems étoit rude, & qu'elle pouvoit croire que la Mer avoit jetté des malheureux sur le rivage, elle s'y rendoit soigneusement pour les secourir, & pour faire en sorte qu'ils n'avançassent point jusqu'à la Caverne des Ogres. Il avoit fait toute la nuit un vent épouvantable; elle se leva dès qu'il fut jour, & courut vers la Mer; elle apperçut un Homme qui tenoit une planche entre ses bras, & qui effaïoit de gagner le rivage malgré la violence des vagues qui le repoussioient: La Princesse auroit bien voulu lui aider; elle lui faisoit des signes pour lui marquer les endroits les plus aisez, mais il ne la voïoit

voïoit ni ne l'entendoit : Il venoit quelquefois si près , qu'il sembloit n'avoir qu'un pas à faire ; puis une lame de mer le couvroit , & il ne paroïssoit plus : Enfin , il fut poussé sur le sable , & il y demeura étendu sans aucun mouvement. Aimée s'en approcha , & malgré la pâleur qui lui faisoit craindre sa mort , elle lui donna tout le secours qu'elle pût ; elle portoit toujourns de certaines herbes dont l'odeur étoit si forte , qu'elle faisoit revenir des plus longs évanoüissements : Elle les pressa dans ses mains , & lui en frota les lèvres & les temples : Il ouvrit les yeux , & demeura si surpris de la beauté & de l'habillement de la Princesse , qu'il ne pouvoit presque déterminer si c'étoit un songe ou une réalité. Il lui parla le premier ; elle lui parla à son tour : Ils s'entendoient aussi-peu l'un que l'autre , & se regardoient avec une attention mêlée d'étonnement & de plaisir. La Princesse n'avoit vû que quelques pauvres Pêcheurs que les Ogres avoient attrappez , & qu'elle avoit fait sauver , comme je l'ai déjà dit : Que pût-elle donc penser , quand elle vit l'Homme du mon-

dormoit quelquefois quand le Soleil étoit trop ardent pour retourner à la Caverne ; & comme elle avoit beaucoup de propreté & d'adresse, elle l'avoit meublé d'un tissu d'ailes de Papillons de plusieurs couleurs ; & sur des cannes pliées & passées les unes dans les autres, qui formoient une espèce de lit de repos, elle y avoit étendu un tapis de jonc-marin ; elle mettoit dans de grandes & profondes coquilles des branches de fleurs, cela faisoit comme des vases, qu'elle remplissoit d'eau pour conserver ses bouquets ; il y avoit mille gentilleses qu'elle travailloit, tantôt avec des arêtes de Poisson & des coquilles, tantôt avec le jonc-marin & les cannes ; & ces petits ouvrages, malgré leur simplicité, avoient quelque chose de si délicat, qu'il étoit aisé de juger par eux du bon goût & de l'adresse de la Princeesse.

Le Prince demeura surpris de tant de propreté ; il crut que c'étoit en ce lieu qu'elle se retiroit ; il étoit ravi de s'y trouver avec elle : & quoiqu'il ne fût pas assez heureux pour lui pouvoir faire entendre les sentimens d'admiration qu'elle lui inspiroit,

lui sembloit déjà qu'il préféreroit de la voir & de vivre auprès d'elle, à toutes les Couronnes où sa naissance & la volonté de ses Proches l'appelloient.

Elle l'obligea de s'asseoir; & pour lui marquer qu'elle souhaitoit qu'il demeurât là jusqu'à ce qu'elle lui eût apporté à manger, elle défit le cordon qui retenoit une partie de ses cheveux, elle l'attacha au bras du Prince & le lia au petit lit & puis elle s'en alla: Il mouroit d'envie de la suivre, mais il craignoit de lui déplaire, & il commença de s'abandonner à des réflexions dont la présence de la Princesse l'avoient distrait. Où suis-je, disoit-il? En quel País la Fortune m'a-t-elle conduit? Mes Vaisseaux sont péris, mes Gens noyez, tout me manque; je trouve au lieu de la Couronne qui m'étoit offerte, un triste Rocher où je cherche une retraite! Que dois-je devenir ici? Quel Peuple y trouverai-je? Si j'en juge par la personne qui m'a secouru, ce sont des Divinités; mais la crainte qu'elle avoit que je ne la suivisse, ce langage dur & barbare qui sonne si mal dans sa belle

bouche, me laisse craindre quelque aventure encore plus funeste que celle qui m'est déjà arrivée ! Ensuite il mettoit toute son application à repasser dans son esprit les beautés incomparables de la jeune Sauvage ; son cœur s'échauffoit, il s'impatoient de ne la voir point revenir, & son absence lui sembloit le plus grand de tous les maux.

Elle revint avec tout l'empressement possible ; elle n'avoit cessé de songer au Prince, & elle étoit si nouvelle sur les tendres sentimens qu'elle n'étoit point en garde contre ceux qu'il lui inspiroit. Elle remercioit le Ciel de l'avoir sauvé du péril de la Mer ; elle le conjuroit de le préserver de celui qu'il couroit si proche des Ogres ; elle étoit si chargée & elle avoit marché si vite, qu'en arrivant elle se trouva un peu mal sous la grosse peau de Tygres qui lui servoit de manteau. Elle s'assit, le Prince se mit à ses pieds, fort émû de ce qu'elle souffroit ; il étoit assurément plus malade qu'elle. Enfin, elle revint de sa foiblesse ; aussi-tôt elle lui montra tous les petits ragoûts qu'elle lui avoit apportez, entr'au-
tre

res quatre Perroquets & six Ecu-
 eüils cuits au Soleil, des Fraises,
 des Cerises, des Framboises, &
 d'autres Fruits; les assiettes étoient
 de bois de Cédre & de Canambour,
 le couteau de pierre, les serviettes
 de grandes feuilles d'Arbres fort dou-
 ces & maniables, une coquille pour
 boire, & de belle eau dans une au-
 tre.

Le Prince lui témoignoît sa recon-
 noissance par tous les signes de tête &
 de mains qu'il pouvoit lui faire; &
 elle avec un doux sourire, lui laissoit
 connoître que tout ce qu'il faisoit lui
 étoit agréable. Mais l'heure de se
 séparer étant venuë, elle lui fit si
 bien entendre qu'elle s'en alloit,
 qu'ils se prirent tous deux à soupirer,
 & se cachèrent leurs larmes l'un à
 l'autre; chacun pleuroit tendrement.
 Elle se leva & voulut sortir; le Prin-
 ce fit un grand cri & se jetta à ses
 pieds, la priant de demeurer. Elle voy-
 oit bien ce qu'il souhaitoit, mais elle le
 repoussa; & prenant un petit air sé-
 vère, il connut qu'il falloit s'accou-
 tumer de bonne heure à lui obéir.

Il faut dire la vérité, s'il passa une
 terrible nuit, celle de la Princesse

n'eut rien de moins triste. Quand elle arriva à la Caverne, & qu'elle se retrouva au milieu des Ogres & des Ogrichons, qu'elle regardoit l'affreux Ogrelet comme le Monstre qui feroit son mari, & qu'elle pensoit aux charmes de l'Etranger qu'elle venoit de quitter, elle étoit sur le point de s'aller jeter la tête la première dans la Mer. Il faut ajoûter à cela la crainte que Ravagio ou Tourmentine ne sentissent Chair-fraiche, & qu'ils n'allassent droit au Rocher dévorer le Prince Aimé.

Ces différentes alarmes la tinrent éveillée toute la nuit; elle se leva avec le jour & prit le chemin du rivage; elle y courut, elle y vola, chargée de Perroquets, de Singes, & d'une Outarde, de fruits, de lait, & de tout ce qu'elle avoit pû croire de meilleur. Le Prince ne s'étoit point deshabillé; il avoit souffert tant de fatigue sur la Mer, il avoit si peu dormi, que vers le jour il fit un léger sommeil.

Comment, dit-elle en le réveillant, j'ai pensé toujourns à vous depuis que je vous ai quitté; je n'ai pas même fermé les yeux, & vous êtes

capable de dormir! Le Prince la regardoit & l'écouloit sans l'entendre; Il lui parla à son tour; Quelle joye, ma chère Enfant! lui disoit-il, en baisant ses mains; quelle joye de vous revoir! il me semble qu'il y avoit un siècle que vous étiez partie de ce Rocher. Il lui parla long-tems, sans réfléchir qu'elle ne l'entendoit point; lorsqu'il s'en souvint, il soupira tristement & se tût. Elle prit la parole, & lui dit qu'elle avoit de crüelles inquiétudes, que Ravagio & Tourmentine ne le découvrirent; qu'elle n'osoit esperer qu'il fût long-tems en sûreté dans ce Rocher; que son éloignement la feroit mourir; mais qu'elle y consentoit plutôt que de l'exposer à être dévoré; qu'elle le conjuroit de s'enfuir. En cet endroit ses yeux se couvrirent de larmes; elle joignoit ses mains devant lui d'une maniere suppliante: Il ne comprit point ce qu'elle vouloit, il en étoit au desespoir & se jetta à ses pieds. Enfin, elle lui montra si souvent le chemin, qu'il entendit une partie de ses signes; & il lui fit entendre à son tour, qu'il mourroit plutôt que de l'abandonner. Elle sentit si vivement

ce témoignage de l'amitié du Prince, que pour lui marquer à quel point elle en étoit touchée, elle détacha de son bras la Chaîne d'or & le Cœur de Turquoise que la Reine sa Mer lui avoit mis au cou, & elle l'attacha au bras du Prince de la manière du monde la plus gracieuse. Quelque transporté qu'il fust de cette faveur, il ne laissa pas d'appercevoir les caractères qui étoient gravez sur la Turquoise; il les regarda avec attention, & lut :

*Aimée, Fille du Roi de l'Isle
Heureuse.*

Il n'a jamais été un étonnement semblable au sien; il sçavoit que la petite Princesse qui avoit péri se nommoit Aimée, il ne douta point que ce Cœur n'eust été à elle; mais il ignoroit encore si la belle Sauvage étoit la Princesse: ou si la Mer avoit jetté ce Bijou sur le sable. Il regardoit Aimée avec une attention extraordinaire; & plus il la regardoit, plus il lui sembloit découvrir un certain air de Famille, de certains traits, & particulièrement des mouvemens de-
ten-

rendresse dans son Ame, qui l'assûroient que la Sauvage étoit sa Cousine.

Elle examinoit avec surprise les actions qu'il faisoit, levant les yeux au Ciel, comme pour lui rendre grâces, la regardant & pleurant, lui prenant les mains & les baisant de tout son cœur, il la remercia de la libéralité qu'elle venoit de lui faire; & lui remettant au bras, il lui fit connoître qu'il aimoit mieux un de ses cheveux qu'il lui demanda, & qu'il eût bien de la peine à obtenir.

Quatre jours se passèrent ainsi; la Princesse portoit dès le matin tout ce qu'il lui falloit pour sa nourriture; elle demeurait avec lui le plus longtemps qu'elle pouvoit; & les heures s'écouloient ainsi bien vite, quoi qu'ils n'eussent pas le plaisir de s'entretenir.

Un soir qu'elle revint assez tard, & qu'elle craignoit d'être grondée par la terrible Tourmentine, elle fut très-surprise d'en recevoir un accueil favorable, & de trouver une Table toute chargée de Fruits; elle demanda permission d'en prendre quelques-uns. Ravagio lui dit, qu'ils

n'étoient là que pour elle ; que son Ogrelet les étoit allé chercher , & qu'enfin , il étoit tems de le rendre heureux ; qu'il vouloit dans trois jours qu'elle l'époufât. Quelles nouvelles ! S'en peut-il au Monde de plus funeftes pour cette aimable Princeffe ? Elle en penfa mourir d'effroi & de douleur ; mais cachant fon affliction , elle répondit qu'elle leur obéiroit fans repugnance , pourvû qu'ils vouluffent prolonger un peu le tems prefcrit. Ravagio fe facha & s'écriant : A quoi tient-il que je ne te mange ? la pauvre Princeffe tomba évanouie de peur entre les griffes de Tourmentine & de l'Ogrelet , qui l'aimoit fort , & qui pria tant Ravagio qu'il s'appaiſa.

Aimée ne dort pas un moment , elle attendoit le jour avec impatience ; dès qu'il parut elle fut au Rocher , & quand elle vit le Prince , elle pouffa des cris douloureux & verſa un ruiſſeau de larmes : Il demeura prefque immobile ; ſa paſſion pour la belle Aimée avoit fait plus de progrès en quatre jours , que les paſſions ordinaires n'en font en quatre ans : Il ſe tuoit de lui demander ce qu'el-

qu'elle avoit ; Elle connoissoit bien qu'il ne le comprenoit point, elle ne sçavoit comment se faire entendre : Enfin, elle abatit ses longs cheveux ; elle mit une couronne de fleurs sur sa tête, & touchant de sa main celle l' Aimée, auquel elle faisoit signe qu'elle en useroit ainsi avec un autre ; il comprit le malheur dont il étoit menacé, & qu'on alloit la marier.

Il fut sur le point d'expirer à ses pieds ; il ne sçavoit ni les routes, ni les moyens de la sauver ; elle ne les sçavoit pas non-plus. Ils pleuroient, ils se regardoient & se marquoient mutuellement qu'il valloit mieux mourir ensemble que de se séparer. Elle demeura avec lui jusqu'au soir ; mais comme la nuit étoit venuë plutôt qu'ils ne l'attendoient, & que toute pensive elle ne prenoit pas garde au sentier, qu'elle suivoit, elle s'avança dans une route du Bois peu fréquentée, où il lui entra dans le pied une longue épine qui le perçoit de part en part ; heureusement pour elle, il n'y avoit pas loin de-là jusqu'à la Caverne ; elle eut beaucoup de peine à s'y rendre, son pied étoit
tout

tout en sang. Ravagio, Tourmentine & les Ogrichons la secoururent ; elle souffrit de grandes douleurs quand il falut arracher cette épine ; ils pilèrent des herbes, ils les mirent sur son pied, & elle se coucha avec l'inquiétude que l'on peut s'imaginer pour son cher Prince. Hélas ! disoit-elle, je ne pourrai marcher demain ! que pensera-t-il de ne me pas voir ? je lui ai fait entendre que l'on me va marier, il croira que je n'ai pû m'en défendre ; qui le nourrira ? de quelque manière que ce soit il va mourir : s'il vient me chercher il est perdu, si j'envoie un Ogrelet vers lui Ravagio en sera informé. Elle fondoit en larmes, elle soupiroit, & voulut se lever de bon matin ; mais il lui fut impossible de marcher, sa blessure étoit trop grande ; & Tourmentine qui l'aperçut sortir l'arrêta, & lui dit que, si elle faisoit un pas, elle l'alloit manger.

Cependant le Prince qui voïoit passer l'heure où elle avoit accoutumé de venir, commença de s'affliger & de craindre ; plus le tems s'avançoit, plus ses alarmes augmentoient : tous les supplices du monde lui au-

roien

roient paru moins terribles que les inquiétudes auxquelles son amour le livroit ; il se faisoit la dernière violence, pour attendre, plus il attendoit, moins il esperoit. Enfin, il se devoüa à la mort, & sortit résolu d'aller chercher son aimable Princesse.

Il marchoit sans sçavoir où il alloit ; il suivit un sentier battu qu'il trouva à l'entrée du Bois, & après avoir marché une heure, il entendit quelque bruit, & il apperçut la Caverne d'où il sortoit une épaisse fumée ; il se promit d'apprendre là quelques nouvelles ; il entra, & il n'eut guère avancé, qu'il vit Ravagio, qui, le saisissant tout d'un coup d'une force épouvantable, alloit le dévorer, si les cris qu'il faisoit en se debatant n'eussent frappé les oreilles de sa chère Amante. A cette voix elle ne ressentit plus rien qui pût l'arrêter : Elle sortit de son trou, elle entra dans celui où Ravagio tenoit le pauvre Prince ; elle étoit pâle & tremblante comme s'il eût voulu la manger elle-même : Elle se jeta à genoux devant lui, & le conjura de garder cette Chair-fraiche pour le jour de ses Noces avec
l'O-

l'Ogrelet, & qu'elle lui promettoit d'en manger. A ces mots Ravagie fut si content de penser que la Princesse vouloit prendre ses coutumes qu'il lâcha le Prince & l'enferma dans le trou où tous les Ogrichons couchent.

Aimée demanda permission de le bien nourrir, afin qu'il ne maigrisse point & qu'il fît honneur au repas : l'Ogre y consentit. Elle porta au Prince tout ce qu'elle pût trouver de meilleur. Quand il la vit entrer il en eut une joye qui diminua son déplaisir, mais lorsqu'elle lui montra la blessure de son pied, sa douleur prit de nouvelles forces. Ils pleurèrent long-tems ; le Prince ne pouvoit manger, & sa chère Maîtresse coupoit de ses mains délicates de petits morceaux qu'elle lui presentoit de si bonne grace, qu'il ne lui étoit pas possible de les refuser.

Elle fit apporter par les Ogrichons de la mousse fraîche, qu'elle couvrit d'un Tapis de plumes d'Oiseaux, & elle fit entendre au Prince que c'étoit-là son lit. Tourmentine l'appella ; elle ne pût lui faire d'autre adieu que de lui tendre la main : il la
 baissa

aïsa avec des transports de tendresse
 u'on ne sçauroit redire; elle laissa à
 es yeux le soin de lui exprimer ce
 u'elle pensoit.

Ravagio, Tourmentine & la Prin-
 esse couchoient dans une des concavi-
 ez de la Caverne, l'Ogrelet & cinq
 Ogrichonneaux couchoient dans une
 autre, où le Prince coucha aussi: Or
 c'est la coûtume en Ogrichonnie, que
 tous les soirs l'Ogre, l'Ogresse & les
 Ogrichons mettent sur leur tête une
 belle Couronne d'or, avec laquelle
 ils dorment; voilà leur seule magni-
 ficence, mais ils aimeroient mieux
 être pendus & étranglez, que d'y
 avoir manqué.

Lorsque tout le monde fut endor-
 mi, la Princesse qui pensoit à son ai-
 mable Amant, fit reflexion que mal-
 gré la parole que Ravagio & Tour-
 mentine lui avoient donnée de ne le
 pas manger, s'ils avoient faim pen-
 dant la nuit (ce qui leur arrivoit pres-
 que toujours, quand ils avoient de la
 Chair-fraiche) c'étoit fait de lui; &
 l'inquiétude qu'elle en eut commença
 de lui livrer de si rudes assauts, qu'elle
 en pensa mourir d'effroi. Après
 avoir rêvé quelque tems elle se leva,
 se

se couvrit à la hâte de sa peau de Tygre, & tâtonnant sans faire bruit elle alla dans la Caverne où les Ogrichons dormoient; elle prit la Couronne du premier qu'elle trouva, & la posa sur la tête du Prince, qui étoit bien éveillé & qui n'osa en faire semblant, ne sçachant qui lui faisoit cette cérémonie; ensuite la Princesse retourna dans son petit lit.

Elle s'y étoit à peine fourrée, que Ravagio songeant au bon repas qu'il auroit fait du Prince, & son appétit augmentant à mesure qu'il y pensoit, il se leva à son tour & fut dans le trou où les Ogrichons dormoient. Comme il ne voïoit point clair, de crainte de s'y méprendre, il tâta avec la main & se jeta sur celui qui n'avoit pas de Couronne, il le croqua comme un Poulet: La pauvre Princesse qui entendoit le bruit des os du malheureux qu'il mangeoit, pâmoit, mouroit de peur que ce ne fust son Amant; & le Prince de son côté qui en étoit encore plus proche, ressentoit toutes les alarmes qu'on peut avoir en pareille occasion.

Le jour tira la Princesse d'une terrible peine; elle se hâta d'aller chercher

cher le Prince, & elle lui fit assez connoître par ses signes, ses craintes & son impatience de le voir à couvert des dents meurtrières de ces Monstres: elle lui fit des amitez, & il lui en auroit fait mille à son tour, sans que l'Ogresse étant venuë pour voir ses enfans, elle apperçut le sang dont la Caverne étoit pleine, & trouva qu'il lui manquoit son plus petit Ogrichon. Elle poussa des cris affreux; Ravagio comprit assez le beau coup qu'il avoit fait, mais le mal étoit sans remède: Il lui dit à l'oreille, qu'ayant eu faim il s'étoit mépris au choix, qu'il avoit crû manger la Chair-fraiche. Tourmentine feignit de s'appaiser; car Ravagio étoit cruel, & si elle n'avoit pas pris ses excuses en bonne part, il l'auroit peut-être mangée elle même.

Mais, hélas, que la belle Princesse souffroit d'étranges inquiétudes! elle ne cessoit de rêver aux moïens de sauver le Prince: Et que ne pensoit-il pas de son côté, de l'endroit affreux où vivoit cette aimable Fille? Il ne pouvoit se résoudre à s'en éloigner tant qu'elle y seroit; la mort lui auroit paru plus douce que cette séparation: Il le lui faisoit entendre, lorsque

envie d'attaquer ces deux Monstres & de les combattre; Mais quel moien d'esperer quelque avantage sur eux? ils étoient hauts comme des Géans & leur peau étoit à l'épreuve du pistolet: de sorte qu'il pensoit fort prudemment qu'il n'y avoit que l'adresse qui pût les tirer de cet affreux endroit.

Dés qu'il fut jour, & que Tourmentine eut trouvé les os de son Ogrelette, elle remplit l'air de hurlements épouvantables. Ravagio ne parut pas moins desespéré; ils furent cent fois prêts de se jeter sur le Prince & sur la Princeffe, & de les égorgersans misericorde; ils s'étoient cachés dans un petit coin obscur, mais les mangeurs de Chair-fraiche ne sçavoient que trop où ils étoient, & de tous les périls qu'ils avoient courus celui-là paroissoit le plus évident.

Aimée rêvant & se creusant la tête, vint tout d'un coup à se souvenir que la Baguette d'ivoire dont Tourmentine se servoit, faisoit des espèces de Prodiges, & qu'elle-même n'en pouvoit dire la raison: Si malgré son ignorance, disoit-elle, il ne laisse pas d'arriver des choses si sur-
pre-

enantes ; pourquoi mes paroles
 auront-elles pas autant de vertu ?
 remplie de cette idée , elle courut
 dans la Caverne où Tourmentine
 pouchoit ; elle chercha la Baguette
 qui étoit cachée dans le fond d'un
 trou ; & lorsqu'elle la tint , elle s'é-
 cria : Je souhaite au nom de la Roya-
 Fée Trufio , de parler le langage
 que parle celui que j'aime. Elle au-
 bit fait bien d'autres souhaits , mais
 Lavagio entra ; la Princesse se tût ,
 & remettant la Baguette , elle vint
 tout doucement auprès du Prince.
 Cher Etranger , lui dit-elle , vos pei-
 nes me touchent plus sensiblement
 que les miennes propres. A ces mots ,
 le Prince demeura étonné & confus :
 & vous entens , adorable Princesse ,
 lui dit-il ; vous parlez ma Langue ,
 & je puis esperer que vous entendrez
 à votre tour que je souffre moins pour
 moi que pour vous ; que vous m'êtes
 plus chère que ma vie , que la lumière
 & que tout ce qu'il y a de plus aimable
 dans la Nature. Mes expressions
 seront plus simples , repliqua la Prin-
 cesse , mais elles ne seront pas moins
 sincères : Je sens que je donnerois
 tout ce que j'ai dans le Rocher de la
 Mer ,

Mer, mes Moutons, mes Agneaux, enfin ce que je possède, pour le seul plaisir de vous voir. Le Prince lui rendit mille graces de ses bontez, & la conjura de lui apprendre qui lui avoit enseigné en si peu de tems, tous les termes & toutes les délicatesses d'une Langue qui lui avoit été inconnüe jusqu'alors. Elle lui raconta le pouvoir de la Baguette enchantée; & il l'informa de sa Naissance & de leur Parenté. La princesse se sentoit transportée de joie; comme elle avoit naturellement un esprit merveilleux, elle disoit des choses si fines & si bien tournées que le Prince sentit un violent accroissement à sa passion.

Ils n'avoient pas de tems à perdre pour regler leurs affaires, il étoit question de fuir des Monstres irritez, & de chercher promptement un azile à leurs innocentes amours; ils se promirent de s'aimer éternellement & d'unir leurs destinées, dès qu'ils seroient en état de s'épouser. La Princesse dit à son Amant que, lorsqu'elle verroit Ravagio & Tourmentine endormis, elle iroit querir leur grand Chameau & qu'ils monteroient dessus

is pour s'en aller où il plairoit au ciel de les conduire. Le Prince étoit aise, qu'il ne pouvoit à peine contenir sa joie; & quelque sujet qu'il eût d'avoir encore beaucoup de fraïeur, ces charmantes idées de l'avenir effaçoient une partie des maux presens.

Cette nuit si désirée arriva; la Princesse prit de la farine & paitrit de ses mains blanches un gâteau où elle mit une fève, puis elle dit en tenant la baguette d'Yvoire: O! Fève, petite Fève, je souhaite au nom de la Royale Fée Trufio, que tu parles s'il te faut, jusqu'à ce que tu sois cuite. Elle mit ce gâteau sous les cendres chaudes, & fut prendre le Prince qui attendoit bien impatiemment dans ce vilain gîte des Ogrichons: Parons, lui dit-elle, le Chameau est lié dans le Bois. Quel'Amour & la Fortune nous conduisent, répondit tout bas le jeune Prince: Allons, allons mon Aimée; allons chercher un séjour heureux & tranquille; il faisoit clair de Lune: elle s'étoit saisie de la secourable Baguette d'Yvoire; ils trouvèrent le Chameau & se mirent en chemin sans sçavoir où ils alloient.

Cependant Tourmentine qui avoit

la tête remplie de chagrin, se tournoit & retournoit sans pouvoir dormir ; elle allongea le bras pour sentir si la Princeſſe étoit déjà dans ſon petit lit : & ne la trouvant point, elle s'écria d'une voix de tonnerre : Où es-tu donc Fille ? Me voici auprès du feu, répondit la Fève : Viendras-tu te coucher, dit Tourmentine ? Tout-à l'heure, répondit la Fève ; dormez, dormez. Tourmentine aiant peur de réveiller ſon Ravagio, ne parla plus ; mais à deux heures de-là elle tâta encore dans le petit lit d'Aimée, & s'écria : Quoi, petite pendarde ! tu ne veux donc pas te coucher ! Je me chauffe tant que je puis, répondit la Fève. Je voudrois que tu fuſſes au milieu du feu pour ta peine, ajouta l'Ogreſſe. J'y ſuis auſſi, dit la Fève ; & l'on ne s'eſt jamais chauffée de plus près : Elles eurent encore beaucoup d'autres diſcours, que la Fève ſoutint en Fève très-habile. Concluſion ; vers le jour Tourmentine appella encore la Princeſſe : mais la Fève qui étoit cuite ne repliqua rien. Ce ſilence l'inquiette, elle ſe leve fort émuë, regarde, parle, s'alarme & cherche par-tout : Point de Prin-

Princesse, plus de Prince, ni de petite Baguette. Elle s'écrie d'une telle force, que les Bois & les vallons en retentissoient. Réveille-toi mon Poupard, réveille-toi beau Ravagio, ta Fourmentine est trahie, nos Chairs-raiches ont pris la fuite.

Ravagio ouvre son œil, saute au milieu de la Caverne comme un Lion, il rugit, il beugle, il hurle, écume. Allons, allons, dit-il, mes bottes de sept lieues, que je poursuive nos Fuyards; j'en ferai bonne curée & gorge-chaude avant qu'il soit peu. Il met ses bottes avec lesquelles une seule de ses enjambées l'avançoit de sept lieues. Hélas! quel moyen d'aller assez vite pour se garantir d'un tel coureur! On s'étonnera qu'avec la Baguette d'Yvoire ils n'alloient pas encore plus vite que lui: Mais la belle Princesse étoit bien neuve dans l'Art de Féerie; elle ne scavoit pas tout ce qu'elle pouvoit faire avec une telle Baguette; & il n'y avoit que les grandes extrémités qui pussent lui donner des lumières tout d'un coup.

Flatez du plaisir d'être ensemble, de celui de s'entendre, & de l'espoir de n'être point poursuivis, ils avançoient

leur chemin, lorsque la Princesse qui apperçut la première le terrible Ravagio, s'ecria: Prince, nous sommes perdus! voiez cet affreux Monstre qui vient vers nous comme un tonnerre! Qu'allons-nous faire, dit le Prince, qu'allons-nous devenir? Ah! si j'étois seul, je ne regretterois point ma vie; mais la vôtre, ma chère Maîtresse, est exposée!

Je suis sans consolation, si la Baguete ne nous garantit pas, ajouta Aimée en pleurant; Il faut nous résoudre à la mort. Je souhaite, dit-elle, au nom de la Roiale Fée Truffio, que nôtre Chameau devienne un Etang, que le Prince soit un Bateau, & moi une vieille Batelière qui le conduirai: En même tems l'Etang, le Bateau & la Batelière se forment, & Ravagio arrive sur le bord; Il crie, Hola, ho, vieille mere éternelle, n'avez-vous pas vû passer un Chameau, un jeune Homme & une Fille? La Batelière qui se tenoit au milieu de l'Etang, mit ses lunettes sur son nez, & regardant Ravagio, elle lui fit signe qu'elle les avoit vûs, & qu'ils étoient passez dans la Prerie. L'Ogre la crut, il prit à gauche: La Princesse

ceffe fouhaita de reprendre fa forme naturelle ; elle fe toucha trois fois avec la Baguette , elle en frappa le Bateau & l'Étang , elle redevint belle & jeune , ainfi que le Prince ; ils monterent promptement fur le Chameau , & tournerent à droite pour ne pas rencontrer leur ennemi.

Pendant qu'ils s'avançoient diligemment , & qu'ils fouhaitoient de trouver quelqu'un à qui demander le chemin de l'Ifle Heureufe , ils vivoient des fruits de la Campagne , ils buvoient de l'eau des Fontaines , & couchoient fous les Arbres , bien inquiets que les Bêtes sauvages ne vinffent pour les dévorer : Mais la Princeffe avoit fon Arc & des Flèches , dont elle auroit effaié de fe défendre. Le péril ne les effraioit pas fi fort , qu'ils ne reffentiffent vivement le plaifir d'être échappés de la Caverne , & de fe trouver enfemble : Depuis qu'ils s'entendoient , ils fe difoient les plus jolies chofes du monde ; l'Amour donne ordinairement de l'efprit : à leur égard ils n'avoient pas befoin de ce fecours , aiant mille agrémens naturels , & des penfées toujous nouvelles.

Le Prince témoignoit à sa Princeſſe l'extrême impatience qu'il avoit d'arriver bien-tôt chez le Roi ſon Pere, ou chez le ſien, puisqu'elle lui avoit promis qu'avec leur conſentement, elle le recevroit pour Epoux. Ce qu'on ne croira peut-être pas ſans peine, c'eſt qu'en attendant cet heureux jour, il vivoit avec elle dans les Bois, dans la ſolitude, & maître de lui propoſer tout ce qu'il auroit voulu, d'une manière ſi reſpectueuſe & ſi ſage, qu'il ne s'eſt jamais trouvé tant de paſſion & tant de vertu enſemble.

Après que Ravagio eut parcouru les Monts, les Forêts & les Plaines, il retourna à ſa Caverne, où Tourmentine & les Ogrichons l'attendoient impatiemment; il étoit chargé de cinq ou ſix Perſonnes qui étoient tombées malheureuſement ſous ſes griffes. Hé bien, lui cria Tourmentine, les a-tu trouvés & mangés, ces Fuiards, ces Voleurs, ces Chairs-fraîches? ne m'en a-tu gardé ni pieds ni pates? Je croi qu'ils ſe ſont envolés, répondit Ravagio: j'ai couru comme un Loup de tous côtés, ſans les rencontrer; & j'ai vû ſeulement une Vieille dans un Bateau ſur un Etang, qui m'en a dit
des

des nouvelles. Et que t'en a-t-elle dit, repliqua l'impatiente Tourmentine? Qu'ils avoient tourné à gauche, ajouta Ravagio. Par mon chef, dit-elle, tu en es la dupe! j'ai dans la tête que tu parlois à eux-mêmes; retourne, & si tu les attrapes, ne leur fais pas quartier d'un moment.

Ravagio graiffa ses bottes de sept lieuës & partit comme un desespéré. Nos jeunes Amans sortirent d'un Bois où ils avoient passé la nuit. Quand ils l'apperçurent, ils s'effraierent également: Mon Aimée, dit le Prince, voici nôtre ennemi; je me sens assez de courage pour le combattre, n'en aurez-vous pas assez pour fuir toute seule? Non, s'écria-t-elle, je ne vous abandonnerai point, cruel, doutez-vous ainsi de ma tendresse? Mais ne perdons pas un moment, la Baguette nous fera peut-être d'un grand secours. Je souhaite, dit-elle, au nom de la Roïale Fée Trufio, que le Prince soit métamorphosé en Portrait, le Chameau en Pilier, & moi en Nain. Le changement se fit, & le Nain se mit à sonner du Cors. Ravagio qui s'avançoit à grand pas, lui dit: Apprens-moi, petit Avorton de la

Nature, si tu n'as point vû passer un beau Garçon, une jeune Fille & un Chameau. Or vous le dirai, répondit le Nain : jacoit que soiez en quête d'un gentil Damoisel, d'une emerveillable Dame, & de leur monture, les avisai hier en cette ére, qui se pavanoient tous coient & réjouis; icel gentil Chevalier reçut le lots & galardon des Joûtes & Tournoïemens qui se firent à l'honneur de Meïlusine, qu'ilec voiez dépeinte en sa vive ressemblance; moult hauts prud'Hommes & bons Chevaliers y d'rompirent Lances, Hauberts, Salades & Pavois; le conflêt fut rude, & le guerdon un moult beau Fermeillet d'or, accoutré de Perles & Diamans; au départir la Dame inconnuë me dit: Nain, mon Ami, sans plus longs parlemens, je te requiers un don, au nom de ta plus douce Amie; (si n'en ferez éconduite, lui dis-je, & vous l'oëtroïe, à celle condition qu'il soit en mon pouvoir,) au cas dit-elle, qu'aviser tu puiffes le grand & décommunal Géant, qui œil porte droit par le milieu du front; prie-le moult accortement qu'il voise en paix, & nous y laisse;

puis

puis elle chassa son palfroi & ils s'éloignèrent. Par où, dit Ravagio? Sur cette verdoïante Prèrie, à l'orée du Bois, dit le Nain. Si tu mens, re- pliqua l'Ogre, sois assuré, petit Cras- teux, que je te mangerai, Toi, ton Pilier, & ton Portrait de Merluche: Oncque vilenie, ni fallace n'y eut en moi, dit le Nain; ma bouche n'est mie mensongere, Homme vivant ne ne peut trouver en fraude; mais al- ez vîte, si quérez les occire avant So- eil couché. L'Ogre s'éloigna, le Nain reprit sa figure, & toucha le Portrait & le Pilier, qui devinrent ce qu'ils devoient être.

Quelle joye pour l'Amant & pour la Maîtresse! Non, disoit le Prince, je n'ai jamais ressenti de si vives alar- mes, ma chere Aimée; comme ma passion pour vous prend à tous mo- mens de nouvelles forces, mes in- quiétudes augmentent quand vous êtes en péril: Et moi, lui dit-elle, il me semble que je n'avois point de peur, parce que Ravagio ne mange pas les Tableaux; que j'étois seule expo- sée à sa fureur; que ma figure étoit peu appétissante; & qu'enfin, je donne- rois ma vie, pour conserve la vôtre.

Ravagio courut inutilement, il ne trouva ni l'Amant ni la Maîtresse; il étoit las comme un chien; il reprit le chemin de sa Caverne. Quoi! tu reviens sans nos Prisonniers, s'écria Tourmentine, en arrachant ses crins hérissés? ne m'approche pas, ou je t'étrangle. Je n'ai rencontré, dit-il qu'un Nain, un Pilier & un Tableau. Par mon chef, continua-t-elle, ce les étoit! je suis bien folle de te confier le soin de ma vengeance, comme si j'étois trop petite pour la prendre moi-même! ça, ça, j'y vais; je veux me botter à mon tour, & je n'irai pas avec moins de diligence que toi. Elle mit les bottes de sept lieues & partit. Quel moïen que le Prince & la Princesse allassent assez vite, pour s'échapper de ces Monstres avec leurs maudites bottes de sept lieues? ils virent venir Tourmentine vêtue de peau de Serpent; dont les couleurs bigarrées surprenoient. Elle portoit sur son épaule une massue de fer d'une terrible pesanteur; & comme elle regardoit soigneusement de tous côtes, elle auroit apperçu le Prince & la Princesse, s'ils n'avoient été alors dans le fond d'un Bois.

L'affaire est sans retour, dit Aimée en pleurant; voici la cruelle Tourmentine, dont l'aspect me glace le sang: elle est plus adroite que Ravigio; si l'un de nous deux lui parle, elle nous reconnoitra & commencera nôtre procès par nous manger; il finira bien-tôt, comme vous le pouvez croire. Amour, Amour, s'écria le Prince, ne nous abandonne point! Est-il sous ton Empire des cœurs plus tendres & des feux plus purs que les nôtres? Ah! ma chère Aimée, continua-t-il, en prenant ses mains & les baisant avec ardeur, êtes-vous destinée à périr d'une manière si barbare? Non, dit-elle, non, je sens de certains mouvemens de courage & de fermeté qui me rassurent; allons, petite Baguette, fais ton devoir; je fouhaite au nom de la Roiale Fée Trufio, que le Chameau soit une Caisse, que mon cher Prince devienne un bel Oranger, & que métamorphosée en Abeille, je vole autour de lui. Elle frappa à son ordinaire les trois coups sur chacun d'eux, & le changement fut assez tôt fait, pour que Tourmentine qui arriva en ce lieu, ne s'en appercût point.

L'affreuse Mégère étoit effoufflée, elle s'affit sous l'Oranger ; la Princesse Abeille se donna le plaisir de la piquer en mille endroits ; quelque dure que fust sa peau, elle la dardoit & la faisoit crier : Il sembloit à la voir se rouler & se débatre sur l'herbe, que c'étoit un Taureau ou un jeune Lion affailli par les Mouches, car celle-ci en valoit cent. Le Prince Oranger mouroit de peur qu'elle ne se laissât attraper & qu'elle ne la tuât. Enfin, Tourmentine toute en sang s'éloigna, & la Princesse alloit reprendre sa première forme, quand malheureusement des Voyageurs passèrent par le Bois ; aiant apperçu la Baguette d'Yvoire qui étoit fort propre, ils la ramassèrent & l'emportèrent. Il n'y a guère de contre-tems plus fâcheux que celui-là : le Prince & la Princesse n'avoient pas perdu l'usage de la parole ; mais que c'étoit un foible secours en l'état où ils se voioient ! Le Prince accablé de douleur, pouffoit des regrets qui augmentoient sensiblement le déplaisir de sa chère Aimée ; il s'écrioit quelquefois :

Je touchois au moment où ma belle
Princesse

Devoit couronner ma tendresse ;
Ce doux espoir enchantoit tous mes
sens.

Amour qui fais tant de merveilles,
Et dont les traits sont si puissans,
Conserve-moi ma chère Abeille :

Fais que son cœur ne change pas ;

Et malgré la métamorphose

Que nôtre infortuné nous cause,

Qu'elle m'aime jusqu'au trepas.

Que je suis malheureux ! conti-
voit-il ; je me trouve resserré sous
ecorce d'un Arbre ; me voila Oran-
er, je n'ai aucun mouvement ; que
evendra-je si vous m'abandonnez,
ma chère petite Abeille ? Mais, ajoû-
oit-il, pourquoi vous éloigneriez-
ous de moi ? vous trouverez sur mes
leurs une agréable rosée, & une
queur plus douce que le miel, vous
ourrez vous en nourrir ; mes feüilles
ous serviront de lits de repos, où
ous n'aurez rien à craindre de la ma-
ce des Araignées. Dès que l'Oran-
er finissoit ses plaintes, l'Abeille lui
pondoit ainsi :

Prin-

*Prince, ne craignez pas que jamais je vous
quitte,
Rien ne peut ébranler mon cœur,
Faites que rien ne vous agite,
Que le doux souvenir d'en être le vain-
queur.*

Elle ajoûtoit à cela ; n'apprehendez pas que je vous laisse jamais ; ni les Lys , ni les Jasmins , ni les Roses , ni toutes les Fleurs des plus charmans parterres , ne me pourroient faire commettre une telle infidélité ; vous me verrez sans cesse voltiger autour de vous , & vous connoîtrez que l'Oranger n'est pas moins cher à l'Abeille , que le Prince Aimé l'étoit à sa Princesse Aimée : En effet , elle s'enferma dans une des plus grosses Fleurs , comme dans un Palais ; & la véritable tendresse qui trouve des ressources par tout , ne laissoit pas d'avoir les siennes dans cette union.

Le Bois où l'Oranger étoit , ser-voit de promenade à une Princesse qui demeuroit dans un Palais magnifique ; elle avoit de la jeunesse , de la beauté & de l'esprit : On l'appelloit Linda. Elle ne vouloit point se

marier, parce qu'elle craignoit de
 n'être pas toujours aimée de celui
 qu'elle choisiroit pour Epoux : Et
 comme elle avoit de grands biens, el-
 le fit bâtir un Château somptueux, &
 elle n'y recevoit que des Dames & des
 Vieillards, plus Philosophes que Ga-
 lans, sans permettre qu'aucuns au-
 tres Cavaliers en approchassent. Le
 chaud du jour l'ayant arrêtée dans son
 Appartement plus long tems qu'elle
 n'auroit voulu, elle sortit sur le soir
 avec toutes ses Dames, & vint se
 promener dans le Bois : L'odeur de
 l'Oranger la surprit ; elle n'en avoit
 jamais vû, & elle fut charmée de
 l'avoir trouvé : On ne comprenoit
 point par quel hazard il se rencontroit
 dans un lieu comme celui-la ; il fut
 bien vite entouré de toute cette gran-
 de compagnie. Linda défendit qu'on
 en cueillist une seule fleur, & on le
 porta dans son Jardin, où la fidelle
 Abeille le suivit. Linda ravie de son
 excellente odeur, s'affit dessous : &
 sur le point de rentrer dans le Palais,
 elle alloit prendre quelques Fleurs,
 lorsque la vigilante Abeille sortit,
 bourdonnant sous les feuilles où
 elle se tenoit en sentinelle, & piqua
 la

que le cœur lui en manqua, elle rentra dans sa chambre de fort mauvaise humeur: Je ne comprends point, dit elle, ce que c'est que l'Arbre que nous avons trouvé; mais aussi-tôt que j'en veux prendre le plus petit bouton des Mouches qui les gardent me pénétrant de leur piquûres.

Une de ses filles, qui avoit de l'esprit & qui étoit fort gaïe, lui dit en riant: Je suis d'avis, Madame, que vous vous armiez comme une Amazône, & qu'à l'exemple de Jason lorsqu'il fut conquérir la Toison d'or, vous alliez courageusement prendre les plus belles Fleurs de ce joli Arbre. Linda trouva quelque chose de plaisant dans cette idée, & sur le champ elle se fit faire un Casque couvert de plumes, une legere cuirasse, des Gantelets, & au son des Trompettes, des Timbales, des Fifres & des Hautbois, elle entra dans son Jardin, suivie de toutes ses Dames, qui s'étoient armées à son exemple, & qui appelloient cette fête, la guerre des Mouches & des Amazônes. Linda tira son épée de fort bonne grace, puis frappant sur la plus belle branche de l'Oranger;

paraissez terribles Abeilles, s'écria-elle, paraissez, je viens vous défier;erez-vous assez vaillantes pour défendre ce que vous aimez?

Mais que devint Linda & toutes celles qui l'accompagnoient, lorsqu'elles entendirent sortir du tronc de l'Oranger un hélas pitoïable, suivi d'un profond soupir, & qu'elles virent couler du sang de la branche coupée. Ciel! s'écria-t-elle, qu'ai-je fait? Quel prodige! Elle prit la branche ensanglantée, elle la rapprocha inutilement pour la rejoindre; elle se sentit saisir d'une fraïeur & d'une inquiétude épouvantable.

La pauvre petite Abeille, désespérée de l'aventure funeste de son cher Oranger, pensa paroître pour chercher la mort dans la pointe de cette fatale épée, voulant vanger son cher Prince; mais elle aimamieux vivre pour lui; & songeant au remède dont il avoit besoin, elle le conjura de vouloir bien qu'elle volât en Arabie pour lui rapporter du Baume: En effet, après qu'il y eut consenti, & qu'ils se furent dit un adieu tendre & touchant, elle s'achemina dans cette partie du Monde, où son seul instinct

stinct la guidoit ; mais pour parler plus juste , l'Amour l'y mena : comme il va plus vite que les plus diligentes Mouches , il lui fournit un moyen de faire promptement ce grand voyage. Elle rapporta des Baumes merveilleux sur ses aïles & au bout de ses petits pieds , dont elle guérit son Prince. Il est vrai que ce fut bien moins par l'excellence du Baume que par le plaisir qu'il eut de voir la Princeſſe Abeille prendre tant de ſoins de ſon mal ; elle y mettoit tous les jours de ſon Baume , & il en avoit bien beſoin , car la branche coupée étoit un de ſes doigts : de ſorte qu'il pour peu qu'on l'eût mal-traité , comme avoit fait Linda , il ne lui ſeroit demeuré ni bras ni jambes. O que l'Abeille reſſentoit vivement les ſouffrances de l'Oranger ! elle ſe reprochoit d'en être la cauſe , par l'empreſſement qu'il avoit eu de défendre ſes Fleurs.

Linda , épouvantée de ce qu'elle avoit vû , ne dormoit & ne mangeoit plus ; Enfin , elle réſolut d'envoyer chercher des Fées pour tâcher d'être éclaircie ſur une choſe qui lui paroifſoit ſi extraordinaire ; elle dépêcha
de

Les Ambassadeurs & les chargea de
gands presens, pour les convier de
venir à sa Cour.

Entre celles qui arrivèrent chez
Linda, la Reine Trufio vint une des
premières: Il n'a jamais été une per-
sonne plus sçavante dans l'Art de
Magie ; elle examina la branche &
l'Oranger, elle en sentit les Fleurs,
et démêla une odeur humaine qui la
surprit. Elle ne négligea aucunes
conjurations, & elle en fit de si for-
ces, que tout d'un coup l'Oranger
disparoisant, on apperçut le Prince
si beau & mieux fait qu'aucun
autre. A cette vûë, Linda demeura im-
mobile ; elle se sentit frappée d'ad-
miration, & de quelque chose de si
particulier pour lui, qu'elle avoit
déjà perdu sa première indifferance,
lorsque le jeune Prince occupé de son
aimable Abeille, se jetta aux pieds
de Trufio: Grande Reine, lui dit-il,
je te dois infiniment: tu me rends
l'usage de la vie en me rendant ma
première forme ; mais si tu veux que
je te doive mon repos, ma joie, en-
fin plus que le jour auquel tu me rap-
pelles, rends moi ma Princessie. En
achevant ces paroles, il prit la petite
Abeil-

Abeille, sur laquelle il avoit toujours les yeux : Tu seras content, répondit la généreuse Trufio ; elle recommença ses cérémonies, & la Princesse Aimée parut avec tant de charmes, qu'il n'y eut pas une des Dames qui ne lui portât envie.

Linda héfitoit dans son cœur si elle devoit avoir de la joie ou du chagrin d'une aventure si extraordinaire, & particulièrement de la métamorphose de l'Abeille ; enfin, la raison l'emporta sur la passion, qui n'étoit encore que naissante ; elle fit mille caresses à Aimée, & Trufio la pria de lui conter ses aventures : Elle lui avoit trop d'obligation pour différer ce qu'elle souhaitoit d'elle ; la grace & le bon air dont elle parloit, intéressa toute l'assemblée ; & lorsqu'elle dit à Trufio qu'elle avoit tant fait de merveilles par la vertu de son Non & de sa Baguette, il s'éleva un cri de joie dans la Sale, & chacune pria la Fée d'achever ce grand Ouvrage.

Trufio, de son côté, ressentoit un plaisir extrême de tout ce qu'elle entendoit ; elle serra étroitement la Princesse entre ses bras : Puisque je vous ai été si utile sans vous connoître

e, lui dit-elle, jugez, charmante Aimée, à présent que je vous conçois, de ce que je veux faire pour votre service; Je suis amie du Roi votre pere, & de la Reine votre Mere: Allez promptement dans mon Char volant à l'Isle-Heureuse où vous serez reçûë comme vous le méritez l'un & l'autre.

Linda les pria de demeurer un jour chez elle, pendant lequel elle leur fit de riches presens, & la Princeſſe Aimée quitta sa peau de Tygre pour prendre des habits d'une beauté incomparable. Que l'on comprenne à présent la joie de nos tendres Amans! Oüi, qu'on la comprenne si l'on peut; mais il faudroit pour cela s'être trouvé dans les mêmes malheurs; avoir été parmi les Ogres, & s'être métamorphosé tant de fois. Enfin ils partirent; Trufio les conduisit au travers de l'air dans l'Isle-Heureuse; ils furent reçûs du Roi & de la Reine comme les personnes du monde qu'ils es-
péroient le moins de revoir, & qu'ils revoïoient avec la plus grande satisfaction. La beauté & la sagesse d'Aimée, jointes à son esprit, la rendirent l'admiration de son siècle; sa chere
Me-

grandes qualitez du Prince Aimé ne charmoient pas moins que sa bonne mine ; leur Mariage se fit ; rien n'a jamais été si pompeux ; les Graces y vinrent en habits de Fées, les Amours s'y trouvèrent sans même en avoir été priez ; & par un ordre exprés de leur part, on nomma le Fils aîné du Prince & de la Princesse, *Amour Fidèle*.

L'on ajoûta depuis beaucoup de Titres à celui-ci, & sous tous ses différens Titres, l'on a bien de la peine à le retrouver tel qu'il est né de ce charmant Mariage : Heureux qui le rencontre sans s'y méprendre.

*Avec un tendre Amant, seule au milieu
des Bois,*

*Aimée eut en tout tems une extrême
sagesse ;*

*Toûjours de la raison elle écouta la voix,
Et sçut de son Amant conserver la ten-
dresse.*

*Beutez ne croïez pas pour captiver les
cœurs,*

Que les plaisirs soient nécessaires ;

*L'Amour souvent s'éteint au milieu des
douceurs :*

Soïez sages, soïez severes,

Et vous inspirerez d'éternelles ardeurs.



La bonne petite Soury.

LA BONNE PETITE SOURIS.

CONTÉ.



U y avoit une fois un Roi
& une Reine qui s'ai-
moient si fort, si fort, qu'ils
faisoient la félicité l'un de
l'autre ; leur cœur & leurs
sentimens se trouvoient toujourns d'in-
telligence ; ils alloient tous les jours à

la Chasse tuer des Lièvres & des Cerfs, ils alloient à la Pêche prendre des Solles & des Carpes ; au Bal danser la Bourrée & la Pavane ; à de grands Festins manger du Rôt & des Dragées ; à la Comédie & à l'Opéra ; ils rioient, ils chantoient, ils se faisoient mille pièces pour se divertir : Enfin, c'étoit le plus heureux de tous les tems ; leurs Sujets suivoient l'exemple du Roi & de la Reine, ils se divertissoient à l'envi l'un de l'autre ; par toutes ces raisons, l'on appelloit ce Roïaume le País de la Joie.

Il arriva qu'un Roi, voisin du Roi Joïeux, vivoit tout différemment, Il étoit ennemi déclaré des plaisirs ; il ne demandoit que plaïes & bosses ; il avoit une mine refrognée, une grande barbe, les yeux creux ; il étoit maigre & sec, toujourns vêtu de noir, des cheveux hériffés, gras & crasseux ; pour lui plaie il falloit tuer & assommer les passans ; il pendoit lui-même les criminels, il se réjoüissoit à leur faire du mal : quand une bonne Maman aimoit bien sa petite Fille ou son petit Garçon, il l'envoïoit querir, & devant elle il lui rompoit les bras ou lui tordoit le cou : On nommoit ce Roïau-

Roiàume le País des Larmes.

Le méchant Roi entendit parler de la satisfaction du Roi Joieux, il lui porta grande envie, & résolut de lever une grosse Armée & d'aller le battre tout son sou, jusqu'à ce qu'il fust mort ou bien malade. Il envoya de tous côtez pour amasser du monde & des armes; il faisoit faire des canons; chacun trembloit; l'on disoit, sur qui se jettera le méchant Roi, il ne fera point de quartier!

Lorsque tout fut prêt, il s'avança vers le País du Roi Joyeux: A ces mauvaises nouvelles il se mit promptement en défense; la Reine mouroit de peur, elle lui disoit en pleurant: Sire, il faut nous enfuir: tâchons d'avoir bien de l'argent, & nous en allons tant que terre nous pourra porter. Le Roi répondoit: Fi, Madame, j'ai trop de courage; il vaudroit mieux mourir que d'être un poltron. Il ramassa tous ses Gens-d'armes, dit un tendre adieu à la Reine, monta sur un beau Cheval, & partit.

Quand elle l'eut perdu de vûë, elle se mit à pleurer douloureusement; & joignant ses mains elle disoit: Hélas!

je suis grosse ; si le Roi est tué à la guerre je serai veuve & prisonnière, le méchant Roi me fera dix mille maux ; cette pensée l'empêchoit de manger & de dormir ; il lui écrivoit tous les jours, mais un matin qu'elle regardoit par dessus les murailles, elle vit venir un Courier qui couroit de toute sa force, elle l'appella ; Ho, Courier, ho, quelle nouvelle ? Le Roi est mort, s'écria-t-il, la Bataille est perdue, le méchant Roi arrivera dans un moment !

La pauvre Reine tomba évanouïe ; on la porta dans son lit, & toutes ses Dames étoient autour d'elle qui pleuroient, l'une son pere, l'autre son fils ; elles s'arrachotent les cheveux, c'étoit la chose du monde la plus pitoyable.

Voilà que tout d'un coup l'on entend ; au meurtre, au larron ; c'étoit le méchant Roi qui arrivoit avec tous ses malheureux Sujets ; ils tuoient pour oui & pour non, ceux qu'ils rencontroient. Il entra tout armé dans la Maison du Roi, & monta dans la Chambre de la Reine. Quand elle le vit entrer, elle eut si grand' peur, qu'elle s'enfonça dans son

son lit & mit la couverture sur sa tête : Il l'appella deux ou trois fois , mais elle ne disoit mot ; il se fâcha & bien fâché dit : Je croi que tu te moques de moi ; sçais-tu que je puis t'égorger tout-à-l'heure ? Il la découvrit , lui arracha ses cornettes ; ses beaux cheveux tombèrent sur ses épaules , il en fit trois tours à sa main , & la chargea sur son dos comme un sac de bled ; il l'emporta ainsi , & monta sur son grand Cheval qui étoit tout noir : Elle le prioit d'avoir pitié d'elle , il s'en moquoit , & lui disoit : Crie , plains-toi , cela me fait rire & me divertit.

Il l'emmena en son País , & jura pendant tout le chemin , qu'il étoit résolu de la pendre ; mais on lui dit que c'étoit dommage , & qu'elle étoit grosse.

Quand il vit cela , il lui vint dans l'esprit que , si elle accouchoit d'une Fille il la marieroit avec son Fils ; & pour sçavoir ce qui en étoit , il envoya querir une Fée qui demouroit près de son Royaume ; étant venuë , il la regala mieux qu'il n'avoit de coutume ; ensuite il la mena dans une Tour , au haut de laquelle la pauvre Reine

avoit une Chambre bien petite & bien pauvrement meublée ; elle étoit couchée par terre sur un matelas qui ne valoit pas deux sous, où elle pleuroit jour & nuit.

La Fée en la voyant fut attendrie ; elle lui fit la révérence, & lui dit tout bas en l'embrassant : Prenez courage, Madame, vos malheurs finiront ; j'espere y contribuer. La Reine un peu consolée de ces paroles la caressoit, & la prioit d'avoir pitié d'une pauvre Princeſſe qui avoit jouï d'une grande fortune, & qui s'en voyoit bien éloignée : Elles parloient ensemble quand le méchant Roi dit : Allons, point tant de compliments ; je vous ai amenée ici pour me dire si cette Esclave est grosse d'un Garçon ou d'une Fille : La Fée répondit ; Elle est grosse d'une Fille, qui sera la plus belle Princeſſe & la mieux aprise que l'on ait jamais vüe ; elle lui souhaita ensuite des biens & des honneurs infinis. Si elle n'est pas belle & bien aprise, dit le méchant Roi, je la pendrai au cou de sa Mere à un Arbre, sans que rien m'en puisse empêcher. Après cela il sortit avec la Fée, & ne regarda pas la
bonne

bonne Reine qui pleuroit amèrement ; car elle disoit en elle-même : Hélas ! que ferai-je ? si j'ai une belle petite Fille il la donnera à son magot de Fils ! & si elle est laide , il nous pendra toutes deux ! A quelle extrémité suis je réduite ! ne pourrois-je point la cacher quelque part , afin qu'il ne la vîst jamais ?

Le tems que la petite Princeffe devoit venir au Monde aprochoit , & les inquiétudes de la Reine augmentoient : Elle n'avoit personne avec qui se plaindre & se consoler ; le Geolier qui la gardoit ne lui donnoit que trois pois cuits dans l'eau pour toute la journée , avec un petit morceau de pain noir : Elle devint plus maigre qu'un Harang ; elle n'avoit plus que la peau & les os.

Un soir qu'elle filoit (car le méchant Roi qui étoit fort avare , la faisoit travailler jour & nuit) elle vit entrer par un trou une petite Souris qui étoit fort jolie ; Elle lui dit : Hélas ! ma Migonne , que viens-tu chercher ici ? je n'ai que trois pois pour toute ma journée ; si tu ne veux jeûner , va-t-en. La petite Souris couroit deçà , couroit delà , dansoit ,

cabriolloit comme un petit Singe, & la Reine prenoit un si grand plaisir à la regarder, qu'elle lui donna le seul pois qui lui restoit pour son souper. Tiens, Mignonne, dit-elle, mange, je n'en ai pas davantage, & je te le donne de bon cœur. Dès qu'elle eut fait cela, elle vit sur sa table une Perdrix excellente, cuite à merveille, & deux pots de Confiture. En vérité, dit-elle, un bienfait n'est jamais perdu! elle mangea un peu, mais son appetit étoit passé à force de jeûner. Elle jetta du bon bon à la Souris, qui le grignotta encore, & puis elle se mit à sauter mieux qu'avant souper.

Le lendemain matin le Geolier apporta de bonne heure les trois pois de la Reine, qu'il avoit mis dans un grand plat pour se mocquer d'elle; la petite Souris vint doucement, & les mangea tous trois & le pain aussi. Quand la Reine voulut dîner, elle ne trouva plus rien; la voila bien fâchée contre la Souris: C'est une méchante peite bête, disoit-elle; si elle continuë je mourrai de faim! Comme elle voulut couvrir le grand plat qui étoit vuide, elle trouva dedans toutes sortes de bonnes choses à manger; elle

elle en fut bien aise & mangea : mais en mangeant il lui vint dans l'esprit que le méchant Roi feroit peut être mourir dans deux ou trois jours son Enfant, & elle quitta la table pour pleurer ; puis elle disoit en levant les yeux au Ciel : Quoi ! n'y a-t-il point quelque moyen de se sauver ? En disant cela, elle vit la petite Souris qui jouïoit avec de longs brins de paille ; elle les prit & commença de travailler avec. Si j'ai assez de paille, dit-elle, je ferai une Corbeille couverte, pour mettre ma petite Fille, & je la donnerai par la fenêtre à la première personne charitable qui voudra en avoir soin.

Elle se mit donc à travailler de bon courage ; la paille ne lui manquoit point, la Souris en traînoit toujours par la Chambre où elle continuoit de sauter ; & aux heures des repas, la Reine lui donnoit ses trois pois & trouvoit en échange cent sortes de ragoûts ; elle en étoit bien étonnée, elle songeoit sans cesse qui pouvoit lui envoyer de si excellentes choses.

La Reine regardoit un jour à sa fenêtre pour voir de quelle longueur elle

le feroit cette corde, dont elle devoit attacher la Corbeille pour la descendre. Elle apperçut en bas une vieille petite bonne Femme qui s'appuioit sur un bâton, & qui lui dit: Je sçai vôtre peine, Madame, si vous voulez je vous servirai. Hélas! ma chère Amie, lui dit la Reine, vous me ferez un grand plaisir; venez tous les soirs au bas de la Tour, je vous descendrai mon pauvre Enfant, vous le nourrirez, & je tâcherai, si je suis jamais riche, de vous bien payer. Je ne suis pas intéressée, répondit la Vieille, mais je suis friande; il n'y a rien que j'aime tant qu'une Souris graffette & doduë, si vous en trouvez dans vôtre galetas, tuez les & me les jetez, je n'en serai point ingratte, vôtre Poupard s'en trouvera bien.

La Reine l'entendant, se mit à pleurer, sans rien répondre; & la Vieille, après avoir un peu attendu, lui demanda pourquoi elle pleuroit: C'est, dit-elle, qu'il ne vient dans ma Chambre qu'une seule Souris, qui est si jolie, si jolie, que je ne puis me résoudre à la tuer. Comment, dit la Vieille en colere, vous aimez donc mieux une friponne de petite Souris qui

qui ronge tout, que l'Enfant que vous allez avoir ! Hé-bien, Madame, vous n'êtes pas à plaindre, demeurez en si bonne compagnie, j'aurai bien des Souris sans vous, je ne m'en soucie guère ; Elle s'en alla grondant & marmotant.

Quoi-que la Reine eût un bon repas & que la Souris vint danser devant elle, jamais elle ne leva les yeux de terre où elle les avoit attachez, & les larmes couloient le long de ses jouës.

Elle eut cette même nuit une Princesse, qui étoit un miracle de beauté ; au lieu de crier comme les autres Enfants, elle rioit à sa bonne Maman & lui tendoit ses petites menottes, comme si elle eust été bien raisonnable. La Reine la careffoit & la baisoit de tout son cœur, songeant tristement : Pauvre Mignonne, chère Enfant ! si tu tombes entre les mains du méchant Roi, c'est fait de ta vie ! elle l'enferma dans la Corbeille avec un billet attaché sur son maillot, où étoit écrit : *Cette infortunée petite Fille a nom Foliette.* Et quand elle l'avoit laissée un moment sans la regarder, elle ouvroit encore la Corbeille & la trouvoit embellie, puis elle la

baïsoit & pleuroit plus fort, ne sçachant que faire.

Mais voici la petite Souris qui vient & qui se met dans la Corbeille avec Joliette. Ah, petite bestiole, dit la Reine, que tu me coûtes cher! Pour te sauver la vie, peut être que je perdrai ma chere Joliette! un autre que moi t'auroit tuée & donné à la vieille Friande; je n'ai pû y consentir. La Souris commence à dire: Ne vous en repentez point, Madame, je ne suis pas si indigne de vôtre amitié que vous le croyez. La Reine mouroit de peur d'entendre parler la Souris; mais sa peur augmenta bien quand elle apperçut que son petit museau prenoit la figure d'un visage, que ses pattes devinrent des mains & des pieds, & qu'elle grandit tout d'un coup. Enfin, la Reine n'osant presque la regarder, la reconnut pour la Fée qui l'étoit venuë voir avec le méchant Roi, & qui lui avoit fait tant de caresses.

Elle lui dit: J'ai voulu éprouver vôtre cœur; j'ai reconnu qu'il est bon, & que vous êtes capable d'amitié: Nous autres Fées qui possédons des Tresors & des richesses immenses,

menfes, nous ne cherchons pour la douceur de la vie que de l'amitié, & nous en trouvons rarement. Est-il possible, belle Dame, dit la Reine en l'embrassant, que vous ayez de la peine à trouver des Amies, étant si riches & si puissantes ? Oüi, repliqua-t-elle ; car on ne nous aime que par intérêt, & cela ne nous touche guère ; mais quand vous m'avez aimée en petite Souris, ce n'étoit pas par un motif d'intérêt : j'ai voulu vous éprouver plus fortement ; j'ai pris la figure d'une Vieille, c'est moi qui vous ai parlé au bas de la Tour, & vous m'avez toujours été fidèle. A cets mots elle embrassa la Reine, puis elle baisa trois fois le bec vermeil de la petite Princesse, & elle lui dit : Je te doüe, ma Fille, d'être la consolation de ta Mere, & plus riche que ton Pere ; de vivre cent ans toujours belle, sans maladie, sans rides & sans vieillesse. La Reine toute ravie la remercia & la pria d'emporter Joliette, & d'en prendre soin, ajoutant qu'elle la lui donnoit pour être sa Fille.

La Fée l'accepta & la remercia ; elle mit la Petite dans la Corbeille, qu'elle

qu'elle descendit en bas ; mais s'étant un peu arrêtée à reprendre sa forme de petite Souris , quand elle descendit après elle par la cordelette , elle ne trouva plus l'Enfant ; & remontant fort effrayée : Tout est perdu , dit-elle à la Reine , mon ennemie Cancaline vient d'enlever la Princesse ! Il faut que vous sçachiez que c'est une cruelle Fée qui me hait ; & par malheur , étant mon ancienne , elle a plus de pouvoir que moi : je ne sçai par quel moyen retirer Joliette de ses vilaines griffes.

Quand la Reine entendit de si tristes nouvelles , elle pensa mourir de douleur ; elle pleura bien fort , & pria sa bonne Amie de tâcher de ravoïr la Petite à quelque prix que ce fust.

Cependant le Geolier vint dans la Chambre de la Reine , il vit qu'elle n'étoit plus grosse , il fut le dire au Roi , qui accourut pour lui demander son Enfant ; mais elle dit qu'une Fée , dont elle ne sçavoit pas le nom l'étoit venuë prendre par force. Voilà le méchant Roi qui frappoit du pied & qui rongeoit ses ongles jusqu'au dernier morceau : Je t'ai promis ,

mis, dit-il, de te pendre ; je vaiste-
 nir ma parole tout à l'heure. En
 même tems il traîne la pauvre Reine
 dans un Bois, grimpe sur un Arbre,
 & l'alloit pendre lorsque la Fée se
 rendit invisible ; & le pouffant rude-
 ment, elle le fit tomber du haut de
 l'Arbre, il se cassa quatre dents. Pen-
 dant qu'on tâchoit de les racommo-
 der, la Fée enleva la Reine dans son
 Char volant, & elle l'emporta dans
 un beau Château ; elle en prit grand
 soin, & si elle avoit eu la Princesse
 Joliette, elle auroit été contente ;
 mais on ne pouvoit découvrir en quel
 lieu Cancaline l'avoit mise, bien que
 la petite Souris y fist tout son possible.

Enfin, le tems se passoit, & la
 grande affliction de la Reine diminu-
 oit. Il y avoit quinze ans déjà, lors-
 qu'on entendit dire que le Fils du mé-
 chant Roi s'alloit marier à sa Din-
 donnière, & que cette petite créa-
 ture n'en vouloit point. Cela étoit
 bien surprenant, qu'une Dindon-
 nière refusât d'être Reine ; mais pour-
 tant les habits de Nôces étoient
 faits, & c'étoit une si belle Nôce
 qu'on y alloit de cent lieuës à la ron-
 de. La petite Souris s'y transporta,
 elle

elle vouloit voir la Dindonnière tout à son aise ; elle entra dans le poulaier, & la trouva vêtue d'une grosse toile, nud-pieds, avec un torchon gras sur sa tête : Il y avoit là des Habits d'or & d'argent, des Diamans, des Perles, des Rubans, des Dentelles qui traînoient à terre ; les Dindons se huchoient dessus, les crottoient & les gâtoient ; la Dindonnière étoit assise sur une grosse pierre, le Fils du méchant Roi, qui étoit tout tortu, borgne & boiteux, lui disoit rudement : Si vous me refusez vôtre cœur, je vous tuërai. Elle lui répondoit fièrement : Je ne vous épouserai point, vous êtes trop laid ; vous ressemblez à vôtre cruel Pere ; laissez-moi en repos avec mes petits Dindons, je les aime mieux que toutes vos braveries.

La petite Souris la regardoit avec admiration ; car elle étoit aussi belle que le Soleil. Dès que le Fils du méchant Roi fut parti, la Fée prit la figure d'une vieille Bergère, & lui dit : Bon jour, ma Mignonne, voila vos Dindons en bon état. La jeune Dindonnière regarda cette Vieille avec des yeux pleins de douceur, & lui dit :

dit: L'on veut que je les quitte pour une méchante Couronne; que m'en conseillez-vous? Ma petite Fille, dit la Fée, une Couronne est fort belle; vous n'en connoissez pas le prix, ni le poids. Mais si fait je le connois, repartit promptement la Dindonnière, puisque je refuse de m'y soumettre; je ne sçai pourtant qui je suis, ni où est mon Père, ni où est ma Mere; je me trouve sans Parens & sans Amis. Vous avez beauté & vertu, mon Enfant, dit la sage Fée, qui valent plus que dix Royaumes: Contez-moi, je vous prie, qui vous a donc mise ici, puisque vous n'avez ni Père ni Mere, ni Parens ni Amis? Une Fée appelée Cancaline, est cause que j'y suis venuë; elle me battoit, elle m'affommoit sans sujet & sans raison; je m'enfuis un jour, & ne sçachant où aller, je m'arrêtai dans un Bois; le Fils du méchant Roi s'y vint promener, il me demanda si je voulois servir à sa basse-cour: je le voulus bien, j'eus soin des Dindons; il venoit à tout moment les voir & il me voyoit aussi. Hélas! sans que j'en eusse envie, il se mit à m'aimer tant & tant, qu'il m'importune fort.

La Fée à ce recit commença de croire que la Dindonnière étoit la Princesse Joliette : Elle lui dit, ma Fille, apprenez-moi vôtre nom. Je m'appelle Joliette pour vous rendre service, dit-elle. A ce mot la Fée ne douta plus de la verité ; & lui jettant les bras au cou, elle pensa la manger de careffe, puis elle lui dit : Joliette, je vous connois il y a long tems, je suis bien aise que vous foyez si sage & si bien aprise ; mais je voudrois que vous fussiez plus propre, car vous ressemblez à une petite souillon ; prenez les beaux habits que voilà & vous accommodez.

Joliette qui étoit fort obéissante, quitta aussi-tôt le torchon gras qu'elle avoit sur la tête ; & la secoüant un peu, elle se trouva toute couverte de ses cheveux, qui étoient blonds comme un bassin, & déliez comme fils d'or, ils tomboient par boucles jusqu'à terre : puis prenant dans ses mains délicates de l'eau à une Fontaine qui couloit proche du Poulailier, elle se débarbouilla le visage, qui devint aussi clair qu'une Perle Orientale : il sembloit que des Roses s'étoient épanouies sur ses joues & sur sa bouche ;

sa douce haleine sentoit le thin & le serpolet; elle avoit le corps plus droit qu'un jonc; en tems d'Hyver l'on eust pris sa peau pour de la Neige, en tems d'Esté c'étoit des Lys.

Quand elle fut parée de Diamans & de belles Robes, la Fée la considéra comme une merveille; elle lui dit: Qui croyez-vous être ma chere Joliette, car vous voila bien brave? Elle repliqua, en verité, il me semble que je suis Fille de quelque grand Roi. En seriez-vous bien aise, dit la Fée? Oüi, ma bonne Mere, répondit Joliette en faisant la révérence, j'en serois fort aise. Hé bien, dit la Fée, foyez donc contente, je vous en dirai davantage demain.

Elle se rendit en diligence à son beau Château, où la Reine étoit occupée à filer de la soye; la petite Souris lui cria: Voulez-vous gager, Madame la Reine, votre quenouille & votre fuzeau, que je vous apporte les meilleures nouvelles que vous puissiez jamais entendre? Hélas! repliqua la Reine, depuis la mort du Roi Joyeux & la perte de ma Joliette, je donnerois bien toutes les nouvelles de

de ce monde pour une épingle. Là, là, ne vous chagrinez point, dit la Fée; la Princeſſe ſe porte à merveille, je viens de la voir; elle eſt ſi belle, ſi belle, qu'il ne tient qu'à elle d'être Reine: elle lui conta tout le conte d'un bout à l'autre; & la Reine pleuroit de joie de ſçavoir ſa Fille ſi belle, & de triſteſſe qu'elle fût Dindonnière. Quand nous étions de grands Rois dans nôtre Royaume, diſoit-elle, & que nous faiſions tant de bombances, le pauvre Défunt & moi, nous n'aurions pas crû voir nôtre Enfant Dindonnière! C'eſt la cruelle Cancaline, ajoûta la Fée, qui, ſçachant comme je vous aime, pour me faire dépit, l'a miſe en cet état; mais elle en fortira, ou j'y brûlerai mes livres. Je ne veux pas, dit la Reine, qu'elle épouſe le Fils du méchant Roi; Allons, dès demain la querir, & l'amenons ici.

Or il arriva que le Fils du méchant Roi étant tout à-fait fâché contre Joliette, il fut ſ'affeoir ſous un Arbre, où il pleuroit ſi fort, ſi fort, qu'il hurloit. Son Pere l'entendit; il ſe mit à la fenêtré & lui cria: Qu'eſt-ce que tu as à pleurer? comme tu fais

la bête ! Il répondit : C'est que nôtre
 Dindonnière ne veut pas m'aimer.
 Comment , elle ne veut pas t'aimer ,
 dit le méchant Roi ? je veux qu'elle
 m'aime , ou qu'elle meure. Il appella
 ses Gendarmes , & leur dit : Allez
 la querir , car je lui ferai tant de mal ,
 qu'elle se repentira d'être opiniâtre.

Ils furent au Poulalier , & trou-
 vèrent Joliette qui avoit une belle ro-
 be de Satin blanc , toute en broderie
 d'or , avec des Diamans rouges , &
 plus de mille aunes de Rubans par-
 tout. Jamais au grand jamais il ne
 s'est vû une si belle Fille ; ils n'osoient
 lui parler , la prenant pour une Prin-
 cesse. Elle leur dit fort civilement :
 Je vous prie dites-moi qui vous cher-
 chez ici. Madame , dirent-ils , nous
 cherchons une petite malheureuse ,
 qu'on appelle Joliette. Hélas ! c'est
 moi , dit-elle ; qu'est-ce que vous me
 voulez ? Ils la prirent vîtement , &
 lièrent ses pieds & ses mains avec de
 grosses cordes , de-peur qu'elle ne
 s'enfuît ; ils la menèrent de cette ma-
 nière au méchant Roi , qui étoit avec
 son Fils : Quand il la vit si belle , il ne
 laissa pas d'être un peu émû ; sans dou-
 te qu'elle lui auroit fait pitié , s'il
 n'avoit

n'avoit pas été le plus méchant & le plus cruel du monde. Il lui dit : Ha, ha, petite friponne, petite crapaud, vous ne voulez donc pas aimer mon Fils ! il est cent fois plus beau que vous : un seul de ses regards vaut mieux que toute vôtre personne : Al-lons, aimez le tout-à-l'heure, ou je vais vous écorcher. La Princesse tremblante comme un petit Pigeon, se mit à genoux devant lui, & lui dit : Sire, je vous prie de ne me point écorcher, cela fait trop de mal ; laissez moi un ou deux jours pour songer à ce que je dois faire, & puis vous serez le Maître. Son Fils desespéré vou-loit qu'elle fût écorchée ; ils conclu-ent ensemble de l'enfermer dans une Tour, où elle ne verroit pas seule-ment le Soleil.

Là-dessus la bonne Fée arriva dans le Char volant avec la Reine ; elles ap-prirent toutes ces nouvelles : aussi-tôt la Reine se mit à pleurer amèrement, disant qu'elle étoit toujours malheu-reuse, & qu'elle aimeroit mieux que sa Fille fût morte, que d'épouser le Fils du méchant Roi. La Fée lui dit : Prenez courage, je vais tant les fati-guer, que vous serez contente & van-gée.

Com-

PETITE SOURIS. 455

Comme le méchant Roi alloit se coucher, la Fée se met en petite Souris, & se fourre sous le chevet du lit: dès qu'il voulut dormir, elle lui mordit l'oreille; le voila bien fâché: il se tourna de l'autre côté, elle lui mord l'autre oreille: Il crie, au meurtre; il appelle pour qu'on vienne; on vient, on lui trouve les deux oreilles mordues, qui saignoient si fort, qu'on ne pouvoit arrêter le sang. Pendant qu'on cherchoit par tout la Souris, elle en fut faire autant au Fils du méchant Roi: il fait venir ses Gens, & leur montre ses oreilles qui étoient toutes écorchées; on lui met des emplâtres dessus.

La petite Souris retourne dans la Chambre du méchant Roi, qui étoit un peu assoupi; elle mord son nez & s'attache à le ronger; il y porte les mains, elle le mord & l'égratigne; Il crie: Misericorde, je suis perdu! Elle entre dans sa bouche & lui grignote la langue, les lèvres, les jouës: L'on entre, on le voit épouvantable, qui ne pouvoit presque parler, tant il avoit mal à la langue; il fit signe que c'étoit une Souris, on cherche dans la paillasse, dans le chevet, dans
les

les petits coins ; elle n'y étoit déjà plus. Elle courut faire pis au Fils, & lui mangea son bon œil (car il étoit déjà borgne :) il se leva comme un furieux, l'épée à la main ; il étoit aveugle, il courut dans la Chambre de son Pere, qui de son côté avoit pris son épée, tempêtant & jurant qu'il alloit tout tuer, si l'on n'attrapoit la Souris.

Quand il vit son Fils si desespéré, il le gronda ; & celui-ci qui avoit les oreilles échauffées, ne reconnut pas la voix de son Pere, il se jetta sur lui. Le méchant Roi en colere lui donna un grand coup d'épée, & il en reçut un autre ; ils tomberent tous deux par terre, saignant comme des bœufs : Tous leurs Sujets qui les haïssoient mortellement, & qui ne les servoient que par crainte, ne les craignant plus, leur attachèrent des cordes aux pieds & les trainèrent dans la Rivière, disant qu'ils étoient bienheureux d'en être quittes.

Voila le méchant Roi tout mort & son Fils aussi : la bonne Fée qui sçavoit cela fut querir la Reine ; elles allèrent à la Tour noire, où Joliette étoit enfermée sous plus de quarante clefs

Leffs. La Fée frappa trois fois avec
 une petite Baguette de coudre à la
 grosse porte qui s'ouvrit, & les au-
 res de même; elles trouvèrent la
 pauvre Princeffe bien triste, qui ne
 disoit pas un petit mot. La Reine se
 jeta à son cou: Ma chère Mignonne,
 lui dit elle, je suis ta Maman la Reine
 joyeuse; elle lui conta le conte de sa
 vie. O bon Dieu! quand Joliette enten-
 dit de si belles nouvelles, à peu tint
 qu'elle ne mourût de plaisir; Elle se
 jeta aux pieds de la Reine, elle lui
 embrassoit les genoux, elle mouilloit
 ses mains de ses larmes & les baisoit
 mille fois; elle careffoit tendrement
 la Fée qui lui avoit apporté des Corbeil-
 les pleines de Bijoux sans prix, d'or &
 de Diamans; des Braffelets, des Per-
 les, & le Portrait du Roi Joyeux en-
 touré de Pierreries, qu'elle mit devant
 elle. La Fée dit: Ne nous amusons
 point, il faut faire un coup d'Etat: Al-
 lons dans la grande Sale du Château
 haranguer le Peuple.

Elle marcha la première, avec un
 visage grave & sérieux, ayant une
 Robe qui traînoit de plus de dix aû-
 nes; & la Reine une autre de velours
 bleu, toute brodée d'or, qui traînoit

bien davantage : Elles avoient apporté leurs beaux Habits avec elles. puis elles avoient des Couronnes sur la tête qui brilloient comme des Soleils : & la Princesse Joliette les suivoit avec sa beauté & sa modestie, qui n'avoit rien que de merveilleux ; Elles faisoient la révérence à tous ceux qu'elles rencontroient par le chemin, aux petits comme aux grands : on les suivoit, fort empressez de sçavoir qui étoient ces belles Dames. Lorsque la Sale fut toute pleine, la bonne Fée dit aux Sujets du méchant Roi, qu'elle vouloit leur donner pour Reine la Fille du Roi Joyeux qu'ils voyoient qu'ils vivroient contents sous son Empire ; qu'ils l'acceptassent, qu'elle lui chercheroit un Epoux aussi parfait qu'elle, qui riroit toujours, & qui chasseroit la mélancolie de tous les cœurs. A ces mots chacun cria : *Où où, nous le voulons bien ; il y a trop long tems que nous sommes tristes & miserables.* En même tems cent fortes d'Instrumens jouèrent de tous côtez ; chacun se donna la main & dansa en danse ronde, chantant au-tour de la Reine, de sa Fille & de la bonne Fée : *Où, où, nous le voulons bien*

Voila comme elles furent recues :
 Jamais joie n'a été égale ; on mit les
 Tables , l'on mangea , l'on but , &
 puis on se coucha pour bien dormir.
 Au reveil de la jeune Princeſſe , la
 Fée lui presenta le plus beau Prince
 qui eût encore vû le jour : Elle l'étoit
 allé querir dans un Char volant juſ-
 qu'au bout du Monde ; il étoit tout
 auffi aimable que Joliette. Dès qu'elle
 le vit elle l'aima : De ſon côté il en
 fût charmé ; & pour la Reine elle
 étoit transportée de joie. On prépara
 un Repas admirable , & des Habits
 merveilleux. Les Nôces ſe firent avec
 des réjouïſſances infinies.

*Cette Princeſſe infortunée
 Dont tu viens de voir les mal-
 heurs ,
 Dans ſa Priſon abandonnée ,
 Eût d'un Destin cruel éprouvé les ri-
 gueurs ;
 Elle eût pleuré dans ſa naiſſance
 Joliette expoſée à la mort ,
 Si ſa juſte reconnoiſſance
 N'eût intéreſſé dans ſon ſort
 Cette prudente & ſage Fée ,*

Qui par un généreux effort,
Quand du plus grand péril la Reine est
menacée,

Sçait la conduire dans le Port.

Tout ceci n'est rien qu'une Fable,
Faitte pour amuser quiconque la li-
ra,

Toutefois on y trouvera
Une Morale véritable.

A qui t'a fait une faveur,
Montre une Ame reconnoissante,
C'est la Vertu la plus puissante
Pour toucher & gagner le cœur.

F I N

CA-

CATALOGUE

Des Livres de Musique nouvellement imprimez à Amsterdam chez Estienne Roger, Marchand Libraire, ou dont il a nombre, avec les prix

Et qui se vendent à Londres, chez François Vaillant, Libraire dans le Strand.

Les Airs serieux & à boire, des Mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin, Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre & Decembre de l'année 1701. augmentés considérablement chaque Livre séparé à 1 florin, & quand on les prend complets à

f. o. 15

Les Airs serieux & à boire des mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, May, Juin & Juillet de 1702 augmentés de même chaque Livre séparé à 1 florin, & quand on les prend complets à

f. o. 15

On continuera d'imprimer tous les Mois les Livres d' Airs qui paroîtront à Paris augmentés de plus de la moitié de quantité de beaux Airs manuscrits & des plus beaux Airs des Opera nouveaux.

Recueil d'airs serieux & à boire, livre premier, gravé f. 1. 10
livre second. f. 1. 10

V 3 livre

Catalogue

- livre troisieme f. 1. 10
 livre quatrieme. f. 1. 10
 livre cinquieme. f. 1. 10
 Les Airs à chanter de la Tragédie
 d'Esther. f. 12
 Athalie Tragédie composée par Mr.
 Racine & les cœurs mis en Musique
 par Mr. Konink f. 2. 10
 Les Pseaumes de Godeau à quatre par-
 ties f. 2.
 Les airs à chanter de la Comedie je
 vous prens sans Verd. f. 8
 Les airs à chanter de la Comed. la Foire
 de Besons avec l'augmentation. f. 8
 Les airs à chanter de la Comedie, le
 mary sans femme, gravé f. 6
 Les airs à chanter de la Comedie, at-
 tendés moi sous l'Orme, gravé f. 6
 Les airs à chanter de la Comedie, la
 foire de S. Germain, gravé f. 6
 Les airs à jouer & à chanter de l'opera
 de Village, à 7 parties, 3 pour les voix
 & 4 pour les instrum. gravé f. 1. 2
 Les airs d'Abel, pour le concert du
 Doule f. 6
 L'amour vainqueur Pastorale, chan-
 tée devant S. M. le 13 Août devant
 Monseigneur le 9, devant Monsieur
 & Madame le 15, composée par le fils
 de Philidor l'aîné, ordin. de la Musi-
 que du Roy. f. 2

de Musique

Airs & Dialogues à 1, 2, 3, 4 & 5 voix
avec des Ritournelles, composez par
Mr. Lambert Maistre de la Musique
de la chambre du Roy f. 7.

L'Opera le Triomphe des Arts f. 1. 13
Les Trios des opera de Lully, sçavoir
une Bass. chantante & 2 violons & 2
dessus de voix & 1 Basse, f. 6.

*Livres d' Airs Italiens & Flamends &
traitez de Musique.*

Cantate e Ariette à voce sola con instr.
& senza Autore F. le Grand, libro
primo. f. 1. 13

Cantate e Ariette à voce sola con vio-
lini e senza del Signore N. F. le Grand
libro secondo f. 1. 13

Francesco Antonio Pistochi, opera pri-
ma, 6 cantati, 2 Duetti, 2 airs françois
& 2 allemans f. 4.

Cantate à 1 e 2 voce col B. C. del Si-
gnore Scarlati, Opera prima f. 2.

Cantate e Ariette a voce sola con vio-
lini ad libit. del Signore Polaroli e
altry famosi Autor. f. 3.

Les mêmes sans violons f. 2.

Cantate à 1 & 2 voce con Tromba e
Flauti e senza del illust. Sig. Caldara,
Polaroli, Marini, Albinoni e altri Au-
torye f. 2. 10

Hollandse Minne- en Drink-liederen
door S. de Konink f. 1. 10

Catologue

- Traitte de composition par M. de Ni
vers, françois & flamend f. 1. 10
- Elements ou principes de musique a
vec la maniere du chant, par Mr. Lou
lié f. 1. 10
- Nouvelle méthode pour apprendre à
chanter avec la maniere de faire les a-
grémens quand ils ne sont point
marquez par Mr. Rousseau f. 1. 10
- Livres de Messes & Motets à une &
plusieurs voix avec & sans Instrum.*
- Alexandro Grandi Opera terza, 3 Missæ
à 3 e 4 voce, con violini e senza f. 4. 10
- Pietro de Gli Antonie, opus octavum,
3 Missæ à 3 voce 2 canti e basso con 2
violin. ad libitum. f. 4.
- Bassani opus octavum Mottetti, a voce
sola con 2 violini f. 4. 10
- Bassani opera undecima mottetti à 1, 2,
3 & 4 voce con violini e senza f. 4. 10
- Bassani opera duodecima 12 mot-
teti à voce sola con due violini ad li-
bitum. f. 4.
- Bassani opera XIII, Motteti a voce sola
con 2 violini. f. 3.
- Bassani opera XVIII. 3 Missæ a 4 e 5 vo-
ci con violini e Ripieni. Et Bassani
opera XX. Missa per li Defonti, con-
certata à 4 voci con Violini e Ripieni
tous deux ensemble. f. 9.
- Moteti à 1, 2, 3 e 4 voci e 2 instr. autore
S. de

- S. de Konink f. 4.
 Dix mottets de G. Hugo Wilderer vice
 maistre de la chapelle de l'El. Pala-
 tin à 2, 3 & 4 voix & instr. f. 4.
 Cherici opera sexta, motetti à 2 e 3 vo-
 ce con violini e senza f. 4. 10
 P. Benedicti a St. Josepho, opera nona
 messe & motets, a 1, 2 & 3 voix & in-
 strum. f. 4. 10
 Messe & motets de M. Fioco à 1, 2, 3,
 4 & 5 voix, & 3, 4 & 5 instrum. f. 5
 Alphonso d'Evé, opera prima, messe &
 motets, à 1, 2, 3, 4 & 5 voix & 5 inst. f. 6
 Johanne Baptista Allegri, opera prima
 12 motetti à voce sola con 2 violini,
 violoncello, e B. C. f. 5.
 Mottetti à 1, 2 e 3 voci parte con instr.
 e parte senza, di Giacomo Batistini
 Maestro di Capella della Catedrale di
 Novara, opera seconda. f. 4. 10
 Mottetti à 2 e 3 voci con Violini e sen-
 sa da Giuseppe Aldrovandini Acade-
 mico Filarmonico, opera prima. f. 4
*Livres de pieces pour les Flutes, les
 Hautbois & pour les violons à la
 Françoisise à 3 & 4 parties.*
 Les airs à jouer de l'opera le Triom-
 phe de l'amour, a 3 parties, gr. f. 1. 10
 Les airs à jouer de l'opera de Phaëton,
 à 4 parties gravé f. 1. 13
 Les airs à jouer de l'opera de Bello-
 phon,

Catalogue

- phon à 4 parties, gravé f. 1. 13
 Les Airs à jouër de l'opera d'Isis à 4
 part. gr. f. 1. 13
 Les airs à jouër de l'opera d'Amadis, à
 4 parties gravé, f. 1. 13
 Les Airs à jouër de l'Opera de Cad-
 mus à quatre parties, gravé f. 1. 13
 Les Airs à jouër de l'Opera de Persée
 à quatre parties, gravé f. 1. 13
 Les Airs à jouër de l'Opera de Proser-
 pine à quatre parties, gravé f. 1. 13
*On grave tous les Airs des Opera de
 Mr. Lully de la mesme maniere.*
 Recueil d'airs à 4 instr. tirez des opera
 Tragédies & Comédies de M. Purcel,
 livre premier, gr. f. 4
 Recueil d'airs à 4 instr. tirés des opera
 Tragédies & Comédies de Mr. Pur-
 cel, livre second, gr. f. 4
 Les Trios de M. Konink pour toutes
 sortes d'instr, livre premier, gr f. 1. 16
 Les Trios de M. Konink pour toutes
 sortes d'instr. livre second, gr. f. 2
 Les Trios de Mr. de la Barre pour les
 flûtes, violons & hautbois, gr. f. 3. 10
 Les Trios de mr. de la Barre pour les
 violons, flûtes & hautbois, livre se-
 cond gravé f. 3. 10
 Les Trios de M. Marais pour les flûtes,
 violons, hautbois, & dessus de viole,
 nouvelle édition gr. f. 5

de Musique

- Les Trios de differens Auth. pour toutes sortes d'instr. mis en ordre par M. Babel, liv. premier gravé. f. 4 10
- Les Trios de differens Autheurs pour toutes sortes d'instr. mis en ordre par M. Babel, livre second, gravé. f. 3. 10
- Les Trios d'Anders pour toutes sortes d'instr. gravé f. 1. 10
- Les Trios de differens Autheurs pour la flute & le violon f. 1. 10
- Les Trios des opera de Lully pour les voix & les instr. f. 6
- Les Trios de M. Jean Lenthon Ordinaire de la Musique de sa Maj. Britan. pour toutes sortes d'instr. gr. f. 1. 13
- La fuitte du Roi d'Angleterre pour la flûte & le violon. f. 1
- Ouvertures allemandes, sarabandes, courantes, giges, &c à 3 & 4 part. pour la flute, le violon & le hautbois, composées par N. Derofiers, gr. f. 4
- Pieces en Trio pour les violons, flûtes & hautbois, composées par M. Lambert, Maître de la Musique de la Chambre du Roy, gravé f. 3
- Suittes faciles pour une flûte ou un violon & une B. C. de la composition de Mrs du Fau, l'Enclos, Pinel, Lully, Bruyningshs, le Fevre & autres habiles maistres, avec les agrémens marquez en faveur de ceux qui commencent

- cent à apprendre, gr. f. 1. 10.
- Pieces en Trio pour les flûtes, violons
& Hautbois composées par M. de la
Maillerie, gravé f. 3.
- Trois suittes de pieces & sonates pour
le violon, la flûte, le hautbois & par-
ticulièrement le dessus de viole avec
une B. C. composées par Mr. Heudeli-
ne gravé f. 2. 10.
- Six suittes pour un violon, flûte ou
hautbois & B. C. composées par Mr.
Dieupart, gravé f. 3.
- Les Trios de M. d'Eve pour les flustes
violons & hautbois, seconde édition
considerablement augmentée & gra-
vée en taille douce f. 3.
- Pieces à 3 & à 4 parties pour les flustes
violons & hautbois, composées par
Mrs. Paisible & King. f. 3.
- Pieces à l'Angloise & à l'Italienne pour
les Flûtes les Hautbois & les Violons.*
- Le premiere livre de toutes les contre-
dances Angloises, gravé. f. 1. 10
- Le second idem, gravé. f. 1. 10
- Ces livres joints au Recueil des nouvel-
les contredances Angloises contien-
nent toutes les contredances impri-
mées en Angleterre.*
- Nouvelles contredances Angloises,
gravé f. 1. 10
- Le quatrième livre des Contredances

- Angloises. f. 11.
- Contredances de differentes Nations
de l'Europe le dessus & la bass. gr. f. 2
- Le Musicien Maistre de Dance Conte-
nant 118 Dances & Contredances
tant Angloises que Hollandoises &
Francoises à un Dessus & une Basse,
propres à jouer sur les Flustes Vio-
lons & Hautbois. f. 2. 10
- Dude en Nieuwe Hollandse boeren
lieties en Contredansen. f. 1. 10
- Duos de divers maistres Anglois pour
la flûte & le violon, gravé f. 1. 13
- Duos de divers maîtres Anglois, pour
la flute choisis & mis en ordre par Mr.
Bingham livre premier, gravé. f. 1. 13
- Duos & sonates de divers maîtres An-
glois pour la flute choisis & mis en or-
dre par M. Bingham liv. second t. 2. 5
- Ouvertures Sonates & Airs à 2 flûtes
de Mrs. Simon Barret, Finger, Nico-
lo & walther, gr. f. 2
- 6 Sonates de differens maîtres Italiens
& Anglois à 2 dessus d'instr. flûtes ou
violons, choisis & mis en ordre par
Est Roger gravé f. 2
- Six Sonates idem à une flûte & une
Bass, gr. f. 2
- Douze Sonate à 2 flûtes, violons ou
hautbois composés par S. de Ko-
ning, gravé f. 3
- Dou-

Catalogue

- Douze Sonat idem à une flûte & une basse, gr. f. 3
- 6 Sonat, 3 à 1 flûte & 1 Bass. C. & 3 à un violon & une Bass. C, composez par M. D. Purcell, gravé f. 2
- Quatorze Sonat. à deux flûtes, six de Mr. Finger, six de Mr. Cortivil & deux de Mr. Paifible, gravé f. 3
- 6 Sonat à cinq part. deux flûtes & 2 hautbois ou violons & bass, C. de Mrs. Finger & Keller, gr f. 4
- 8 Sonates à trois instr. deux flutes ou violons & une basse de Mrs Orme & Keller, gravé f. 3
- 8 Sonat à deux flûtes, 6 de Mr Rogers, un de Mr. Paifible & un de Mr. Arcangelo Corelli gravé f. 2
- 14 Sonates pour le violon & particulièrement le hautbois à six parties, composez par Mr. Rosier, gravé f. 6
- Fingher opera seconda consistant en six sonates 3 à un violon & 3 à une flûte & une B. C. gravé f. 1. 1.
- 6 Sonat. 3 a une flûte & trois à un violon & 1 B, C de Mr. Crofts & un maître Italien, gravé f. 1. 1.
- 6 Sonates à flûto solo col basso continuo, trois d'un maître Italien & trois de Mr. Finger. gr f. 2
- 6 Sonates de mr. Keller, dédiés à la Princesse de Dannemark, les trois pre

de Musique

remiers à 2 violons, une Alte, une
Trompette & une Basse, & les trois
autres à deux flutes, & deux hautbois
ou violons & une basse continue,
gravé. f. 4

3 Sonates a une flute & 1 basse & deux
caprices à deux flûtes & 1 basse, com-
posez par M. Andreas Parcham opera
prima gravé. f. 3

Godfry Finger, opera terza, dix sonates
une flûte & une basse cont. gr. f. 3.

Godfry Finger, opera quarta, six sona-
tes à 2 flûtes & une bass. cont. gravé
f. 3.

3 Sonates dont il y en a 6 de M. Willi-
ams, 3 à 2 violons & une basse, & 3 à 2
flustes & une basse, & deux de M. Fin-
ger, l'un à une trompette ou fluste &
un hautbois, & B. cont. & l'autre à un
violon & hautbois & B. cont. f. 3

6 Sonates à 2 flustes de Mr. Paisible
f. 2

6 Sonates a 2 flustes & 1 Basse, la secon-
de flûte ad libitum composés par M.
de la maillerie. f. 2. 10.

*Sonates pour les violons a 2 violons &
une Basse Continue, la plupart avec
un violoncello ou viole de Gambe.*

Corelli opera prima sonat. à 3 col vio-
loncell. gravé f. 4.

Co.

Catalogue

- Corelli opera seconda baletti à 3 , gr
f. 2. 10
- Corelli opera tertia sonat. à 3 col vio-
lonc gr. f. 4.
- Corelli opera quarta baletti à tre, gravé
f. 3.
- Bernardi opera seconda , sonat. à tre,
gravé f. 3.
- Tonini opera seconda, son. à 3 col vio-
lonc. gr. f. 4.
- Marini opera terza, 12 sonat. les 8 pre-
miers à deux violons, Basse & E. cont.
& les quatre derniers à 6 instrumens,
gravé f. 4. 10
- Marini opera quinta baletti à la Fran-
cese a 3 gravé f. 3. 10
- Aurelio Paolini opera prima, sonates
à tre, col violoncello, gravé f. 3.
- Antonio Veracini opera prima, sonates
à tre col violoncello, gravé f. 4.
- Tomazo d'Albinoni opera prima, so-
nates à 3 col violoncello, gravé. f. 4.
- Josephi Benedicti opus octavum, sona-
tes à tre col violoncello, gravé f. 4.
- H. Anders opera seconda sonat. à 3 & 4
instr. gr. f. 4.
- Giulio Taglietti opera seconda, 6 con-
certi e 4 simphonia à tre, gravé. f. 4.
- Ravenschroft alias Redieri opera pri-
ma sonates à tre, col violonc. gr. f. 4.
- Anton. Caldara opera prima, sonates à
tre

de Musique

- tre col violoncello, gravé f. 5,
Anton. Caldara opera seconda, sonata
da camera à tre, gravé f. 3. 10
Antonio Luigi Baldacini opera prima,
sonat. à 3 col violoncello, gravé f. 4.
Maria Ruggieri opera quarta, sonates
à tre col violoncello, gravé f. 4.
Christophoro Pez opera prima sonates
à tre col violonc. gravé f. 5.
6 Sonat. de M. de Swaen à 2 violons, un
violoncello, e bass. cont gravé f. 3.
Antonio Buonporti Gentilhomme di
Trento, opera seconda, sonata da ca-
mera à tre, gravé f. 3. 10
Torelli opera quinta, 6 simphon. a 3, e 6
concerti a 4, 2 viol. alto e basso, gr. f. 4
Giuseppe Torelli, opera seconda, Ba-
letti da camera a tre, gravé f. 3, 10
Finger opera prima, 12 sonat. les 3 pre-
miers à 1 violon, une viole de gambe
& 1 bass. cont. les 3 suivants a 2 violons
1 violoncell. & 1 bass. cont. les 3 autres
a deux viol. une alte & bass. contin. &
les trois derniers a trois viol. & une
bass. gravé f. 5.
Gerardo Han, opera prima, sonates a
tre col violoncello, gravé f. 4. 10
Andrea Fiore Academico Filarmico,
opera prima sonates a tre col violon-
cello, gravé f. 4.
Henrici Albicastro opera prima, sona-
tes

Catalogue

- tes à tre col violoncello, gravé. f. 4.
- Pietro Franchi, opera prima, sonates à tre col violoncello, gravé f. 4.
- Antonio Carelio opera prima, 12 sonat. a tre col violoncell. e B. cont. gr. f. 5.
- Giacomo Sherard opera prima, douze sonat. à tre col violoncello, gr. f. 6.
- Godfry Finger, opera quinta, dix sonat. a tre gravé, f. 4.
- Six sonates de A. Ziani a 2 violini col Basso f. 2. 10
- Gasparo Gaspardini opera seconda 12 sonates à 2 violini, col violoncell. e B. C. f. 4.
- Gio: Bianchi opera prima douze sonates à 2 violini col violoncello e Basso Cont. f. 4.
- Tomaso Albinoni opera Terza 12 sonates à 2 violini, col violoncello e B. cont. f. 4.
- Henrici Albicastro opera quarta 12 sonates à 2 violini, col violoncello e B. cont. f. 4.
- 8 sonates de Williams & Finger à 2 dessus & 1 Basse f. 3.
- Gentili opera prima 12 sonat. à 2 violini, col violoncello & B. cont. f. 4.
- 12 sonates à 2 violons, 1 violoncello, & B. cont. de Mr. Corbet f. 5.
- 6 sonates de Mr. Frank à 2 violons un violoncello & B. cont. f. 4.

de Musique.

sonates pour les violons a fortes parties.

Sonat. pour le violon & particulie-
ement le hautbois à 6 parties, par M.
Rossier, gravé f. 6.

Sonat, de M. Keller, dediés à la Prin-
cesse de Danemarc, les 3 premiers a 2
violons, une trompette & 1 basse, &
les 3 autres à 2 flûtes & 2 hautbois ou
violons & 1 bass. cont. gravé f. 4.

Sonates de Mrs. Corelli, Caldara &
Gabrieli, a 4 5 & 6 parties gr. f. 4

Marini opera terza, 12 sonat. les 3 pre-
miers à 4 & les quatre derniers à six,
gravé f. 4 10

Torelli opera quinta six simphonies à
trois & 6 concerts a quatre, deux viol.
1 alte e violoncello, col bass. contin.
gravé f. 4

Torelli opera sexta, 12 sonat. a 2 violini
uno Alto, & uno bass. cont grav. f. 4

H. Anders opera seconda 12 sonat. a 3
e 4 inst. gr. f. 4

Andrea Groffi opera terza 12 sonat a 3
4. e 5. instr. gr. f. 5

Finger opera prima, 12 sonat. les 3 pre-
miers, a un violon, 1 viole de Gambe,
& 1 bass. C. les 3 suivants à 2 violons,
1 violoncell. & 1 B. C. les trois autres
a 2 viol 1 Alte & B. C. & les trois der-
niers a trois violons & une bass. grav.

f. 5

Al-

Catalogue

- Albinoni opera seconda 6 simphonie
6 concerti a 6 e 7 instr. gravé f. 7.
- Artemio Motta, opera prima dix con-
certi à 2 violini, Alto, Tenore e Bass
f. 6.
- Sonates a un violon seul, & 1 viole &
Gambe ou B. C.*
- Corelli opera quinta libro primo Se-
nata da chiesa & libro secondo Sonat
da camera a Violino e Violoncell
col basso continuo, 3 libri gr, f. 8
- Corelli e altri autory sonat. a violino
solo col basso continuo gravé. f. 3
- Tonini opera terza baletti da camera
violino e violone o cimbalo gr, f. 1.
- Veracini opera seconda, sonat. a Viol
no solo col Basso, gravé f. 3
- Veracini opera terza sonat. a 1 viol
violone & 1 bass. cont. gravé f. 4
- Torelli opera septima sonata da Ca-
mera a violino e violone o cimbalo
gravé f. 3
- Torelli opera quarta, 12 introductione
à violino e violoncello o bass. contin
gravé. f. 3.
- Torelli, Perti, é altri Autory e Sonates
a violino e violone o cimbalo, gravé
f. 2
- Ricercate a violino e violone o cimba-
lo da Pietro de Gli Antoni opera quin
ta

- gr, f. 3
xhuit-Sonat. a violino solo da Giov.
chenck, opera settima, gravé f. 4
nger opera seconda consistant en six
sonates, trois à un violon, & trois a u-
ne flûte & une B. cont. gravé. f. 1. 13
ix Sonates 3 a 1 Flûte & 1 B. C. & 3 a
Violon & une B. C. composez par
Mr, Daniel Purcell, gravé. f. 2
sonates, trois a 1 flûte & 1 B. cont. &
trois a 1 violon & 1 B. cont. de Mr.
Crofts & un maistre Italien f. 1. 13
Six sonates à violino solo col bass. cont
3 de Mr. Finger. & trois de Mr. crofts,
gr. f. 2
Quatorse sonates, dix a violino solo
col bass. cont. e 4 a violoncell. solo col
bass. cont. e un canone a due violon-
cello del signor Angelo maria Fiore,
gravé. f. 3
Sonates & Airs a violino solo del Si-
gnore Heudeline, gravé f. 2. 10
Henrici Albicastro opera seconda, li-
bro primo e libro secondo, sonates a
violino solo col bass. cont gr. f. 6.
Henrici Albicastro opera Terza 12 so-
nates à violino e violoncello col B.
cont. f. 4.
Les solos de Nicolas Matteis, livre pre-
mier. f. 3.
————— livre second. f. 3.
livre

Catalogue

— — — livre troisieme. f. 3.

— — — livre quatrieme. f. 3.

— — — livre cinquieme f. 3.

Pieces pour la viole de Gambe.

Konst-oeffeningen ou quinze sonat. a
1 viole de Gambe & une bass.contin.
composés par Mr. Schenck gr.f. 9

Scherzi musicali, ou suites pour la vio-
le de Gambe a 1 viole & 1 bass. cont.
ad libitum composées de Préludes.
Allemandes, sarabandes, Gigue, cha-
connes, Ouvertures, Gavottes, Passa-
cailles, &c par M. Schenk, gr. f. 9.

La Nimphe del Rheno ou douze so-
nates a 2 violes de Gambe, composez
de Preludes, allemandes, courantes,
sarabandes, gigue, menuets, chacon-
nes gavottes, &c. par M. schenck opus
VIII. gr. f. 9.

Pieces a une & deux violes de Gambe
& bass.cont. composées par M. Marais
ordinaire de la musique du Roy, gra-
vé en 3 livres séparés. f. 10.

Le second livre de Pieces de viole de
M. Marais. a 1 viole de Gambe & Bass.
cont. f. 10.

Dix sonates a deux violes de Gambe &
1 bass. cont. très propres à jouer avec
des Basses ou des Bassons de la com-
position du sieur carolo, gravé. f. 4.

Trois

de Musique

Trois suittes de piéces pour un Dessus
de viole ou violon & bass. cont. com-
pos. par Mr. Heudeline f. 2. 10
Sonates, Allemandes, courantes, sara-
bandes, Giges, Gavottes, Rondeaux
Passacailles, &c. a une viole de Gam-
be & une bass. cont. de Mr. Jean Inep,
gr. f. 5

Pieces pour le Claveffin

Un livre de piéces de claveffin de M. le
Begue organiste du Roy, gravé f. 6
Le second livre de claveffin de Mr. le
Begue. f. 5
Une suite de piéces de claveffin de Mr.
le Begue organiste du Roy, gr. f. 4
10 suittes pour le claveffin composées
par Mr. Froberge, gr. f. 4
Toccatés & suittes pour le claveffin de
Mrs. Pasquini, Poglietti & Gaspart
Kerle, gravé. f. 2
Piéces pour le claveffin composées par
Mr. Marchand livre premier f. 4
17 Sonat. pour l'Orgue ou le claveffin
composez par Mrs Siani, Polaroli,
Bassani, Colonna, & autres fameux
maistres d'Italie f. 6
6 suittes de piéces de claveffin, com-
posées d'Allemandes, sarabandes, ga-
vottes, rondeaux. menuets & giges,
avec un Dessus separé, & i basse de
viole ou Theorbe ad libitum, mises
en

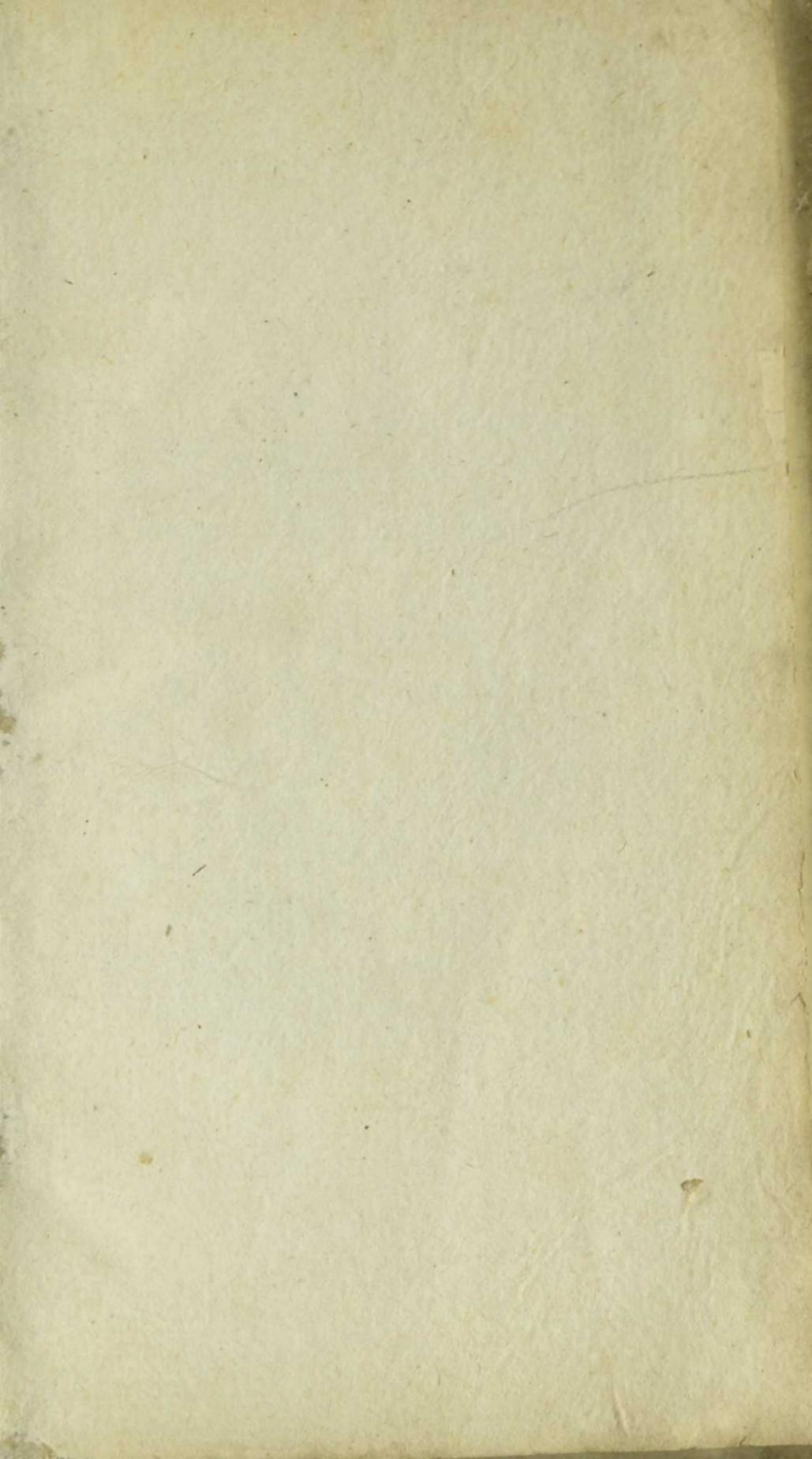
Catalogue

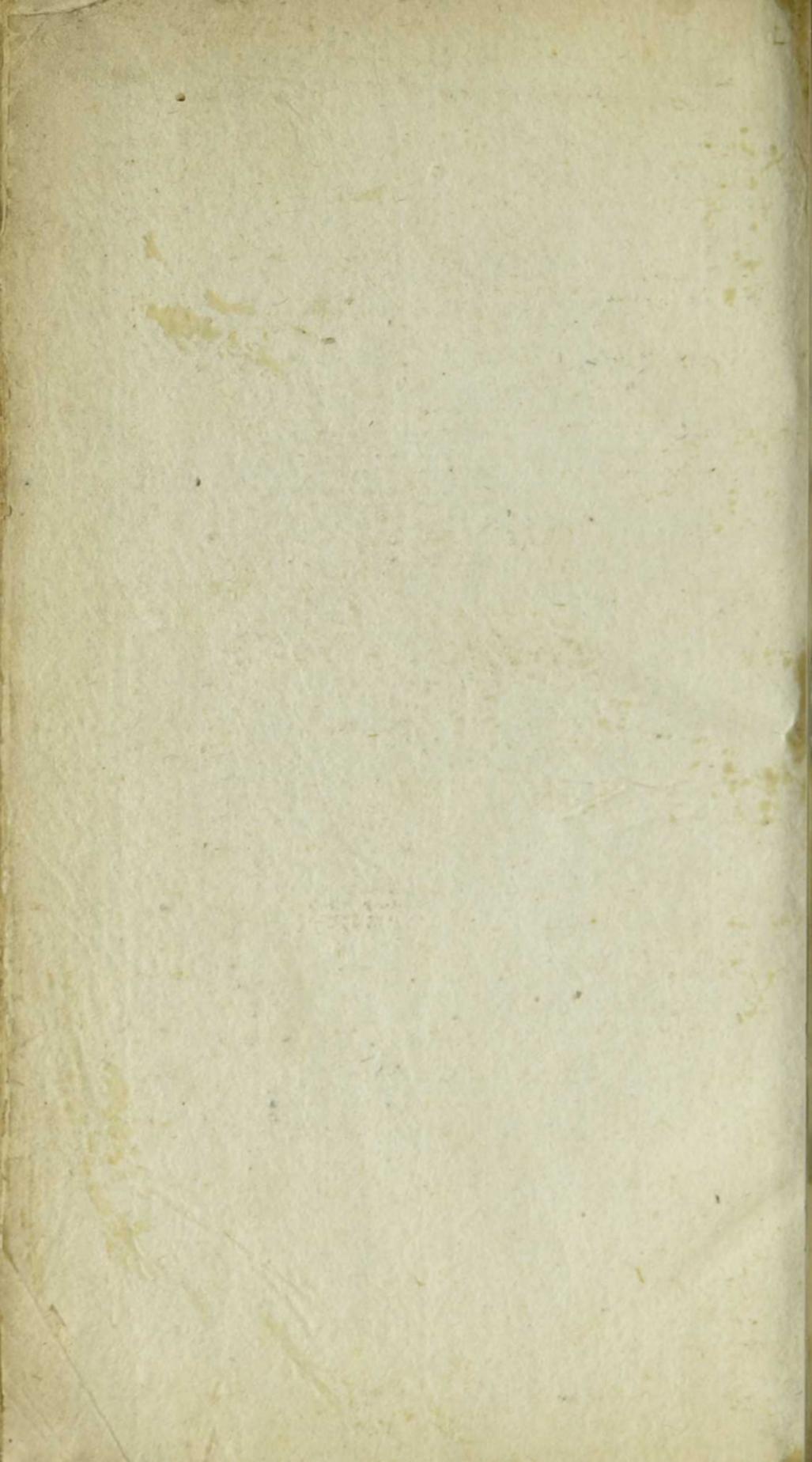
- en concert par Mr. Dieupart, gr. f. 9
Pieces pour le Claveffin composées
par M. Marchand, livre second f. 1. 4
Pieces pour la Guitarre, le Luth & Mu-
sique nouvelle qui paroistra dans peu.
Un livre de pieces de Guitarre avec 2
dessus, d'instrumens & une bass. cont.
ad libitum composées par Mr. Nico-
las Derosiers, gravé f. 9
Le même livre de Guitarre séparé, gr.
f. 5
Suittes pour le Luth avec un violon, 1
flûte & une basse cont. ad Libitum,
de la composition de Mrs. du Fau,
l'Enclos, Pinel, Lulli, Bruininghs, le
Fevre & autres habiles maistres, gra-
vé. f. 4

Livres qui s'achevent

- Gio Banchi opera seconda sonate a 3
e concerti a 4.
Henrici Albicastro opera quinta so-
nates a violino solo
Gasparo Visconti Opera prima, sonates
a violino solo e concerto à 3. con
Ripieni.

F I N.





FT
AULNOY
CONTES...
1702



¢ 37131062497169

II, 586

